REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT SEPTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1891

L'HOMME D'AFFAIRES

DE

LA RESTAURATION

M. DE VILLÈLE.

I.

M. DE VILLÈLE ET L'OPPOSITION ROYALISTE DE 1815.

Mémoires et Correspondance du comte de Villèle, 4 vol. in-8°.

Notre siècle au déclin voit se dérouler autour de lui un étrange spectacle dont il est à la fois le héros changeant et le spectateur désabusé. Il assiste à son propre procès, toujours ouvert et toujours nouveau, où défilent tous ceux qui, après avoir rempli la scène du bruit de leur nom et de leurs actions, semblent se survivre encore par leurs « mémoires, » par leurs correspondances, par leurs confidences posthumes comme pour rendre un dernier témoignage de ce qu'ils ont voulu, de ce qu'ils ont fait ou de ce qu'ils ont tenté. Procès des événemens et des hommes incessamment livrés à toutes

les contradictions, tour à tour exaltés ou honnis, le plus souvent défigurés avant d'être jugés pour ce qu'ils sont! Ainsi a passé, à travers les contestations du temps, cette ère de la Restauration que les uns ont appelée une comédie de quinze ans, d'autres une revanche surannée et éphémère d'ancien régime, et qui entre par degrés aujourd'hui dans la paix de l'histoire. Pour elle, le procès est à peu près jugé, la cause est entendue, — et, du conflit semi-séculaire des opinions ou des passions, ce qui se dégage de plus en plus, c'est une époque qui a eu certainement ses incohérences, ses faiblesses, ses malheurs, mais qui reste dans le lointain du passé une des périodes les plus attachantes par la généreuse excitation des esprits, par l'expansion des idées, par l'éclat comme par la variété des talens.

C'est l'originalité historique de la Restauration d'être, — en même temps que la résurrection d'une vieille royauté presque oubliée, éclipsée par quinze années de prodiges militaires, — une sorte de réveil de vie publique, de vie morale et libérale. Ce fut aussi sa fatalité de porter en elle à sa naissance cette lutte de la France d'autrefois et de la France de la révolution, de l'esprit d'ancien régime et de l'esprit nouveau, qui devait lui être mortelle. Dès la première heure on voit commencer ce drame qui se noue dans les passions du temps pour ne plus s'interrompre, passant des premières violences de 1815 aux ministères de modération libérale de 1816-1819, revenant aux réactions de 1820-1822, — puis s'arrêtant un instant dans la trêve de 1828 pour se précipiter bientôt vers le dénoûment par le coup d'État de la royauté qui va provoquer le coup d'État populaire. Et à travers les péripéties du drame on voit aussi se dessiner cette élite d'hommes qui se forment et grandissent avec la Restauration pour disparaître presque tous avec elle : et M. de Richelieu, l'émigré revenu avec un cœur patriote et libéral, et M. Lainé, avec son éloquence attendrie, un peu emphatique, de girondin de la monarchie, et M. Decazes, l'intelligent favori du prince, et M. de Serre, à l'âme généreusement vibrante, et M. de Chateaubriand, le génie inconstant du royalisme, et M. Royer-Collard, le politique doctrinaire, — plus doctrinaire que politique, — et M. de Villèle, le bon sens vivant dans un parti qui n'avait que des passions, et M. de Martignac, qu'on appela la « sirène » du parlement, — et dans un autre camp, les Manuel, les Benjamin Constant, les Foy.

De tous ces hommes qui ont passé sur la scène et qui, sans se ressembler, ont la couleur du temps, un de ceux qui ont eu le plus grand rôle est certainement ce ministre habile, ce tacticien industrieux qui parut un instant avoir fixé les destinées de la Restaura-

tion et ramené l'illusion de la durée : c'est M. de Villèle, dont les *Mémoires* récemment publiés sont comme un testament divulgué plus de soixante ans après son passage au pouvoir, près de quarante ans après sa mort. Ces *Mémoires*, si ce sont des mémoires, ces lettres ou ces notes recueillies aujourd'hui n'ont pas sans doute l'accent et la couleur des *Mémoires* d'un Chateaubriand, ou la flamme et l'émotion des lettres d'un de Serre. Ils forment une sorte de journal intime et familier des luttes de partis, des crises de ministères ou de parlemens, des impressions personnelles d'un témoin et d'un acteur de la vie publique d'autrefois. Ils accentuent l'originalité, et ils expliquent la fortune, d'un politique qui n'a été ni un privilégié des vieilles aristocraties, ni un parvenu des faveurs de cour, ni un grand séducteur de l'esprit ou de l'éloquence, — qui, dans son double rôle de chef d'opposition et de chef de gouvernement, a été tout simplement ce qu'on pourrait appeler l'homme d'affaires de la monarchie restaurée.

I.

Rien certes de plus dramatique et de plus saisissant que ces crises de 1814-1815 où, dans la mêlée des invasions, des coalitions ennemies, des factions intérieures, les destinées de la France se décident par une série de coups de foudre. La première restauration est un essai interrompu par cette prodigieuse aventure du retour de l'île d'Elbe qui resterait une vision légendaire si le pays ne l'avait si durement payée de Waterloo, d'une invasion nouvelle, de l'aggravation des rançons de la guerre. La seconde restauration est l'explosion de tous les ressentimens, de toutes les passions de partis, de toutes les colères contre la grande défection du 20 mars et l'empire des cent jours. Au premier moment, à la vérité, tout est nouveau, incohérent et violent dans cette transition qui s'accomplit sous le regard des armées étrangères. A travers toutes les confusions, cependant, la vraie question ne tarde pas à se dégager et à se préciser. Que sera définitivement cette Restauration française? D'un côté commence à se dessiner la politique libérale, modérée, qui en est encore pour ainsi dire à se chercher elle-même, qui va être bientôt représentée par le roi Louis XVIII, par le duc de Richelieu, par les Lainé, les Decazes, les de Serre, les Pasquier, les Royer-Collard, les Louis, les Gouvion Saint-Cyr; d'un autre côté s'agite l'esprit de réaction ou d'ancien régime, qui a éclaté dès les premières heures, qui a ses représentans autour du roi, dans la famille même du roi et dans toute cette société royaliste renaissante, qui se concentre particulièrement dans une chambre nouvelle sortie

tout enflammée du premier scrutin de la Restauration. Les deux camps sont en présence; avant trois mois, la lutte est déjà ouverte entre la politique de modération conciliante, qui s'essaie par un gouvernement indécis, et la chambre nouvelle, qui n'a eu qu'à naître pour faire rentrer dans l'ombre le ministère Talleyrand-Fouché, — qui a de la peine à se contenir, même devant le premier ministère de M. de Richelieu.

Qu'est-ce donc que cette chambre que l'histoire, après le roi Louis XVIII, a appelée la chambre *introuvable?* C'était comme une résurrection improvisée de l'ancienne France, d'une France presque oubliée, disparue depuis vingt-cinq ans. Elle se composait, en grande partie, de gentilshommes de province, d'anciens émigrés, de magistrats et de propriétaires impatiens de prouver leur dévoûment. Ces nouveaux députés, hommes d'honneur et de sincérité, pétris d'illusions, avaient autant d'emportement dans leurs opinions que d'inexpérience dans les affaires. Étrangers les uns aux autres, ils se rencontraient pour la première fois. Il n'y avait entre eux d'autre lien que la communauté des passions, l'exaspération d'un royalisme victorieux et irrité. Ils arrivaient à Paris avec la conviction naïve qu'ils avaient reçu la mission de tout restaurer, de rendre leur autorité et leurs droits à la royauté, à l'église, à la noblesse, de réparer les spoliations révolutionnaires, — et d'abord d'exercer des représailles qu'ils appelaient des justices. Ils s'enhardissaient d'autant plus dans leurs violences qu'ils se sentaient encouragés, soutenus par le frère du roi, Monsieur, qui se créait déjà dans les Tuileries même une sorte de gouvernement occulte du royalisme, qui passait pour le chef et le prince du parti. Ils mettaient tout leur espoir dans le comte d'Artois, ce prince charmant et décevant de la Restauration qui échauffait leur zèle; ils gémissaient des faiblesses du roi trop lent à « saisir le glaive de la Justice, » trop enclin aux ménagemens. Ils se défiaient de tout, du duc d'Orléans, des bonapartistes, des libéraux; ils ne pardonnaient pas à quelques-uns des ministres, à M. de Richelieu lui-même, au jeune ministre de la police, M. Decazes, qui avait déjà la faveur du roi, à M. Pasquier, ce qu'ils appelaient leurs complaisances pour tout ce qui semblait continuer la révolution dans le nouveau règne.

Chose bizarre! ces ultras, — on leur donnait déjà ce nom, — n'étaient sûrement que de médiocres constitutionnels. Ils auraient même refusé, s'ils l'avaient osé, de prêter aux institutions nouvelles le serment qu'on leur demandait le jour où le roi inaugurait leur session. Ils subissaient la charte plus qu'ils ne l'aimaient, et s'ils l'acceptaient, c'était à la façon de ce brave Breton disant à M. de

Villèle : « Il nous faut enfourcher cette haridelle et la faire marcher jusqu'à ce qu'elle crève ou qu'elle nous sauve ! » Par une contradiction familière aux partis, cependant ils s'attachaient bientôt à cette charte, aux droits qu'elle consacrait, aux franchises qu'elle créait. Ils s'en servaient pour essayer d'imposer au roi et à son ministère leurs animosités, leurs fausses amnisties qui équivalaient à des proscriptions, leurs exclusions et leurs épurations. Ils affectaient de se montrer à tout propos les plus ardens défenseurs des libertés publiques, des droits de l'opinion qu'ils prétendaient représenter, contre les ministres qui, selon eux, les trahissaient, — et par le fait, sans le vouloir, ils ont été dès cette époque les premiers à inaugurer avec une âpreté jalouse les habitudes parlementaires. C'étaient d'honnêtes gens irrités et inconséquens, des révolutionnaires « en sens contraire, » comme le disait M. de Richelieu, des « Jacobins blancs » qui mettaient toute leur politique à embarrasser le gouvernement par leurs excitations ou par leur opposition.

Ils avaient sans doute pour eux, dans cette œuvre dangereuse, la majorité de la chambre, les passions du jour, la faveur des salons parisiens, l'appui d'un prince qui partageait leur fanatisme et voyait déjà en eux des complices de règne. Ils avaient contre eux la nécessité des choses, l'esprit calme et froid du roi, qu'ils offensaient par les exigences d'un loyalisme tyrannique, la raison des ministres qui avaient à compter avec toutes les difficultés d'un gouvernement nouveau. Ils avaient de plus contre eux les alliés, ces durs, mais clairvoyans protecteurs qui sentaient le danger d'une politique de réaction, qui ne ménageaient ni les représentations ni les conseils, et allaient quelquefois jusqu'à se prononcer avec une singulière vivacité, comme M. de Nesselrode écrivant dans l'intimité à M. Pozzo di Borgo : « Vraiment cette France est inépuisable en élémens de bonheur. Il ne lui faudrait qu'un autre *Monsieur*. Faites-lui donc comprendre une bonne fois que les puissances ne sont pas là pour soutenir ses sottises et pour le faire monter un jour sur le trône avec un système de réaction aussi insensé. Tout cela fait pitié (1) ! » Bref, cette majorité, « plus royaliste que le roi et plus contre-révolutionnaire que l'Europe, » avait si bien fait qu'en quelques mois elle allait au-devant d'une sorte de coup d'État devenu

(1) Voir la *Correspondance diplomatique du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode depuis la restauration des Bourbons.* — Cette correspondance intéressante qui contient des lettres de M. Pozzo di Borgo, de M. de Nesselrode, du duc de Richelieu lui-même à l'empereur Alexandre, dévoile l'activité et le caractère de l'intervention de la diplomatie étrangère de cette époque dans les affaires de France. C'est un des plus précieux documens sur cette phase des débuts de la Restauration.

nécessaire, à une dissolution par l'ordonnance du 5 septembre 1816. La chambre de 1815 n'avait pas duré un an! C'est le premier acte du drame, où se dessinent déjà tous les personnages du temps.

Au moment où ces luttes s'ouvraient, où commençaient à se dégager les opinions et les talens, M. Joseph de Villèle était un inconnu comme tant d'autres ou du moins il ne pouvait être qu'à demi connu par un petit écrit qu'il avait publié à Toulouse, à la veille de la première Restauration, où il avait déposé, avec quelques idées vagues, une protestation contre la charte. C'était un député obscur de plus, mais un député mûri, préparé pour les affaires par les hasards d'une jeunesse éprouvée. Il avait déjà plus de quarante ans, — il datait de 1773; il était né d'une de ces modestes familles de noblesse provinciale très anciennes, très respectées, quoique n'ayant aucun titre attaché à leur nom, comme il y en a eu longtemps en Languedoc avant qu'on ne songeât à des affectations d'anoblissement factice. Par une fortune singulière, il n'avait vu la révolution et n'en avait ressenti les contre-coups que de loin. Jeune élève de marine, au moment où elle commençait, il était parti une première fois tout juste le 14 juillet 1789 pour une croisière devant Saint-Domingue, et une seconde fois, en 1791, pour ne revenir qu'après une absence de près de vingt années. Il avait servi avec l'amiral de Saint-Félix, son compatriote, avec Magon, qui devait être un des morts héroïques de Trafalgar, avec le caustique et habile Decrès, le futur ministre de l'empire. Ces années d'absence qu'il avait passées avec des fortunes diverses dans la mer des Indes, surtout à l'île de France et à Bourbon, n'avaient pas été stériles pour lui.

Jeté à vingt ans loin de la France livrée aux convulsions révolutionnaires, loin de sa famille que son inscription sur les registres de la marine préservait des confiscations, le jeune Villèle avait eu le temps et l'occasion d'assister à des événemens aussi instructifs que douloureux. Il avait vu l'Angleterre profiter des troubles de la France pour étendre sa domination dans les Indes. Il avait vu la force de cette belle marine française, formée sous Louis XVI, se dissoudre à demi par l'indiscipline, la révolte, fomentée par les sociétés populaires de l'île de France, gagner les équipages, contraindre l'amiral de Saint-Félix à résigner son commandement et obliger de jeunes officiers comme lui à quitter le service. Il avait vu enfin se reproduire à 4,000 lieues de la patrie, dans un petit cadre colonial, des essais de révolution, des semblans de terreur, et la désorganisation envahir ces îles lointaines où flottait encore le drapeau français. Il avait été lui-même un instant menacé, emprisonné pour avoir voulu dérober son chef, M. de Saint-Félix, à

la fureur de quelques énergumènes, et il n'avait été sauvé que par sa jeunesse, par les sympathies d'une population humaine et douce qui répugnait aux violences. Encore quelques années, l'élève de marine, dégagé du service, s'était trouvé établi à Bourbon, aimé et recherché de tout le monde, propriétaire d'une vaste exploitation, allié par un mariage à une des principales familles créoles, la famille Desbassyns, — et de plus appelé à figurer avec succès dans l'assemblée coloniale. Il ne se doutait pas que, dans cette petite assemblée d'une petite île lointaine, il faisait son premier apprentissage de politique, il apprenait à manier les hommes dans un parlement! Il était entré vivement dans son rôle, défendant avec autant de ténacité que de tact, avec autant de résolution que d'adresse, les intérêts du pays contre les décrets ruineux de la Convention et contre ceux qui ne parlaient de rien moins que de s'affranchir de la métropole, d'invoquer la protection anglaise. Il avait réussi; il s'était montré du premier coup homme d'affaires plein de ressources et bon Français en déjouant les manœuvres séparatistes, en contribuant plus que tout autre à conserver à la France deux de ses plus belles colonies. Il avait défendu le terrain pied à pied jusqu'à l'arrivée du général Decaen, envoyé en 1802 par le premier consul. Cela fait, il s'était hâté de s'effacer, « dégoûté, comme il l'a dit, des affaires publiques, » préférant au « fatras politique » l'obscurité de la vie agricole et du foyer. M. de Villèle a toujours été de ceux qui n'ont cessé de parler de leur goût pour l'obscurité, à mesure qu'ils ont grandi!

Ce n'est qu'en 1807, en plein empire, qu'il s'était décidé à revenir dans son pays natal, à Toulouse, où il avait retrouvé sa famille tout entière. Il avait quitté la France, dix-neuf ans auparavant, pressentant à peine les orages qui allaient emporter la monarchie et l'ancienne société française; il la revoyait singulièrement changée, transformée par la révolution et pacifiée sous un gouvernement tout-puissant, imposant, mais déjà entraîné par l'enivrement des prodiges militaires. Il s'était établi dans un domaine de famille qui a toujours eu depuis ses prédilections, à Morvilles, où l'empire, attentif à engager pour sa cause les propriétaires, les hommes intelligens, n'avait pas tardé à aller le chercher pour faire de lui un maire de sa petite commune et un représentant de son canton au conseil-général de la Haute-Garonne. Il n'avait pas brigué ces modestes fonctions, il n'était pas homme à en décliner les devoirs. Si petites qu'elles fussent, il s'en servait pour la protection de ceux qu'il représentait, pour la défense des intérêts locaux au conseil-général, où il avait pris rapidement de l'influence; il les avait si bien prises au sérieux qu'au déclin de

l'empire, à mesure que les choses s'aggravaient, il s'était vu engagé dans une résistance assez vive aux vexations, aux réquisitions arbitraires qui accablaient la contrée. Était-ce l'opposition d'un royalisme renaissant? Sa famille sans doute était restée royaliste de sentiment, de tradition; il l'était lui-même de souvenir, en homme qui avait fait ses premières armes sous Louis XVI. Il était royaliste comme on pouvait l'être sous un régime de silence, et dans un temps extraordinaire, où depuis de longues années on n'avait plus de nouvelles de la famille royale, où l'on ne savait pas même, c'est lui qui le dit, ce qu'étaient devenus les princes, « si le duc d'Angoulême avait des enfans! »

C'est la catastrophe de l'empire qui rendait la vie à ce royalisme si longtemps comprimé en lui donnant un but, qui multipliait surtout les royalistes du lendemain, parmi ces populations du midi aux passions ardentes et inconstantes, prêtes à se jeter dans tous les excès, jusqu'à recevoir, après la bataille de Toulouse, les Anglais comme des libérateurs. M. de Villèle, sans être insensible à l'invasion étrangère, n'avait pas été des derniers dans ce mouvement royaliste plus instinctif que réfléchi. Il n'avait eu cependant à la première restauration aucun rôle public, si ce n'est par ces *Observations* qu'il avait publiées contre la charte, — avant que la charte fût un acte souverain du roi Louis XVIII (1). A la seconde restauration, il avait été appelé presque aussitôt à la mairie de Toulouse. C'est comme maire d'une ville exaltée dans son royalisme, qu'il recevait le duc et la duchesse d'Angoulême au mois d'août, quelques jours après la seconde rentrée du roi. C'est aussi comme maire qu'il assistait, malheureusement impuissant, à une des premières scènes des réactions sanglantes qui envahissaient déjà le midi, au meurtre du général Ramel. C'est comme maire enfin qu'il était nommé député dans l'élection de la chambre en 1815. Qu'est-ce que M. de Villèle, à ce moment? C'est un gentilhomme rural tiré de son obscurité par les événemens et poussé par un courant imprévu sur la scène publique, un royaliste aux idées encore peu coordonnées, mêlant à des réminiscences d'ancien régime je ne sais quel accent du terroir, un provincialisme assez prononcé. Il trouve toute simple une pétition de ses compatriotes du Languedoc demandant à « reprendre leur nom, leurs limites, leur administion provinciale, » et il est un peu confus quand M. le duc d'Angoulême répond à ces revendications naïvement surannées qu'on

(1) C'est ce qu'il disait très nettement plus tard, lorsqu'on l'accusait d'être un ennemi de la charte. Il expliquait sans embarras qu'il avait pu avoir ses opinions *avant* la promulgation de la charte, mais que depuis cette promulgation il n'avait plus été que le serviteur de la loi du pays.

« préfère les départemens aux provinces. » En même temps, néanmoins, il y a chez ce Toulousain ému des événemens, une sagacité naturelle, un premier fonds d'expérience et de raison avisée, une promptitude singulière à saisir les affaires et même à les deviner. C'est ainsi qu'il tombe, élu de la veille, dans cette vie nouvelle de Paris, au lendemain de la Restauration, dans ce monde exaspéré, frémissant, — dont il va être avant peu l'un des chefs.

II.

On entre ici dans l'action, au plus vif de ce drame où une majorité nommée pour affermir la monarchie dans ses conditions nouvelles commençait par l'ébranler. C'est l'histoire de cette première session de 1815 qui, à dire vrai, créait une situation fausse pour tout le monde : fausse pour les exaltés eux-mêmes qui, en croyant être les plus fidèles serviteurs du roi, devenaient bientôt une opposition presque factieuse ; fausse pour le gouvernement qui, à défaut de l'appui de ses redoutables amis, se trouvait conduit à se rapprocher des libéraux, des « modérés de tous les temps et de toutes les révolutions, » de tous ceux qui prenaient pour programme la réconciliation de la vieille royauté et de la France nouvelle.

A peine arrivé à Paris et jeté dans la fourmilière royaliste, M. de Villèle ne laissait pas de démêler la vérité des choses. Il voyait, non sans quelque secrète anxiété, tous ces députés nouveaux bien intentionnés, mais fougueux dans leurs opinions, indépendans jusqu'à l'indiscipline, disposés à tous les ombrages, à tous les emportemens. Il sentait l'incohérence et le danger d'une situation où des hommes dévoués, ils le croyaient ainsi, se défiaient du roi et de ses ministres, qui à leur tour se défiaient d'eux, et il écrivait à son père qu'il avait laissé à Toulouse : « Nous avons la majorité dans notre chambre; mais les dispositions du roi et du ministère rendent notre position bien pénible. » Se reconnaître dans cette confusion, passer à travers toutes ces complications d'intérêts et de passions dans une assemblée novice, était difficile, et c'est là justement que le député de Toulouse commençait à entrer dans son rôle. Dès sa première apparition à la tribune, — c'était dans un débat où il avait l'occasion de défendre ses idées préférées sur les franchises locales et provinciales, — il avait frappé l'attention par la lucidité de son esprit, par la netteté simple et décidée de sa parole : « A merveille, lui disait le chevaleresque Hyde de Neuville, au moment où il descendait de la tribune, continuez ainsi, vous serez d'une grande utilité pour notre cause! » Et maintenant, à mesure

que se succédaient toutes ces questions irritantes, — et l'amnistie dont on voulait faire une proscription déguisée et graduée, et le règlement des créances arriérées, qui impliquait le respect des engagemens du passé, et les lois de répression concédées aux passions du temps, et le budget, et une nouvelle loi d'élections, — il prenait un ascendant croissant dans ces débats souvent orageux. Il était de toutes les réunions où les royalistes se concertaient pour l'action, de toutes les commissions de la chambre, — commission de l'amnistie, commission du budget, commission de la loi des élections. Il y déployait sans ostentation et sans bruit toutes les ressources d'un politique singulièrement avisé. Avant trois mois il était le conseiller écouté, le guide ou ce qu'on aurait pu appeler le *leader* de son parti, en même temps qu'un négociateur recherché par les ministres, fort embarrassés de traiter avec cette majorité d'ultras.

C'était une assemblée violente assurément, ce n'était pas une assemblée vulgaire, cette chambre de 1815, où les intérêts les plus graves de la monarchie se débattaient chaque jour entre des hommes qui se classaient par degrés, — les uns, M. de Serre, M. Lainé, M. Pasquier, M. Royer-Collard, sous le drapeau de la politique modérée porté par M. de Richelieu, — les autres, M. de Villèle, M. Hyde de Neuville, M. de Bonald, M. Corbière, sous le drapeau du royalisme pur et exclusif. L'originalité de M. de Villèle dans cette élite des débuts de la Restauration ne tenait pas à quelques-uns de ces dons supérieurs qui font la puissance d'un homme dans un parlement, même dans un parti. Il n'avait rien de dominateur. Il n'avait ni l'éclat entraînant de l'éloquence, ni les fascinations de la voix et du geste, ni la force de l'esprit philosophique, ni les séductions extérieures. Lamartine, qui avait plus que tout autre le sentiment de cette époque où il avait lui-même grandi, l'a peint comme il l'avait vu, avec son visage d'homme d'affaires attentif, son regard pénétrant, sa physionomie aiguë, son attitude grêle, avec sa parole qui, « sans éblouir jamais, éclairait toujours. » La jeune et libérale duchesse de Broglie, qui a laissé un journal intime semé de traits émus ou piquans sur les choses et les hommes du temps, a écrit un jour au sortir d'une séance où M. de Villèle et M. Lainé avaient parlé : « M. de Villèle est laid, il a le son de voix méridional et très nasillard. Il n'a point de grâce dans les gestes ni rien d'éloquent, mais son esprit est clair, juste et logique. Il débarrasse une question de tous ses alentours inutiles et trouve toujours le meilleur côté d'une mauvaise cause. Il a d'ailleurs une apparence de modération qui fait effet (1)... » Le secret de l'importance que M. de Vil-

(1) Ces *Souvenirs* laissés par le duc de Broglie sont certes un des documens les

lèle avait si rapidement conquise était dans cette modération dont il n'avait pas seulement l'apparence, dont il avait le goût, — dans la nature d'un homme fait pour les transactions de la politique.

Par quelques-uns de ses instincts ou plutôt par ses engagemens de parti, il tenait sans doute aux royalistes, au monde des ultras. Il partageait leurs préjugés, leurs impatiences de répression, leurs ressentimens contre tout ce qui venait de la révolution et de l'empire, contre la conspiration des cent jours, contre les bonapartistes et les jacobins. Il se prêtait dans une certaine mesure à leurs colères, à leurs revendications; il gémissait avec eux de l'aveuglement et des faiblesses de M. de Richelieu, de la faveur de M. Decazes, qu'il accusait de perdre la Restauration et le roi. Par sa raison, il était éloigné des violences et des excès. L'exécution du maréchal Ney lui pesait visiblement, et il ne cachait pas le regret que le gouvernement n'eût pas su laisser sortir du royaume « le grand proscrit. » Il avouait le mal qu'avaient fait les amis imprudens des Bourbons, les royalistes, par des « prétentions ambitieuses et des allures hautaines. » Et même dans la chambre où il passait pour un ultra, il ne suivait pas toujours ses terribles amis dans leurs excentricités ; il les blâmait, il était souvent obligé de réparer leurs fautes. Il n'avait pas surtout tardé à comprendre qu'il n'y avait désormais rien de mieux à faire que de s'attacher à la charte, et il écrivait coup sur coup à son père : « Nous nous trouvons dans l'absolue nécessité de nous emparer de la charte qui est le seul point auquel puissent se rallier tous les Français... Le caractère des personnes qui doivent influer le plus sur nos destinées ne laisse de ressource au pays que dans la consolidation d'un gouvernement représentatif fortement constitué. C'est ce que je puis vous garantir comme en étant bien convaincu moi-même, et vous savez que je n'ai pas toujours été de cet avis. » C'était sûrement un royaliste décidé; c'était aussi un tacticien, qui n'avait ni le royalisme d'imagination et d'ambition de M. de Chateaubriand, ni le royalisme aux passions implacables de M. de La Bourdonnaye, qui avait l'art de s'imposer par une raison éclairée, par une adroite et patiente habileté.

Il avait eu la fortune de trouver dès les premiers momens, dans cette chambre de 1815, un compagnon ou, si l'on veut, un complice dans un nouveau-venu comme lui, arrivant de Bretagne, comme lui de Gascogne, M. Corbière. Ils différaient, à la vérité, singuliè-

plus intéressans et sur l'époque de la Restauration, et sur l'histoire des partis, des idées, et sur la nature d'un esprit qui alliait à la hardiesse du libéralisme la sincérité d'une raison droite. Le *Journal* de la duchesse de Broglie, reproduit par le duc, est un des attraits de ces *Souvenirs*.

rement de caractère. M. de Villèle était un méridional actif, délié, même assez facile, ceux qui subissaient son ascendant le lui reprochaient déjà; M. Corbière était un rude Breton, entier, un peu paresseux, caustique, lettré, plébéien d'origine, gardant dans sa vie un certain sans-façon bourgeois qu'il devait porter plus tard jusqu'aux Tuileries, comme M. Royer-Collard qui se mouchait bruyamment devant le roi. Ces deux hommes avaient cependant plus d'un point de ressemblance : volontiers ils se disaient tous les deux « campagnards. » Avec des opinions royalistes très nettes, ils n'avaient pas les passions des émigrés. Ils n'étaient pas des hommes de cour, ils ne voulaient pas être des hommes de coterie. Ils se sentaient supérieurs par le talent au monde qui les entourait et qu'ils jugeaient. Ils avaient commencé ensemble leur campagne parlementaire, et bientôt ils ne faisaient plus rien l'un sans l'autre. Ils avaient noué une amitié qui a pu avoir depuis ses orages intimes et a résisté à tout. M. Hyde de Neuville, dans ses intéressans *Mémoires*, dit que, dans ces jours de 1815, « ils représentaient un centaure à deux têtes n'ayant qu'un corps pour le combat. » C'est beaucoup dire; ils étaient au moins de ceux qui servent leur cause par l'intelligence et que les partis politiques acceptent volontiers pour chefs, parce que, selon la fine remarque de Lamartine, « en inspirant confiance aux passions de ces partis, ils les délivrent de l'étude de leurs affaires. » C'est ce qui avait fait leur succès politique et parlementaire dans un monde plus ardent qu'expérimenté.

Entrés inconnus dans la session de 1815, ils se trouvaient à l'issue de cette session des personnages publics considérés, recherchés dans les salons parisiens, chez M. de Montmorency, chez la duchesse de Lévis, chez la princesse de La Trémoïlle. M. de Villèle, en parlant avec un peu de complaisance du succès qu'on leur avait fait à lui et à son ami Corbière, a lui-même écrit : « Peu de soirs se passaient sans que nous fussions invités dans le faubourg Saint-Germain à quelque dîner ou à quelque réunion politique. Nous avions adopté l'un et l'autre pour règle invariable de ne jamais refuser de nous rendre à ces réunions, afin d'être au courant des projets et des dispositions de nos amis, mais de ne nous lier à aucune pour rester en dehors de toute coterie. » M. de Villèle était fêté dans les salons royalistes de Paris; il était bien plus fêté encore à son retour dans sa bonne ville de Toulouse qui, toute fière des succès de son maire-député, lui préparait des ovations, et il est curieux de voir ce qu'en pensait au loin une personne à l'esprit fin et pénétrant, Mme de Rémusat, la femme du préfet, la mère de celui que nous avons connu. A Paris, M. de

Villèle passait pour un ultra pur et simple; à Toulouse, avec le préfet, il se montrait beaucoup plus modéré, sévère pour les ministres qui avaient tout gâté avec leurs lois mal conçues, passablement libre aussi à l'égard des exaltés de son parti et des propositions « sorties de ces cerveaux embrasés. » Mme de Rémusat, en racontant avec une légère ironie les triomphes toulousains du maire-député, écrivait à son jeune fils Charles, alors à Paris : « Hier soir, le maire est venu conférer avec votre père... Nous sommes demeurés tous trois ensemble, et nous avons fait une bonne et longue conservation. Il nous a dit quantité de choses curieuses ; il prétend que la chambre était des plus faciles à mener et qu'un ministre habile en aurait fait ce qu'il eût voulu... Enfin, je vous jure qu'il y a plus de bon sens dans cette tête-là que vous ne le croyez là-haut... » Et le jeune Charles de Rémusat, déjà un peu sceptique, mais fort libéral, répondait de Paris à son aimable mère, dont les lettres restent une des plus piquantes peintures de ces premiers temps de la Restauration : « On nous rit au nez quand nous disons du bien de M. de Villèle et que nous parlons de sa raison, presque de sa vertu. Son entrée triomphale (à Toulouse) a fait un bruit qui retentit encore... (1). »

III.

Lorsque M. de Villèle, à peine arrivé de Paris, avait avec M. et Mme de Rémusat ces conversations familières où il convenait de tout sans embarras, avouant les fautes et les emportemens de ses amis, sans ménager les ministres, il ajoutait « qu'on s'entendrait mieux à la prochaine session, qu'on se modérerait des deux côtés, que les députés avertis par l'état des provinces auraient plus de prudence. » Il ne savait pas que cette chambre qui avait vu naître sa fortune politique ne se réunirait plus, que la pensée de la dissoudre était déjà entrée dans les conseils du gouvernement. Elle y était entrée par l'adroite et souple influence du jeune ministre de la police, M. Decazes, fort de la faveur du roi, avec l'assentiment d'abord hésitant et inquiet de M. de Richelieu, de M. Lainé, et aussi sous la pression de la diplomatie étrangère, surtout de M. Pozzo di Borgo qui ne cessait d'assiéger souverain et ministres

(1) Publiées par son petit-fils, M. Paul de Rémusat, ces *lettres* d'une personne de tant de raison et d'esprit, instruite et un peu précieuse, forment, on le sait, six volumes. Elles sont souvent un peu prolixes, elles se ressentent de l'abandon d'une mère à demi doctrinaire donnant volontiers des consultations à son fils. Elles ne laissent pas moins une impression vraie et fine sur bien des choses et des hommes du temps, et les lettres du jeune Charles de Rémusat ne sont pas moins curieuses.

de ses conseils libéraux. Le dernier mot de ce travail mystérieux était la dissolution par cette ordonnance du 5 septembre 1816, qui est restée une date de l'histoire, qui éclatait comme une déclaration de guerre à l'ultra-royalisme et à la petite cour toujours agitée de Monsieur : vrai coup de théâtre, discrètement et habilement préparé, qui avait pour objet et allait avoir pour résultat une sorte de révolution parlementaire par un déplacement de majorité au profit de la politique modérée du roi et du ministère ! A la première nouvelle de cette résolution hardie qui allait retentir dans sa province, M. de Villèle ne s'y méprenait pas. Il devait à ses succès de parlement et à sa popularité toulousaine d'être sûr de sa réélection ; mais il sentait bien que les mauvais jours revenaient pour le parti et que la chambre « introuvable » ne se retrouverait pas de sitôt.

On entrait, en effet, par l'ordonnance du 5 septembre, dans un ordre nouveau, dans cette phase nouvelle où la politique modérée semblait triompher avec M. de Richelieu, avec M. Decazes, avec M. de Serre, avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr, et où les ultra-royalistes, qui, la veille encore, formaient la majorité de la chambre de 1815, n'étaient plus qu'une minorité réduite à une opposition inégale et ingrate. Sortis des élections vaincus, diminués et surtout irrités, les ultras se retrouvaient dans les conditions les plus délicates. Ils avaient contre eux le roi, les ministres, les libéraux, les modérés, l'opinion du moment. Ils avaient en même temps, il est vrai, quelques avantages. Ils formaient une minorité assez compacte, une brigade solide, unie par le ressentiment. Ils gardaient toujours leurs intelligences et leurs appuis auprès du comte d'Artois. Ils restaient de plus après tout des royalistes fidèles, formant une sorte de réserve de la monarchie. Ils n'étaient pas assez nombreux ni assez puissans pour prétendre au pouvoir par l'action parlementaire ; ils étaient assez forts pour contenir ou embarrasser les ministres en les obligeant à compter avec eux, pour soutenir pied à pied la lutte contre la politique qui les traitait en ennemis, en attendant un retour de fortune toujours possible. C'est une campagne de plus de trois années qui s'ouvre au lendemain de la crise de 1816, et dans cette campagne traversée de bien des péripéties, M. de Villèle, loin de voir diminuer son importance, prend, au contraire, une autorité nouvelle et croissante. Il est plus que jamais recherché, consulté ou ménagé par les ministériels eux-mêmes comme le plus sensé des ultras, par les royalistes comme le plus sûr des guides.

Ce n'est plus ici le chef encore novice d'une majorité passionnée et incohérente. C'est un chef d'opposition déjà éclairé par une première expérience, réduit à reprendre tout un travail de patience

et de tactique pour rallier ses amis, pour relever la fortune de sa cause. A peine rentré dans la chambre, il ne se faisait que peu d'illusions. Il sentait l'impuissance momentanée de son parti décimé par la défaite. Il écrivait à celle qui était toujours sa première confidente et souvent sa conseillère, à M[me] de Villèle : « La proportion des forces respectives dans la chambre est du tiers pour nous et des deux tiers contre. Nous ne sommes pas plus de soixante pouvant parfaitement compter les uns sur les autres. A ce nombre, il faut ajouter une trentaine de royalistes moins prononcés qui voteront habituellement avec nous. Enfin quand nous aurons dix fois raison, une trentaine de membres du parti opposé, de meilleure foi et moins passionnés que les autres, nous donneront de temps en temps la majorité. Voilà bien réellement où nous en sommes. L'alliance des révolutionnaires et des aspirans au ministère avec les ministériels purs va fort bien jusqu'à présent. Ils s'entendent tous à merveille contre nous... » La difficulté était de manœuvrer dans une situation singulièrement compliquée, d'éviter les précipitations en profitant des fautes ou des divisions des vainqueurs, de tenir ferme sans rien compromettre par de fausses tactiques. C'est le rôle des royalistes et de leurs chefs pendant ces années du règne de la politique libérale, — 1816-1820, — où la lutte se renouvelait sans cesse contre la loi des élections de 1817, contre la loi de recrutement de 1818, contre les budgets, contre le rappel des bannis, contre les choses et les hommes. M. de Villèle, entre tous, menait avec autant de dextérité que de persévérance cette campagne de tous les instans, partageant la peine avec son ami Corbière. « Le métier que je fais, écrivait-il, est fort pénible et bien fatigant. C'est bien autre chose que l'an passé. Il faut sans cesse monter à la brèche, toujours sans résultats, et nous avons bien peu de monde pour nous relever. Le tour des mêmes revient trop souvent (1). » Et si on lui reprochait de trop se prodiguer, il répondait vivement même à M[me] de Villèle : « C'est bon à dire du coin de son feu. Quand

(1) Malgré son calme et son sang-froid, M. de Villèle avait des heures de découragement où il ne parlait de rien moins que de se retirer de la vie publique. « Lorsque la loi des élections et celle du budget auront passé, écrivait-il un jour à M[me] de Villèle, je crois que je ferais bien à l'occasion de cette dernière, de faire une bonne récapitulation pour mettre en évidence le système d'oppression et de ruine qui résulte pour le pays de toutes ces lois et l'impossibilité de lui être désormais utile à la chambre. Je donnerais ma démission à la tribune, en refusant mon assentiment à un pareil budget. Je me retirerais chez moi et ne me mêlerais plus de rien au monde que de ma famille et de mes affaires. — Voilà mon idée, je la crois juste et honorable. Je ne vois rien de bon à faire ici... » Il écrivait un autre jour : « Je n'avais pas les goûts d'un homme public, mais seulement ceux d'un bon particulier... » — (*Mémoires du comte de Villèle*, 1817, t. II.)

les soldats sont repoussés à la brèche et se découragent, les capitaines sont obligés d'y monter, même avec la certitude d'y être blessés... Vue de loin et après coup, la partie paraît aisée à conduire ; elle offre plus d'embarras dans l'incertitude de la mêlée. » C'est en quelques mots tout l'art du chef de parti.

Physionomie curieuse d'homme public qui ne se dégage que par degrés de cette « mêlée » où passent bien d'autres figures d'un plus saisissant relief. Cette opposition royaliste, formée de ce qui restait de la majorité de 1815, avait ses représentans aux traits divers et accentués : et Chateaubriand avec ses véhémences de polémique et ses violences dans la fidélité, avec son génie fait d'ambition et de dédain apparent des grandeurs, d'orgueil et d'imagination, « rêvant des plans de conduite comme des plans d'ouvrages, selon le mot de M[me] Récamier, et faisant des phrases sonores ; » et M. de La Bourdonnaye, esprit dominateur et absolu, homme de parti implacable, indépendant jusqu'à l'indiscipline ; et M. de Bonald, l'intègre philosophe, l'oracle d'une nouvelle politique sacrée, le restaurateur idéal du trône et de l'autel ; puis les hommes de cour, les Jules de Polignac, les Mathieu de Montmorency, les La Rochefoucauld, puis les Sallaberry, les Castelbajac, les Josse de Beauvoir, et dans un autre ordre, un ancien préfet de l'empire devenu ultra, Fiévée. Ils avaient leurs réunions chez un député oublié depuis, alors presque célèbre, M. Piet. Chateaubriand, qui ne s'est jamais fait faute de railleries et de dédain à l'égard de ses anciens amis, a écrit : « Nous arrivions extrêmement laids, et nous nous asseyions en rond autour d'un salon éclairé d'une lampe qui filait. Dans le brouillard législatif nous parlions de la loi présentée, de la motion à faire, du camarade à porter à la questure, aux diverses commissions. Nous débitions les plus mauvaises nouvelles, nous disions que les affaires allaient changer de face. » Ils passaient leur temps chez M. Piet, comme dans *le Conservateur* illustré par les polémiques de Chateaubriand, à prédire les catastrophes, à prouver que la politique du 5 septembre perdait la monarchie. Ils ménageaient à peine le roi ; ils n'avaient pas assez de colères contre le ministre en qui ils voyaient un ennemi public, le favori, M. Decazes, qu'ils accusaient de préparer des révolutions nouvelles, de livrer la France aux révolutionnaires et aux bonapartistes. M. de Villèle partageait jusqu'à un certain point les opinions et les craintes de ces royalistes dont il était l'ami et l'allié ; il restait avec eux puisqu'il était leur chef, — il ne partageait qu'à demi leurs passions ou leurs préjugés.

Il faisait sa guerre à lui, une guerre de méthode et de tactique, en homme qui n'avait ni l'éclat de talent d'un Chateaubriand, ni le

lustre de naissance d'un Mathieu de Montmorency ; mais il n'avait pas non plus leurs emportemens ou leurs faiblesses, et se créait à lui-même son rôle et son ascendant par sa supériorité dans les affaires, par une action de tous les instans. Plus que jamais il marchait d'intelligence avec « l'ami » Corbière, son plus intime confident, son compagnon de lutte et de succès. « Nous continuons à être bien liés tous deux, écrivait-il ; s'il ne revient pas l'année prochaine, je ne sais en vérité comment je ferai sans lui. Les nouveaux-venus et un grand nombre des nôtres sont des paresseux qui ne font rien. » Il ne se fiait qu'à Corbière, il n'avait peut-être pas une trop haute opinion de l'aristocratie de son parti. Mme de Rémusat, en femme d'esprit, remarque que ce défenseur ou cet allié de la noblesse faisait adroitement des nobles ses instrumens, que le fond de sa pensée était le mot du comte Almaviva au sujet d'une pièce de théâtre : *le gentilhomme y mettra son nom, le poète son talent !* Et elle ajoutait : « Voilà l'idée de l'homme... Il voudrait cette espèce d'amalgame qui offrirait, dit-il, une garantie pour tout le monde. Je ne sais si vous ne trouverez pas ceci par trop fin et si vous me comprendrez. » C'était finement vu et d'une vérité piquante ; seulement « l'amalgame » n'était pas facile. M. de Villèle, dans tous les cas, en laissant aux gentilshommes l'honneur de mettre leur nom à la « pièce, » se réservait bien en effet de ne pas leur en laisser la direction. Il n'avait pas sur eux assez d'illusions. Il était homme à écrire un jour : « La race des hommes de haut rang est abâtardie, on ne trouve chez eux aucune ressource, aucune capacité !.. »

IV.

A mesure que les années passaient et que la lutte des partis se déroulait avec ses alternatives, cependant, tout changeait de face. La politique du 5 septembre avait eu le temps de se manifester dans ses traits caractéristiques, par ses actes et par ses lois, surtout par cette loi électorale de 1817 dont les combinaisons, — élection directe, cens de trois cents francs, renouvellement partiel de la chambre, — préparaient la prépondérance de la bourgeoisie. Les ministères qui se succédaient avec M. de Richelieu, avec M. Dessolles, toujours avec M. Decazes, qui s'efforçaient de maintenir un certain équilibre entre les partis extrêmes, ces ministères se sentaient entraînés par un courant qu'ils avaient créé ou favorisé! Qu'en résultait-il? une situation libérale ne pouvait produire que des conséquences libérales, l'accélération d'un mouvement libéral qui devenait bientôt embarrassant pour les ministres eux-mêmes en donnant de nouveaux griefs, une force nouvelle à l'opposition

royaliste. A peine en était-on à la première application de la loi de 1817, au premier renouvellement partiel, la vérité éclatait. Le scrutin, en décimant les royalistes, ramenait dans la chambre les chefs libéraux les plus avancés, La Fayette, Manuel, Benjamin Constant. Premier signe! — Qu'était-ce donc lorsque, l'année suivante, une élection nouvelle grossissait le contingent des libéraux et envoyait comme député au roi Louis XVIII un régicide, l'abbé Grégoire! Il devenait évident qu'avant peu, le simple jeu de la loi électorale devait faire entrer au parlement une majorité libérale, ou, pour mieux dire, semi-révolutionnaire, semi-bonapartiste, avec laquelle la monarchie ne pourrait vivre.

C'était la logique d'une situation qui se dégageait par degrés, et de ce mouvement, peut-être gros de périls, naissait une question qui ne tardait pas à devenir une obsession pour les esprits prévoyans. Pouvait-on laisser se prolonger cette expérience d'une loi d'élections qui menaçait de livrer presque à jour fixe la Restauration à ses ennemis? Le gouvernement, après avoir donné des gages de libéralisme dont on se servait contre lui, contre la monarchie, ne devait-il pas songer à conjurer ces fatalités révolutionnaires renaissantes en se repliant vers les royalistes, en s'entendant avec eux dans un intérêt conservateur? Une première fois, dès 1818, au moment où, encore président du conseil, il négociait à Aix-la-Chapelle avec les souverains de l'Europe la libération du territoire français, M. de Richelieu avait été surpris autant qu'ému de la recrudescence libérale attestée par l'élection de La Fayette, de Manuel, et il était revenu à Paris avec la résolution de changer la loi électorale, de donner ce gage aux royalistes. Il avait essayé de convertir ses collègues, M. Decazes, M. Lainé, M. Pasquier, M. Molé, à son opinion; il n'avait trouvé que divisions dans le conseil. Pressé de refaire son ministère, il n'avait point hésité à appeler auprès de lui M. de Villèle, qui s'était prêté à ces négociations (1). M. de Richelieu n'avait réussi ni à rallier ses anciens collè-

(1) Les notes familières laissées par M. de Villèle racontent jour par jour ces négociations et en donnent une idée : « 24 *décembre*. — Été appelé chez M. le duc de Richelieu, qui m'a dit être chargé par le roi de composer un nouveau ministère et m'a offert celui de la marine. Il est fort embarrassé pour remplir sa mission... Il m'a fait revenir le soir pour me dire qu'il allait annoncer au roi qu'il renonçait à se charger de cette mission... 25 *décembre*. — Il m'a encore fait appeler, voulant tenter de nouveau d'accomplir sa mission, en quoi je l'ai encore aidé de mon mieux... 26 *décembre*. — Il m'a fait appeler de nouveau. Il est fort découragé... 27 *décembre*. — Appris que M. le duc de Richelieu était tombé dans un état nerveux qui le rendait fort malade et incapable de s'occuper. On a ajouté qu'il avait envoyé au roi sa démission... 31 *décembre*. — J'ai été mandé le soir chez *Monsieur* avec Corbière après avoir assisté à la réunion de nos collègues chez Piet... » — (*Mémoires* du comte de Villèle, t. XI, p. 249-250.)

gues à ses vues ni à faire un cabinet avec les royalistes. Le seul résultat de cette crise intime et laborieuse avait été la formation d'un ministère nouveau, décidément favorable au maintien de la loi électorale, plus que jamais libéral avec M. Decazes, avec M. de Serre, qui portait le feu de son âme et de son éloquence au pouvoir. Qu'arrivait-il alors? Avant qu'une année fût passée, l'élection de Grégoire, bien autrement significative, bien autrement retentissante que celle des Sébastiani, des Foy, des Lambrecht, ramenait aux mêmes problèmes, aux mêmes anxiétés.

Ceux qui un an auparavant avaient pris ou gardé le pouvoir pour maintenir la loi électorale en étaient désormais à l'abandonner, à sentir le danger comme M. de Richelieu l'avait senti. M. Decazes lui-même ne défendait plus la loi. M. de Serre, avec son imagination ardente, rêvait une vaste réforme constitutionnelle qui réaliserait le miracle de garantir à la fois les libertés et la monarchie battue par le flot révolutionnaire. M. de Villèle, appelé de nouveau à Paris à la veille de la session, reparaissait comme le plénipotentiaire du royalisme alarmé et mécontent. Ainsi, par un étrange retour, par une secrète force des choses, le mouvement inauguré au 5 septembre revenait pour ainsi dire sur lui-même. Les royalistes, refoulés depuis trois ans dans la minorité, naguère encore combattus et traités en ennemis par les ministres, désavoués par le roi, reprenaient position. On les craignait encore, on ne voulait pas « tomber sous leur dépendance, » — on sentait le besoin de négocier avec eux. On avouait que tout le mal venait de la division des royalistes, que par peur des « ultras » on s'était « posté un peu trop en avant sur la ligne opposée (1). » L'évolution suivait son cours, — en attendant le coup de foudre qui allait la précipiter, — et c'est ici, c'est dans ce travail obscur, compliqué et tourmenté, que M. de Villèle a un rôle décisif, grandissant dans son parti, dans les affaires publiques.

Je voudrais préciser cette situation à la veille d'une de ces catastrophes qui éclairent parfois d'une lueur sinistre les crises politiques d'un pays et décident des événemens. En réalité, parmi ces royalistes qui depuis trois ans formaient une opposition redoutable, il y avait toujours deux courans, deux esprits. Il y avait les royalistes irrités et emportés qui gardaient l'inguérissable blessure du 5 septembre et le ressentiment de la disgrâce qui les frappait, dont le roi lui-même ne leur ménageait pas les témoignages. Ils n'admet-

(1) Voir dans la *Correspondance* de M. de Serre, publiée par son fils, les lettres qui ont trait à ce moment précis des grandes résolutions pour le ministère.

taient ni trêve ni merci dans la guerre implacable qu'ils poursuivaient contre des ministères ennemis. Ils ne demandaient pas à M. Decazes des concessions, ils ne lui demandaient que de s'en aller. Ils prétendaient arracher de haute lutte au roi son favori, aux libéraux un complice, un protecteur d'autant plus dangereux qu'ils le savaient habile, fertile en expédiens, puissant auprès du souverain. Avec M. Decazes, c'était la guerre à outrance. Contre lui, tous les moyens étaient bons pour des adversaires sans scrupule. Ils avaient même, disait-on, contribué à l'élection de Grégoire dans l'espoir de pousser à bout le roi et d'embarrasser le gouvernement. Il y avait aussi les royalistes plus mesurés, qui, en restant fidèles à la cause, se défendaient de faire de la politique avec leurs colères, évitaient d'offenser le roi et de tout pousser à l'extrême, ménageaient des ministres comme M. Lainé ou M. de Richelieu, et ne refusaient pas de se prêter aux transactions qui leur sembleraient possibles ou utiles. M. de Villèle avait toujours été de ceux-ci. Il n'était un ultra que de nom. Tempérament politique, esprit pratique et sensé, il s'épuisait à résister aux emportemens de ceux qu'il appelait les « camarades, » à réprimer leurs violences et à détourner leurs coups de tête. Plus on allait, plus les dissentimens devenaient vifs, et une des curiosités du temps est certainement la position de M. de Villèle dans cette armée royaliste dont il était le chef, souvent subi avec impatience, assailli de contestations intimes, mais en définitive toujours reconnu.

C'est par le fait dans son propre parti que M. de Villèle rencontrait le plus de défiances et même parfois de soupçons injurieux. On l'accusait tour à tour d'ambition, de faiblesse, si ce n'est de trahison. Un de ses amis toulousains, royaliste ardent, écrivait à M[me] de Rémusat : — « Il a la tête tournée, non des triomphes de Toulouse, qu'il dédaigne, mais de ceux de Paris. Le titre de chef de l'opposition l'enivre. Il n'épargnera rien pour le conserver; toutes les opinions lui seront bonnes pourvu qu'il y parvienne... » — Une autre fois, c'était au désir d'être ministre qu'on l'accusait de tout sacrifier! M[me] de La Trémoïlle, dont le salon était le rendez-vous des « ultras, » et qui avait beaucoup aimé, disait-elle, M. de Villèle, se lamentait de son influence et de sa défection, qu'elle attribuait tout simplement à une impatience de pouvoir. — « Qui voulez-vous au ministère, disait-on à MM. de Sallaberry, de La Bourdonnaye et Castelbajac, les hérauts bruyans des ultras, voulez-vous M. de Richelieu? — Fi donc, répondaient-ils, il a fait le 5 septembre. — Et M. Lainé? — C'est un révolutionnaire. — Et Villèle? — Nous n'y comptons plus, il nous trahit depuis quelque temps... » — Et les journaux du parti parlaient avec

une bien autre violence. M. de Villèle n'ignorait pas ce qu'on disait de lui : il se sentait entouré de soupçons et de défiances dans ce monde des journaux et des salons ultras. Il ne suivait pas moins son système sans trop se laisser ébranler, acceptant, s'il le fallait, les occasions de traiter avec les ministres et d'être utile, prêt à recevoir une nouvelle loi des élections, fût-ce des mains de M. Decazes, refusant de s'allier à ceux qui marchandaient les douzièmes provisoires au ministère du roi.

Chaque jour M. de Villèle avait à tenir tête à cette opposition qu'il rencontrait dans son propre camp : ses lettres à Mme de Villèle, pendant la session de 1819-1820, sont le journal de ces guerres intestines de parti : — « Tu me demandes, écrit-il, où j'en suis avec ceux de mes camarades qui tendaient vers des mesures exagérées. La Bourdonnaye ne me parle plus, ni moi à lui; mais il est seul et n'a pu, à ce qu'il paraît, entraîner personne dans son parti... Castelbajac est tout à fait comme auparavant, seulement nous nous voyons moins souvent... Chateaubriand, de son côté, boude et dit qu'il renonce à la politique, puisqu'on ne veut pas faire la guerre à outrance... » — Parfois, il a des mouvemens d'impatience et laisse échapper ses amertumes : — « Les royalistes, dit-il, m'ennuient avec leurs exigences et leurs exagérations. Ils voudraient faire tout faire à la chambre comme si nous étions en majorité ! Ils s'en prennent à nous de leur impuissance et ils ne voient pas que, quand on a le roi, la législature et la corruption publique contre soi, il ne reste qu'à souffrir en faisant son devoir ou d'y manquer en conspirant, car pour vaincre légalement, cela est impossible... » — Un jour, il fait le récit d'une scène des plus vives qu'il vient d'avoir avec le général Donnadieu, qui ne parlait que de tout refuser au gouvernement; un autre jour, il raconte une quasi-rupture avec *le Conservateur* à l'occasion d'un article presque révolutionnaire de Chateaubriand. Il se débat avec ces contradictions de tous les instans qu'il n'évite qu'en finissant par s'abstenir d'aller jusque dans les réunions mondaines : — « Il y a un temps infini, écrit-il à Mme de Villèle, que je ne suis allé chez la princesse de La Trémoïlle. Elle m'en a fait faire des reproches; mais c'est la maison où l'on prêche le plus contre la sagesse de notre conduite et pour pousser à l'exagération la plus absurde. On ne m'y épargne pas personnellement; je ne me soucie point d'y aller. Ces braves gens ne trouvent pas le royalisme représenté dans la chambre : qu'ils en envoient d'autres pour le défendre selon leurs passions. J'en serais fâché pour les intérêts publics qui seraient bientôt compromis par ces têtes-là, mais quant à mon intérêt personnel, il est tout à fait d'accord avec leurs vues. Je ne demande

pas mieux que de ne plus être chargé d'une cause que je ne pourrais plus défendre par la raison et la sagesse. » — Sa position devenait de plus en plus singulière dans son parti, non pas peut-être à la chambre où il gardait son ascendant sur la masse des royalistes, mais dans les « salons du faubourg Saint-Germain et même au château, » où on le traitait, disait-il, comme un « gobe-mouche, » comme un « temporiseur » et un « modéré » dont on ne devait pas écouter les avis.

Un des plus singuliers incidens de ces luttes intimes était un commencement de scission de M. de Villèle avec l'homme sur qui il comptait le plus, celui qui passait pour l'inséparable, l'ami Corbière lui-même. On avait entouré, flatté et capté le « rude Breton » en excitant ses susceptibilités et peut-être un peu sa vanité. On avait tout fait pour le gagner à la politique de la « guerre à outrance. » — On avait fini par le décider à refuser, aux derniers jours de l'année, les douzièmes provisoires au gouvernement : obtenir de lui ce premier gage d'irréconciliabilité, le séparer de M. de Villèle, c'était le triomphe des ultras. C'était aussi un coup sensible pour M. de Villèle, qui ne s'inquiétait qu'à demi des boutades de génie de Chateaubriand ou des colères de M. de La Bourdonnaye, mais qui sentait vivement la défection de son compagnon le plus intime et jusque-là le plus fidèle. Il en était troublé, sans être disposé néanmoins à subir la pression de l'ultra-royalisme. Aux momens les plus vifs, il inscrivait dans les notes de son *Journal :* « 22 décembre. — Dîné chez M. le vicomte de Montmorency avec Corbière, que j'ai la douleur de voir en opposition avec mes idées sur la marche à suivre... 26 décembre. — Été à la réunion Piet, où j'ai pu m'apercevoir du mauvais effet produit par les criailleries de tous les fous et intrigans qui clabaudent dans les salons contre notre vote des six douzièmes. L'erreur de Corbière en cette occasion nous fait beaucoup de tort et à moi grand chagrin... » — Et bientôt, en relevant avec amertume tout ce qu'on tentait contre lui dans le parti, il ajoutait dans une lettre à Mme de Villèle : — « Tout cela me touchait peu et j'allais droit... lorsque cette intrigue détestable s'est attachée à capter Corbière : on a réussi d'abord à lui faire voter le rejet des douzièmes. Depuis il en est venu peu à peu à être un des plus exagérés parmi les nôtres et je crains bien qu'après avoir été liés comme nous l'étions, nous ne soyons bientôt au-delà de l'indifférence. Juge de tout ce qu'une telle situation a de pénible pour moi... » — Ce fut un instant une crise assez vive. Corbière n'était pourtant qu'un dissident de passage ou de circonstance. Il avait cédé à un mouvement d'humeur et à des obsessions. Il ne tardait pas à revenir, « un peu honteux » de l'aventure, à la vieille amitié

que les événemens allaient encore resserrer et fortifier. Au fond, avec son vigoureux sentiment provincial et bourgeois, il ne se faisait pas plus d'illusions que M. de Villèle sur les ultras, et, comme lui, il se laissait aller à dire en parlant de ces terribles « camarades » : — « Vous ne savez pas ce que c'est que de labourer avec ces gens-là et la peine qu'il faut se donner pour leur faire comprendre quelque chose qui ait le sens commun... »

Est-ce donc que M. de Villèle, dans ses résistances à la fronde des salons et dans ses velléités modératrices, cédât à des impatiences de pouvoir, comme on le disait perfidement, qu'il fût prêt à changer de camp pour passer au camp ministériel, — à l'ennemi, à M. Decazes, comme on l'insinuait? M. de Villèle a été, au contraire, un des politiques qui ont eu au plus rare degré les dons et le tempérament du chef parlementaire. C'était l'homme des chambres et de son parti. Il restait attaché à la fortune du parti, à la cause royaliste pour triompher ou succomber avec elle. Il ne se séparait pas de ses amis, même en leur résistant; mais il n'entendait pas subir leur joug, et s'il pouvait leur faire des concessions qui devaient un jour le perdre, il ne voulait pas pour le moment mettre une campagne difficile à la merci de leurs emportemens et de leurs fantaisies. Il avait sur eux l'avantage d'un esprit de conduite et d'une expérience que quatre années de vie parlementaire avaient singulièrement développés depuis 1815. Il restait un opposant décidé qui évitait de se compromettre dans ce qu'il appelait les « traitailleries; » il ne se croyait pas obligé de faire une opposition irréconciliable, aventureuse et personnelle. Il ne s'amusait pas à appeler tous les jours M. Decazes « un traître, » il n'en croyait pas un mot; il se bornait à penser et à dire que M. Decazes « était entraîné par son insuffisance, sa légèreté et ses passions. » Il refusait absolument de se prêter à une politique de parti qui prétendait à chaque instant jouer le tout pour le tout et ne craignait pas, sous prétexte de servir la bonne cause, d'être révolutionnaire dans ses votes, de tout pousser à l'extrême sans s'inquiéter du lendemain. Il a pu dire depuis et il en avait le droit : — « Je n'ai jamais été de ceux qui voulaient le bien par l'excès du mal; c'est un triste remède et il est criminel de l'employer. » — C'est l'homme qui, après avoir dirigé comme vice-président quelques séances tumultueuses de la chambre avec une modération dont la gauche elle-même avait été étonnée, pouvait écrire dans l'intimité : — « Quant à moi, l'impartialité ne me coûte rien. Je ne vois que la réussite des affaires dont je suis chargé et n'y mets pas la moindre passion contre les individus. *Je suis né pour la fin des révolutions!* »

Être né pour la fin des révolutions, le mot pouvait paraître ambitieux! Ce chef d'opposition modérateur de son parti avait du moins l'art de saisir les circonstances, de ne demander à une situation que ce qu'elle pouvait donner, et c'est ainsi qu'aux derniers jours de 1819, au lendemain de l'élection de Grégoire, il n'hésitait pas à suspendre les hostilités pour une réforme de la loi des élections. Il ne s'engageait pas encore, il se tenait en observation, attendant ce que le gouvernement avait à proposer, contenant ceux qui ne voulaient rien accepter, pas même une bonne loi des mains de M. Decazes. C'était, d'ailleurs, un moment critique où l'on sentait la nécessité de prendre un parti et où toutes les résolutions devenaient difficiles, où par surcroît celui qui avait conçu le généreux projet de concilier la monarchie et la liberté, celui qui était l'âme du ministère, M. de Serre, venait d'être frappé par la maladie qui l'éloignait momentanément de la scène. M. Decazes restait seul à se débattre dans une situation inextricable, toujours soutenu par la faveur du roi, s'efforçant de gagner les royalistes par des promesses et, d'un autre côté, évitant de s'aliéner les libéraux, ses amis les doctrinaires, M. Royer-Collard, M. Guizot, M. de Barante, qui s'inquiétaient déjà des progrès de la réaction royaliste. Il n'avait guère, pour le seconder, que M. Pasquier, devenu ministre des affaires étrangères dans le dernier renouvellement du cabinet. Esprit délié, rompu aux affaires et aux expédiens de la politique, royaliste sans fanatisme, libéral sans illusions, M. Pasquier avait quitté une première fois le pouvoir avec M. de Richelieu, précisément pour avoir voulu réformer la loi des élections. Il venait de rentrer aux affaires prêt à la sacrifier, plus décidé que M. Decazes, et par lui les négociations restaient ouvertes avec M. de Villèle, qui inscrivait dans ses *notes :* — « ... M. le vicomte de Montmorency est venu me proposer d'aller demain chez lui, où se rendrait M. Pasquier pour recevoir, dit-il, une communication importante, sans doute relative à la loi d'élection. J'ai renvoyé à faire ma réponse lorsque j'aurai pu en conférer avec Corbière. — Après avoir reçu trois commissionnaires pour nous presser de nous rendre, nous avons eu une conférence sur la loi d'élection avec M. Pasquier avant dîner et une seconde après. » Il ajoutait, d'ailleurs, que les avis des ministres variaient d'un jour à l'autre, qu'on ne savait jamais sur quoi on pouvait compter. En un mot, l'anarchie des esprits passait dans ces préliminaires obscurs, jusque dans l'État. Sauf cette idée vague et générale qu'il y avait quelque chose à faire, tout restait incertain, lorsque, le 13 février 1820, dans une nuit de fête à l'Opéra, éclatait le coup de foudre qui confondait toutes les prévisions, tous les calculs, menaçant d'emporter toutes

les combinaisons, les projets, peut-être les espérances de la monarchie, et tout d'abord M. Decazes lui-même. L'assassinat du duc de Berry poignardé par un fanatique inconnu changeait subitement la face des choses et créait une situation nouvelle, sinistre, où tout le monde se sentait frappé.

Jusque-là M. Decazes, en dépit de tous les assauts, avait tenu ferme, adossé au trône, couvert de la protection affectueuse du roi. Il tenait ferme depuis quatre ans, faisant de l'équilibre entre les partis une politique, opposant tour à tour les libéraux aux royalistes, les royalistes aux libéraux, représentant, après tout, une idée juste, l'idée de la réconciliation de la société nouvelle et de la royauté. L'élection d'un régicide l'avait atteint dans son crédit sans l'ébranler encore. L'assassinat du duc de Berry le livrait, affaibli et désarmé, à l'exaspération des partis, à la fureur des salons. Ce meurtre cruel d'un prince sur qui reposaient les dernières espérances de la monarchie provoquait dans le monde royaliste l'explosion de tous les ressentimens et de toutes les haines contre le ministre qui laissait la dynastie sans défense; il suscitait surtout aux Tuileries même, autour de Louis XVIII, la conjuration pathétique des émotions de famille, des larmes, de la pitié, des adjurations de Monsieur, père de la victime, de la duchesse d'Angoulême, de la duchesse de Berry, qui entouraient le roi et le suppliaient de les préserver, de sacrifier le présomptueux favori à la sûreté du trône. Drame étrange qui se déroulait pendant ces quelques jours de février 1820 où se heurtaient toutes les passions, où se débattaient peut-être l'avenir de la monarchie et, dans tous les cas, le sort d'une politique, du premier ministre chargé et accablé de toutes les responsabilités!

V.

« Qui lui succédera? Que mettra-t-on à la place de ce qui est? C'est ce que j'ignore, » écrivait M. de Villèle dans ces heures d'anxiété où rien n'était encore décidé. M. de Villèle ne le savait pas, nul ne le savait plus que lui et ne pouvait encore voir clair dans ce lugubre imbroglio.

Au premier instant, il est vrai, M. Decazes, confiant dans la fortune, avait paru ne pas se croire menacé, et, préoccupé uniquement du péril public, il avait cru tenir tête à l'orage en proposant quelques mesures d'exception : suspension de la liberté individuelle, censure des journaux, sans parler de la loi des élections qui viendrait plus tard. Bref, il demandait une dictature de circonstance; mais il avait trop présumé de son crédit et ne comptait

pas avec la situation violente créée par le crime mystérieux du 13 février. Il ne pouvait, même avec les lois de sûreté, désarmer les royalistes déchaînés contre lui. De ces royalistes, les uns, comme M. Clausel de Coussergues, allaient jusqu'à l'accuser de complicité dans l'assassinat du duc de Berry et jusqu'à réclamer sa mise en accusation; les autres refusaient de remettre entre ses mains suspectes de nouvelles armes d'arbitraire dont il pourrait encore une fois se servir contre eux. Les plus modérés, et M. de Villèle ne cessait d'être de ceux-là, croyaient son règne fini, sa politique épuisée, condamnée par l'événement! D'un autre côté, M. Decazes ne pouvait pas plus compter sur les libéraux, les doctrinaires, dont il avait si souvent recherché l'alliance, même l'amitié, et qui auraient été intéressés à le soutenir, à faire la part des circonstances, à l'aider à traverser cette redoutable crise. Partagés entre le sentiment d'un péril insaisissable, la crainte des ultras, le regret d'un ministère ami et la répugnance pour toute mesure d'exception, les libéraux se débattaient dans leur impuissance troublée, se refusant à tout et n'offrant plus qu'un appui douteux ou suspect. De sorte que M. Decazes se trouvait à la fois menacé par les royalistes, à peu près abandonné par les libéraux, — et de plus atteint dans sa faveur auprès du roi, déjà ébranlé par les plus intimes influences de cour conjurées pour sa perte. Avant d'avoir rien tenté, il était déjà fini, il n'était plus l'homme de la situation!

A défaut de M. Decazes disparaissant dans l'orage, que restait-il donc? Un ministère de pur royalisme n'était pas possible, il n'était pas encore mûr. Louis XVIII pensait, d'ailleurs, avoir assez fait déjà en livrant M. Decazes comme rançon de la paix de famille, il n'aurait pas admis du premier coup dans ses conseils les ennemis de l'homme qu'il regrettait, les plus ardens adversaires de sa politique. Il ne restait qu'un nouveau ministère Talleyrand ou un nouveau ministère Richelieu, — deux combinaisons, dont l'une, au moins, la première, n'était qu'une intrigue.

Depuis plus de quatre ans, depuis qu'il avait été obligé de quitter les affaires devant la chambre de 1815, M. de Talleyrand, tout plein des souvenirs de son grand rôle dans la Restauration et au congrès de Vienne, était un mécontent. Il passait sa vie à rôder autour du pouvoir, flattant tour à tour les libéraux ou les ultras, cherchant à se faire un parti, attirant l'attention par l'éclat de ses réceptions, et croyant toujours, à chaque incident nouveau, toucher au but de ses ambitions. Naturellement, la crise ouverte par la mort du duc de Berry lui paraissait l'occasion qu'il ne cessait d'attendre. Plus que jamais il se croyait l'homme du moment. Chose curieuse! Il le

pensait si bien qu'il se donnait l'air d'un premier ministre préparant son cabinet et qu'il envoyait un de ses amis, M. de Castellane, auprès de M. de Villèle pour lui offrir un portefeuille. M. de Villèle, quoiqu'il ne vît, disait-il, qu'un coin du tableau, était trop au courant des choses pour se prêter à cette comédie d'une fatuité supérieure et ne répondait même pas. Il connaissait l'invincible antipathie de Louis XVIII pour son ancien plénipotentiaire à Vienne. Il savait que le roi ne se résignait à se séparer de M. Decazes, — en le faisant duc, en l'envoyant de plus comme ambassadeur à Londres, — que si le duc de Richelieu acceptait la succession, et que M. de Richelieu, après s'être défendu en désespéré de rentrer au pouvoir, venait de céder aux instances de Monsieur, qui avait fait un émouvant appel à sa loyauté et à son dévoûment. Au moment où M. de Talleyrand offrait des portefeuilles, c'était déjà fait; M. de Villèle le savait, il écrivait, dans ces jours troublés, à Mme de Villèle : « Tout était décidé dès dimanche matin. Tu dois penser combien il était curieux, pour ceux qui le savaient, de voir marcher au milieu de tout cela l'intrigue Talleyrand, se croyant elle-même au moment d'aboutir et proposant des ministères au sortir de la messe du roi. » Le roi ne s'était rendu qu'à la condition que le duc de Richelieu consentirait à redevenir premier ministre, et M. de Richelieu ne s'était rendu à son tour qu'à la condition de garder, sauf M. Decazes, tous les autres ministres : M. de Serre, M. Pasquier, M. Roy, le général de Latour-Maubourg, avec l'assurance de n'avoir plus à se débattre contre l'opposition intime du comte d'Artois.

Né d'une situation tragique, ce second ministère Richelieu se formait pour dénouer une crise extraordinaire, pour couvrir la royauté, pour rétablir, s'il le pouvait, la paix entre les royalistes. Ce n'était peut-être pas une solution, c'était tout au moins un ministère de circonstance et de nécessité. Dès le premier moment, M. de Villèle, quant à lui, n'avait point hésité à se déclarer tout haut ministériel, à promettre son appui au duc de Richelieu. « Nous nous sommes faits, Corbière et moi, ministériels, écrivait-il à Mme de Villèle. Le duc de Richelieu nous a envoyé chercher par Lainé. Aussitôt qu'il nous a vus, il nous a pris par la main; il nous a dit... qu'il fallait user de beaucoup de ménagemens pour conserver la majorité dans la chambre, mais que son intention était de faire tous ses efforts pour rallier franchement les royalistes au roi et le roi aux royalistes; que les uns et l'autre se perdaient par leur division, et qu'il fallait qu'elle cessât. Nous lui avons répondu que c'était notre désir et notre besoin de tous les temps, que nous le seconderions de toutes nos forces... » Ce n'était cepen-

dant pas facile, et plus que jamais M. de Villèle avait à compter avec ses amis, ces « malheureux royalistes, » comme il les appelait, qu'on travaillait de toutes les manières pour les pousser à de nouvelles folies. « Hier soir, poursuivait-il, Corbière et moi réunis, nous avons eu une peine infinie à ramener nos amis, qui voulaient continuer à tout rejeter, comme sous M. Decazes. Nous avions beau leur demander où cela les mènerait, ils étaient peu touchés de nos observations et demandaient à leur tour où ils arriveraient en soutenant un système aussi débile que celui-ci. La vérité est que notre situation, dans cette chambre et avec ce gouvernement, est hérissée de difficultés. »

C'est qu'en effet, même à l'abri d'un nom symbole de loyauté, la situation n'était ni aisée ni claire, et si M. de Villèle agissait avec la prudente raison d'un homme qui ne voulait pas trop exiger, de peur de tout compromettre, les ultras, avec l'instinct ombrageux des partis violens, ne se trompaient qu'à demi dans leurs défiances. M. de Richelieu était certainement sincère lorsqu'il voulait réconcilier les royalistes, qui, tous réunis, disait-il, n'étaient pas trop forts pour tenir tête à l'orage, lorsqu'il s'efforçait de les rallier par ses bons procédés, même par sa promesse des réparations et des emplois. Il n'entendait pas, cependant, se faire l'homme des ultras et se livrer à eux. Il était soutenu dans cette résolution par le ministre des affaires étrangères, M. Pasquier, qui, dans ces heures de crise, montrait autant d'activité que de courage. Il trouvait un écho de sa propre pensée chez M. de Serre, qui, éloigné par la maladie, désespéré de son inaction, écrivait de Nice au roi, avec des nuances caractéristiques : « J'ose admirer l'âme royale qui, tout en faisant au bien public, à la nécessité des temps *le sacrifice de ses affections, résiste cependant aux fureurs des partis et maintient ferme le système de modération* que, pour le salut de la France, Votre Majesté s'est prescrit... » M. de Richelieu, avec ses collègues, qui avaient été ceux de M. Decazes, se flattait encore de pouvoir rester fidèle à ce « système de modération, » de maintenir, par son autorité persuasive, un certain équilibre entre les partis. Il croyait ce qu'il désirait ; il se faisait une généreuse illusion, et le duc de Broglie, le jeune libéral que M. de Serre avait pris pour collaborateur, avant la catastrophe du 13 février, dans la préparation de la loi nouvelle des élections, le duc de Broglie pouvait écrire au garde des sceaux, qui s'agitait dans sa solitude lointaine : « ... Nous voici maintenant livrés à un ministère composé d'hommes modérés, mais sans énergie, sans esprit d'entreprise, et dont le désir ou l'illusion est de croire qu'ils vivoteront entre les deux partis, obéissant tout doucement aux ultras, en disant du mal

tout haut et préparant leur règne par des mesures d'exception. Je crois, pour mon compte, la position désespérée. Le règne du roi est fini, celui de son successeur va commencer... Le nouveau ministère supplie instamment qu'on ait confiance en lui, qu'on lui donne les lois d'exception, qu'on ne précipite pas les choses jusqu'aux ultras, et proteste de ses bonnes intentions dont je suis bien convaincu ; mais que fait tout cela?.. Il est aisé de voir que M. de Richelieu, qui n'est là qu'à son corps défendant, ne peut résister, maintenant que le roi est livré sans défense aux sollicitations de sa famille (1). » M. de Broglie, en anticipant un peu, ne laissait pas de voir clair, de démêler ou de pressentir l'irrésistible force des choses.

Non sans doute, dans sa candeur d'honnête homme et dans sa clairvoyance de premier ministre, M. de Richelieu ne voulait pas être un réactionnaire. Malheureusement c'était la situation tout entière, plus forte que la volonté des hommes, qui était réactionnaire, c'est-à-dire dominée par la secrète logique du temps. Elle était réactionnaire de toute façon, d'abord par suite de l'état même de l'Europe, de l'énergie de résistance absolutiste réveillée dans les conseils du continent par les explosions révolutionnaires qui se produisaient en Espagne, en Italie. Elle était réactionnaire par ce courant d'opinion effarée que venait de créer en France le meurtre du 13 février, par ces lois d'exception sur la liberté individuelle, sur la presse que M. Decazes avait léguées en héritage, que le nouveau ministère ne croyait pas devoir répudier et qu'il ne pouvait cependant faire voter qu'avec l'appui des royalistes, — sauf les « ultras » les plus violens. Elle était réactionnaire surtout par cette loi des élections qu'on préparait depuis trois mois, qui, remaniée sous la pression des événemens, finissait par n'avoir plus d'autre objet que de fortifier par les deux collèges, par le double vote, les influences conservatrices, et qui allait être pour les partis, pour le gouvernement lui-même, l'épreuve décisive.

Tant qu'il ne s'agissait que de projets vaguement ébauchés dans des conseils intimes, ce n'était rien encore, presque tout le monde sentait la nécessité d'une revision de la loi électorale. Il fallait bien cependant arriver à un résultat pratique : c'était la condition de l'appui des royalistes. On avait été d'abord détourné par les tragiques diversions du moment ; on avait aussi ajourné la loi par considération pour M. de Serre, qui avait été le promoteur de la réforme et qui cherchait à réparer sous le climat de Nice une santé

(1) *Correspondance du comte de Serre*, t. III : lettre du duc de Broglie, 23 février 1820.

plus qu'à demi ruinée. Bientôt on ne pouvait plus reculer; M. de Serre, valétudinaire encore, arrivait pour défendre la loi, pour « monter à la brèche, » comme le disait M. de Richelieu, — et le combat s'engageait! Rien de plus dramatique, de plus émouvant que cette discussion, où l'on sentait que l'esprit même et peut-être les destinées de la Restauration étaient en jeu. D'un côté les libéraux, représentés par Camille Jordan, M. Royer-Collard, M. Benjamin Constant, le général Foy, le général La Fayette, attaquaient passionnément l'œuvre ministérielle comme un attentat contre la charte, contre toutes les libertés, contre la société nouvelle. D'un autre côté M. de Serre, presque seul du gouvernement, malgré sa faiblesse, soutenait tous les assauts et trouvait dans son âme ardente assez d'énergie pour être sans cesse à la brèche, même pour résister à d'anciens amis comme M. Royer-Collard, quelquefois pour relever avec une éloquence pathétique les défis révolutionnaires de M. de La Fayette (1).

Entre les deux camps, M. de Villèle, préoccupé avant tout du succès, s'efforçait de maintenir ses amis. La duchesse de Broglie qui, dans ses notes familières, a peint parfois d'un trait si vif ces séances de la chambre, donne une singulière idée de l'ascendant de ce Toulousain devenu chef de parti. « Le côté droit n'a pas soufflé, écrivait-elle un jour... M. de Villèle surveillait son armée; quand ils voulaient bouger, il leur faisait signe de se taire. Une fois il s'est levé et s'est appuyé sur le banc comme pour mieux considérer le champ de bataille. Le côté droit marche comme un seul homme. Ils ont au moins le mérite de sacrifier leur amour-propre à leur but. » A mesure que ces discussions se prolongeaient, elles ne restaient plus une simple affaire de parlement, elles se compliquaient d'émotions populaires, de collisions sanglantes des rues, d'agitations extérieures qui retentissaient jusque dans la chambre, d'altérations et d'incidens violens qui arrachaient à M. de Serre, épuisé par vingt-cinq jours de lutte, ce cri désespéré : « Si ça ne finit pas, je finirai. Je suis abîmé! »

Le combat finissait par le vote d'une loi qui, même amendée et atténuée, pouvait passer pour une victoire du royalisme. Ce

(1) C'est au cours de cette discussion, une des plus mémorables des anciennes chambres, une « lutte homérique, » comme l'appelait le vieux duc de Broglie, que M. de Serre, rassemblant ses forces défaillantes, relevait un appel à l'émeute de M. de La Fayette par ces foudroyantes paroles : « Quand la guerre civile éclate, le sang est sur la tête de ceux qui l'ont provoquée. Le préopinant le sait mieux qu'un autre : il a plus d'une fois appris, la mort dans l'âme et la rougeur sur le front, que qui soulève des bandes furieuses est obligé de les suivre et presque de les conduire... »

n'était qu'une loi de plus, dont on ne pouvait encore prévoir les effets, mais cette loi avait justement cela de caractéristique d'abord qu'elle achevait la scission du gouvernement avec les libéraux, même avec les doctrinaires et, avant que quelques jours fussent passés, M. de Serre avait rompu le dernier lien en excluant du conseil d'État et des fonctions publiques des hommes qui depuis cinq ans avaient été des alliés, Camille Jordan, M. Royer-Collard, M. Guizot, M. de Barante. Par cela même ce mouvement vers le royalisme pur se trouvait accentué et fortement accéléré. Le ministère Richelieu tombait par degrés du côté où il penchait : il suivait l'irrésistible logique des choses !

VI.

Ce n'est point cependant que, même après les derniers incidens, cette évolution royaliste, qui semblait être désormais dans la nature des choses, fût si près d'être tout à fait réalisée et que le drame ne dût avoir encore plusieurs actes avant de toucher au dénoûment.

On venait de vaincre ensemble, on ne paraissait plus trop pressé de compléter le rapprochement, de sceller ostensiblement l'alliance. Sans doute on parlait à demi-voix de prochains remaniemens ministériels qui feraient entrer au pouvoir M. Lainé, M. de Villèle, M. Corbière, de l'admission de quelques royalistes au conseil d'État, dans les préfectures, même de la nomination de Chateaubriand, le plus retentissant et le plus embarrassant polémiste du royalisme, à une ambassade. Par une dernière illusion, M. de Richelieu, en prodiguant les gages, la bonne grâce et les bonnes paroles aux royalistes, ne voulait pas paraître subir leurs conditions et se croyait tenu de garder vis-à-vis d'eux la dignité du pouvoir. Il hésitait, il ne se hâtait pas ! Les chefs royalistes, de leur côté, ne témoignaient ni impatience ni désir d'entrer dans le gouvernement. M. Corbière, toujours prêt à partir pour la Bretagne, se hâtait de quitter Paris aussitôt après le combat qu'on venait de livrer. M. de Villèle, qu'on aurait tenu à gagner bien plus encore que Corbière, mais qui n'aurait voulu se prêter à rien sans Corbière, M. de Villèle démêlait aisément le jeu évasif du ministère, se tenait dans la réserve et parlait de sa santé, de ses intérêts qui le rappelaient à Toulouse ; il avait assez de clairvoyance pour comprendre que rien ne pressait, qu'une décision immédiate pouvait être épineuse pour le gouvernement aussi bien que pour lui-même. Il écrivait à M[me] de Villèle : « Vois la difficulté des circonstances ; considère qu'après avoir amené les royalistes au système de concessions qu'ils ont

suivi toute la session, en acceptant un ministère à la fin, j'aurais l'air d'avoir vendu les votes de mon parti dans un but d'ambition personnelle. Vois la division des royalistes, à laquelle notre conduite a donné lieu ; vois la difficulté de faire voter les plus ardens avec les ministériels lors des prochaines élections. Vois que leur animosité leur ferait lever l'étendard contre moi plus que contre tout autre. Vois où j'irais m'enfourner. » Et peu de jours après, il ajoutait : « On parle beaucoup de ton mari pour un ministère ; n'en crois rien. Il n'en est autrement question que comme d'un projet dont il sera toujours fort loin de presser l'exécution et qui n'est pas assez du goût de quelques autres pour qu'il aboutisse par leur seul fait. Sois donc tranquille... On ne peut répondre pour l'avenir, mais d'ici à trois ou quatre mois tu n'as rien à craindre : tout ce qu'on raconte n'a aucun fondement... » Il y avait dans tout cela un peu de diplomatie.

L'alliance ne subsistait pas moins. Comment et à quel moment deviendrait-elle une réalité plus sensible et plus précise? On ne le savait pas encore. On attendait visiblement les élections qui allaient se faire à l'automne de 1820, qui devaient être la première épreuve de la loi nouvelle, du double vote, et qui pouvaient hâter ou ralentir le mouvement. Par le fait, ces élections de l'automne de 1820 suivaient, elles aussi, la logique du temps et de la situation créée depuis quelques mois. Sous la loi de 1817, les élections allaient aux libéraux ; sous la loi nouvelle, elles allaient en grande majorité aux royalistes. Elles étaient peut-être d'autant plus royalistes qu'elles s'accomplissaient sous l'impression d'un événement heureux, la naissance de l'enfant posthume du prince assassiné, du duc de Bordeaux, qui semblait être un dernier sourire de la fortune pour la monarchie des Bourbons. Dès lors M. de Richelieu, M. de Serre, M. Pasquier, sentaient qu'il n'y avait plus à reculer, qu'il fallait, avant d'aborder une session nouvelle, se décider à traiter avec les chefs royalistes, ne fût-ce que pour modérer les ardens et les impatiens du parti. C'était assez curieux. M. Corbière, appelé de Rennes, ne se hâtait pas de se déranger, prenait son temps et répondait sans façon au garde des sceaux : « Vous me traitez comme un mauvais payeur en m'offrant de partager le délai qui nous reste. Je profiterai de votre condescendance sans aller au-delà. « Appelé également de Toulouse, M. de Villèle arrivait de son côté. On entrait aussitôt en négociation. Malheureusement on ne négociait pas sans arrière-pensées et sans malentendus. M. de Richelieu gardait toujours cette idée fixe de maintenir intact son ancien cabinet et de faire une petite place telle quelle aux nouveaux-venus dans le ministère. M. de Villèle jugeait assez dédaigneusement les proposi-

tions qu'on lui faisait et ne s'y prêtait qu'avec l'assentiment de ses amis, par une sorte de condescendance, pour qu'on ne pût pas dire qu'il laissait échapper une occasion de servir la cause royaliste.

Au demeurant, tout se bornait à une combinaison assez médiocre. M. de Villèle devenait, avec M. Lainé, ministre sans portefeuille, M. Corbière recevait le titre de président du conseil supérieur de l'instruction publique, avec entrée au conseil des ministres. Du même coup, Chateaubriand avait son ambassade à Berlin, avec la promesse du titre de ministre d'État, qu'il avait perdu dans ses guerres contre la politique du 5 septembre. On faisait un pas de plus dans l'évolution, on n'avait encore rien résolu. Ce qu'on venait d'arranger non sans peine ressemblait à un essai mal ébauché, à un expédient proposé et accepté sans conviction. Le duc de Richelieu le sentait si bien que, pour décider M. de Villèle, il lui disait « à l'oreille, » avec sa naïveté de grand seigneur : « Vous sentez bien qu'avant la fin du printemps vous aurez un beau ministère en pied ! » M. de Villèle, qui avait sa fierté, en avait si bien aussi le sentiment qu'il n'acceptait qu'à la condition de ne pas quitter son logement privé, et, n'ayant rien à faire dans son ministère inutile, de ne toucher aucun traitement.

Effectivement il n'y avait dans tout cela, on le sentait, rien de décisif; on ne sortait pas de l'ambiguïté ou de l'équivoque. Qu'était-ce en effet, que ce ministère ainsi remanié ou plutôt complété par une adjonction partielle et en définitive médiocrement équilibré ? Il n'avait d'autre lien que la bonne volonté de quelques hommes réunis par une nécessité de circonstance ; par son origine, par ses diversités morales, il ne pouvait être qu'un conflit organisé. D'un côté, les anciens ministres, unis par leur passé, restaient maîtres des grandes positions, gardaient la direction des affaires, c'est-à-dire la réalité du pouvoir, et se réservaient de mesurer leurs concessions, de maintenir leur politique. D'un autre côté, les nouveaux ministres, bien qu'ils eussent été accueillis avec des velléités sensibles de confiance et même de faveur par le roi, déjà revenu de ses préventions, les nouveaux ministres avaient l'air d'être presque des intrus, des avocats consultans admis au conseil, sans action définie et précise. M. de Villèle ne tardait pas à sentir ce qu'il y avait de faux dans cette position où il paraissait n'être qu'un représentant inutile et effacé du royalisme au pouvoir ; il le sentait d'autant plus qu'il se voyait pressé, harcelé par ses amis les royalistes, déçus dans leurs espérances, de plus en plus irrités contre un ministère qui ne pouvait suffire à leurs prétentions et à leurs impatiences. M. de Villèle s'efforçait de les modérer : il réussissait

souvent à les ramener; il ne les contenait parfois qu'à demi, et il ne pouvait les empêcher de témoigner leur défiance, en refusant au ministère le renouvellement de la censure des journaux ou tout au moins en limitant ce renouvellement à trois mois. En réalité, l'antagonisme perçait à travers tout et à tout propos. Les modérés du gouvernement se défendaient contre l'invasion royaliste qui les pressait de toutes parts. Les royalistes, à leur tour, se plaignaient de n'avoir dans le ministère ni une représentation suffisante ni les garanties qu'ils réclamaient. Les dissentimens étaient dans la nature des choses!

Qu'en pouvait-il résulter si ce n'est une scission nouvelle? L'expérience qu'on venait de tenter, une expérience de six mois, n'avait pas réussi. Aux premiers jours de juillet 1821, on se retrouvait en pleine crise! Le moins qu'on pût faire pour désarmer ou désintéresser les royalistes eût été de leur donner dans le pouvoir une part proportionnée à leur importance, — des ministères réels, effectifs à M. de Villèle, à M. Corbière, et le ministère de la guerre au maréchal Victor, duc de Bellune, fort engagé dans le royalisme, à la place de M. de Latour-Maubourg, éloigné des affaires par la maladie. M. de Richelieu, devant ces prétentions, hésitait, cédait, puis reculait encore. Le 27 juillet, M. de Villèle et M. Corbière se rendaient à Saint-Cloud pour prendre congé du roi qui renouvelait auprès d'eux ses instances. « Heureusement, écrit M. de Villèle dans ses notes familières, Corbière a été inexorable, car le roi, tendant les mains vers nous en suppliant, me mettait dans une position pénible. » Par déférence pour le roi, les deux ministres consentaient à avoir dans la journée avec M. de Richelieu une dernière entrevue qui restait sans résultat, — et le soir même, M. de Villèle était sur la route de Toulouse! Il avait assez d'entrevues, de colloques pénibles, et, comme son ami Corbière qui partait de son côté, il avait hâte de se dérober à des négociations inutiles, « ce qu'il appelait dédaigneusement les « traitailleries. » Ils avaient choisi tous deux avec art leur moment; ils se retiraient après avoir prouvé qu'ils pouvaient se prêter aux transactions, sans avoir compromis leur crédit dans leur parti et dans la chambre, en restant une réserve disponible pour la royauté. Par le fait même cependant, par cette retraite de M. de Villèle et de M. Corbière, que Chateaubriand complétait en quittant son ambassade de Berlin, le ministère se trouvait ramené à des conditions singulièrement difficiles. Le duc de Richelieu ne s'y méprenait pas et précisait avec une clairvoyance attristée cette situation, en écrivant à M. de Serre, alors au Mont-Dore. Il ne cachait pas ses regrets d'avoir perdu M. de Villèle, il regrettait beaucoup moins son « camarade, »

et il ajoutait : « Maintenant que faut-il faire? ne pas dévier de la ligne que nous avions prise, en faire peut-être un peu plus en royalisme que nous n'aurions fait avec ces messieurs, surtout au commencement, rassurer par là les royalistes et obtenir de meilleures élections, y procéder dès le 20 ou 25 septembre et ouvrir les chambres au 15 novembre. D'ici là, nous verrons si les esprits se calment et se rapprochent. Dans le cas contraire, il y aura un grand parti à prendre (1). »

Ce ministère atteint et diminué, en définitive, se trouvait entre les libéraux qu'il ne pouvait plus reconquérir et les royalistes qui, n'étant plus contenus par la présence de leurs chefs au pouvoir, recommençaient à se déchaîner, dont le nombre allait s'accroître encore par ces élections sur lesquelles comptait M. de Richelieu pour avoir une session meilleure. Placé entre tous les camps, M. de Villèle se plaisait dans une réserve que quelques mois de retraite à Toulouse lui rendaient facile. A sa rentrée à Paris, peu avant la session, il mettait tous ses soins à régler ses rapports avec les ministres, à leur prouver par des visites de courtoisie que l'indépendance qu'il avait reprise ne cachait aucune préméditation d'hostilité. En gardant ses opinions, il évitait de se mêler aux agitations des partis. « Je ne veux, écrivait-il, me livrer ni aux *pointus* ni au ministère : je veux me tenir dans ma ligne et rester en position d'arrêter tout net ceux qui ne seraient pas raisonnables et voudraient compromettre l'intérêt du roi et du pays. » Il résistait plus que jamais, surtout à ceux de ses ardens amis qui ne parlaient de rien moins que de rouvrir contre le ministère une campagne à outrance, fût-ce par une coalition avec l'extrême gauche. Un jour, il recevait la visite d'un jeune et fougueux royaliste du temps, M. Delalot, qui venait le presser de se mettre à la tête de cette campagne d'opposition. « Après beaucoup d'autres observations, écrit M. de Villèle, je lui ai fait celle de l'impossibilité d'amener ce faux système à une solution, à moins de combiner un ministère de droite et de gauche... — Il m'a répondu de suite : — Eh! pourquoi pas? — J'ai reparti : — Pour cela, ne comptez pas sur moi! Et je me suis levé, le reconduisant jusqu'à ma porte, que j'ai ouverte... Depuis, nous n'avons plus échangé une seule parole ensemble. »

On touchait pourtant au moment où ce que proposait M. Delalot se réalisait au moins en partie, où ultras et révolutionnaires coalisés réussissaient à faire sanctionner par la chambre une adresse au

(1) *Correspondance inédite du comte de Serre.* — Le duc de Richelieu, en écrivant au garde des sceaux, était assez découragé, quoiqu'il affectât une certaine résolution.

roi, avec cette phrase que M. de Villèle, pour sa part, refusait de voter : « Nous nous félicitons avec vous, sire, des relations amicales qui existent entre vous et les puissances étrangères, dans la juste confiance que *cette paix précieuse n'est achetée par aucun sacrifice incompatible avec l'honneur de la nation et la dignité de votre couronne.* » Votée un peu par surprise, cette phrase était une injure pour le roi qui refusait d'abord de recevoir l'adresse, et ne la recevait en définitive qu'en répondant avec sévérité ; elle était aussi une offense gratuite pour le duc de Richelieu, l'homme qui depuis la Restauration avait fait le plus pour délivrer la France de l'occupation étrangère. Elle dévoilait enfin une situation presque révolutionnaire où un vote de défiance injurieuse n'avait été possible que par l'alliance des « ultras » qu'on appelait maintenant les « pointus » avec les libéraux les plus avancés. Il ne restait plus pour le ministère d'autre alternative que d'obtenir du roi la dissolution de la chambre ou de se retirer. — Dissoudre la chambre dans cette confusion des partis, rouvrir dans le pays tout entier des luttes plus passionnées, plus implacables que jamais, c'était une grosse partie à jouer. Le roi, bien qu'il eût été offensé de l'adresse des députés et qu'il eût répondu avec une hauteur assez menaçante, paraissait peu disposé à aller jusqu'à « casser » la chambre, jusqu'à recommencer le 5 septembre. Le duc de Richelieu, après avoir proposé sans conviction bien vive la dissolution, y renonçait sans regret et préférait se retirer. Cet honnête homme, plus perplexe que résolu, dépaysé dans les manèges parlementaires, éprouvait d'ailleurs un dégoût du pouvoir mêlé d'irritation. Il voyait dans la défection d'une partie des royalistes une vraie déloyauté, presque une trahison de Monsieur, qui s'était engagé avec lui « sur sa parole de gentilhomme, » et lui avait promis, avec son appui, l'appui de ses amis. Les autres ministres, par honneur ou par calcul, se croyaient obligés de suivre M. de Richelieu dans sa retraite, de partager sa fortune. Le dernier ministère qui pouvait se rattacher encore à la politique du 5 septembre avait vécu, et la logique des choses désignait pour le pouvoir celui qui n'avait cessé d'être le chef le plus habile, le plus modéré de l'opposition royaliste, qui, sans perdre son crédit dans son parti, avait su éviter de se compromettre, soit dans la guerre contre M. de Richelieu, soit dans des manifestations blessantes pour le roi lui-même. M. de Villèle semblait désormais l'homme de la situation, le ministre d'une transition que tout conspirait à préparer.

VII.

Et maintenant qu'on ressaisisse ces faits dans leur enchaînement; qu'on rassemble les traits saillans de cette histoire qui commence dès 1815 pour ne plus s'interrompre, où tout se mêle, et les agitations parlementaires et les influences de cour et les émotions d'un pays remué par les révolutions. A peine rentrés de l'exil ou sortis de leurs retraites rurales, les royalistes enivrés de cette prodigieuse résurrection d'une monarchie qui semblait à jamais perdue, pleins de naïfs fanatismes et d'illusions, croient déjà voir renaître la France d'autrefois et retrouver leurs privilèges, leurs titres, le pouvoir, comme si rien ne s'était passé en France depuis un quart de siècle. Ils échouent par l'excès même de leurs prétentions surannées, par la sagesse du roi. Ils sont vaincus, dispersés par un appel au pays qui ressemble à un coup d'État, qui affermit dans les conseils du prince une politique de modération destinée à réconcilier la France nouvelle avec la vieille dynastie, — et en voilà pour cinq ans! — Cinq années durant ils ne sont plus qu'une opposition décimée et impuissante. Ce n'est que par degrés qu'ils se relèvent, en luttant pied à pied, en retrouvant par la tactique et par l'expérience ce qu'ils ont perdu par leurs passions. Par eux-mêmes, livrés à leurs propres forces, ils ne pourraient sans doute rien encore de longtemps, au moins jusqu'à la mort du roi Louis XVIII, qui les tient en suspicion. Les circonstances les favorisent et conspirent pour eux. Comme toutes les oppositions, ils profitent d'année en année des fautes ou des mécomptes de leurs adversaires. Les libéraux ne tardent pas à leur donner des armes en compromettant leur propre cause par des apparitions de l'esprit de sédition. L'élection de Grégoire tue la loi de 1817 faite dans l'intérêt du libéralisme bourgeois et contre les « ultras, » en alarmant la prévoyance des ministres de la réconciliation. L'assassinat du duc de Berry perd à jamais M. Decazes, rapproche le roi de son frère, le comte d'Artois, porte un irréparable coup à la politique modérée et réveille le sentiment dynastique. Le danger révolutionnaire éclipse le danger « ultra. » Les royalistes ne sont plus désormais impossibles au pouvoir, où ils vont renouer la tradition de 1815 en s'assouplissant à des circonstances nouvelles. La logique des choses préside à cette évolution. M. de Villèle, par son habileté, son tact et son esprit de conduite, n'a pas peu contribué pour sa part à préparer cette revanche, ce retour de fortune pour les royalistes.

Tout se tient dans les mouvemens de la politique; mais il y a

parfois dans les affaires humaines des influences mystérieuses aussi puissantes que les influences visibles, et ici c'est une main de femme qui décide peut-être cette crise des opinions et des partis. Un jeune royaliste du temps, de grande naissance, personnage de cour, dévoué au comte d'Artois, brillant, mais assez vain, assez présomptueux, M. Sosthènes de La Rochefoucauld, a raconté lui-même ce chapitre de l'histoire secrète de la Restauration, où il s'était fait un rôle un peu étrange (1). C'est par lui que déjà, au temps de la faveur de M. Decazes, avait été introduite avec art et avec talent auprès du vieux roi une jeune femme qu'on destinait à une mission encore inconnue. M[me] du Cayla avait été conduite aux Tuileries sous prétexte d'invoquer la protection du souverain dans ses embarras de famille, et sa beauté, sa grâce, son esprit, n'avaient pas tardé à toucher le cœur du vieux prince qui, tout attaché qu'il fût encore à M. Decazes, ne pouvait échapper longtemps à une influence délicatement exercée. Bientôt M[me] du Cayla, en se défendant avec une apparente modestie, avait gagné un véritable empire; elle avait à toute heure du jour ses entrées privilégiées dans le cabinet de Louis XVIII. Une correspondance de tous les instans, désirée, recherchée par le vieux prince, complétait cette intimité. M[me] du Cayla était chargée de capter l'esprit du roi, de l'incliner de plus en plus à une réconciliation avec Monsieur, avec les royalistes. Par une pente insensible, sans être encore tout à fait détaché de la politique qu'il suivait depuis cinq ans et qu'il croyait sienne, le roi en venait à consulter sur tout cette jeune femme; il aimait sa conversation et ne s'offensait pas des hardiesses de son langage.

Au moment où s'ouvrait la crise du ministère Richelieu, où s'agitait dans le conseil la question de la dissolution de la chambre ou de la retraite définitive du dernier cabinet modéré, l'intrigue secrète redoublait d'activité. On tremblait de voir l'occasion échapper. Un matin de ce mois de décembre 1821, il y avait jusqu'à cinq et six billets tout brûlans d'impatience échangés entre Louis XVIII et la favorite, d'heure en heure plus pressante. M. Sosthènes de La Rochefoucauld se rendait chez M. de Villèle pour le mettre au courant de ce qui se passait et le préparer à un prochain appel du roi. M. de Villèle paraissait plus surpris que flatté des confidences de son interlocuteur sur son rôle auprès de la favorite et sur le rôle de la favorite auprès du roi. Il ne pouvait cependant douter de l'exactitude des informations du jeune faiseur de ministres. M. Sosthènes

(1) *Mémoires de M. le vicomte de La Rochefoucauld.* — Rien de plus singulier que ces *Mémoires*, qui n'ont, d'ailleurs, d'autre mérite que d'être un des plus curieux spécimens de la suffisance et de la naïveté dans le récit de choses équivoques.

de La Rochefoucauld lui avait dit qu'il recevrait dans la journée un billet de la main même du roi l'appelant le soir aux Tuileries avec M. Corbière. De fait, il recevait en plein dîner chez M. de Castelbajac le billet annoncé : Mme du Cayla avait triomphé ! Et voilà comment une intrigue de cour dénouait toute une situation politique; c'est ainsi que M. de Villèle se trouvait chargé par le roi Louis XVIII de former un nouveau ministère. Il ne laissait pas d'être embarrassé. Au fond, il aurait préféré entrer au pouvoir avec le duc de Richelieu et quelques-uns de ses collègues, M. Roy que M. Corbière appelait « un dogue couché sur sa caisse, » M. de Serre qui venait de se signaler par la courageuse sincérité de son royalisme comme par l'éclat de son éloquence; mais les anciens ministres liés d'honneur entre eux déclinaient ses propositions, prétendant rester ou se retirer ensemble. D'un autre côté, il ne pouvait choisir ses nouveaux collègues parmi les royalistes qui avaient voté l'adresse dont le roi avait été offensé. M. de Villèle tranchait alors la difficulté par une combinaison qui n'était ni bien brillante, ni trop compromettante, — gardant modestement pour lui-même le ministère des finances, plaçant le « camarade » Corbière au ministère de l'intérieur et appelant à la guerre le maréchal de Bellune, à la marine M. de Clermont-Tonnerre, aux affaires étrangères M. Mathieu de Montmorency, aux sceaux, un jeune magistrat audacieux et encore peu connu, M. de Peyronnet. C'était l'œuvre d'un homme qui préférait la réalité à l'ostentation du pouvoir — et qui avait commencé par laisser en suspens la question délicate de la présidence du conseil pour éviter de soulever du premier coup de trop vives susceptibilités.

Lorsque ce ministère faisait son apparition, il provoquait plus de surprise et de quolibets que de colère. M. de Talleyrand, cet éternel prétendant au pouvoir, ne lui épargnait pas ses plaisanteries, M. de Sémonville avait son mot piquant : « C'est Monsieur qui escompte son règne ! » M. Royer-Collard, en le voyant passer à sa première entrée dans la chambre, disait dédaigneusement : « Ce sont des pygmées ! » M. de Serre lui-même, qu'on avait vainement pressé de rester à la chancellerie, ne croyait pas à la durée du nouveau cabinet, et comme tout le monde, ne lui donnait pas plus de trois mois de vie, s'il les avait. — Ce ministère allait durer six ans et coïncider avec un changement de règne, avec quelques-uns des événemens les plus sérieux du temps!

Ch. de Mazade.

DANS L'OUEST AFRICAIN

C'est le 23 février que j'ai entendu parler, pour la première fois, d'un projet d'excursion dans l'Afrique occidentale, sur la côte de Guinée, et le 5 mars, dix jours plus tard, le paquebot *La Plata* emportait à Dakar la mission Quiquerez-Segonzac avec ses armes et sa pacotille.

Rien d'amusant comme l'achat de cette pacotille fait à la hâte, en huit jours. Le capitaine Binger avait bien voulu nous aider de ses conseils, nous donner quelques adresses, et nous avions dévalisé les bazars, les marchands de corail, de perles de couleur; déterré des armes de traite invraisemblables; enlevé des fonds d'étoffes aux nuances criardes, rebut des théâtres forains; bref, nous emportions près d'un millier de kilogrammes de clinquant et d'horreurs, qui, là-bas, devaient faire de nous de riches et puissans traitans.

Après huit jours d'une superbe traversée, coupée seulement d'un exécrable déjeuner fait à Lisbonne, *La Plata* nous débarquait à Dakar. C'était le vendredi 13 mars.

A Dakar est le quartier du fameux escadron des spahis sénégalais, quartier presque toujours désert, les spahis étant gens nomades, toujours en colonne dans quelque coin du Soudan, presque toujours en train de faire la grande guerre. Il ne restait, quand nous sommes arrivés, qu'une poignée de cavaliers commandés par un sous-lieutenant, M. Basset.

C'est au quartier de spahis, bien que ne connaissant personne, que nous avons été demander l'hospitalité. Cette hospitalité entre frères d'armes est chose trop légendaire pour que je dise comment

nous avons été reçus. Immédiatement nos bagages ont été enlevés, transportés dans la demeure qui nous était affectée, les spahis battaient la ville et les villages noirs pour nous recruter notre escorte, d'autres étaient partis à cheval pour nous trouver des ânes.

En quittant la France, on nous avait donné des lettres de créance auprès du gouverneur du Sénégal, M. de Lamothe, et on nous avait fait espérer que peut-être nous confierait-on quelques tirailleurs sénégalais.

Le lendemain de notre arrivée à Dakar nous prenions donc à six heures et demie ce fameux chemin de fer du Cayor, qui nous déposait à Saint-Louis douze heures plus tard, moulus, éreintés et couverts de poussière.

Grâce à l'obligeante intervention du colonel Dodds, commandant supérieur des troupes, nous obtenions cinq tirailleurs et un sergent indigène, c'est-à-dire le double de ce que nous espérions, et le 18, nous reprenions le train pour Dakar.

Le 23, le paquebot la *Ville de Maranhao* faisait son entrée en rade. C'est lui qui devait nous porter à Grand-Bassam. Il avait à son bord trois missions déjà : M. Augouard qui retournait au Congo ; M. Dybowsky, parti pour retrouver Crampel ; le lieutenant Arago, un officier de cavalerie aussi, pour lequel nous avions racolé dix hommes d'escorte et qui partait pour rejoindre, si possible, la mission du capitaine Ménard.

Le soir même, avec un chaland et une chaloupe à vapeur, nous embarquions vingt noirs, six tirailleurs sénégalais, quatre ânes et notre matériel.

Après avoir touché à Konakry et à Sierra-Leone, le samedi saint nous étions en vue de Grand-Lahou. C'est de Grand-Lahou que commençait notre expédition ; en descendant sur ce point, nous évitions deux ou trois jours de marche, et très aimablement le capitaine La Perdrix, commandant de la *Ville de Maranhao*, consentit à stopper.

Grand-Lahou a, depuis un an, un poste de douane français commandé par un brigadier et constitué par un préposé et deux miliciens aoussas. Le brigadier Jeannin fit mettre la baleinière du poste à la mer et, en trois voyages, personnel et matériel étaient à terre.

Sur toute cette côte occidentale d'Afrique règne un phénomène aussi étrange que gênant : c'est la barre. Sur toute la rive, à partir du nord de l'État libérien, la mer, au lieu de venir mourir sur la plage, déferle violemment. Ce sont deux, trois, quelquefois cinq lames énormes qui se suivent de près, rendant l'abordage à terre très difficile, et le départ vers la pleine mer plus difficile encore. On

explique ce phénomène par la très grande mobilité du sable, qui se creuse et forme des montagnes où la vague vient se heurter avec un fracas terrible. Dans cette barre on chavire souvent; nous en avons eu tout de suite un exemple, nos quatre ânes ont failli périr en atterrissant.

Une bonne surprise nous attendait à Grand-Lahou. Un mois environ avant nous, était partie une mission commandée par deux autres officiers de cavalerie, MM. de Tavernost et Armand. Ils avaient pour but de remonter le Lahou, de tâcher de trouver, par cette rivière, qu'on croyait longtemps navigable, une route vers l'Ourodogou, le pays de l'or et des éléphans. A notre arrivée ils étaient redescendus, et par un singulier et heureux hasard, nous nous retrouvions réunis sept blancs, dont quatre officiers de cavalerie, sur ce coin d'Afrique. Le septième blanc était un jeune homme venu avec deux compagnons de voyage pour explorer cette côte d'ivoire au point de vue commercial. M. Palasot était resté sur la côte à faire construire une case et à garder le gros des bagages de l'expédition, les deux autres voyageurs, MM. Voituret et Papillon, étaient remontés dans le nord, parcourant sur le Lahou la route ouverte par de Tavernost et Armand.

Que s'est-il passé au cours de cette remontée du fleuve? personne ne le saura jamais exactement. Bref, le dimanche soir, jour de Pâques, la nouvelle nous arrivait, assez incertaine encore, entremêlée de détails confus, que Voituret et Papillon avaient été assassinés au-dessous du village de Tiassalé, coupés en morceaux et mangés! Comme la nouvelle se confirmait, et que nous ne pouvions rester là sans agir, et que si loin de France la solidarité entre compatriotes, même inconnus, se double de l'isolement et du danger, nous hésitions entre deux avis. L'un, tout d'enthousiasme, était de partir avec nos hommes et d'aller tout de suite brûler le village et punir les coupables. L'autre, plus sage, auquel nous avons fini par nous ranger, consistait à prendre des ordres de l'administrateur du Dabou, M. Péan, et du résident à Grand-Bassam, M. Desaille.

A six heures du soir, il faisait presque nuit. Quiquerez et Armand passaient la barre et allaient avec la baleinière du poste à Dabou. Quinze ou vingt heures de voyage à la pagaie.

Le lendemain, pour ne pas rester oisifs et tâcher de recueillir quelques renseignemens complémentaires sur cet affreux drame, de Tavernost, Palasot et moi, accompagnés de l'agent de la maison Verdier, d'un interprète et de deux tirailleurs, nous sommes remontés avec le vapeur de M. Verdier jusqu'au village, limite de la navigation à vapeur, le bourg d'Aouem.

Chemin faisant, nous nous arrêtions à tous les villages pour in-

terroger, avoir des détails, et presque partout c'était la même version : les noirs s'enfuyant à l'approche des blancs, et les blancs prenant de la poudre d'or en échange de pagnes ou de miroirs qu'ils posaient dans les cases. Ces petites exactions, peut-être aussi les conseils intéressés des Appoloniens, — les juifs ou marchands ambulans de ces pays, — les récits exagérés et dénaturés de ces prétendues déprédations, la terreur de voir les blancs envahir le pays et s'y établir, tout cela autant de causes qui expliquent suffisamment le meurtre commis par les habitans de Tiassalé qui, dix jours avant, traitaient d'une hospitalité cordiale de Tavernost, le docteur Tuvache et leurs hommes.

Avant notre arrivée à ce village d'Aouem, on nous avait annoncé que les habitans du haut fleuve descendaient avec leurs pirogues pour nous faire la guerre. La guerre de nuit, contre des pirogues, n'étant pas chose prudente à tenter, force nous fut de stopper en plein fleuve, sous pression. Et cette fausse nouvelle nous procura le charme d'une nuit d'alerte. C'était ma première nuit de plein air, au milieu de la forêt, et malgré l'émotion de l'attaque possible, les bruits étranges, les hurlemens des singes, la faction que je m'étais promis de monter, j'ai parfaitement dormi sur le toit de zinc de notre petit vapeur, avec une méchante couverture pour me garantir de l'humidité et ma carabine pour oreiller.

Le lendemain soir nous rentrions à Lahou sans incident.

Le 3 avril, dans l'après-midi, Quiquerez revenait en pirogue, ramenant une vingtaine de miliciens, anciens captifs dahoméens, assez piètres soldats que M. Desaille destinait à renforcer le poste en attendant l'arrivée d'une compagnie de tirailleurs sénégalais demandée à Konakry. Quant à nous, nous recouvrions notre liberté, et chacun s'en allait à son but.

Notre but à nous était de longer la côte jusqu'au Cavally, de lever la carte de ce pays peu exploré et de tâter les habitans de la côte pour savoir ce qui restait de nos anciennes relations avec ces peuples.

Car toute cette rive a été française, et de tout temps a commercé avec la France.

Sans remonter dans la nuit des temps, on trouve les Dieppois installés en 1355 à *Vieux petit Ceste* et à *Nouveau petit Ceste*, qu'ils appelaient *petit Paris*, et longtemps il a existé en ces parages un établissement français. Plus tard, l'amiral Bouët-Villaumez et l'amiral Fleuriot de Langle se sont occupés de cette côte, en ont fait faire l'hydrographie, ont passé des traités avec les rois noirs. Puis la guerre de 1870 est venue. Au milieu de nos inquiétudes et de nos malheurs, nous avons délaissé cette colonie qui n'était encore qu'ébauchée, et, comme les noirs ont la mémoire

courte, qu'un traité pour eux n'est qu'un morceau de papier, sans valeur s'il n'est suivi de relations continues, ils ont perdu le souvenir des traités d'amitié et de commerce ; le papier, à force d'être promené dans le pli d'un pagne, s'est usé et l'oubli s'est fait.

Or, c'était notre but, nous devions, — avec tout le prestige dont nous pourrions nous entourer, — parcourir cette côte d'Ivoire, essayer d'évoquer, à la vue du drapeau tricolore, le souvenir de nos récens rapports commerciaux, faire quelques cadeaux et nous faire beaucoup d'amis.

Le 4 avril donc, toujours avec le vapeur de la maison Verdier et une remorque de quatre grandes pirogues, nous quittions Grand-Lahou, sans autre regret que les jours perdus dans une expectative inutile.

Les habitans nous avaient dit que cette lagune, sur laquelle nous nous embarquions, nous conduirait jusqu'à Petit-Lahou et même jusqu'à Fresco, c'est-à-dire sur les cartes, à environ 80 kilomètres du Lahou.

Le soir, vers cinq heures et demie, nous arrivions au village de Petit-Lahou. La navigation sur cette lagune est très intéressante. Partout, la largeur est supérieure à trois cents mètres et parfois la lagune atteint les dimensions d'une mer intérieure ; on perd de vue les bords, et le vent soulève des vagues assez dures pour inquiéter une flottille de pirogues à la remorque comme l'était la nôtre. Sur les rives, qui s'élèvent jusqu'à une centaine de mètres, en quelques points seulement, la végétation est déjà dense ; les arbres, très droits, très élancés, n'atteignent pas encore les fantastiques élévations de l'intérieur, mais les lianes et les broussailles font la forêt impraticable en dehors des sentiers. Souvent aussi les rives sont basses, sablonneuses, et le palétuvier, l'arbre de mauvais présage qui signale les endroits fiévreux, pousse à foison. Pour en finir avec cette lagune, elle est alimentée par le Lahou d'abord, dont le cours entier se déverse dans cette mer intérieure, à marée haute quand la mer ferme l'estuaire, que la barre est trop dure, par l'Yocoboué, petite rivière peu importante, remontée pour la première fois par MM. Voituret et Papillon, plus récemment encore par M. Arago, et enfin par la rivière Koboa, un simple ruisseau, au dire des noirs. C'est une facile et intéressante voie de communication qui charrie une partie des richesses apportées par le fleuve Lahou aux factoreries anglaises de Petit-Lahou au détriment de nos établissemens français de Grand-Lahou.

Petit-Lahou est un ensemble de deux villages, l'un situé au bord de la mer, l'autre accroché au flanc d'une petite colline sur une île au fond de la lagune. Nous n'avons pas vu le village de la côte.

On nous avait avertis qu'il se composait de quelques cases seulement, groupées autour de deux factoreries anglaises; c'est le comptoir proprement dit, un comptoir très important par où les Anglais drainent l'huile de palme des villages environnans. Lors de notre passage il y avait quatre voiliers sur rade.

L'autre Petit-Lahou, celui de la lagune, est le magasin du premier. C'est là que viennent s'entasser les tonneaux d'huile et les pagnes, les dames-jeannes de rhum, le tabac dont on les paie.

J'ai parlé d'huile de palme, c'est le seul trafic de la côte. L'or ne se trouve vraiment que sur le cours et au nord du Lahou, et ne descend qu'au village de Lahou ou à l'est du village, vers Dabou et Grand-Bassam. Cet or, travaillé par les noirs, est allié à une telle quantité de cuivre qu'on ne trouverait qu'avec peine à s'en défaire en France. Les habitans appellent cet alliage : l'or fétiche. Au moment de la soumission de Dabou par Armand, un peu avant notre arrivée, le village fut frappé d'un impôt de guerre se montant, — je crois, — à 70,000 francs. La somme fut payée très rapidement, en or fétiche, en bijoux du pays, et quand, à Paris, on voulut vendre cet or, on en trouva une vingtaine de mille francs.

A l'ouest de Grand-Lahou, on ne trouve d'or nulle part. La raison en est que la forêt empêche toute relation avec l'intérieur, car il existe des mines en exploitation et des gisemens aurifères dans tout le pays compris entre Musardou, à l'ouest, et Kong, à l'est. Le capitaine Binger et Benjamin Anderson les ont signalés. Pour ouvrir un débouché à toutes ces richesses, il faudrait faire des routes vers le Niger, percer cette gigantesque forêt vierge de 400 kilomètres de profondeur. Ceux des peuples du nord qu'ont visités les deux explorateurs que je citais tout à l'heure sont doux, industrieux, désireux de faire du commerce, de trouver une voie qui permette l'écoulement du surcroît de richesse de leur contrée; on n'aurait à vaincre, de ce côté, que des difficultés matérielles. Elles sont énormes, mais j'ai confiance qu'avant peu elles seront vaincues. Alors, peut-être, ceux qui blâment cette pointe que nous poussons vers le Niger et qui considèrent comme une inutile folie les expéditions tant de fois tentées, si souvent repoussées, comprendront le but auquel tant d'énergies se sont sacrifiées.

Quant à l'huile de palme, elle se trouve partout sur la côte, c'est la richesse du pays. Les habitans la fabriquent eux-mêmes; partout dans les villages on voit les femmes en train de laver et de décortiquer les amandes des palmiers qui se recueillent par longues grappes rouges. Cette opération du lavage se fait d'ordinaire dans de vieilles pirogues, elle est suivie de la fusion, très lente et très longue, dans de grandes marmites plates, puis l'huile est mise

dans des barriques bordelaises et envoyée à la factorerie ou remisée dans un coin en attendant le passage du traitant noir chargé de parcourir le pays et d'y acheter l'huile. En refroidissant, cette huile se solidifie, se fige; il faut la chauffer avant de s'en servir; on l'emploie peu chez les noirs, son unique usage est la cuisine; on trouve son goût parfait, paraît-il, quand on y est habitué. Après deux mois d'usage, je suis encore à lui préférer l'huile d'olive.

En arrivant à Petit-Lahou le 4 avril à cinq heures et demie, nous tombons au milieu d'une population effarée, les femmes s'enfuient, emportant leurs enfans, les hommes s'arment, bref nous n'inspirons qu'une médiocre confiance. Quiquerez, qu'une longue habitude des mœurs exotiques rend plus osé et plus insouciant de ce genre de démonstrations, m'embarque avec lui dans une des pirogues qui contenait deux ânes, et nous accostons au milieu d'un groupe d'une trentaine d'hommes, au centre duquel un vieillard, l'air assez inquiet, était en train de parlementer, de palabrer, comme on dit aux colonies. Le vieillard était le roi Gras, maître et seigneur des deux villages, nous dit l'interprète, et sa première parole, loin d'être un mot de bienvenue, fut une prière ayant un peu l'allure d'un ordre, de vouloir bien passer notre chemin. Le roi nous explique que ses hommes ont peur, qu'il n'a rien pour nous nourrir, mensonge assez maladroit, attendu que nous sommes entourés de poules, de moutons, de vaches. La vérité, qui perce dans le récit larmoyant du roi, c'est que Petit-Lahou craint le sort de Grand-Lahou, l'installation d'un poste de douane, la ruine de son commerce, la guerre, les incendies, que sais-je encore? Quiquerez en un long discours leur explique que nous sommes des amis, je sors un superbe collier de corail, je le passe au cou du roi Gras, tremblant de peur que je ne veuille l'étrangler, et, — comme dernier argument, — nous débouchons trois bouteilles de Gingerwein, une espèce d'horrible vin allemand, fabriqué à Hambourg, et vendu en Amérique. Du coup la paix est faite, les yeux s'allument, les bras se tendent vers les bouteilles, et la distribution commence. Une qualité curieuse, mais qu'il faut reconnaître aux noirs qui n'en ont guère d'autre, est l'habitude de partager. Tout est commun chez eux, dix individus, hommes ou femmes, fument la même pipe; vous donnez une tête de tabac à un homme, il en donne à ses voisins; de même dans les palabres l'unique verre passe hiérarchiquement et par rang d'âge avec une équité admirable. Trois bouteilles pour trente hommes, trente noirs surtout, c'est peu; le roi Gras fait un signe et on apporte le vin de palme.

Le vin de palme est la boisson ordinaire des noirs. Ils vont le chercher dans la forêt et les seuls sentiers qui sillonnent les bois sont des « sentiers de vin de palme » menant aux clairières où crois-

sent les palmiers. Pour obtenir ce vin, on coupe le palmier aux ras du sol, on le couche la tête plus bas que le tronc, on fait une profonde incision au-dessous des premières feuilles et on met le feu à la tête. Un arbre donne de cette façon environ 80 litres de vin en deux jours.

La qualité du vin diffère avec l'heure. Le matin, il est frais et très agréable, le soir, il est fermenté, grise facilement et prend un goût aigre. Comme pour l'huile de palme, le vin de palme demande une initiation préalable. On s'habitue vite à ce vin, surtout en l'absence de tout autre; il est sain et constitue une boisson précieuse dans ce pays où le cocotier est rare, où le bambou ne pousse pas et où l'eau est toujours saumâtre et croupissante. Le procédé d'exploitation des noirs de cette côte est déplorable, il est évident qu'il détruit les palmiers et cela d'autant plus vite qu'ils en font une très grande consommation. De plus en plus, les sentiers de palme s'allongent dans la forêt, et les femmes s'en vont le matin à plusieurs heures du village avec de grands pots de grès ; la provision est bue avant midi, et le reste de la soirée, on meurt de soif. Plus prévoyans et plus économes, les noirs des autres pays se contentent de faire une incision voisine du pied de l'arbre. On ne recueille guère qu'une quarantaine de litres, mais l'arbre survit.

Pendant que nous buvions le vin de palme de l'amitié, tous dans le même verre, — ce qui ne laissait pas de m'inquiéter un peu, — un de nos ânes, peu à son aise sans doute dans le fond de la pirogue, se mit à braire. Sauve-qui-peut général ; hommes, vaches, moutons, poules, tout déguerpit en criant et nous restons en tête-à-tête avec le roi Gras que son grand âge plus que sa dignité attache au rivage. Pour rassurer les indigènes, nous remettons nos ânes debout, et dix minutes après, pendant que nos pirogues débarquaient le matériel et qu'on plantait notre tente, trois ou quatre petits noirs se promenaient sur nos ânes et se pendaient à leurs grandes oreilles.

A huit heures, le lendemain, le vapeur repartait avec sa remorque. En plus, nous avions embarqué une trentaine d'hommes pour pagayer dès que la navigation à vapeur cesserait d'être possible, et pour nous servir de porteurs quand la lagune deviendrait impraticable.

Ce ne fut pas chose facile que de recruter ces trente hommes. Il fallait payer d'avance, d'abord deux schellings, puis deux schellings et six pence ; enfin, il fallait faire comprendre à des noirs la valeur relative des monnaies françaises et anglaises, et c'était chose d'autant plus ardue pour nous, que ni l'un ni l'autre nous n'étions très ferrés sur cette différence monétaire.

A peine avions-nous parcouru huit cents mètres que le vapeur

s'envasa si profondément qu'une demi-heure après, dans le lointain, nous voyions encore la pauvre petite chaloupe fumant et souquant sans pouvoir démarrer.

La lagune fait un coude à Petit-Lahou ; après avoir couru depuis Grand-Lahou, de l'est à l'ouest, parallèlement à la mer, elle tourne à angle droit ; et, pendant trois kilomètres, descend perpendiculairement à la côte.

La largeur reste de trois cents mètres environ, mais la profondeur devient presque nulle ; on n'a plus que cinquante à soixante centimètres d'eau le long des rives.

A cinq cents mètres de la côte, nouveau coude, la lagune reprend sa direction est-ouest ; mais là elle s'étrangle tout à fait. Les branches se rejoignent au-dessus de cette étroite passe, rendent le passage très difficile ; et, après cinq cents mètres de marche, à coups de *matchets,* couchés dans le fond des pirogues, nous avons préféré la voie de terre, au grand désappointement de nos pagayeurs, que la perspective de porter nos bagages séduisait peu.

Le point où nous avons atterri se nomme *Savaton*. Il est marqué par deux cases situées à cheval entre la lagune et la mer, séparées en ce point par cinq cents mètres de forêt.

En partant de Petit-Lahou, nous nous étions informés du temps nécessaire pour gagner Fresco, but de notre étape. Les noirs, qui n'ont pas de montres, indiquent les durées par les positions qu'occupe le soleil au début et à la fin du temps supposé nécessaire ; le roi Gras nous avait du doigt désigné le soleil levant, avec lequel nous partions, et un autre point du ciel, à l'ouest, qui pouvait bien être la position qu'occuperait le soleil vers trois heures pour le moment de notre arrivée. Renseignement précieux, puisqu'à six heures nous marchions encore, tirant la jambe, huant nos porteurs, battant nos ânes. Enfin, vers six heures, une vingtaine d'hommes de Fresco, avertis je ne sais comment de notre venue, sont arrivés en pirogue, sur la lagune, qui, plus large maintenant, suivait la côte à trente mètres seulement de la mer. Après une bruyante ovation des gens de Fresco, dont beaucoup parlent français, on embarque nos bagages dans cinq pirogues, nous dans une sixième, et, pendant que nos ballots s'en vont directement à Fresco, que nos porteurs s'en retournent en quémandant encore quelques têtes de tabac, nous faisons un crochet, par un autre bras de la lagune, pour aller au village de *Guiblinda* serrer la main du roi Nieba. Simple occasion, pour ceux qui nous font escorte, de boire quelques cruches de vin de palme.

Ce Nieba est un roi débonnaire, sans grande autorité sur ses sujets, chef d'un petit village trop éloigné de la côte pour offrir un intérêt quelconque ; nous avons bu son vin, il a empoché nos

cadeaux et nous sommes repartis ayant hâte de retrouver nos bagages et nos hommes.

A huit heures, à la nuit noire, nous étions à Fresco. Nouvelle ovation, très pittoresque celle-là. Les habitans ont allumé des branches de cocotiers trempées dans l'huile, et, à la lueur de ces torches originales, on nous présente au roi Yéré et à une foule de chefs tous plus importans et plus dévoués à la France les uns que les autres. A tous nous faisons un cadeau, et, vers onze heures seulement, nous pouvons nous soustraire à la bruyante et sympathique curiosité de nos hôtes.

Nous logeons ici chez le chef Godo. Le maître est absent, nous l'avons vu à Grand-Lahou, il servait d'interprète pour tous ces délicats renseignemens de l'affaire de Tiassalé. Le chef Godo est un noir intelligent, dévoué à nos intérêts, parlant et comprenant bien le français. Le gouvernement français lui sert une rente de cinquante francs par mois pour reconnaître les services qu'il nous rend. Le chef a toute une famille à Fresco : un père, Goffé ; un frère, Niari, et trois fils, Gras l'aîné, Nouveau-Godo et Petit-Godo. Cette famille est le noyau de l'élément français, assez important déjà à Fresco. Le roi Yéré touche aussi une rente de cinquante francs par mois. Elle lui est servie en échange d'un traité qu'il a passé avec la France le 31 août 1890. Ses convictions, à lui, ne sont ni bien arrêtées ni bien profondes ; il possède deux ou trois pavillons, qu'il arbore suivant la nationalité du bâtiment en vue. Il est très vieux et sans aucune autorité.

La maison de Godo est, comme toutes les cases de la côte, construite le dos à la mer. L'entrée principale est sur la lagune. Par un long corridor en palissade, on parvient à la cour centrale. La palissade est en tige de feuilles de cocotier, ce que les indigènes appellent « bambou. » Cette tige, très droite, d'un bois fibreux, lisse, résistant, donne de très jolies constructions. Pour entrer dans la cour centrale, il faut franchir un seuil très élevé, destiné à empêcher l'invasion des animaux domestiques. Dans la cour même, on trouve des colonnes de bois, grossièrement sculptées, représentant un homme ou un crocodile, ou une figure quelconque ; c'est un fétiche, une chose sacrée, à laquelle il n'est rendu aucun hommage ni culte extérieur. Au fond de la cour un hangar, « le hangar à palabres, » et, suivant la richesse du propriétaire, des chaises très basses ou des bûches pour s'asseoir. Les sièges sont réservés aux chefs, aux visiteurs de marque, le public s'accroupit; c'est l'usage des noirs, ils restent des heures assis sur leurs mollets. A droite et à gauche du hangar et de la cour sont les bâtimens, formant ailes. Les ouvertures sont toutes sur la cour. A l'intérieur, il n'y a pas de cheminées ; tout le long des murs sont

étendues des nattes qui, avec une bûche, constituent le matelas et l'oreiller des noirs. Les murs et cloisons sont en bambous très serrés les uns contre les autres et enduits de pisé jusqu'à un mètre au-dessus du sol.

Telles sont uniformément toutes les cases, du Lahou au Cavally. Avec le progrès de la civilisation, au retour de leurs pérégrinations, quelques noirs ont introduit des raffinemens dans leur intérieur : des lits, des fauteuils, des tables; mais c'est vers l'Ouest surtout, au contact de l'influence et des mœurs anglaises, que ce sybaritisme se rencontre.

Chez Godo, un peu de ce luxe occidental s'est glissé. La chambre qui nous fut offerte est planchéiée, et deux glaces décorent les murs.

Le lendemain de notre arrivée, nous faisons inviter le roi Yéré et les représentans de la famille Godo à venir déjeuner à notre table. Pour ce jour-là, vu la solennité, notre cuisinier noir, Boulenden-Djop, avait composé un menu bizarre qui, dans son idée, devait être sardanapalesqne. Il avait fait cuire un cabri, affreusement dur, dans du riz au sucre, rôti un poulet sur des petits pois, également sucrés, et répandu le contenu d'une boîte de foies gras sur une sauce tomate. Les noirs, un instant atterrés de voir tant de choses sur la table, avaient vite pris leur parti; ils faisaient un assez heureux mélange de tous les plats, et, avec leur fourchette, leur cuiller et leurs dix doigts, ils engloutissaient de prodigieuses quantités de riz et de viande. Je ne garantirais pas le succès de notre foie gras sur son lit de tomates. Le roi Yéré, surtout, a paru apprécier médiocrement ce mélange, et sa majesté a même fait une si triste grimace, que nous avons tremblé. Le tout était arrosé de vin de palme et de *gin*. A trois heures, nous sortions de table. Yéré, dont le *gin* avait réchauffé le patriotisme, avait noué un pavillon tricolore sur sa tête, qui lui donnait un air de vieux satyre, et nous avait promis, pour le lendemain, une flottille de dix pirogues et trente hommes, avec lesquels nous comptions trouver la rivière de Fresco, mentionnée sur toutes les cartes, la remonter un jour ou deux et amorcer sa direction.

A très grand'peine, le lendemain matin, nous obtenions deux pirogues et quatre hommes.

Toute la journée, nous fouillons les méandres, les anses de lagune, toujours nous tombons dans des culs-de-sac pleins de palétuviers où deux ou trois fois nous nous envasons. Enfin, le soir, nous arrivons à un gros village qui termine la lagune. C'est le village de Zacaraco. Le roi Goddé nous reçoit à merveille, c'est la première fois que lui et son peuple voient des blancs. Les habi-

tans sont de beaux hommes, les femmes sont affreuses comme partout sur cette côte.

Partout, en effet, ce contraste existe entre l'homme et la femme de ces pays; l'homme grand, large d'épaules, l'air intelligent, les traits européens, la femme, au contraire, misérable, reléguée au rang d'esclave, tordue, voûtée, abrutie par les lourdes tâches, les gros travaux, les ouvrages de force. L'homme est le maître, il dort, mange, boit et palabre. A peine consent-il quelquefois à s'en aller pêcher en mer, et encore sont-ce les enfans qui pagaient. La femme est un article de traite. L'esclavage, aboli sur la côte, revit dans ce trafic de la femme. Un noir achète une femme pour quelques barils de poudre ou quelques fusils et la revend huit jours après quand il n'en a plus besoin. La polygamie chez ces peuples, étant donné ce rôle de roi fainéant que s'attribue l'homme, est nécessaire. Une seule femme ne saurait suffire à aller chercher l'eau, le vin de palme, déterrer le manioc, préparer le couscous, piler le riz, soigner les enfans, tenir la case. Suivant son train de maison, sa richesse, un noir a deux ou trois et jusqu'à six et dix femmes. Le mariage, dans ces conditions, devient une affaire commerciale, suivant l'âge et la beauté de l'enfant, car un père débite ses filles le plus tôt qu'il peut, en général vers dix ou douze ans, — le prix diffère. L'époux fait en outre un don au père, c'est d'ordinaire un pagne ou un fusil.

Une fois mariée, et aucune cérémonie religieuse ne consacre l'union, la femme doit l'obéissance à son mari. Comme dans la loi musulmane, la femme infidèle peut être tuée ou rendue. Si l'époux tue la femme et son amant, il est dans son droit; mais on ne lui doit aucune restitution, s'il rend la femme à son père, la dot lui est remise et la femme est libre. Dans la vie ordinaire, l'homme marié a tous pouvoirs sur sa femme, sauf de la tuer.

C'est sous cette loi barbare que s'étiole, que se fane la femme de ce pays. Moralement, c'est un être sans volonté, s'attachant à ses enfans, n'ayant que cette joie dans sa vie, que cette lueur dans son abrutissement : l'amour maternel. Physiquement, elle est vieille à vingt ans, déformée à quinze et jolie seulement de huit à douze ans.

Pour nous confirmer ses sentimens à notre égard, le bon roi Goffé voulait absolument nous donner deux de ses femmes, et c'est à grand'peine que nous avons pu nous soustraire à ce cadeau gênant.

Le soir, nous rentrions dans Fresco. Au clair de lune, nous apercevons des masses de caïmans, c'est un animal fétiche; il dévore tous les ans quantité de noirs, même le feu roi n'est jamais revenu d'une ablution trop complète, au cours de laquelle il s'est trouvé

en tête-à-tête avec un de ces bons sauriens; mais, peu rancuneux, les noirs les respectent et nous empêchent de tirer sur eux.

De notre expédition, nous rapportions la certitude que la rivière Fresco n'avait jamais existé que dans l'imagination fantaisiste d'un géographe. L'erreur est fort excusable, du reste, et toute la faute est à la nature qui a fait une apparence d'estuaire où tout le monde doit être pris. A l'est du village, à deux cents mètres avant Fresco, la dune de sable qui borde la mer s'affaisse brusquement au ras du niveau de l'eau. Les vagues franchissent cette faible barrière que forme ce banc de sable avec des sauts énormes. De loin, à voir ces volutes, cette barre furieuse, on jurerait l'entrée d'une rivière au courant violent. Et pour compléter l'illusion, la lagune forme là comme une espèce de lac et lance seulement une de ses branches vers le nord; c'est au fond de cette branche qu'est Zacaraco et que vient finir cette fameuse lagune qui relie Fresco à Grand-Lahou.

Un grave obstacle s'opposait à notre départ de Fresco pour Kootrou, le village suivant. Depuis plus de deux ans les deux villages sont en guerre et pour rien au monde, les braves guerriers de Fresco ne mettraient le pied sur le territoire de Kootrou. Car c'est une vilaine race que ces gens de la côte, mercantiles sans pudeur, quémandeurs sans vergogne, faux, lâches, cruels, voleurs, ils ont tous les défauts de notre race et toutes nos maladies, sans avoir presque aucune de nos qualités. Donc, nous nous trouvions fort empêchés, nos bagages sur les bras, sans porteurs, sans guides, obligés de passer par la brousse, parce qu'à cet endroit précisément jaillit de terre une falaise de granit tombant à pic sur la côte et faite à souhait pour nous couper le chemin.

Il faut passer outre; rien n'est sot comme de rester, le nez buté contre un obstacle matériel, à chercher des combinaisons irréalisables. Nos bagages nous gênent; nous laissons nos bagages à Fresco, à la garde d'un de nos Sénégalais qui répond au nom harmonieux d'Ouali-Djara.

Nous emmenons seulement ce que nos ânes peuvent porter de pacotille et quelques indispensables effets de toilette.

Le 12, à six heures, nous partons. Quelques habitans se sont ravisés, une vingtaine d'hommes armés jusqu'aux dents veulent nous conduire; ils ont pour la circonstance décroché leurs grands fusils. J'ai vu là des échantillons qui feraient l'envie de bien des collectionneurs.

Huit heures de brousse et de « débroussaillage, » avec des arrêts à chaque pas, des luttes terribles contre des lianes et des racines rebelles; huit heures pour faire neuf kilomètres !

Puis nous revenons à la côte, la falaise s'affaisse et le sable re-

commence. Nos compagnons de route s'arrêtent là, ils nous réclament un dollar par tête! C'est sans doute le prix des hurlemens qu'ils n'ont cessé de pousser. Nous donnons un peu de tabac à chacun, et l'on se sépare les meilleurs amis du monde, même de loin les guerriers de temps en temps se retournent pour crier : « Vive France! Vive France! »

A quelques pas plus loin, nous trouvons une vieille carcasse de bateau en bois, échouée sur la rive. D'où vient cette épave, de quel drame est-elle le souvenir, nul n'a pu nous le conter. Nous avons campé là au bord d'un marigot saumâtre, sans eau potable, mais nous étions trop fatigués pour aller en chercher plus loin.

Le lendemain, à l'aube, nous levons le camp. La côte est redevenue régulièrement sablonneuse, la falaise a reculé, elle est maintenant à 300 mètres du bord, et l'eau de mer s'infiltre dans le sable et fait de petites mares salées, noirâtres. Enfin, vers dix heures, de loin, nous apercevons une tache sur le sable, c'est Kootrou.

En approchant, nous voyons dans le village une agitation extraordinaire, les naturels courent tous vers une sorte de palissade en bois qui barre la plage. Est-ce que Kootrou voudrait nous arrêter? Et comme pour répondre à cette supposition, voilà qu'à 400 mètres, la palissade s'allume d'une jolie décharge de mousqueterie qui vient labourer le sable à cent pas devant nous en soulevant une grosse poussière. Évidemment, les noirs n'ont pas de données bien précises sur l'appréciation des distances et la portée de leurs armes. C'est égal, nous avons compris. Nous faisons former les faisceaux, monter la tente, et quand tout est bien installé, nous allons seuls, sans armes, avec notre sergent noir, savoir si vraiment on nous prend pour des ennemis. Kootrou est rassuré, le roi nous avoue même que ce procédé de venir seul l'étonne, et tourne un petit compliment à l'adresse du courage des blancs, qui va tout droit à notre amour-propre.

C'était un malentendu. Une pirogue venue le matin avait conté que les hommes de Fresco, soutenus par deux blancs et une centaine de soldats, venaient attaquer le village, et le roi Coffé nous faisait de très plates excuses ; il y avait eu maldonne.

Pendant que Galo-Djalo notre sergent s'en va faire lever le camp qu'on replantera dans le village, Coffé nous fait les honneurs de son peuple et de sa cité.

Kootrou se compose de trois villages. Le premier, le plus ancien en date, dont les toits s'effondrent un peu et dont les cases prennent des airs penchés, s'est groupé autour d'un marigot assez long, très profond, dont l'eau est presque potable. Le deuxième village se serre autour d'une factorerie anglaise, il se compose d'une vingtaine de cases seulement. Le troisième est le village du

roi. C'est là qu'habitent sa famille, ses amis, là qu'il tient sa cour. Ce Coffé est un homme jeune, très intelligent, au caractère très gai, il a sur ses sujets une très grande autorité, et n'hésite pas à appuyer ses ordres d'un coup de matraque; cet exemple d'autorité réelle vaut d'être signalé, c'est le seul que nous ayons rencontré sur toute la côte. Ces petites royautés sont des républiques effectives; tout s'y discute en palabres, et leur seul privilège de roi consiste à boire le premier dans ces bruyantes et interminables réunions. Du reste, le roi est élu, le pouvoir n'est jamais héréditaire, et je me suis laissé conter que l'élection d'un roi est l'affaire de plusieurs mois; les noirs, sans aucune vergogne, persistant, la plupart du temps, à voter pour eux-mêmes.

La factorerie anglaise de Kootrou porte le pavillon de la compagnie King, un grand pavillon blanc avec un carré rouge dans le milieu. C'est une des deux compagnies, qui sont installées sur cette côte. La compagnie King a ses comptoirs à l'est de Drewin, l'*Ambas bay trading C°* a les siens à l'ouest de Drewin. Toutes les factoreries se ressemblent comme construction. Ce sont des maisons à un étage, comparables un peu à un chalet suisse par le balcon de bois qui court autour du premier étage. Le toit est en feuilles de tôle gondolées, ce qui fait serre chaude l'été et tambour sous les pluies diluviennes de l'hivernage. Le reste de la maison est entièrement en bois, les bateaux l'apportent démontée et numérotée, on n'a que la peine de faire un petit jeu de patience pour remonter le tout. L'assise est en pierre, en granit du pays et le rez-de-chaussée sert de magasins. La maison est peinte en vert sombre à l'extérieur et en blanc à l'intérieur; presque toutes les factoreries sont pareilles.

L'agent de compagnies est souvent un très jeune homme, quelques-uns ont à peine vingt ans. Ils viennent là passer trois ans, très payés, mais touchant des appointemens proportionnels au chiffre d'affaires qu'ils font. Toutes les semaines ou plus rarement, suivant l'importance de la factorerie, un voilier ou un steamer vient ravitailler l'établissement et enlever la provision d'huile, d'ivoire ou de peaux de singes. Ces malheureux finissent par vivre de la vie des noirs, ils prennent leurs usages, apprennent leur langue, presque tous souffrent beaucoup du climat, sans avoir de ressources pour en combattre les effets, et se meurent d'ennui dans cet isolement, plus triste encore que la solitude.

Le roi Coffé nous avait vendu un bœuf, et dans ce pays, les bœufs, parfaitement sauvages, sont malgré leur petite taille impossibles à mener au bout d'une corde. On achète un bœuf, on prend son fusil et on va le tuer. C'est ce que fit Quiquerez. Il prend un fusil Gras à l'un de nos tirailleurs et, accompagné d'une foule désireuse de ne pas perdre le moindre de nos gestes, il arrive

jusqu'à une centaine de mètres de son bœuf. J'entends de loin un coup de feu, un instant de silence, puis des clameurs terribles. Je cours savoir ce qui est arrivé, et j'apprends que la balle, après avoir traversé le bœuf, qu'elle avait tué raide, a été briser l'épaule d'une pauvre chèvre, qui paissait tranquillement à quelque cent pas de là.

De là, les cris d'admiration des noirs; admiration qui finit par nous coûter très cher, le propriétaire de la chèvre ayant mesuré son prix à la hauteur de son enthousiasme. Et le soir, nous manquions de nous brouiller avec notre excellent ami Coffé, qui voulait absolument acheter un de nos fusils.

La nuit, nous essuyons un orage terrible. Au milieu de la tourmente, notre tente, plantée dans le sable, se soulève soudain et se ferme comme un vieux parapluie. Tout a été trempé, nous d'abord, notre pacotille ensuite; pour nous consoler, Coffé, au moment où nous le quittons, le lendemain matin, nous déclare que maintenant ce sera toutes les nuits comme cela. Le pire, c'est qu'il a eu raison!

Il faut compter deux petites étapes pour aller de Kootrou à Trepow. En route, et pendant la nuit, nous sommes obligés de garder nos porteuses, — car ce sont toujours des femmes qui portent nos ballots, comme des prisonnières.

C'est une grave affaire que de pousser devant soi un convoi de trente femmes. Tantôt j'ai pitié de ces malheureuses qui, outre leurs vingt-cinq kilos de charge, portent, à cheval sur les reins, un enfant de quelques mois, tantôt j'entre en fureur contre une porteuse qui jette son paquet à terre, sans s'inquiéter du contenu, ou qui s'arrête et refuse de repartir; alors j'appelle Galo-Djalo, le sergent, je lui montre la femme et vite je m'en vais en avant; j'entends des cris, puis tout repart, jusqu'au prochain à-coup. Quiquerez marche devant et règle l'allure; comme il a le compas très long, notre escorte s'égrène sur des kilomètres de côte.

Trepow, comme Kootrou, se compose de trois villages, mais plus espacés et régis chacun par un roi différent. Trepow-Focco, du nom de son roi, est le premier qu'on rencontre. Ce Focco est un pauvre vieillard aveugle qui autrefois a servi au Congo et en a rapporté un culte pour M. de Brazza et une grande sympathie pour les Français. Il se vante d'ailleurs de parler français, j'avoue que sans l'interprète qui me l'affirme, je ne l'aurais jamais cru.

Trepow-Lewis est un hameau de quelques cases. Le roi Lewis, en échange de nos cadeaux, nous donne du manioc, des citrons, des œufs. Il faut interpréter le mot « donner, » sur cette côte. Un noir vous « donne » une poule, vous la payez plus que son prix; vous « achetez » une poule, elle vous coûte plus cher qu'à Paris, mais moins que si on vous la donnait.

Trepow-Amery est séparé de Trepow-Lewis par un môle de rochers que nos bagages et nos ânes mettent trois heures à franchir. Le roi Amery est dans la « brousse » pour quelques jours, nous n'aurons pas l'honneur de le rencontrer. Le 16 avril, nous quittons Trepow pour gagner Sassandré.

Sassandré, situé sur la rive droite de la rivière Sassandré, tourne le dos à la mer. La route pour y parvenir est très rude. Depuis Kootrou, du reste, la côte est formée d'une suite de criques encadrées à droite et à gauche entre deux masses rocheuses qui tombent à pic sur la mer. A chaque passage de ces rochers, nous sommes obligés de décharger nos ânes, de passer les bagages à bras, de porter quelquefois même nos ânes. C'est une perte de temps considérable, outre que cette gymnastique est excessivement dangereuse. Aussi, à Sassandré, avons-nous loué quatre pirogues, qui nous accompagnent et portent nos ânes et les bagages. Ce n'est pas sans peine que nous avons pu décider les noirs à transporter ce singulier chargement.

En arrivant à Sassandré, nous sommes conduits chez le roi Buggery. Après les cadeaux et les complimens d'usage, Quiquerez demande au roi, qui jusque-là n'avait pas soufflé mot, de lui vendre des vivres pour nos hommes et de nous prêter quatre pirogues pour explorer la rivière le lendemain. Buggery répond par un refus absolu et nous déclare que ses hommes sont mécontens de voir les blancs sur leur territoire.

Comme nous tenions à avoir quelques données sur la rivière Sassandré et que toute entente semblait impossible, nous nous décidons à aller chercher Zachi, un chef du village suivant, de Drewin, qui jouit d'une grande renommée de sagesse et qui, paraît-il, est Français.

Le soir, à quatre heures, après cinq longues heures de pirogue nous arrivons à Drewin. Quiquerez, qui était d'une centaine de mètres en avant, débarque sur la côte, sans aucune défiance, quand tout à coup, de derrière les palissades des premières maisons, partent cinq ou six coups de fusil. Cette fois encore les noirs avaient tiré trop loin, et c'est à peine si quelques chevrotines viennent éclabousser la pirogue. Comme à Kootrou, nous marchons résolument, sans armes, sur le village, et après quelques minutes d'explications un peu vives, de palabres orageux, les habitans finissent par nous faire comprendre que le village qu'habite Zachi est beaucoup plus loin, et que nous sommes chez des ennemis du roi de Sassandré.

Nous allons, par terre, jusque chez Zachi, qui nous reçoit à merveille ; c'est un ancien marin, il a servi à bord de je ne sais quelle carcasse qui faisait le trafic de cette côte il y a cinquante ans. Il

nous présente au roi Akla, roi de Gouadé. Car Drewin se compose aussi de trois villages et comprend deux factoreries anglaises. C'est là, je l'ai dit déjà, que finit la compagnie King, et que commence *The Ambas bay trading C°*. Les trois villages ont chacun leur roi et celui de Gouadé, Akla, est particulièrement empressé et accueillant; il réclame comme un honneur, que nous venions camper dans son village. Quiquerez retourne, avec le fils de Zachi, chercher notre personnel à Sassandré, et, le lendemain matin, nous étions tous campés au fond de la baie de Drewin.

Profitant de la complaisance du roi, nous louons quatre pirogues qui, commandées par le sergent Galo-Djalo, s'en vont rechercher nos bagages et le laptot abandonnés à Fresco.

Il était temps que cette occasion se présentât. A force de faire des cadeaux, de satisfaire les insatiables fantaisies des rois nos amis, notre pacotille s'épuisait et notre prestige diminuait avec elle.

Le 21 avril, au matin, un de nos tirailleurs entre comme une bombe dans la tente : « Lieutenant, un bateau français. » C'était en effet, un bateau français, un aviso, qui arrivait sur nous, bien reconnaissable de loin à ses deux grandes roues, à ses tambours blancs.

Il faut avoir passé quelque temps, privé de toutes nouvelles, de toute société, de tout confort, avoir vécu sans pain, sans sel, sans vin, couché sans matelas, sans draps, et avoir retrouvé cela tout d'un coup, à l'improviste, pour se rendre compte de notre joie. Le *Brandon* stoppait dans notre rade.

Dix minutes plus tard nous étions à bord, reçus par le gouverneur des rivières du Sud, M. Ballay, qui nous cherchait sur la côte. Et cette sollicitude, cette pensée que, si loin, nous n'étions pas complètement oubliés, de voir qu'on s'intéressait à notre œuvre, nous donnait un nouveau courage, avec plus d'entrain, plus d'audace et un brin d'orgueil.

Il fut décidé aussitôt qu'on nous garderait à bord pour la nuit et que le lendemain nous irions tous ensemble revoir ce Buggery, roi de Sassandré, qui nous avait si mal reçus. Zachi fut embarqué comme interprète, un peu inquiet sur son rôle et sur le moyen de rester bien avec nous et avec ses voisins.

En nous voyant arriver, Buggery, dont la conscience n'était pas très tranquille, se fit attendre un peu, puis, ramassant son courage, il vint avec ses chefs. Le grand uniforme de M. le gouverneur, le bateau, avec ses canons revolvers, étincelans au soleil, le miroitement des cuivres, et surtout un royal cadeau de deux dames-jeannes de rhum, de deux cents têtes de tabac et la promesse d'une rente de six cents francs par an, amenèrent un visible

changement dans l'esprit du roi, et quand, quelques heures plus tard, il quitta le pont, ce fut l'œil mouillé de reconnaissance et en serrant un pavillon français sur son cœur.

De là, nous revenons à Drewin. Grande réception des souverains Akla et Kagé sur le pont. A chacun, M. le gouverneur dit de bonnes paroles, fait un présent, alloue une rente, et enfin Zachi reçoit pour sa peine huit livres d'or.

Après un déjeuner copieux et qui m'a paru l'un des meilleurs de ma vie, nous avons regagné, nous aussi, notre tente, qui du *Brandon* paraissait si petite avec son drapeau tricolore imperceptible; et tout tristes, sans savoir pourquoi, nous avons longtemps regardé le *Brandon*, qui s'éloignait en dandinant sa minuscule carcasse blanche entre ses deux gros tambours.

Dans l'après-midi du lendemain, Galo-Djalo revient avec nos bagages. Tout chavire dans la barre, très dure ce jour-là, et le sergent nous raconte que c'est le second naufrage, tout a déjà chaviré au départ. Le lendemain et le surlendemain se passent à sécher notre pacotille, à dérouler des pièces d'étoffes, à dérouiller des ciseaux, des rasoirs, des couteaux,.. un quart au moins de nos affaires est perdu.

En deux étapes, après avoir couché au hameau d'Ayotown et franchi le ruisseau Didamine, nous arrivons à Roctown, toujours poussant notre convoi de femmes, et, enfin, le soir du troisième jour, nous campons à Victory. Victory et Grand-Victory forment un ensemble de quatre villages, assez espacés, plantés en demi-cercle autour d'une baie bien connue des voiliers et des steamers anglais qui viennent souvent y chercher des hommes d'équipage.

Car c'est la plaie de ce pays, cette migration des hommes, des *Kroumans*, qui s'en vont en masse se louer dans les colonies françaises, anglaises, portugaises, comme passeurs de barre ou simplement comme laptots ou pagayeurs et ouvriers. Presque tous parlent l'anglais, à cause de leurs rapports continuels avec les factoreries; dans leurs pérégrinations, ils apprennent la langue de la colonie où ils émigrent, de sorte qu'il n'est pas rare de voir sur la côte des noirs baragouinant deux ou trois langues européennes.

L'étape de Grand-Victory à San-Pedro est longue, et nous étions brisés de fatigue en arrivant à la factorerie anglaise qui occupe la rive gauche de la rivière San-Pedro. Depuis une dizaine de jours déjà, j'étais souffrant d'un commencement de dysenterie; je me faisais traîner, et, arrivé là, je dus m'arrêter complètement.

Avec une obligeance qu'on n'est pas habitué à rencontrer aux colonies, M. Hadley, l'agent de la factorerie anglaise, m'installa dans sa maison, donna l'hospitalité à nos bagages et, le lendemain, Quiquerez pouvait repartir, allégé de tous les ballots inutiles et ras-

suré sur mon sort. Son itinéraire était d'aller par terre jusqu'au Cavally, frontière actuelle du pays de Liberia, où je le rejoindrais en pirogue.

Les Libériens sont des noirs américains, installés sur cette côte d'Afrique et soutenus par les États-Unis. Ils revendiquent sans aucun droit les 90 kilomètres de côte compris entre le Cavally à l'ouest et le San-Pedro à l'est, territoire qui nous appartient par traités. C'est une nation appelée à disparaître d'ici peu. Ils ont fait un gros emprunt à l'Angleterre, qui n'attend que le jour de l'échéance pour s'emparer de Liberia. Médiocre acquisition, du reste, car à part Monrovia et ses plantations de cafés, l'huile de palme et le caoutchouc, cette côte est misérable.

Je passe quatre jours chez M. Hadley à maudire mon inaction forcée. Quatre jours pendant lesquels je remets au courant mes notes et mes cartes. — C'est pendant ce séjour que j'ai fait la connaissance de Hédé, dit Papillon, chasseur d'éléphans. — Un matin, je me réveille et je vois, au pied de mon lit, accroupi sur ses mollets, à la manière des noirs, un nègre superbe. Le colosse peut bien avoir $1^{m},90$; il a revêtu pour venir ici son costume de chasse. Autour de la tête, une tresse de filamens de cocotier fixe une série de gris-gris, de coquillages, de pendeloques bizarres faites de dents de chats-tigres et de pierres peintes. Au milieu du front, une plaque d'or fétiche forme fermoir et maintient une plume d'aigrette. Avec cela les cheveux nattés très fins, très serrés, sont enduits d'une sorte de beurre de Galam et sont rejetés en arrière, une dent de chat-tigre pend à l'extrémité de chaque tresse.

Cette sorte de diadème sur cette énorme tête donne à Papillon un air de fierté sauvage qui vous enlève tout désir de le rencontrer la nuit au coin d'un bois.

Un collier moitié perles bleues, moitié corail, fait deux fois le tour du cou. Au bras droit, deux de ces horribles bracelets de cuivre que les Anglais vendent pour des bracelets d'or; au bras gauche, un gros anneau d'ivoire sans inscriptions. La coutume des noirs est, au contraire, de faire graver par les matelots anglais, leur nom, le nom de leur village, le bateau à bord duquel ils ont servi, ou leur profession, ou quelque autre épithète : *trademan, headman...* Celui-là, plus simple dans ses goûts, n'a rien fait graver, et l'effet de ce gros anneau blanc de lait sur cet énorme bras noir est étrange.

Sous l'aisselle gauche, maintenue par un baudrier de peau de bœuf et serré à gêner les mouvemens du bras, pend un gros couteau, un *matchet*, l'arme de tous les nègres, qu'ils passent leur temps à affiler comme des rasoirs. La ceinture est faite d'une tresse de cocotiers nattée avec un ruban rouge. Tous les cinq centimètres environ, un gros nœud retient une touffe d'étoupe peinte en

rouge ou en bleu et une gourde faite d'une petite courge séchée. En plus de cette sorte d'appareil de sauvetage, la ceinture porte encore une grosse gourde de rhum à droite; deux cartouchières en peau de bœuf, une devant, une derrière; un couteau retenu par une coquille percée; un flacon à poison à gauche et une petite bouteille d'huile pour graisser les armes. Le but primitif de cette fameuse ceinture est de retenir un pagne gros bleu à impressions jaunes qui, pour le moment, sert d'éventail à son propriétaire : — Tel est le harnais de guerre de Hédé, dit Papillon, chasseur d'éléphans.

Or sous ce harnachement de saltimbanque en rupture de baraque, qu'il porte avec une majestueuse fierté, Papillon parle couramment le français, l'anglais, le portugais, tous les idiomes de la côte; a vu le Congo, les établissemens hollandais, Konakry, le Sénégal, est venu comme chauffeur à Bordeaux, est resté six mois à Paris comme garçon épicier, s'est rembarqué à Marseille et prend aujourd'hui sa retraite au fond de la brousse de San-Pedro!

Singulière destinée! et quelles étranges comparaisons ce noir a dû faire entre les bienfaits de la civilisation et les charmes de sa sauvage liberté. Il est à croire que dans son esprit la civilisation a eu tort, puisqu'il est revenu à San-Pedro!..

Malheureusement Papillon parle peu, il a contracté dans sa brousse des habitudes de mutisme et de longues extases qui font sa conversation très lente et coupée de silences interminables, je n'ai pu, à mon grand regret, recueillir ses impressions psychologiques.

Ce qu'il m'a conté, par exemple, et avec des yeux brillans qui montrent à quel point il a la passion de son métier de chasseur, c'est comment les noirs chassent l'éléphant.

Leur procédé n'a pas l'intérêt des splendides chasses de l'Inde, il est d'une remarquable simplicité, très long, très fatigant et très peu lucratif.

L'éléphant, quand il n'est pas dérangé, — ce qui dans ces forêts parfaitement vierges est assez fréquent, — est, paraît-il, l'animal le plus routinier et le plus maniaque du monde. Il se trace une petite règle de conduite, se fait un petit tableau de travail bien régulier et n'y déroge jamais. Aux mêmes heures, il va par le même layon boire au même marigot; bref, qui a vu la journée d'un éléphant vivant paisible connaît sa vie entière. Et sa nourriture? Papillon ne m'a rien dit là-dessus. C'est le hasard et non l'instinct, comme s'en vantent quelques noirs, qui fait tomber le chasseur dans le cercle où se déroule l'existence tranquille d'un de ces pachydermes à mécanique... Dès que l'homme a trouvé sa piste, il se cache au voisinage et observe longtemps. Il faut, pour atta-

quer l'éléphant, trouver sur son layon un gros faisceau de racines et de lianes ou encore un massif d'arbres formant enceinte, que l'homme puisse traverser et où l'animal ne puisse pas passer. Ce point choisi, le noir s'embusque, il attend, et, quand l'éléphant, sans défiance, frôle son abri, à bout portant il lui lâche un coup de sa pétoire.

Je dis « pétoire, » j'ai tort. Beaucoup de nègres ont de très bons fusils, témoin Papillon qui a un excellent vieux fusil à tabatière en parfait état de conservation et d'entretien, veuf seulement de sa hausse, ce qui n'empêche pas son propriétaire de descendre un singe à cent pas.

Le coup parti, de deux choses l'une : ou l'éléphant est blessé, ou il est manqué, car de tuer un éléphant raide comme un petit lapin, il ne faut pas trop y compter. J'ai ouï dire qu'avec l'*express-rifle,* la balle explosible, on foudroyait un rhinocéros, un hippopotame ou un éléphant; c'est parfaitement possible, mais, heureusement pour nous, l'armurerie nègre ignore ces perfectionnemens.

L'éléphant blessé à mort, ou qui a une jambe cassée, s'arrête, se cale solidement, relève sa trompe et attend. Quelquefois il crie, alors c'est terrible. M. Augouard, dans les récits qu'il nous avait faits pendant la traversée de ses chasses au Congo, nous avait dit ne rien connaître de plus terrifiant que le cri de l'éléphant blessé; Papillon, dans son langage imagé, me raconte que la terre tremble, que l'homme le plus brave a peur et que lui, après trois ans de chasses et une trentaine d'éléphans tués, se cache comme un petit garçon, sans oser bouger. Quand l'éléphant est là, trompe levée, il ne fait pas bon l'approcher, d'un coup de trompe il pulvériserait un homme, et le noir, qui sait à quoi s'en tenir, continue à tirer de son enceinte en visant de préférence entre l'œil et l'oreille. Il faut quelquefois trente balles pour abattre l'animal.

L'important est que le premier coup soit bon et arrête l'éléphant; sinon, l'animal blessé, surpris, affolé, pique droit devant lui aussi vite que la densité de la brousse le lui permet. Le cas de l'éléphant furieux, se ruant sur le massif d'arbres, brisant tout, atteignant le chasseur, le piétinant en sinistre bouillie, est très rare; l'attaque est trop brusque, trop imprévue, l'animal ne sait pas d'où part le coup qui l'a frappé, et presque toujours, après une seconde d'hésitation et de fureur, il se sauve. Alors la poursuite commence, longue, difficile, pouvant durer des semaines et se terminer par la guérison de l'animal. C'est là que doivent se développer ces merveilleux instincts qui sont le trait d'union entre la race noire et la bête. Et Papillon prétend qu'il retrouve la piste d'un éléphant passé depuis

cinq jours, qu'il sait, à la seule inspection de l'empreinte, la date du passage, l'âge, l'état de santé,.. et que sais-je encore!

Quant à l'éléphant, cet automate maniaque dont la vie se passait à tourner en rond, une fois lancé, il part comme un boulet. Rien ne l'arrête; il franchit marigots, rivières, marais, recherchant l'eau pour sa blessure qu'il arrose sans cesse avec sa trompe. L'art du chasseur consiste à le joindre, ce qui est difficile, mais surtout à le devancer, à s'embusquer sur sa route et à recommencer le guet-apens manqué. Et cette course entre chasseur rusé et animal blessé se prolonge parfois indéfiniment et finit rarement par la victoire du chasseur.

C'est très joli de tuer un éléphant, reste encore à s'en approprier les défenses et à les rapporter à la côte. Or un homme, avec une cognée, un cric et une scie, met plusieurs heures à briser l'os maxillaire, à déchausser les défenses, à soulever l'éléphant, qui est tombé sur le flanc. Papillon, lui, en quatre petites heures, m'explique-t-il en me montrant le soleil de huit heures et le soleil de midi, avec son matchet et son couteau, s'empare du râtelier complet de son éléphant, dents comprises, et revient portant sur son dos cet effroyable fardeau.

Ce que j'ai raconté de la chasse avec un fusil est exactement ce qui se passe pour la chasse à la zagaie. Il y a, en plus, le danger et l'extrême insuffisance de l'arme, qui en font une poursuite excessivement périlleuse, à peu près abandonnée aujourd'hui des noirs de la côte.

L'ivoire se vend assez cher aux factoreries, aux bâtimens qui font la traite et aux noirs, qui s'en font des bracelets. Il se fait de plus en plus rare. Les éléphans, longtemps pourchassés sur cette côte, qui méritait jadis le nom de côte d'ivoire, se sont retirés vers le Nord; là, leur retraite est impénétrable. C'est, nous a-t-on dit, dans l'Ourodogou qu'ils sont le plus nombreux. Rendu à Liverpool, l'ivoire revient à sept francs le kilogramme, et se revend dans le commerce vingt-cinq francs le kilogramme, s'il est d'un diamètre à pouvoir fournir des billes de billard, et quinze francs seulement si son diamètre est inférieur. C'était l'ancien trafic des Dieppois, aujourd'hui Liverpool est le port de l'ivoire.

Voilà ce que m'a conté Papillon, avec forces gestes et des cris sauvages. En dehors de ce sujet, il est muet et comme abêti. Le soir, il repart en pirogue, remontant dans sa forêt avec cent têtes de tabac, dix litres de rhum, une douzaine de pipes en terre et deux cents cartouches. C'est sa provision d'hivernage, le prix de deux petites défenses et de quelques peaux de singes. Je voulais le prendre comme guide et interprète; aucune offre n'a pu le sé-

duire. A toutes mes avances, il a fait la même réponse : « Non, il y a bon seulement quand tout seul. »

Le cinquième jour de ma réclusion, je pars en pirogue avec deux kroumans, un vent favorable et des provisions. Nous allons tâcher de rejoindre Quiquerez. Je passe trois jours dans ma pirogue, couchant la première nuit à Haf-Bereby, et la deuxième à Tabou.

J'apprends là que mon camarade est passé, se dirigeant à marches forcées sur Cavally.

Enfin, le soir du troisième jour de mon départ de San-Pedro, j'arrive à l'estuaire du Cavally, et sur la rive gauche je trouve Quiquerez en train de raccommoder une superbe pirogue que lui a vendue le roi de Bereby, le fameux Many.

Many prétend être roi du pays qui s'étend entre San-Pedro et Cavally, c'est-à-dire roi de tout le pays revendiqué par les Libériens. Il m'avait raconté, lors de mon passage, avoir reçu la visite du gouverneur des Rivières du Sud quelques jours avant et me montrait avec orgueil un papier lui assurant une forte rente.

Ce qui m'a le plus frappé dans ma visite à ce puissant monarque, c'est son costume, un superbe costume de suisse, dont il avait la veste seulement, pas de pantalon, des bottines à élastique et deux chapeaux : un melon, sur lequel était juché un invraisemblable chapeau à haute forme à bords plats.

Many est peu respecté des rois, ses soi-disant vassaux. Le village de Roctown est en guerre ouverte contre lui, et la plupart des autres ne reconnaissent pas son autorité.

L'intention de Quiquerez était de remonter le Cavally pendant quelques jours, puisque les Libériens avaient l'air de n'y rien trouver à redire, et le lendemain matin de mon arrivée, avec quatorze kroumans recrutés sur la côte, nous prenions la route du Nord.

Sur toutes les cartes, ce fleuve Cavally est un grand fleuve ; il a en effet un bel estuaire, large et profond ; mais ce qui frappe le plus, c'est la quantité de villages qui se pressent sur ses bords. En trois jours de remontée, nous avons relevé vingt-trois villages, dont plusieurs sont composés de trois à cinq autres villages, quatre missions libériennes et une mission blanche.

C'est un de ces missionnaires noirs, un Libérien, qui, le soir du troisième jour, nous a arrêtés dans notre route. Il avait suggéré au roi la bizarre idée de nous faire déposer nos armes et laisser nos tirailleurs, sous prétexte que nous étions sur le territoire de la libre Amérique, en pays ami. Comme cet argument ne suffisait pas à nous convaincre et que le roi noir persistait à nous barrer la route, il fallut revenir ; les habitans de Galabo racontent qu'après

leur village on en trouve trois autres : Baoulou, Ouabo et Kabo, puis la rivière devient ruisseau et les villages s'espacent dans la brousse, très rares et sans nom.

Trois jours plus tard, nous étions de retour à San-Pedro, revenus très vite, par mer, avec le vent pour nous. Sur toute cette dernière partie de notre voyage, de San-Pedro au Cavally, j'ai dû glisser très vite, n'ayant pu retrouver aucun renseignement géographique ni historique. Tout ce qui concerne cette partie de la côte a sombré dans notre catastrophe finale.

Notre voyage sur la côte est terminé. Nous avons été, comme on nous l'avait demandé, de Grand-Lahou à Cavally. Partout nous laissons des amis, des promesses de retour, une réputation de voyageurs généreux. Nous avons fait notre possible pour donner à ces peuples l'opinion que les Français sont doux, entourer notre drapeau de prestige, et j'ose espérer que nous avons réussi.

Reste à revenir par une route différente de celle par où nous sommes venus. Le métier de voyageur cesse ici, et nous devenons explorateurs.

A dater de ce moment, je copie simplement mes notes de voyage jour par jour. Je les ai retrouvées au fond de la seule caisse qui ait été sauvée. Elles sont très incohérentes et sans suite, comme les impressions qu'elles racontent, mais c'est là seulement que je retrouverai les sensations et les sentimens passés, avec leur note vraie, que deux mois de tranquillité m'ont fait presque oublier.

6 mai.

Donc nous allons repartir, et vers le Nord cette fois-ci, vers l'inconnu. Musardou est notre objectif; c'est une grande ville, visitée en 1868 par un noir libérien, Benjamin Anderson; depuis, personne du monde civilisé ne l'a jamais revue. De là nous gagnerons, si nous pouvons, ou Sierra-Leone, ou Konakry. Voilà le projet. Quelle sera la réalité? Car enfin il me reste, pour tout instrument, un Burnier, c'est-à-dire une boussole. Et, se diriger sur un point situé à quatre cents kilomètres, à vol d'oiseau, en traversant une forêt vierge, le tout avec la direction Nord-Sud, et tomber au point donné, c'est un joli hasard.

Les noirs considèrent notre prétention de percer la forêt comme une folie. La vérité, c'est qu'ils ne l'ont jamais tenté, n'y ayant aucun intérêt, et aussi qu'ils ont une peur abominable des peuplades cannibales qui habitent la brousse. Ces excellens anthropophages, les Païns ou Chopmans, comme ils les appellent, leur ont du reste donné un fâcheux échantillon de leur voracité. Il y a deux ans, — une année de misère et de famine, paraît-il, — ils

ont fait une petite excursion en ravitaillement qui est venue aboutir sur la côte, à Roctown. Là, ils se sont arrêtés un jour, ont tout pillé, ont très proprement dépecé, cuit et mangé deux des plus notables habitans du village et s'en sont retournés sans dire « merci, » mais en promettant de revenir.

Veuille le ciel nous préserver du sort des deux notables, et puissent ces Paîns n'avoir pas trop faim le jour de notre passage!

Quant au choix de notre route, il a été l'objet de longues discussions et de bien naturelles hésitations.

Jusqu'à ce jour on connaît une voie pour aller de la côte de Guinée dans l'intérieur : c'est l'Abka ou Comoë, remontée par M. Treiche-Laplène et redescendue par le capitaine Binger. Sur tout le reste de la côte s'étend cette fameuse forêt, si dense, si impénétrable. Quelle est sa profondeur? Mystère. J'ai recueilli là-dessus des centaines de renseignemens qui tous se contredisent ou se démentent, et la plupart du temps les noirs nous répondent que « la brousse ne finit jamais. »

Les gens de Tiassalé, sur le Lahou, prétendent, je l'ai dit déjà à propos de l'or, qu'il faut quatre jours de marche pour aller de leur village à de grandes clairières où sont les mines d'or. Si c'était là, comme ils le disent, la fin de la forêt, ce serait un rentrant formidable de la lisière nord, puisque Tiassalé est à une centaine de kilomètres seulement dans l'intérieur, et que, vers la Comoë, le capitaine Binger estime la largeur à quatre cents kilomètres.

Sur le Cavally, les habitans nous racontaient qu'arrivé au bout de la rivière, on pouvait marcher pendant vingt-cinq jours sans trouver la lisière du bois.

Ainsi, la forêt irait en s'élargissant vers l'ouest, laissant seulement aux hommes cette bande de sable qui la sépare de la mer. Et ce qui tendrait assez à me le faire croire, c'est cette absence complète de documens géographiques entre le cinquième et le huitième degré de latitude, alors que partout ailleurs les régions inexplorées sont couvertes de villages ou de routes levés par renseignemens.

Or si cette hypothèse de forêt profonde de quatre cents kilomètres était vraie, notre expédition sombre du coup. Le transport de nos bagages, la nourriture de notre personnel, constituent, dans ce cas, des impossibilités matérielles insurmontables. Nous partons; l'expérience nous apprendra la vérité sur tout cela; mieux vaut ne pas discuter sur ces racontars de noirs, très vagues et très décourageans.

De tout ceci, il ressort que l'unique moyen de traverser la forêt est de trouver une charitable rivière qui veuille bien, sinon nous en sortir complètement, au moins nous conduire très loin vers le nord.

C'est l'opinion que nous nous étions faite dès notre départ de Grand-Lahou, c'est pour cela que nous avons, en passant, pris tant de renseignemens sur les rivières. Et maintenant, documens en main, il nous reste à choisir entre le Sassandré et le San-Pedro.

C'est le San-Pedro qui aura nos préférences. Arago est en train de remonter le Sassandré, au reste, le San-Pedro passe pour un fleuve plus long.

7 mai.

A neuf heures, un steamer, venant de Grand-Bassam, se dirige droit sur nous... puis reprend sa route vers Bereby. A dix heures, autre steamer, venant de Dakar celui-là. Il stoppe, au diable, dans la rade de San-Pedro. On se rue sur le canot de la factorerie, impossible de le démarrer de son garage, et il faut voir les gestes et entendre les cris des Kroumans; tout se borne, du reste, aux gestes et aux cris. On voit qu'il ne passe pas souvent des steamers à San-Pedro ! De guerre lasse, nous mettons à l'eau notre bonne pirogue qui gaillardement s'en va portant, sans avoir l'air de s'en douter, vingt-cinq Kroumans et trois blancs.

Quiquerez a réuni tous nos papiers, toutes nos cartes dans un journal, et nous allons tâcher d'expédier tout cela avec un de nos Sénégalais à M. Desaille, le résident de Grand-Bassam.

Abordage pénible. La mer danse dur et, fâcheux contre-temps, la pirogue descend quand l'échelle monte. Le capitaine, homme fort courtois, parle parfaitement le français. Il ne va pas à Grand-Bassam, mais, en passant, il déposera Patebba, notre Sénégalais, à Half-Jack, à quelques kilomètres de là. A la hâte, je descends au *saloon*, je griffonne deux mots incohérens à M. Desaille, pour lui expliquer ce que sont ces papiers et ces cartes à peine enveloppés dans un journal. Le paquebot lève l'ancre... On n'attend que moi... Je griffonne, je griffonne... ça y est ! Si M. Desaille y comprend goutte, je veux être pendu. On nous jette littéralement dans notre pirogue et vogue la galère ! En me retournant, je remarque heureusement que la galère s'appelle le *Mandingo*. Heureusement, car nous n'avions pas fait 100 mètres que Quiquerez se frappe le front, s'arrache les cheveux, donne les signes du désespoir le plus violent. « Qu'est-ce qu'il y a ? — Il y a, parbleu, que nous n'avons oublié qu'une chose, c'est de donner de l'argent à Patebba. — Et c'est moi qui suis le coupable, moi qui ai oublié, moi le banquier, le secrétaire. » Justement, nous avons choisi le plus bête, le moins débrouillard de nos hommes, une espèce de brute qui ne sait pas un mot de français ! Vite, en arrivant, j'écris une lettre explicative à M. Desaille, une lettre chargée, encore plus incompréhensible

que la précédente. Si jamais notre résident débrouille cette aventure, il aura une fière chance. Et la lettre chargée arrivera-t-elle jamais, portée par son courrier noir ?

En rentrant, nous apprenons la nouvelle d'un deuil. Je devrais encadrer cette page de noir, Mamadou, — mon ordonnance sénégalais, — m'annonce, très affecté, la mort d'un de nos ânes. Pauvre bête ! c'est le transport en pirogue qui l'a tué ; il est arrivé à San-Pedro, les jarrets à vif, le dos écorché, ne tenant plus debout ; il est tombé,.. il ne s'est jamais relevé.

Quel temps, Seigneur ! Depuis l'aube, il pleut, toute la nuit il a plu. Le ciel est d'un vilain gris sombre, la mer est d'un affreux vert sale, le temps est gris !

Nous avons ce soir mangé un filet d'âne, c'est parfait, et détail singulier, sous aucun prétexte nos Sénégalais ne veulent manger du « bourricot. » Le sergent Galo-Djalo me cite un proverbe que je traduis mot à mot : « Quand noir y a manger bourricot, noir y a creve r ! »

Vendredi 8 mai.

A cinq heures et demie départ. Nous laissons à la factorerie nos bagages et nos ânes. La leçon du Cavally nous a profité ; inutile de nous encombrer de mille *impedimenta* si nous devons rebrousser chemin dans trois jours ; d'ailleurs, il sera toujours temps de revenir les chercher.

Nous emmenons un interprète polyglotte qui m'a l'air d'une perfection ; d'abord, il barre comme un vieux pilote, ce qui est très difficile avec cette longue pirogue et ce terrible courant, il est froid, obéissant, connaît à merveille la rivière... C'est bien ennuyeux que son village natal soit sur notre route, nous avons déjà perdu deux guides comme cela, qui sont restés chez eux, retenus par les charmes du foyer. Nos Sénégalais pagaient mal, ça viendra. Quiquerez leur persuade que c'est un excellent exercice qui fortifie le corps et durcit les mains ! Ils ont l'air peu convaincus. La rivière est large, très profonde, et la saison des pluies aidant, elle a un débit d'eau considérable. En mer on ressent le courant à dix kilomètres.

A dix heures, halte à Bloo pour acheter des pagaies, un schelling la pagaie, c'est cher.

A midi halte, à Dodpor. On nous refuse des poules, on nous vend seulement du manioc et du poisson fumé à la mode du pays ; nous nous figurons avoir fait un excellent repas. On repart. Pas de villages, des rizières, des marais, des côtes basses, des arbres poussés dans l'eau qui s'élancent tout droits, d'un jet, sans une

branche, à quarante mètres en l'air, supportant une tête qu'on dirait taillée par un des jardiniers du feu grand roi. De temps à autre, nous croisons quelques-uns de ces géans, arrachés par la crue des eaux, qui m'inquiètent un peu pour notre pirogue. Ils ont une manière de faire des tournans dans ce courant qui pourrait finir par nous jouer un tour. De plus en plus la rivière serpente; avec nos vingt rameurs, c'est à peine si nous aurons fait vingt-cinq kilomètres en onze heures, et je me crève les yeux dans mon Burnier, tous les 100 mètres il faut prendre une visée.

Sept heures. — Nous nous arrêtons à Emkis, charmante localité de six à huit cases, qui nous refuse même un œuf et dont les bons habitans viennent charger leurs pétoires sous notre nez, pour bien nous montrer le degré de confiance que nous leur inspirons. Quiquerez leur lâche son vocabulaire le plus... crépitant sans en rien obtenir, charmante soirée. Ce sera drôle si l'accueil de ces excellens peuples est partout aussi cordial.

Samedi 9 mai.

A cinq heures nous partons, — sans regrets, messieurs d'Emkis, — et nous arrivons pour déjeuner à Grembodé. Grembodé, c'est le village natal de notre interprète et voilà deux ans qu'il n'a revu le toit paternel... Aussi crac! il nous lâche! Même histoire, comme toujours, sa femme, son vieux père... « Paie-moi d'avance? — Combien? — Cent dollars! — Oh! adieu! » Et nous voilà repartis sans interprète. Tôt ou tard cela devait arriver; puisque personne ne parle la langue des Paīns, un jour devait venir où nous serions réduits au langage des gestes; c'est égal, je me réjouis de voir les grimaces que nous nous ferons.

Halte à Gabo. — Nous prenons quatorze boys pour pagayer avec nos hommes. La rivière devient torrent.

Arrivée à Koutou. Tout à coup, 100 mètres avant le village nos boys de Gabo sautent à l'eau sans dire gare ni merci et nous plantent là. Nous ne les avions que depuis quelques heures. Je savais qu'ils sont en guerre, les gens de Gabo, avec le village suivant, Plaoulou, mais pourquoi cette fuite?

Pourquoi? Nous l'avons su une heure après. Pendant que nous palabrions, étendus sur le dos, sous un hangar de la place, un homme de Koutou est venu nous raconter qu'il avait vu les boys, arrêtés à quelques centaines de mètres sur la rivière, en train de se partager la courroie d'une de nos sacoches. Quiquerez fait un bond, cherche sa sacoche... plus de sacoche! Nous sommes volés et durement volés, cette sacoche précieuse contenait son revolver, son carnet de voyage et... le plus triste, 1,150 francs, débris de notre

fortune monétaire ! Quiquerez est très fatigué, il continuera la route jusqu'au village suivant, je saute dans une pirogue avec mon fidèle Mamadou, et je cours à la poursuite des voleurs.

J'arrive à Gabo, sans avoir rattrapé les boys; je fais venir le roi, le palabre commence. Je lui conte l'affaire très doucement et le prie de me faire restituer la sacoche. Mon histoire l'amuse prodigieusement; ils sont là quarante noirs à hurler de joie, à s'en tordre pendant un quart d'heure. Je crois de bon goût et très diplomatique de sourire aussi et ris le moins jaune que je peux. Quand je trouve que l'accès d'hilarité a assez duré, je renouvelle ma requête en la haussant d'un ton. Nouvelle joie; c'est du délire, — moi je ne ris plus. J'intime en criant l'ordre qu'on me rende ma sacoche,.. éclat de rire homérique... c'est trop fort; j'empoigne la bûche sur laquelle je suis assis et je brise d'un coup la table qui est devant le roi; Mamadou fait un saut terrible et tombe en garde au milieu du cercle des rieurs ! Stupeur générale, personne ne rit plus, on palabre avec une gravité silencieuse presqu'à voix basse, et, après deux heures de pourparlers, de promesses, de menaces, on m'a rendu 2 francs et la courroie de la sacoche !

Le soir, j'arrive à dix heures à Plaoulou, j'y retrouve Quiquerez avec la fièvre. Il me déclare qu'il va rechercher les bagages le lendemain. Le fait est que la rivière est large, profonde, d'un courant qui fait présager une longue abondance d'eau et un cours prolongé.

Pendant que Quiquerez redescendra, je ferai un raid à pied dans la forêt le long de la rivière; j'irai jusqu'au point où la pirogue ne pourra plus passer, et là j'attendrai d'être rejoint. Le roi de Plaoulou, consulté, nous raconte qu'il a vu dans sa jeunesse deux Paîns prisonniers à Plaoulou. C'étaient de beaux hommes : ils avaient trois profondes cicatrices partant de la tempe et sillonnant les joues, ils ont expliqué que la rivière montait loin, très loin, que leur pays était là où commençait son cours et que sa source était une grande étendue d'eau, source de plusieurs autres rivières et d'une, entre autres, qui montait vers le Nord.

Comment ces Paîns qui ne parlaient pas la même langue que les noirs du fleuve ont-ils pu fournir une si longue explication topographique, je l'ignore. Mais le roi nous l'affirme, et, en somme, l'explication est très plausible. Les crues énormes du San-Pedro, qui monte ou descend d'un mètre en vingt-quatre heures, l'absence d'affluent, tout fait supposer que cette rivière sert de déversoir à quelque lagune importante. Rien d'impossible non plus à ce que cette lagune s'étende en longueur et serve de source au Cavally ou au Sassandré ou à quelque affluent de ces deux fleuves. Et enfin si cette lagune est sur un plateau un peu surélevé, pourquoi ce plateau ne ferait-il pas partie de la ligne de partage des

eaux? Le fleuve qui monte au nord, tout de suite navigable, serait alors le Bagoë, ce gros affluent du Mahel-Balevel, qui lui-même est le plus gros affluent du Niger. Hypothèses que tout cela, mais hypothèses très plausibles et qui concorderaient avec les renseignemens recueillis par le capitaine Binger. Reste à savoir quel obstacle nous opposera cette forêt, quelles chutes d'eau nous réserve le San-Pedro. Demain, je me mets en route; si je me heurte à l'impossible, je m'arrêterai, il le faudra bien; mais avec le bon courage que nous y mettons, la foi que nous avons au succès et un petit coup d'épaule de la chance, nous devons arriver!

Il pleut toujours!

Dimanche 10 mai.

Cela me fait toujours un petit effet d'écrire ce mot: « dimanche » en haut de ma page. Ce jour évoque je ne sais quel souvenir de repos, de calme qui contraste si fort avec notre vie d'aventuriers!.. Quiquerez vient de partir. En avant! Nous devons trouver encore quelques villages, trois, — je crois, — et puis nous serons chez les Païns.

C'est peu commode de marcher dans un sentier de brousse à la saison des pluies. La première condition est de savoir nager; les marigots débordent; sans s'en apercevoir, on tombe dans des trous énormes pleins d'eau croupissante. Consolons-nous, un Krouman me dit que demain nous verrons le dernier village et qu'après le sentier est fini, ce sera bien plus gai.

Un orage terrible pour terminer la journée et toujours le même refrain : la pluie. Elles ne ressemblent guère à nos pluies de France, ces averses diluviennes d'Afrique. Les gouttes d'eau, larges comme des pièces de dix sous, tombent droit, avec la force d'un grêlon, et cela dure depuis le 1er mai presque sans discontinuer, je crois même que ça augmente.

Nuit dans l'eau; j'ai bien une couverture de caoutchouc pour m'enrouler, mais contre l'humidité du sol et le déluge du ciel, c'est trop peu. Il paraît que le village de Tatoua, que nous avons traversé tout à l'heure, n'est pas assez sûr pour y coucher, et mes Kroumans se livrent à une pantomime de coups de couteau peu rassurante. Résignons-nous. Seulement, que mangerons-nous demain matin?

Lundi 11 mai.

Encore un village, — c'est le village d'Every, — même mimique qu'hier soir de la part des Kroumans qui poignardent le vide avec

rage en trépignant,.. c'est charmant, ces mœurs-là! — Je leur fais signe : et manger?.. Ils s'arrêtent autour d'un massif de palmiers nains, — de ces palmiers ou cocotiers que la liane, le manque d'air et d'espace empêchent de pousser, — et se mettent en devoir de les couper à un mètre du sol en faisant signe à mes Sénégalais de les imiter. C'est un abatage véritable; en une demi-heure, le massif est par terre. On recoupe les palmiers un mètre au-dessus de la première section, et, dans cette bûche qui reste, on trouve une moelle jaunâtre : c'est ça qu'il faut manger.

Les tirailleurs qui ont fait la guerre au Dahomey me disent que ça s'appelle de la « moelle de bambous » ou des « cœurs de bambous. » C'est, prétendent-ils, excellent en salade avec du sel, du poivre, de l'huile et du vinaigre, mais comme cela, à l'eau,.. c'est faible!

Pour changer, nuit dans l'eau et sous l'eau... Oh! sacrés principes de la saine hygiène, qui prescrivez tant de bonnes choses, que vous êtes faciles à observer!

Mardi 12 mai.

Plus de villages, plus de sentiers, où allons-nous? Nous longeons la rivière pour y voir clair, cette satanée forêt avec son dôme de 30 mètres de lianes et de verdure est plongée dans l'obscurité complète. Avec cela des marigots tous les cent pas, le reste du temps, une grande herbe, très haute, qui nous monte jusqu'à la ceinture, et, pour égayer la situation, ce charitable avertissement d'un Krouman : — « Fais, prends garde, toubab! il y a beaucoup de serpens! » — Aussi je steppe là dedans! On marche autant avec les mains qu'avec les jambes, on lâche une liane pour en prendre une autre; on bute sur des racines, on rampe à quatre pattes; c'est un curieux sport qu'une marche à travers la forêt! Dîner du 12 mai. — Menu : Cœurs de bambous, à l'eau!

Du mercredi 13 mai au samedi 16 mai.

Quatre jours de marche, tous pareils, sans incidens. Pas traces de vie humaine, aucune hutte, pas de Païns, pas de lagune, plus de rivière. Car nous l'avons abandonné, ce misérable San-Pedro. Ne s'est-il pas avisé d'avoir des cataractes! Je l'ai quitté à une chute d'eau, qui peut bien avoir $2^{m},50$ de haut. C'est là que devra s'arrêter notre grande pirogue. J'ai laissé à ce point quatre de mes hommes pour prévenir Quiquerez que je fais une petite exploration et que je reviens. Mais comment ferons-nous? pas de porteurs et 400 kilos de bagages! A moins de porter pirogue et bagages de l'autre côté de la chute, je ne sais pas comment nous continuerons.

Pour le moment, j'ignore où je suis; nous mourons de faim, mes hommes grelottent la fièvre, il faut revenir, d'autant que Quiquerez doit arriver à ma cataracte vers le 21 mai.

Du dimanche 17 mai au jeudi 21 mai.

Retour. — Retour lugubre; le moral s'en va, nous ne parlons plus, nous nous traînons sous cette pluie diluvienne, sans courage, sans forces. La route est plus facile pourtant, déjà foulée, mais nous sommes si fatigués, et puis ces nuits dans l'eau, c'est dix ans de notre vie que nous laissons là.

Le jeudi soir, tout à coup, nous entendons venir quelqu'un sous bois. Tous nous nous arrêtons avec un gros battement de cœur,.. c'est un des hommes que j'ai laissés à la chute d'eau qui vient tout ému, tout essoufflé, me conter que « le lieutenant est attaqué sur la rivière par des noirs et ne peut pas débarquer. »

Vendredi 22 mai.

Toute la nuit nous avons couru presque sans avancer; je retiendrai cette course de nuit dans la brousse sans oser parler, à tâtons. Et le lendemain, à l'aube, nous trouvons Quiquerez à terre, avec tous ses bagages débarqués, qui nous raconte qu'au moment où il tournait le dernier coude, à 200 mètres de la chute d'eau, une dizaine de noirs, absolument nus, avec des raies jaunes et vertes peintes sur tout le corps, sont apparus sur la berge, à pic en cet endroit; ils ont crié, gesticulé quelques secondes, puis ont déchargé leurs fusils, de longs fusils à pierre au bois rouge, dans la direction de la pirogue, sans toucher personne, et se sont sauvés pendant que les Sénégalais ripostaient comme des affolés, hachant la brousse de coups de fusil cinq minutes encore après leur disparition.

Quand, à force de menaces et de coups, le feu a cessé, Quiquerez a lancé ses hommes à la recherche de ces Païns, avec ordre de ramener tout ce qu'on pourrait capturer. Après deux heures de battue, les noirs sont revenus, ramenant les trois hommes que j'avais laissés là, à moitié morts de peur, et n'ayant trouvé aucune trace des cannibales.

Ils ont en effet, ces Païns, les trois cicatrices verticales qui distinguent les Bambaras du Sénégal, mais nous avons des Bambaras dans notre escorte et ils n'ont rien compris à leurs cris. — Qu'est-ce que cette peuplade? comment ces hommes apparaissent-ils et disparaissent-ils ainsi comme des diables? où vivent-ils et de quoi vivent-ils? autant de problèmes insolubles.

Pour le moment il faut agir, nous n'avons pas le choix des moyens; il faut passer la pirogue, à bras, au-dessus de cette chute, et tout de suite nous nous mettons à l'ouvrage. Tout le monde travaille, Quiquerez débroussaille à coups de hache, je fais hisser et décharger la pirogue, un homme veille sur les faisceaux et prévient un retour offensif de nos cannibales.

A quatre heures tout est prêt. La pirogue est à l'eau à cent mètres au-dessus de la chute, les bagages sont rechargés et couverts de la bâche, nous n'avons pas le temps de les attacher, il faut faire quelques kilomètres avant la nuit; les fusils sont à l'avant, roulés dans notre inutile toile de tente. J'explique aux hommes qu'il faudra souquer dur pendant les vingt premiers mètres pour rompre le courant et ne pas reculer. Quatre Kroumans de Plaoulou sont aux pagaies avec dix Sénégalais. Quiquerez est à l'avant, une gaffe à la main, je suis à l'arrière, surveillant deux boys qui gouvernent. En tout vingt-cinq personnes. Nous poussons au large et, de suite, les pagayeurs enlèvent la pirogue en poussant leur « Aï Samba » dont ils ont l'habitude de scander chaque effort.

Soudain, de la rive que nous venons de quitter, partent des hurlemens et une dizaine de coups de feu. Les deux boys qui sont auprès de moi sont atteints. L'un tombe à l'eau, la tête fracassée, l'autre a l'épaule droite broyée et pousse des cris affreux. Les quatre Kroumans sautent dans la rivière et cherchent à gagner le bord opposé. Au moment où ils y arrivent, paraissent sur la rive une cinquantaine de Païns qui, à bout portant, tuent les Kroumans dans l'eau. Les Sénégalais affolés lâchent leurs pagaies et veulent prendre leurs fusils, nous dérivons avec une vitesse incroyable. Quiquerez, debout à l'avant, se bat avec ses hommes pour les empêcher de toucher aux armes; à l'arrière, c'est un désordre affreux, les tirailleurs font un feu d'enfer sans rien vouloir écouter; impossible de faire reprendre les pagaies, deux Sénégalais sont tués. Une dernière fois nous tournons, un choc se produit, et... je n'ai plus conscience de ce qui s'est passé à partir de cet instant!

Quand je suis revenu à moi, un quart d'heure plus tard, j'étais dans un buisson sur la rive droite, à cent pas au-dessous de la chute d'eau. Mon ordonnance, Mamadou, était à côté de moi, assis philosophiquement sur le panier qui contenait presque tous nos papiers. Le brave noir m'avait sauvé d'abord, puis avait ensuite repêché ce panier auquel il savait que nous tenions tant. En voulant me relever, je m'aperçois que j'ai le bras gauche cassé avec une plaie assez profonde au-dessus du poignet, et de plus j'ai le pied droit foulé. Sur la rive en face, Quiquerez est assis sur la pirogue

qui est venue s'échouer là sur le sable du tournant; il pleure comme un enfant.

Mamadou m'expose le danger de rester seul et je gagne l'autre bord un bras autour de son cou et l'autre attaché avec un mouchoir à un manche de pagaie qui forme attelle.

Tout est perdu!

Nous n'avons plus ni un fusil, ni un vêtement, ni rien, rien... C'est navrant. Toute la soirée se passe, jusqu'à la nuit, à plonger dans ce courant sauvage pour chercher, pour sonder... rien! Quand la nuit vient, nous nous serrons les uns contre les autres, personne ne parle, il pleut plus fort que jamais. Où sont les Païns, pourquoi ne nous ont-ils pas encore attaqués? S'ils reviennent, c'en est fait de nous. Et nous sommes là, sur cet étroit banc de sable, adossés à notre pirogue renversée, l'œil fixe, essayant de pénétrer du regard cette terrible forêt, frémissant au moindre bruit!

Tout à coup Quiquerez se plaint du froid, de la fièvre. Je m'approche de lui, il est effrayant, il grelotte, il a les yeux effarés; nous le couchons sur le sable mouillé, n'ayant pas même une couverture pour l'abriter. Le délire le prend, un délire fou. Il veut marcher, et les six tirailleurs pendus après lui peuvent à peine le recoucher. Nous le massons de notre mieux, rien ne peut le réchauffer; les extrémités deviennent noires. Jamais je ne n'ai vu de fièvre algide, cette terrible fièvre pernicieuse dont on parle tant, un moment j'ai cru que c'était le choléra qu'avait Quiquerez. Peu à peu il s'est calmé, il s'est alourdi, il m'a dit encore: « Prépare-moi un peu de quinine. Ça se termine par un mal de tête épouvantable au réveil. » Et puis très doucement il s'est endormi... une heure après, il était mort!

S'il est dans l'existence des explorateurs des momens difficiles, où tout croule, où tout se brise, ceux que je viens de passer peuvent compter parmi les plus affreux.

En une soirée, j'ai perdu un camarade dont deux mois de vie et de souffrances communes avaient fait un frère pour moi; je l'ai vu mourir, sans pouvoir rien contre son mal, sans pouvoir même l'abriter de la pluie et lui tendre un verre d'eau, sans un secours religieux, sans une prière; j'ai perdu cette pacotille, notre seule fortune, que nous avions défendue avec tant de soins contre la mer, contre le sable, contre la pluie; j'ai perdu toutes mes armes, il ne nous reste que mon couteau de poche, et nous sommes entourés d'ennemis, sans défense et sans courage.

Et j'ai maintenant, groupés autour de moi par un sentiment de terreur commune, ces seize malheureux qui me restent. Ils ont

l'air d'attendre un ordre, de me demander compte de ma supériorité intellectuelle. Ils sentent que la puissance physique ne peut plus rien; ils sont là comme hébétés, assommés. Le sergent indigène calme un tirailleur qui veut se tuer. L'homme dit : « Je préfère me tuer et ne pas être torturé avant de mourir. » Et Galo-Djalo lui répond par un proverbe sénégalais d'un fatalisme si vrai, qui traduit si bien la résignation des noirs que je ne l'ai pas oublié : « Attends, il n'y a pas de choses qui ne se soient arrangées ! »

A la hâte nous avons enterré ce pauvre Paul. Nous avons creusé sa tombe avec les planches de notre pirogue, dans le sable, presque dans l'eau.

Il repose là, dans ce coin perdu de l'Afrique où sont venues échouer toutes nos espérances, au milieu de cette majestueuse et ingrate forêt que nous avions tant rêvé de traverser !

J'ai remonté mes hommes comme j'ai pu, je leur ai expliqué que notre seul salut était de gagner San-Pedro d'une traite, sans nous arrêter, que les villages de la rivière qui nous avaient si mal reçus, quand nous étions riches et bien armés, n'hésiteraient pas à faire de nous des captifs aujourd'hui que nous étions sans défense. Et nous repartons avant l'aube, les yeux sur la brousse, nous attendant sans cesse à l'attaque, nous ramons avec des planches et des branches d'arbres. A chaque tournant, avec la force du courant nous allons buter dans la broussaille. Je traîne mon malheureux bras qui enfle à vue d'œil. Un orage épouvantable nous noie de plus belle, ce n'est plus de la pluie, ce sont des paquets d'eau et le tonnerre et des éclairs. Y a-t-il une Providence?

Mardi 26 mai.

A six heures du soir, San-Pedro !

Non, jamais terre promise n'a été touchée avec une plus folle joie que cette rive hospitalière. Tout de suite j'ai couru chez mon ami, M. Hadley, il a été parfait d'obligeance, il a fait faire de grands feux pour mes hommes, en un instant ils ont été séchés, ils ont eu du manioc, du riz, un mouton, du rhum, et moi en un clin d'œil j'ai été déshabillé, rhabillé, massé, pansé, avec un bon dîner auquel j'ai fait terriblement honneur.

Mercredi 27 mai.

Repos, détente d'esprit et de corps; la réaction se fait, je suis brisé moralement et physiquement, moralement surtout, j'ai comme un endolorissement de la faculté de penser; j'essaie de re-

mettre un peu d'ordre dans ces impressions si rapides, je le puis à peine.

Le soir, je fais raccommoder ma pauvre pirogue, nous clouons, nous calfatons; avec des boîtes de conserves, du zinc, des cercles de tonneaux, quelques paquets d'étoupe goudronnée bien placés, il ne paraîtra plus rien des hachures qu'a faites à l'avant la mitraille des Païns. Je lui fais deux mâts et, avec deux ballots de soie sauvés je ne sais comment, deux grandes voiles latines, l'une jaune et l'autre rayée rouge et blanc. La pluie a estompé les rayures et j'ai des tons fondus, des dégradés du rouge au blanc qui sont d'un effet inoui!

Il faut prendre une décision, nous ne pouvons abuser plus longtemps de l'hospitalité de la factorerie.

Donc voici mon projet. J'ai cinquante schellings et cent têtes de tabac, que M. Hadley m'a donnés pour avoir mes trois ânes. Ces malheureux ânes que nous avions abandonnés là, je ne me doutais guère qu'ils deviendraient la source de notre nouvelle fortune. Évidemment, je ne suis pas un rajah avec cette fortune, mais c'est la possibilité de regagner Drewin et la maison de mon ami Zachi. Zachi me fera transporter à Fresco, chez mon autre ami Gras. Gras me conduira à Grand-Lahou, et le vapeur de la maison Verdier me ramènera à Grand-Bassam, où M. le résident Desaille nous recueillera! Pour tout cela je compte quinze jours. Demain nous partirons, un Krouman nommé Gras, qui me sert d'interprète, se charge de me recruter des pagayeurs!

Jeudi 28 mai.

Les pagayeurs discutent, ils trouvent le prix insuffisant, Gras me dit qu'ils veulent chacun une pièce d'étoffe d'avance. Je sors une pièce d'étoffe, résigné à en passer par où il faudra. La pièce n'est pas assez bonne pour ces messieurs. J'en sors une autre. Il faut aussi du tabac. Je donne du tabac, et puis... et puis ils ne partent décidément pas.

C'est comme cela? vlan! je casse une pagaie sur la figure de Gras qui veut se jeter sur moi. Mamadou le saisit à la gorge. Gras pousse un hurlement épouvantable et roule à moitié étranglé, ça va dégénérer en bagarre générale... « Au large! » Et nous voilà partis, seuls, sans Kroumans, sans barreur! Je prends un aviron de queue, je pousse des « Aï Samba » formidables, la mer est tranquille, le vent est bon, la barre n'est pas trop mauvaise, c'est qu'il ne faut pas la manquer. L'entrée est pleine de requins,.. un bon coup de pagaie, nous passerons... nous passons... nous sommes passés!

Ouf! il y a un Dieu pour les imprudens. Et avec le courant du San-Pedro, que le môle de l'entrée rejette à l'est, avec la brise qui vient toujours de l'ouest, notre bonne pirogue file comme une mouette. Je vois défiler de loin Half-Pedro, Petit-Pedro, Victory, sa rade et ses villages, et toute cette rive évoque le souvenir d'un temps plus heureux; comme je regrette ces jours de marche si durs dans le sable, mais où nous étions soutenus par l'espoir du succès!

Un gros steamer est stoppé devant Drewin. La vue du steamer arrêté à un mille de nous me suggère une idée à laquelle je n'avais pas pensé. Si nous pouvions accoster ce vapeur, s'il consentait à nous recueillir! Et nous voilà souquant de toutes nos pagaies, nous volons. Nous approchons, le cœur battant d'émotion; le steamer repart, l'hélice fait bouillonner l'eau à l'arrière, il est trop tard! Alors nous nous mettons à crier, à gesticuler, à faire des signaux avec tout ce que nous possédons. Stupéfait sans doute de voir cette étrange pirogue, plus grande que celles du pays, avec des voiles en soie et des gens si agités, le capitaine stoppe. Bonheur, l'hélice s'arrête, on me lance une corde, j'oublie mon bras, je me précipite pour grimper, et je reste pendu comme un hanneton au bout d'une ficelle, battant le flanc du bateau de mon manche de pagaie. Enfin on s'aperçoit que je ne puis monter, on me hisse, on me conduit au capitaine.

Je sais à peine l'anglais, et encore c'est de l'anglais nègre, que j'ai appris sur la côte; le capitaine, lui, ne savait pas un mot de français; eh bien! je suis persuadé que je lui ai fait un discours excessivement éloquent, et il a très bien compris! Mais aussi j'étais si ému, je tremblais en parlant comme un écolier, et puis j'avais l'air si minable avec un soulier et une espadrille, un bras avec un bâton, une chemise dix fois trop étroite, une chemise de M. Hadley, et le tout trempé par le passage de la barre.

Bref, dix minutes plus tard, la fameuse pirogue, hissée à bord avec son personnel, venait échouer sur le pont de l'*Oil-Rivers* qui reprenait sa marche vers Sierra-Leone.

Vendredi 29 mai.

Le médecin du bord m'a posé un appareil silicaté, il m'a déclaré que ce ne pouvait être qu'un coup de fusil qui m'avait cassé le bras; il m'a bandé le pied et je suis maintenant étendu sur le pont, condamné à l'immobilité. Il y a huit passagers à bord, dont un officier anglais, qui parle un peu le français et très bien l'allemand. C'est mon interprète ordinaire. Ces gens-là viennent me regarder

comme une bête curieuse; ils sont persuadés avoir repêché Robinson Crusoé.

Quel repos d'esprit de n'avoir plus cette quotidienne responsabilité de vingt-cinq existences! Plus de vivres à assurer, de campemens à dessiner, de visées à prendre; plus de palabres, plus de « cœurs de bambous, » et pourtant de ces jours de misère aujourd'hui finis je regrette quelque chose, je ne sais quoi au juste; peut-être bien est-ce la liberté, l'initiative, l'activité. Je reprends la vie tranquille... comme elle me paraît vide et inutile après ces deux mois!

Le surlendemain 1er juin, le steamer l'*Oil-Rivers* me déposait à Sierra-Leone, et juste un mois plus tard, le 1er juillet, après avoir revu Konakry, Sainte-Marie de Bathurst, Dakar et Lisbonne, je rentrais à Paris.

Et maintenant que ce récit est terminé, il me reste un souhait à émettre et un devoir à remplir.

On ne croit plus beaucoup à l'enthousiasme de la jeunesse aujourd'hui, et je me souviens que lors de notre départ ceux qui ne nous ont pas traités de fous se demandaient quel crime nous allions cacher si loin.

Pourtant, quoi de plus tentant que le but qu'on nous proposait? Aller faire du même coup une exploration et une conquête; découvrir un coin inconnu dans ce vieux monde si fouillé et faire de ce coin une terre française, réaliser à vingt-trois ans ce que d'autres rêvent toute leur vie de faire, sans jamais l'exécuter! Qui donc eût décliné pareille offre? Pour moi, j'ai voué une profonde reconnaissance à ceux qui me l'ont proposé.

Et nous sommes partis, sans vouloir entendre les fâcheux présages, confians dans la chance qui aime les audacieux et ne nous avait jamais trahis, confians dans nos santés, avec une inébranlable foi au succès. Or, le destin a voulu que les prophètes de malheur eussent raison; en route, en plein espoir, tout s'est brisé. A qui la faute? A l'impossible qui est venu se mettre en travers de notre route; à nous qui avons voulu le franchir.

Je reviens seul; le souhait que je voulais émettre, c'est qu'il se rencontre quelque autre occasion pour moi, car en cette expédition je n'ai été que l'auxiliaire: s'il y a quelque mérite au résultat de notre mission, il revient tout entier à celui qui en fut le chef, à ce pauvre Paul Quiquerez. Il a payé de sa vie ce dernier hommage que je lui rends.

C'était là le devoir que j'avais à remplir.

R. de Segonzac.

LA

MADONE DE BUSOWISKA

MŒURS HOUTSOULES.

I.

Nasta, la messagère de la poste, ne cessait de pleurer son petit Wasylek. Pour la consoler, le pope, l'ayant un jour rencontrée sur la grand'route, comme elle faisait son service entre le village de Spas et celui de Smolnica, s'avisa de lui dire : « A quoi bon pleurer, Nasta, ton fils est certainement, à présent, un chérubin au ciel ! »

Un chérubin ! jamais de sa vie Nasta n'avait entendu parler d'un être semblable, et cette parole, loin de la calmer, l'avait au contraire étrangement troublée. Il y avait déjà un an que son petit Wasylek était mort, un an que, par une tourmente de neige, le vieux Daniel avait porté au cimetière l'étroit cercueil recouvert de papier à fleurs, soigneusement abrité sous sa touloupe de peau de mouton.

Durant toute la semaine, la pauvre femme rumina la phrase du pope, mais le dimanche suivant, étant entrée par hasard dans une église latine, placée sur sa route, elle tomba justement au moment du sermon. Le prédicateur parlait de la majesté divine, des milices célestes, et des légions d'anges et de chérubins qui

entouraient le trône du Tout-Puissant. Nasta but ardemment ces paroles, et il lui semblait, en écoutant ce prêtre, entendre quelqu'un qui aurait causé la veille avec son Wasylek.

Elle s'éloigna la tête et les oreilles remplies de ces merveilles, et tout en se dirigeant vers le village de Spas, elle essayait péniblement d'enfiler une à une les paroles du prêtre, comme les perles d'un rosaire, mais de minute en minute, le fil débile de sa pensée se rompait, et, une à une, allaient s'éparpillant sur la grand'route, les paroles sacrées, si bien que de tous les grains de son chapelet il ne resta bientôt plus à Nasta qu'une seule phrase persistante, et c'était : « la milice céleste. »

Un grand trouble envahit alors le cœur de l'humble paysanne : le bon Dieu possédait donc, lui aussi, tout comme l'empereur d'Autriche, un service militaire! et c'est dans cette armée que Wasylek était engagé, en qualité de chérubin!.. Or, Nasta avait beaucoup entendu parler de ce qui se passait au régiment, elle avait écouté la lecture de bien des lettres de soldats, et c'était toujours la même chanson, tous demandaient de l'argent, tous se plaignaient du capitaine trop sévère ou du caporal si dur!

Tout cela l'effrayait extrêmement. Jusqu'à présent, elle s'était contentée de pleurer la perte de son Wasylek, faudrait-il donc désormais s'inquiéter encore du sort de ce pauvre enfant, engagé dans les milices célestes?.. Car... au régiment, de deux choses l'une, ou bien il était maltraité, et le devoir de sa mère était à tout prix de lui venir en aide, ou bien il était malheureux, et il fallait tâcher d'améliorer son sort. Et le cœur de la pauvre mère se torturait à l'idée des tourmens encourus peut-être là-haut par cet enfant que les peines terrestres ne pouvaient plus atteindre!..

Ah! si elle l'eût osé, comme elle serait retournée de ce pas trouver à son presbytère le prédicateur latin, et lui eût demandé ce que c'était au juste que cette milice, et ces neuf chœurs d'archanges dont il avait parlé tantôt. Un homme d'église connaît toutes ces choses... et qui sait?.. il lui dirait peut-être dans quel chœur, ou plutôt dans quel bataillon Wasylek était engagé. Mais comment une pauvre femme de sa condition aurait-elle eu l'audace d'aller interroger un prêtre, et un prêtre latin encore? Du reste, elle était en retard, jamais elle n'arriverait à l'heure habituelle à Spas, et M. Krzespel, l'inspecteur des domaines, attendait ses journaux depuis longtemps et s'impatientait déjà sans doute.

Nasta faisait journellement à pied le service de facteur, entre le village de Spas et le bureau de poste situé à Smolnica, elle distribuait ensuite le courrier à M. l'inspecteur d'abord, puis aux juifs des cabarets, aux petites gens des hameaux environnans qu ne pouvaient envoyer eux-mêmes à la poste, et enfin l'été, aux étrangers qui

venaient en villégiature dans les montagnes. Il y avait déjà plus de dix ans que la pauvre femme, devenue veuve, avait remplacé son mari dans ces fonctions.

Elle s'était mariée sur le tard, et deux ans à peine après la naissance de son petit Wasylek, son mari était mort subitement, ne lui laissant rien qu'une cabane dont le toit de chaume s'effondrait, et un lambeau de jardin pierreux où coulait une source ombragée d'un poirier, si vieux qu'il y avait beau temps qu'il ne portait plus de fruits.

La tâche de Nasta consistait à courir chaque jour à la poste pour en rapporter le courrier. Cette rude corvée lui était payée deux florins d'Autriche, par mois, c'est-à-dire cinq francs à peu près! Elle quittait sa maison dès l'aube, mettait deux heures pour aller et autant pour revenir, et travaillait aux champs le reste du jour. L'été, tout cela était facile, les journées étaient longues et elle pouvait être rentrée bien avant midi; mais l'hiver, par les grandes gelées, c'était dur, la poste était en retard, et il fallait souvent se frayer un passage à travers des amoncellemens de neige, car, de ce côté-là des Carpathes, l'hiver est très rigoureux. Mais tant que l'enfant avait vécu, qu'importaient à Nasta la rigueur de l'hiver et les dures corvées!

Un jour, une épidémie terrible s'était abattue sur les enfans du village, leur gorge enflait, et deux jours après, ils n'existaient plus, si bien que dans la paroisse de Busowiska, autant d'enfans de douze ans, autant de petits tertres au cimetière, bêchés par le vieil Arsène. Un an juste, à pareille époque, Nasta revenait de ses courses quotidiennes, quand, parvenue au pied de la montagne, où le gamin avait coutume de l'attendre en paissant ses brebis, elle ne l'y trouva pas. Un horrible pressentiment l'étreignit à la gorge, et comme une folle, elle courut à sa cabane. Wasylek était là, en effet, couché sur le poêle de maçonnerie, enveloppé de la vieille touloupe de son père. Ses yeux ronds étaient tout grands ouverts, et il regardait fixement d'un air très étonné les solives du plafond, sans doute, afin le surlendemain de n'avoir plus à s'étonner de rien... Jusqu'à cette heure noire, Nasta n'avait rien envié à personne, elle se sentait heureuse comme une souveraine, sa cabane, sombre et effondrée, lui faisait l'effet d'un palais superbe, le vieux poirier était un verger riant, et la source une douce musique qui ne cessait de chanter; mais dès l'instant où Wasylek fut couché au cimetière, le soleil s'obscurcit pour la pauvre femme, sa misérable cabane lui apparut désolée, son verger aride... et sa source murmurante se transforma en plainte si lamentable, que souvent, la nuit, elle avait envie de l'aller détourner, afin de ne plus entendre son perpétuel sanglot.

Tout avait changé d'aspect pour elle, jusqu'à ses courses à la poste, qui maintenant paraissaient s'allonger indéfiniment comme de traîtreux reptiles. Elles étaient gaies pourtant, les grandes routes, et animées, toujours sillonnées de chariots, de *briskas*, amenant des gens de tous les coins du monde, des Beskides, des Carpathes et même de Turquie.

Jadis, dans le bon temps, alors que les promenades de Nasta l'entraînaient parfois au-delà de la montagne d'Horkawieczrka, elle trouvait toujours à son retour, embusquée parmi les genévriers sauvages, une petite ombre qu'on eût prise pour une menue motte de terre. Et la petite ombre glissait comme un feu follet, entre les branches, se faufilait sous la verdure, ou derrière les gerbes de blé, pour reparaître soudain au tournant du chemin... c'était Wasylek! Il avait la tête coiffée d'un vaste chapeau de paille noirâtre en forme de toit, les épaules enveloppées d'une grossière toile de chanvre rattachée sur la poitrine à l'aide d'un petit bâton sans écorce, et il tenait à la main un fouet trois fois plus haut que lui, si bien qu'à le voir ainsi, on l'eût vraiment pris pour un de ces mannequins de chanvre qu'on place comme épouvantail sur les cerisiers. Seulement, ce petit paquet avait deux grands yeux noirs qui étincelaient comme de vivantes braises!

Aussitôt que Nasta apercevait le cher gamin, elle ouvrait vite son sac, qui était toujours bourré, soit de beaux craquelins de froment, soit d'appétissantes brioches dorées. Maintenant, hélas! le printemps reverdissait de nouveau, mais elle n'était plus là, au détour de la route, la petite figure grise,.. si grise, que lorsqu'elle se couchait en travers des champs labourés, un lièvre endormi dans le sillon eût été plus facile à reconnaître. Hélas!.. la terre, l'impitoyable terre avait englouti le pauvret qui lui ressemblait si fort!

Mais à dater du jour où l'idée que Wasylek était enrôlé parmi les chérubins du paradis eût pénétré dans le cerveau de la pauvre femme, elle cessa d'être seule. Maintenant, dans ses courses de chaque jour, cette unique pensée la suivait pas à pas, comme l'ombre de Wasylek, et désormais la vie ne lui paraissait plus indifférente. Si seulement elle avait pu s'informer de ce que faisait là-haut son garçon dans les neuf chœurs de la milice céleste!.. Mais comment l'apprendre? Comment franchir la voûte immense?

Cette pensée remplissait si complètement son étroit cerveau qu'il n'y avait plus place à présent pour autre chose.

Comme elle n'était ni éloquente, ni hardie, il lui était difficile d'interroger les gens.

Un jour, pourtant, elle essaya de causer avec l'organiste de l'église latine.

— Que faut-il que je fasse pour que mon Wasylek ne soit pas un orphelin abandonné, là-haut?.. lui demanda-t-elle d'une voix mystérieuse en poussant un profond soupir.

L'organiste, qui se considérait comme un homme d'église, la regarda d'un air de grande commisération, puis examina pendant quelques instans les tiges vernies de ses bottes qui reluisaient comme celles du révérend chanoine, et lui répondit :

— Wasylek ne cessera d'être orphelin, là-haut, que le jour où vous mourrez!

Cette réponse était si terriblement logique que Nasta en demeura bouche close. Quand elle mourrait!.. Mais sait-on quand on meurt?.. et d'ici-là, fallait-il laisser languir cet enfant?.. Onufry, le cocher du monastère des Basiliens, qui avait blanchi au service des vénérables moines, lui donnerait peut-être un bon conseil, elle essaya donc de le guetter sur la route quand il traversait la forêt dans sa briska.

C'était un homme taciturne, il l'écouta débiter son chapelet sans broncher, et quand elle eut fini, il fixa un instant les yeux sur le sac de cuir qu'elle portait en bandoulière, retira lentement sa pipe de sa bouche, et, lui montrant le ciel de son grand doigt maigre, il dit avec un accent grave, mêlé d'un peu d'ironie :

— Ah bah!.. si on pouvait inventer une poste pour le paradis!..

Puis, très satisfait de cette laconique réponse, il remit sa pipe entre ses dents et serra les lèvres, comme pour bien indiquer qu'on ne lui arracherait plus une parole aujourd'hui.

— Ah!.. s'il y avait une poste pour le paradis, — répétait Nasta, en le regardant s'éloigner sous la grande voûte de verdure,.. mais puisqu'il n'y en avait pas...

Il n'existait à Busowiska ni église latine, ni *cerkiew* grecque-uniate. Les habitans vivaient donc, comme dans beaucoup de villages des Carpathes, sans protection, ni enseignement religieux. Cela explique l'obscurité qui régnait dans les idées de la pauvre Nasta et son étrange compréhension des choses sacrées. Aux jours de grande fête, tous les villageois se rendaient processionnellement à l'église de Tersow, qui était la paroisse uniate la plus rapprochée. Nasta avait coutume de n'y aller qu'une seule fois l'an, le vendredi saint, pour se prosterner devant l'icone, et faire bénir ses brioches et ses œufs de Pâques, mais depuis la mort de son fils elle n'y était point allée. A quoi bon, puisqu'il n'y avait maintenant plus personne à la maison pour manger les gâteaux et les œufs bénits?.. Et quant à dire une prière,.. son cœur eût éclaté sur ses lèvres!

Aujourd'hui cependant que ses idées avaient pris une direction nouvelle, elle éprouvait le besoin d'entrer dans une église. Sans

doute elle y entendrait prêcher, et qui sait si dans son sermon le pope Tarczanin ne glisserait pas quelques paroles au sujet des chérubins et des archanges, comme l'avait fait, l'autre jour, le prêtre latin.

Mais le bon pope ne souffla pas un mot des milices célestes, il se contenta de parler de la prière et de sa toute-puissance, il dit que c'était la grande consolation des malheureux et le refuge des âmes souffrantes, que la prière rapprochait du ciel, enfin qu'elle était comme une *poste* entre la terre et le paradis. Pendant toute la première partie du sermon, Nasta n'avait pas très bien compris ce qui se disait, elle se contentait de se frapper sans interruption la poitrine de toutes ses forces, en poussant de profonds soupirs, mêlés d'éjaculations douloureuses, ainsi que le faisaient tous ceux qui l'entouraient, — car, sans cela, le sermon n'aurait aucun efficacité pour l'âme. Mais aux dernières paroles que prononça le prêtre, elle sortit brusquement de l'engourdissement mystique où elle était plongée, — cessa de se frapper la poitrine, et, les yeux fixés sur le prêtre, elle écouta.

Une poste entre la terre et le paradis! il en existait donc une... et Onufry se trompait! Seulement... pour se servir de cette poste... il fallait savoir prier, et la pauvre Nasta ignorait cet art... c'est à peine si elle pouvait réciter la moitié d'un *pater*, et quant au *credo*, elle n'en connaissait pas le premier mot... Et puis, du reste, dans ce lambeau de prière qu'elle savait par cœur, il n'y avait pas un seul mot à propos de Wasylek, alors... à quoi cela pouvait-il lui servir!... Car s'il est vrai qu'une prière doit être une lettre pour le ciel, il faut au moins qu'on y parle clairement de celui à qui on l'envoie... de même que quand on écrit, on met l'adresse sur la lettre... Or, Nasta ne savait pas plus écrire qu'elle ne savait prier. Elle devait donc trouver quelqu'un qui le fît pour elle!..

Quand un homme de Busowiska voulait écrire à son fils au régiment, il allait en ville trouver un certain Motylewicz, écrivain de son métier... Motylewicz prenait de l'argent pour sa peine, mais ce n'était pas assez, il fallait encore acheter à la poste le timbre de l'empereur, car sans cela,.. rien... Et puis... qu'est-ce qu'une lettre, quand elle est vide?.. Le nommé Dymitry, dont le fils était au régiment, avait vendu sa génisse pour lui envoyer de l'argent!.. et la vieille Jawdocha avait été mettre en gage jusqu'au dernier rang de son collier de corail chez la juive Bajnysza,.. — celle qui vend du beurre... — pour envoyer un peu d'argent à son garçon, campé là-bas, en Hongrie, au-delà des eaux et des monts... Pourquoi, elle, Nasta, voudrait-elle avoir tout cela pour rien?.. Elle était pauvre, et il n'y avait rien à y changer... mais on sait bien que ce qui coûte, coûte, et que dans ce monde on n'a rien pour rien!..

A dater de ce moment, on ne rencontrait plus Nasta que la tête

baissée, les yeux fixes, le front contracté comme par une effrayante tension d'esprit. Et dans sa pauvre cervelle, c'était un chaos indescriptible où se heurtaient mille choses disparates : les chérubins du paradis, l'organiste aux tiges de bottes vernies, Onufry le cocher, le pope de Tersow, la poste, l'écrivain public, les coraux de Jawdocha et la génisse de Dymitry... Et néanmoins, dans cette pensée obscure et plus d'à moitié païenne, une lueur divine se frayait lentement un passage. Peu à peu, à travers le dédale enchevêtré de ses bizarres raisonnemens, elle était arrivée d'abord à maîtriser sa douleur, et ensuite, avec cette intuition merveilleuse des mères, à concevoir la plus sublime, la plus admirable de toutes les vertus chrétiennes, le sacrifice!..

A tout prix, il fallait qu'elle fît un sacrifice pour Wasylek. Le sacrifice de quelque chose qui lui était nécessaire, indispensable... un sacrifice fait de toutes ses misères ici-bas, de ses faims inassouvies, de ses nuits sans sommeil, de ses courses accablantes sous le soleil torride ou les morsures cruelles du vent et des gelées d'hiver. Il fallait ensuite transformer cette faim, ces insomnies, cette sueur, le sang de ces blessures, en cette chose insaisissable et si dure à gagner... en argent! Quelle offrande est plus précieuse que l'argent, la *cristallisation* des misères du peuple!... Nasta le savait bien!... Que de fois n'en avait-elle pas vu pleurer, des gens, longtemps, désespérément, et toujours pour quelle cause, sinon pour le manque de ce maudit argent! Un certain Seneta, du hameau voisin, avait eu bien des malheurs, son fils emmené au régiment, sa femme morte peu après... il avait tout supporté... mais quand on lui avait volé ses épargnes, péniblement amassées pour payer le juif Wolf, il s'était retiré dans un coin de sa cabane... et pendu de désespoir. Tout était dur dans la vie, mais gagner de l'argent, c'était le plus dur!

Donc, pour donner un corps à son rêve, Nasta en arriva à ce résultat positif, qu'il fallait posséder *beaucoup* d'argent. Seulement ce mot *beaucoup* se présentait encore à elle-même comme quelque chose d'informe et de très vague... A combien cela pouvait-il bien s'élever, *beaucoup* d'argent?... Il lui semblait que ce devait commencer évidemment à partir du moment où l'on ne compte plus par monnaie de cuivre ou de papier, mais par luisantes pièces d'or. Il faudrait donc qu'elle amassât beaucoup, beaucoup d'argent, tant et tant... qu'il finirait bien par y en avoir assez!

II.

Ce jour-là, une ère nouvelle commença pour Nasta, le monde reprit son éclat, et si la sérénité ne lui était pas complè-

tement revenue, du moins marchait-elle vers un but précis qui était : épargner de l'argent! — Jusqu'ici elle avait ignoré le vice de la cupidité, mais à présent la vue de l'argent allumait une flamme dans ses yeux pâles, et lorsqu'elle tenait entre ses doigts maigres quelques menues pièces de cuivre malpropres, elle croyait voir scintiller toutes les étoiles du firmament. Sa parcimonie tenait du prodige, elle en arrivait à ne plus même entamer les deux pauvres florins de gages qu'on lui payait chaque mois. Et elle se refusait jusqu'au sel, cet unique condiment du pauvre, ne se nourrissant que de fades galettes d'avoine, de pommes de terre cuites à l'eau, et se désaltérant à la source de son jardin, car le lait même était devenu un luxe pour elle.

A peine revenue de ses dures courses quotidiennes, elle allait, pour un morceau de pain, se louer aux champs des voisins, travaillait comme une bête de somme, et pourvu qu'elle ne chômât point, elle était satisfaite. Quant à ses nuits, elle les passait en partie à filer du chanvre. Son avidité à se procurer de l'argent par tous les moyens possibles était telle qu'un jour la vieille Nakoneczka, une mendiante de profession, l'aperçut qui tendait impudemment la main aux passans, sur la grand'route!.. Ceci dépassait la mesure, à la fin!.. La vieille, le bâton levé, s'élança vers cette éhontée,.. cette lâche intrigante qui avait le front de venir, au grand jour, voler le pain des honnêtes mendians. Elle,.. une employée de l'État?

— Que je t'y attrape encore, coquine! s'écria la vieille suffoquée d'indignation,.. et je t'écraserai la tête à coups de pierre comme à une chienne!

Mais sournoisement Nasta s'était esquivée pour aller tendre la main un peu plus loin.

Après plusieurs mois d'efforts il lui sembla enfin qu'elle pouvait songer à l'emploi de son argent. Pendant ce temps, elle avait eu le loisir d'apprendre de quelle façon on témoigne aux morts le souvenir et le respect qu'on leur porte : c'était, lui avait-on dit, en récitant des prières, en faisant dire des messes à leur intention ou en distribuant des aumônes :

— C'est une bonne œuvre que de donner aux pauvres, avait dit le pope Tarczanin. — Aux pauvres!.. et qui donc plus que Nasta était pauvre, à Busowiska?.. Certes, ce n'était même pas la mendiante Nakoneczka, qui avait voulu lui écraser la tête à coups de pierre comme à une chienne; mais en admettant qu'elle allât porter toute son aumône à cette Nakoneczka, qui est-ce qui en profiterait? Nakoneczka et non point Wasylek, et puisqu'elle voulait au contraire que ce fût Wasylek tout seul qui en bénéficiât!..

Une messe valait beaucoup mieux sans doute,.. seulement, cela

ne durait pas assez longtemps. A peine le prêtre était-il monté à l'autel qu'il était déjà redescendu... C'était court et cher, et Nasta voulait absolument inventer quelque chose qui priât toujours vers Wasylek, et pour Wasylek. — Elle se rappela alors que la Kuniskowa, une grande richarde des environs, ayant vu mourir tous ses enfans les uns après les autres, avait imaginé de faire bâtir une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge... — Quelque temps après il lui était né un fils bien portant, qui poussait comme un chêne et la Kuniskowa avait été nommée *fondatorka* (fondatrice) de la paroisse. Nasta ne prononçait ce mot qu'avec un respect mêlé d'admiration jalouse.

Oui,.. c'était *fondatorka* qu'elle briguait de devenir, pour la gloire de son Wasylek... Une chapelle,.. il ne fallait pas y songer,.. mais ne pouvait-elle *fonder* une statue !.. Une statue qui serait justement ce *quelque chose* priant sans interruption le jour et la nuit pour son Wasylek, car ce serait une prière de pierre, sans compter que tous ceux qui passeraient devant salueraient, se signeraient, pousseraient des soupirs vers le bon Dieu, et tous ces saluts, toutes ces prières, tous ces soupirs iraient naturellement grossir le trésor de Wasylek. Quelle aubaine ! Ce serait à peu près dans le genre de la barrière où se tient le juif Mendel. Tous les chariots qui vont au marché passent devant, paient un droit de passage, et Mendel prend et empile, empile... oui, cette idée était admirable !

Dès lors, Nasta se mit à examiner minutieusement les statues ou autres manifestations pieuses qui se dressaient sur la grand'route. Ici, c'était une gigantesque croix vide dont les longs bras se dressaient vers le ciel, là une minuscule chapelle devant laquelle la flamme d'une veilleuse vacillait. Plus loin, un grand saint Nicolas barbu coiffé d'une mitre ou bien un saint Jean Népomucène en surplis blanc et en barrette noire. Mais ce qui la frappa davantage, c'était un saint Michel ailé de grandeur naturelle, revêtu d'un casque et d'une cuirasse comme un chevalier romain, qui regardait flegmatiquement un dragon, la gueule béante, effondré à ses pieds. Cette statue était très considérée dans le pays, et Nasta, ayant interrogé le sacristain, avait appris qu'une fois l'an, Dyk le forgeron était chargé de veiller aux éperons du grand saint, *chef des bataillons célestes*, avait-il ajouté.

Certes, de toutes les statues placées sur la route, c'était celle du vaillant archange qui offrait le plus d'affinité avec Wasylek. Quelle gloire d'élever une figure pareille au pied de cette même montagne, où apparaissait jadis la figure aimée de son enfant ! Mais le difficile était d'apprendre où se fabriquaient des statues pareilles !.. Jamais Nasta n'avait vu ses voisins faire de ces acquisitions-là, jamais non plus, sur aucune foire ni aucun marché,

elle n'avait aperçu des objets de cette espèce... Une circonstance inattendue lui procura les éclaircissemens qu'elle souhaitait.

III.

Si la paroisse de Busowiska était privée d'église, c'est qu'un incendie avait détruit quelques années auparavant celle qui existait. Et malgré les fréquentes admonitions de l'autorité, la commune, redoutant les frais énormes qu'occasionnerait une nouvelle bâtisse, s'obstinait à ne point la reconstruire. Et puis, à quoi bon?.. était-il donc si difficile d'aller trouver le bon Dieu chez ses voisins?

Le maire, pour avoir osé élever la voix un peu haut à ce propos, avait failli être mis à la porte, et ses concitoyens, le voyant maté, se frottaient les mains, persuadés qu'ils avaient gagné leur procès, quand un beau jour, au milieu d'une séance communale, on vit arriver inopinément le doyen du diocèse, accompagné du pope Tarczanin et de son sacristain.

Le doyen commença par haranguer les paysans sur la gravité d'un pareil état de choses. Persévérer dans une voie semblable était une honte pour la commune, un outrage pour la paroisse, un péché grave pour toutes les consciences! Aussi Monseigneur l'évêque était-il si courroucé contre la commune de Busowiska qu'il la citait comme la plus abandonnée de tout son troupeau et prédisait qu'elle ressemblerait bientôt à l'arbre stérile de l'Écriture qui ne produisait que des feuilles et était bon à être coupé et jeté au feu.

La commune écouta cette allocution avec stupeur, mais la menace d'être traitée comme l'arbre stérile de la parabole l'impressionna surtout. Dix incendies s'étaient déclarés chez des cultivateurs de Busowiska l'an dernier, et, cette année-ci, il y en avait déjà eu quatre... Évidemment, il devait y avoir quelque chose de vrai dans ce que disait le doyen!..

Ce petit discours était à peine terminé qu'on entendit une trépidation sur les pavés de la grand'route, et, au milieu d'un nuage de poussière, on vit apparaître la casquette impériale et les trois étoiles d'or du collet brodé de M. Krzespel, l'inspecteur des domaines, qui arrivait dans son cabriolet jaune.

Les paysans lui firent respectueusement place, et il se mit tout de suite à leur parler de cette voix éclatante qu'il avait coutume de prendre dans les circonstances graves, répétant plus souvent encore les « hum! hum! » dont il avait l'habitude d'émailler sa parole quand il s'animait.

— Oui, hum! hum! s'écria-t-il, je me rallie complètement à ce que votre honorable doyen a dû vous dire au sujet de l'église,.. hum! hum... Du reste, tout cela est déjà rédigé sous seing gou-

vernemental!.. C'est écrit et signé... Il n'y a donc plus moyen de reculer, hum! hum!.. En conséquence, la commune est tenue de rebâtir sa cerkiew,.. hum! hum!.. que cela lui plaise ou non!.. Et moi,.. inspecteur des domaines de l'État, je suis arrivé en personne pour vous en informer!..

Puis, comme les auditeurs ahuris ne soufflaient mot, il ajouta, d'un ton plus radouci, que sa gracieuse majesté daignait permettre que l'on prît, dans les forêts du domaine, le bois de construction nécessaire. Il était donc urgent qu'un comité se formât au plus tôt pour constituer la fabrique.

Les échevins, tout décontenancés, se regardaient à la dérobée. Ils sentaient bien qu'il n'y avait pas à résister, l'ordre était donné,.. écrit,.. signé... L'évêque, le doyen, l'inspecteur, ordonnaient, il n'y avait plus qu'à obéir.

Mais ce qui, insensiblement, achevait de les convaincre, c'était l'assurance que l'empereur fournirait le matériel de construction.

— *Hodi! hodi!* murmurèrent-ils en se résignant. Nous la rebâtirons!..

Quelques jours se passèrent. Les premiers momens de confusion s'étaient à peine dissipés que déjà la commune voulait s'attribuer seule le mérite de cette décision, et elle se vantait même de la fermeté avec laquelle elle avait spontanément consenti à ce sacrifice. Oui, la reconstruction de cette *cerkiew* était un devoir d'utilité publique. Poussés par un zèle exagéré, quelques fanfarons prétendirent même que ce n'était pas en bois qu'il fallait rebâtir l'église, mais en briques solides!.. que la coupole devait être surmontée d'une croix dorée, qu'enfin, pour les peintures de l'intérieur, il faudrait engager un artiste de premier ordre!..

Tout cela était bel et bon; mais M. l'inspecteur avait promis de donner du bois, et non pas des briques!.. Cette sage réflexion modéra un peu l'ardeur de ces ambitieux.

La cerkiew serait donc en bois, soit!.. Seulement on choisirait pour la construire le meilleur maître charpentier qui existât à quarante lieues à la ronde. Aussitôt une nouvelle discussion s'éleva au sein de la commune. Les uns proposaient un nommé Karchut, celui qui avait bâti la cerkiew de Strylka, tandis que les autres prétendaient qu'il y en avait un bien plus fameux encore, célèbre même dans le pays entier, depuis Boryni jusqu'à Drohobycz : c'était Klymaszko, le grand, l'unique Klymaszko!.. Ne se rappelait-on pas qu'il avait construit les églises de H.., de K.., de Z.., et, par-dessus tout, la *cerkiew* de Rozlucz, si belle, qu'elle avait été jugée digne d'être *imprimée* dans les gazettes!..

Un monsieur de Lemberg était venu, il l'avait *écrite* tout en-

tière sur du papier, et puis... il l'avait *imprimée*. C'était le sacristain lui-même qui l'avait dit.

Ah! ce Klymaszko!.. il n'avait pas son pareil dans le pays.

Zubek, le menuisier, le connaissait bien, car il avait jadis travaillé avec lui à la fabrique de Rozlucz. C'était un grand original qui ne faisait rien comme tout le monde. Ainsi, quand on lui proposait de bâtir une nouvelle cerkiew, il s'en allait dans son verger, planté de cerisiers. Là il s'étendait dans l'herbe, les bras croisés, regardait le ciel bleu, et, tandis qu'il l'examinait, voilà la cerkiew qui grandissait, grandissait devant ses yeux, solive par solive, tourelle par tourelle, jusqu'à la pointe de la coupole finale. Il restait couché comme cela une heure durant; et, quand enfin il se levait, il avait la cerkiew tout entière dans son cerveau!

Alors il prenait un papier et un morceau de craie rouge,.. *écrivait* des lignes et des lignes... les unes par-dessus les autres... et son plan était fait. Seulement il ne fallait pas lui parler d'églises bâties en briques, il entrait en fureur.

— Si vous voulez faire des murs, disait-il aux gens, vous n'avez pas besoin de mes services!.. Je ne suis pas un maçon, moi!.. Je suis un bonhomme du temps passé, et je dis qu'une église de paysans doit être construite en bois, parce que c'est le matériel qui plaît le plus au Seigneur... Une forêt parle!.. elle prie le bon Dieu tout aussi bien que les hommes... Est-ce que vous ne savez pas cela?.. Et au printemps, quand elle se couvre de verdure, elle embaume tout alentour, et les oiseaux chantent dans ses branches les louanges du Créateur! Voilà de quel matériel on bâtit un saint temple!.. Mais des briques!.. des briques cuites avec de la boue et de l'eau!.. fi donc!.. Allez! allez! faites des murs à votre aise.

Quand le menuisier Zubek eut fini de parler, la commune, tout à fait électrisée par son éloquence, vota à l'unanimité l'envoi d'une députation au célèbre Klymaszko, avec mission de lui commander une cerkiew toute pareille à celle qui avait été « imprimée » dans les gazettes.

Le surlendemain, le grand maître charpentier arriva à Busowiska. Et, bien qu'il eût commencé par dire aux émissaires qu'il ne voulait pas entreprendre un si grand travail, parce qu'il se faisait vieux et qu'il était malade, néanmoins il finit par accepter la direction de la besogne.

Klymaszko était un petit vieillard; il portait un costume mi-paysan, mi-bourgeois, composé d'une grande capote de drap à revers et à brandebourgs, et de hautes bottes à tiges qui remplaçaient les sandales en usage dans le pays. Ses moustaches étaient taillées en brosse, et ses longs cheveux, d'un blanc de neige,

s'échappaient en épais flocons d'un vaste chapeau à bords largement relevés, comme en portent les montagnards des Carpathes. Cette tenue lui donnait un aspect à la fois respectable et patriarcal. Il était maigre et sec comme un échalas, avait les traits fins, et ses yeux, très bleus, pétillaient de malice.

Il commença par examiner l'emplacement de l'église brûlée, le trouva excellent. C'était un endroit spacieux, plat comme la main, entouré de tilleuls séculaires, et qui dominait le village.

Klymaszko prit longuement toutes ses mesures à l'aide d'une corde, crayonna sur un petit carnet, planta une grande quantité de petits pieux.

— Bien prendre les mesures, tout est là, disait-il au maire Sennyson. Sans bonne mesure, rien de bon ici-bas.

Il défendit ensuite formellement qu'on touchât à son ouvrage, donna diverses instructions à propos du matériel, et, après avoir bu un coup d'eau-de-vie, s'en retourna chez lui.

Dès cette minute solennelle, il sembla aux habitans de Busowiska que la construction du bâtiment était commencée. Le terrain vide, entouré de ces mystérieux petits pieux, reçut immédiatement la pompeuse dénomination d'*édifice*, et dès lors chaque habitant de Busowiska se crut en devoir, au moins une fois par jour, d'aller examiner *l'édifice*, de sorte qu'à toute heure de la matinée ou de l'après-midi on pouvait voir flâner aux alentours des hommes, la pipe à la bouche, des femmes, le nez en l'air, et jusqu'à des oies étonnées, qui, ayant pris depuis longtemps l'habitude de venir becqueter l'herbe en cet endroit, se voyaient forcées de rebrousser chemin et de chercher pâture ailleurs.

Quelques semaines plus tard, l'enclos cessa cependant de porter vainement le titre d'*édifice*, et des coups de hache commencèrent à résonner sous les tilleuls; on entendit le grincement des scies dans le chêne, et les appels bruyans des conducteurs qui déchargeaient les gigantesques troncs séculaires.

Nasta, qui, elle aussi, rôdait curieusement autour du terrain, toujours hantée par son idée fixe, songea qu'il lui serait facile de s'informer auprès de ces travailleurs de ce qu'elle désirait tant savoir.

Elle se mit donc à les questionner adroitement :

— Ça doit être dur de raboter ces grosses poutres?..

Et eux de lui répondre, à la façon des paysans slaves, par une autre question :

— Oui, c'est dur, et pourquoi ça ne serait-il pas dur?

Mais Nasta, sans se décourager :

— Alors, les pierres, ça doit être encore plus dur?

— Bien sûr que c'est plus dur!.. cette question!

C'est ainsi que de fil en aiguille elle parvint à savoir qu'il existait des charpentiers pour tailler les pierres, que ce sont eux qui font ces belles statues dont on orne les routes, qu'enfin l'artiste le plus rapproché de Busowiska habitait à quelques lieues de là, dans la ville de Sambor. Forte de toutes ces instructions, Nasta ne voulut pas perdre une minute, elle décida donc que dès le lendemain, à peine revenue de la poste, elle se mettrait en route. Certes il y avait plus de vingt et un kilomètres pour aller, et autant pour revenir, mais que lui importait? Elle reviendrait la nuit s'il le fallait.

C'était justement un jeudi, jour de marché à Sambor, beaucoup de paysans des environs iraient sans doute faire leurs emplettes en ville, et qui sait si au retour l'un ou l'autre ne l'inviterait pas à monter dans son chariot? Nasta n'avait jamais été à Sambor, et c'était la première grande ville qu'elle voyait, aussi fut-elle émerveillée en y entrant. Certes Staromiasto était beau, mais quelle différence! A Sambor, le marché était grand, tout pavé de pierres!.. et sur la place se dressait l'hôtel de ville avec sa haute tour où l'on voyait une grosse horloge, et sur l'horloge un cerf en or, dont les cornes brillaient au soleil, et qui tournait à tous les vents. De plus, chaque fois que l'heure sonnait au cadran, voilà le veilleur qui paraissait sur sa tour, et se mettait à sonner de la trompette aux quatre coins du monde!.. Mais ce qui était beau, surtout, c'étaient des rangées de boutiques placées sous des espèces d'arcades où l'on pouvait acheter tout ce que l'âme seulement souhaite!.. Il y avait encore une grande église, toute blanche, dont le toit était rouge, où l'on voyait entrer des gens venus avec leurs marchandises de tous les côtés du pays.

Nasta s'était fait indiquer ensuite la route qui menait chez le tailleur de pierres. C'était tout à fait en dehors de la ville, près du cimetière. Elle s'y achemina d'un pas un peu hésitant, le cœur serré, tâchant de rassembler tout ce qu'elle possédait de courage et d'intelligence.

Arrivée enfin devant la porte, elle entra résolument.

Dans une cour, deux ouvriers, revêtus de longs tabliers blancs et poudreux comme des meuniers, frappaient à coups redoublés sur de larges blocs de pierre, et à chacun de ces coups, un éclat volait sur le sol. Bien que Nasta eût fait toilette pour la circonstance, qu'elle eût posé un fichu bien blanc sur sa tête, mis pour la première fois, depuis nombre d'années, un collier de verroteries et puis son tablier des dimanches, ces hommes la prirent pour une mendiante, et lui dirent brutalement d'aller à tous les diables!

Elle ne se laissa pas néanmoins déconcerter par cette agression. Le plus difficile était déjà fait, puisqu'elle était dans la place. Il

ne s'agissait donc pas de reculer, mais de montrer un peu de courage.

Alors, très haut et très distinctement, comme si elle récitait une prière, elle se mit à répéter son boniment : elle venait pour une statue... parce que... on lui avait dit... qu'il y avait ici des charpentiers... qui taillaient des statues ailées... et elle voulait en avoir une... une en pierre... dure... de la hauteur d'un homme... avec deux grandes ailes... et un panache sur la tête!.. Oui... deux ailes de pierre, un panache sur un casque... et un sabre au côté comme dans *celle* de Starostolki... vous savez bien?.. près de la barrière, pas loin du cordonnier Sygierycz. C'est un archange... il s'appelle Michel!.. Il se tient sous un petit toit, mais le petit toit est abîmé,.. il faudrait le réparer...

Les tailleurs de pierre avaient cessé de frapper, et ils regardaient étonnés cette femme qui leur parlait d'un cordonnier Sygierycz qui était un archange qui s'appelait Michel, et habitait à la barrière, sous un petit toit!..

— De quel Michel Sygierycz veut-elle parler? Quelqu'un de ce nom a-t-il rien commandé ici? demanda le patron.

Cependant, ayant fait répéter son discours à Nasta, il finit par s'orienter un peu et dit :

— Une statue de l'archange Michel, vous voulez dire?.. comme celle de Staromiasta. Oui... je sais... je comprends!.. Et pour qui cela?

— Pour moi, dit timidement Nasta.

— Pour vous? c'est vous qui êtes la *fondatorka?*

Une rougeur sombre couvrit les joues hâves de la messagère, et son cœur tressaillit d'une joie indicible.

— Oui... c'est pour moi, répéta-t-elle.

— Et avez-vous de l'argent?

Nasta fit signe que oui.

— Savez-vous combien se paie un saint Michel pareil?

— Je ne sais pas.

— Et... vous faut-il un socle?

Jamais de la vie elle n'avait entendu parler de cela, mais qu'importait :

— Va pour un socle! murmura-t-elle sans sourciller en acquiesçant de la tête.

— Cela coûtera tout au juste cent florins.

— Cent florins!..

Un nuage passa devant les yeux de Nasta et ses oreilles se mirent à bourdonner étrangement. La tête lui tournait, elle éprouvait l'horrible sensation d'un homme qui étant parvenu à escalader,

après des souffrances inouies, un point inaccessible, s'en voit brusquement précipité. Et elle tombait, la pauvre femme, elle tombait de toute la hauteur idéale de son rêve, de ce rêve auquel elle croyait avec tant de ferveur quelques instans auparavant. Elle tombait impitoyablement sur les cailloux de cette route aride que ses pieds meurtris parcouraient sans relâche depuis tant d'années. Et avec elle s'effondrait, hélas! l'orgueil suprême de la *fondatorka!..*

Cent florins!.. Non-seulement ce chiffre énorme ne lui était jamais venu à l'esprit, mais elle n'avait même jamais essayé de compter jusque-là!.. Et puis, à quoi cet effort lui aurait-il servi? C'est tout au plus si dans la vie ordinaire elle avait la nécessité d'atteindre la quatrième dizaine.

— Dix, vingt, trente, *sorok,* ainsi que disent les montagnards, et elle recommençait!.. Au-delà de *quarante,* elle ne pouvait rien concevoir!..

Muette, hébétée, elle demeurait donc debout, devant les deux tailleurs de pierre, ne sachant que devenir. Tout à coup l'idée de fuir lui vint à l'esprit; oui, fuir, se dérober à cette situation épouvante. Et soudain, avant que les deux hommes fussent revenus de leur étonnement, elle tourna les talons, et se sauva à toutes jambes dans la direction de la grand'route. Elle courut ainsi longtemps, longtemps, comme un voleur poursuivi, et ne s'arrêta qu'à la barrière. Là, elle tomba épuisée.

Comment dire alors ce qui se passa dans son cœur meurtri? Et c'était bien moins le sentiment de son impuissance, que le souvenir amer de son humiliation qui la torturait!

A côté de son admirable sacrifice maternel, si pur, si spontané, l'orgueil, ce défaut inhérent à la nature humaine, s'était traîtreusement insinué. De sorte que près de la mère avait surgi la *fondatorka*... Et voilà qu'à présent, hélas! cette fondatrice si glorieuse était brusquement précipitée de son piédestal, et il ne restait plus qu'une mère humiliée et désolée.

Mais le premier moment de désespoir passé, Nasta revint petit à petit à cette résignation, amère, indifférente, pleine d'apathie et qui est l'essence de la nature du paysan slave. Elle avait été sotte et orgueilleuse!.. elle en était punie! Comment, elle, la misérable pauvresse qui gagnait son pain à la sueur de son front, avait voulu se poser en richarde devant le bon Dieu?.. Qui donc espérait-elle duper ici?.. Certes ce n'était pas Lui, car Il connaissait bien mieux que personne la différence qu'il y a entre la riche Kuniszowa, celle qui avait fait construire la chapelle en briques, et Nasta, la pauvre messagère!

Après quelques jours de réflexions semblables, un plan nouveau

se mit à fermenter dans sa cervelle. Ce n'était plus une statue qu'elle ferait faire, puisque le prix en était si exorbitant, ce serait une peinture! Oui, une peinture, représentant par exemple le portrait de la sainte madone. Qu'est-ce que cela pouvait coûter?.. pas grand'chose, car enfin, que faut-il pour peindre?.. Une plaque de tôle, et un peu de couleur!.. On accrocherait ce tableau au vieux frêne, celui qui est planté sur la route, au bas de la montagne, juste à l'endroit où Wasylek attendait toujours en paissant ses brebis; et l'on construirait par-dessus un petit toit pour le préserver de l'humidité. Seulement, cette fois, il faudrait bien s'informer des prix à l'avance, et puis, quand on serait parfaitement renseigné, aller chez le peintre, sans hésitation, sans incertitude... et surtout, sans orgueil.

IV.

Tous les étés, une nombreuse compagnie venait à Spas pour y respirer l'air des montagnes, et y boire la *gentitza*, autrement dit le petit lait de brebis, mais c'étaient, pour la plupart, des juifs de Lemberg qui fréquentaient cette bourgade des Carpathes. Il y avait cependant, çà et là, quelques hôtes de distinction, et cette annéeci, justement, la société était plus choisie que de coutume.

Pour Nasta, c'était une saison bénie. Messagère d'un courrier, souvent ardemment désiré, on ne lui marchandait point les pourboires, et maintes pièces de cuivre, voire même piécettes blanches, tombaient dans la main avide de la *fondatorka*. Elle connaissait tout le monde. Parmi les étrangers arrivés cette année, deux surtout l'intéressaient plus particulièrement : c'était, d'abord, une noble dame, comtesse authentique, et propriétaire des environs, et puis un jeune peintre. La comtesse marchait appuyée sur une canne à pomme d'or, et était invariablement suivie d'une demoiselle de compagnie toujours vêtue de gris. Elle ne prenait pas de *gentitza*, et n'en avait certainement pas besoin, car elle était fraîche et rose comme la santé.

Tous les habitans de Spas, depuis M. Krzespel, l'inspecteur des domaines, et sa famille jusqu'au plus simple montagnard, étaient très flattés de posséder dans leur sauvage sapinière une dame de si haut parage.

La comtesse était petite, vive et grassouillette, elle ressemblait un peu à une boule, et tout le jour, on la voyait trottiner de-ci, delà, comme une perdrix dodue, à travers les nombreux sentiers de la montagne, et tenant toujours à la main son éternelle canne à pomme d'or. Elle portait de chaque côté de la tête une touffe de cheveux blancs, enflée comme l'aile d'un pigeon. Son visage était

rosé et régulier, et deux yeux rieurs, noirs comme du jais, illuminaient toute sa physionomie. La demoiselle, au contraire, était longue, maigre, entre deux âges ; elle ne s'habillait que de teintes neutres, et suivait sa maîtresse comme son ombre, d'un air toujours ennuyé, en déguisant constamment un bâillement.

Quant au jeune homme, il paraissait triste et souffrant. Il se promenait la plupart du temps, seul, ou avec la comtesse, mais il lui était difficile de se mettre au pas de sa pétulante compagne. Il devait s'arrêter souvent, et souffler, souffler, péniblement. Quand il respirait, l'air semblait toujours se dérober devant lui, et Nasta, qui l'observait, ne pouvait s'empêcher de le comparer à quelqu'un qui voudrait puiser de l'eau avec un crible.

Tous les jours, il se rendait difficilement au *Labyrinthe*, une colline boisée de sapins, au sommet de laquelle M. Krzespel avait fait construire une sorte de refuge. En outre, on avait placé, de distance en distance, des bancs, sur chacun desquels le pauvre jeune homme ne se faisait pas faute de s'arrêter.

Quand il était, à la fin, parvenu tout en haut, il y demeurait si longtemps, si longtemps, que Nasta, étonnée, se demandait parfois s'il allait y passer la nuit. Il regardait les hautes montagnes bleues, et écrivait toujours sur de grandes feuilles de papier blanc, ou bien il lisait dans des livres, ou encore, il fermait les yeux et restait assis sans bouger, d'un air si triste, si triste, que cela fendait le cœur. Et il serait resté là, indéfiniment, si la comtesse, qui faisait plusieurs fois par jour l'ascension du *Labyrinthe*, n'avait tout à coup fait son apparition. Elle s'asseyait alors à côté de lui, soufflait un moment, puis se mettait à bavarder sans trêve, si bien que lui aussi finissait par parler. Il paraissait même tout changé, riait, plaisantait, jusqu'à ce que brusquement une quinte de toux vînt l'interrompre. Alors, ses prunelles noires étincelaient encore plus que de coutume, le cercle bleuâtre de ses yeux s'agrandissait davantage, et Nasta aurait juré que sa barbe s'allongeait, et que son visage diaphane maigrissait encore plus.

Un jour, comme elle se dirigeait vers le refuge, pour remettre une lettre à la comtesse, elle l'entendit qui grondait très fort M. Sigismond. Il paraissait agité, et se cachait le visage dans ses mains blanches et transparentes comme des hosties.

Nasta tendit la lettre.

La comtesse regarda l'écriture :

— Tiens !.. c'est de Valentine, dit-elle très vite.

M. Sigismond releva la tête, ouvrit tout grands ses yeux brûlés de fièvre, puis voulut se lever, mais il se rassit tout de suite, en tenant toujours ses prunelles fixées sur la lettre, comme s'il s'at-

tendait à ce qu'elle contînt quelque chose pour lui. Mais évidemment il n'y avait rien dedans à son adresse, car à peine la comtesse eut-elle terminé sa lecture, qu'elle froissa vivement la lettre, et la fourra avec impatience dans sa poche, puis, sans parler, elle creusa nerveusement le sable du bout de sa canne à pomme d'or.

Une autre fois, le peintre était encore au *Labyrinthe*, Nasta avait justement une lettre pour lui, ce qui était chose très rare. C'était sur le coup de midi, il était assis en face d'une étrange petite table à trois pieds, comme Nasta n'en avait jamais vu de sa vie! Il paraissait tracer quelque chose sur un carton posé devant lui, et à chaque instant il levait les yeux, et examinait le paysage.

La matinée était admirable; tout en bas, le Dniester, pareil à un long serpent argenté étendu nonchalamment au soleil, scintillait entre les hautes herbes. Dans le fond, les cimes bleues des Carpathes s'étageaient majestueuses, et l'air était si transparent qu'à travers la poussière d'or du soleil, on apercevait, comme sur la main, les fines crénelures des Beskides, dont les dernières chaînes atteignent la frontière hongroise.

Discrètement abritée par les sapins, Nasta se rapprocha sur la pointe de ses pieds nus, et ayant avancé la tête, elle aperçut avec surprise, sur le papier posé là, le même ciel bleu qu'on voyait là-haut, les mêmes montagnes vertes, le même fleuve argenté qui contournait les remparts de Staromiasta, et jusqu'au sapin noir planté près de la cabane de Zaberez.

Était-il possible que, sur une simple feuille de papier, si petite que le vieux chapeau de paille de Wasylek l'eût aisément recouverte en entier, on pût mettre tout un pays!

Et son effarement était tel, qu'elle se prit la tête à deux mains, en poussant une exclamation.

M. Sigismond se retourna vivement, et la pauvre femme, craignant de l'avoir mécontenté, se hâta de lui présenter la missive. Il sourit doucement, prit la lettre, et remercia d'un signe de tête; cependant comme elle ne s'en allait pas, il crut comprendre qu'elle attendait une gratification, et tira quelques pièces de sa poche, mais ce geste ne fit que l'éloigner davantage.

Tout à coup, un éclair traversa l'esprit de Nasta, oui, une occasion pareille ne se représenterait plus jamais de sa vie. Résolument elle se jeta donc aux genoux du peintre, lui embrassa les pieds et les mains, en murmurant qu'elle avait une grande faveur à lui demander.

C'était toujours le premier mot qui coûtait le plus à Nasta. Une fois en train, le courage lui revenait vite, d'autant plus que le visage de M. Sigismond n'exprimait aucune impatience.

Sans préambule donc, et avec beaucoup plus de clarté que

chez le tailleur de pierres, elle lui confia qu'elle désirait posséder une sainte vierge ; une sainte vierge sur une tôle, grande comme cela,.. et qu'on pourrait accrocher au haut du vieux frêne où s'arrêtait toujours Wasylek !.. Oh !.. elle ne demandait pas cela pour rien !.. Que le bon Dieu la préserve d'une hardiesse pareille,.. elle donnerait même, pour la posséder, son avoir entier !.. et tout en parlant, elle écartait sa chemise, retirait de sa poitrine un petit sac de toile, suspendu à son cou, comme un scapulaire, mais c'est en vain qu'elle essayait de défaire les nœuds de ficelle qui entortillaient son trésor, ses mains tremblaient trop fort.

Le peintre l'arrêta d'un geste, lui dit de serrer son sac, et lui demanda pourquoi elle désirait tant posséder ce tableau... Avait-elle fait un vœu ?

Enhardie, Nasta lui raconta alors toute son histoire, la mort de Wasylek et les révélations du pope au sujet des chérubins et de la milice céleste, son désir d'avoir une statue d'archange, et sa déception chez le tailleur de pierres.

Un sourire passa sur le visage du jeune homme en écoutant ce récit étrange. Il réfléchit un instant :

— Moi, je te peindrai une madone, ma bonne femme, et qui ne te coûtera rien ; seulement, elle ne sera pas peinte sur un morceau de tôle, mais sur une belle toile blanche, et tu ne l'accrocheras pas au haut du frêne de la route, mais tu pourras l'offrir à la cerkiew de ton village... Y a-t-il une église à Busowiska?

Toute rouge d'émotion, Nasta l'écoutait sans pouvoir articuler une parole. Cette proposition l'abasourdissait, et pourtant il lui était pénible de renoncer à l'idée caressée depuis si longtemps d'un tableau abrité sous un petit toit, accroché au frêne de la grand'-route !

Quand elle fut un peu revenue à elle, elle réfléchit que ce bon jeune homme était bien généreux et que c'était absurde à elle de faire la difficile.

Oui, en effet, il se bâtissait justement à Busowiska une nouvelle cerkiew, qui serait terminée ces jours-ci,.. et il y faudrait certainement une sainte image, même que tous les cultivateurs du pays se cotisaient pour offrir, qui des chandeliers, qui un calice ou un ostensoire; pourquoi n'offrirait-elle pas une madone ? Et vraiment, à présent qu'elle y songeait avec plus de calme, un tableau pareil serait bien plus en sûreté dans une église que sur une grand'route, exposé à toutes les intempéries de la saison. Il durerait, également, beaucoup plus longtemps, jusque dans les temps éloignés où, elle, Nasta, ne serait plus de ce monde. A cette pensée, une telle reconnaissance inonda soudain le cœur de la pauvre

mère qu'elle se précipita aux pieds du jeune homme, et les lui embrassa avec des larmes de joie.

Il fut sur-le-champ décidé entre eux que le tableau serait commencé dès le lendemain. M. Sigismond n'était qu'un amateur, jamais il n'avait essayé de faire un tableau religieux, mais la pensée d'exaucer l'ardent désir de cette mère et l'idée d'orner l'autel de cette humble petite cerkiew perdue dans les Carpathes séduisait à la fois son cœur et sa fantaisie d'artiste. Et puis, surtout, ce serait un but !.. Un moyen d'échapper peut-être aux mille idées noires qui l'assaillaient... De retour chez lui, il se mit à l'œuvre avec un entrain oublié depuis longtemps, et ce travail le passionna bientôt au point qu'il en négligeait le boire et le manger. C'est à peine même s'il sortait de chez lui pour respirer un peu. La comtesse, qui ne comprenait rien à ce caprice nouveau, le grondait, le sermonnait, lui démontrait l'absurdité de vivre dans une pareille réclusion, tandis qu'il avait si besoin du soleil et de l'air des montagnes. Lui, balbutiait des excuses, baisait la main de la bonne dame, promettait d'obéir, mais à peine avait-elle tourné les talons, qu'il reprenait ses pinceaux avec plus d'ardeur, plus de fièvre encore qu'auparavant.

Le sujet représentait une madone moissonneuse. Elle était assise sur une botte de gerbes, sa faucille à la main et paraissait lasse du rude labeur de la journée. A ses pieds, l'enfant Jésus jouait avec une guirlande de bluets qu'elle lui tendait en souriant. Il y avait dans cette composition une telle grâce spontanée, un tel charme subtil que l'œil était attiré et séduit tout de suite. La madone était revêtue du pittoresque costume des montagnardes du pays. Elle portait la chemise richement brodée de couleurs, la veste chamarrée, le collier de corail, le tablier éclatant, mais, contrairement aux usages des paysannes slaves, elle n'avait point le madras traditionnel. Sa tête était nue, et seule une épaisse natte de cheveux blonds nimbait d'une vivante auréole son front pur. Dans le fond du tableau, apparaissaient les toits de chaume de Busowiska, la cerkiew, les Carpathes grises et le ciel.

Le seul reproche que l'on eût pu faire à cette madone, c'est que ses traits dégageaient plutôt une idéale expression de poésie que l'extatique austérité qu'on est habitué à trouver dans la Mère de Dieu. Il y avait dans ce visage quelque chose d'humain, de troublant, de déjà vu, qui vous hantait comme la vibrante émanation d'une pensée arrachée violemment à un cerveau et jetée pantelante sur la toile.

Le jour où Nasta fut admise à contempler l'œuvre dans l'atelier de l'artiste, la pauvre femme faillit devenir folle !

Était-il vraiment possible que cette admirable figure, cette ma-

donc merveilleuse qui lui faisait l'effet d'une créature vivante, fût sa propriété ? La réalité dépassait tellement le rêve qu'elle n'en pouvait croire ses yeux.

Il était donc atteint, ce but inaccessible caressé si longtemps! Désormais glorieuse *fondatorka*, elle allait pouvoir perpétuer à jamais le nom et le souvenir de son Wasylek, saisir le fil mystérieux qui allait l'unir, elle, pauvre délaissée ici-bas, avec l'enfant mort, enrôlé dans les milices du paradis.

Et à cette pensée, la joie, la reconnaissance, gonflèrent si fort le cœur de la malheureuse qu'elle fondit en larmes et, bouche béante, les mains jointes, les yeux tournés vers le jeune homme qui souriait, elle restait là incapable de dire avec des mots l'émotion indicible qui l'étreignait.

V.

Tandis que Nasta, ravie au septième ciel, attendait discrètement le jour où elle pourrait offrir son tableau à la paroisse, la cerkiew entreprise par Klymaszko s'achevait avec succès.

Sur l'azur intense du ciel, les coupoles grecques, boursouflées, du petit temple se détachaient légères, comme des ballons prêts à s'envoler; et, n'étaient les poutres gigantesques qui les retenaient au sol, on eût dit que le moindre coup de vent allait les faire disparaître.

A la hauteur du premier étage, les attaches délicates des galeries circulaires se rejoignaient, pareilles à des dentelles. Et c'est là seulement que l'édifice, puissamment soutenu par des solives séculaires, commençait à prendre son essor, non point en fusée, comme dans les flèches gothiques, mais horizontalement, d'abord, se déployant en auvens superposés afin d'abriter le plus grand nombre de fidèles. Et cette construction faisait songer au vol graduel et non interrompu de quelque oiseau gigantesque dont les larges ailes planeraient d'étage en étage, d'auvent en auvent, de toit en toit, pour arriver enfin au sommet de la coupole finale.

Toutes les cerkiews de Klymaszko avaient la même légèreté, le même ensemble à la fois original et gracieux; aussi la commune de Busowiska, qui s'était d'abord tant fait tirer l'oreille pour voter sa construction, était-elle dans l'enchantement. Et il n'était bruit dans le village que des générosités dont chaque habitant allait combler l'église nouvelle. L'un promettait de faire don d'une cloche, un autre d'un autel, un troisième de candélabres.

Comme tout cela n'était encore que paroles en l'air, il fut convenu qu'on se réunirait un certain jour de la semaine dans la nouvelle église et que là, vis-à-vis des autorités, chacun déclarerait ce qu'il avait l'intention d'offrir et signerait.

Un point cependant restait encore à éclaircir : à quel artiste confierait-on le soin des peintures intérieures de la cerkiew? Celui qui avait décoré l'église « imprimée » était depuis longtemps retourné à Lemberg, où donc en trouver un autre, car des hommes pareils ne courent pas les grand'routes !..

Dans cette situation difficile, Sorok le *dyak,* ou plutôt le sacristain de la paroisse voisine, desservie par le bon pope Tarczanin, prit la parole :

— Si le peintre qui a décoré « l'église imprimée » habitait Busowiska et qu'il voulût offrir ses services, même pour rien!.. — s'écria-t-il avec emphase, moi, *dyak* de la paroisse de Tersow et membre de la fabrique de Busowiska, je ne donnerais jamais mon approbation! Car c'est un peintre latin, et il ne s'y connaît pas en icones grecques !.. Ce qu'il faut pour décorer la cerkiew de Busowiska, c'est un artiste qui sache faire des peintures *bajantines !* (Il voulait dire byzantines.) Moi, je connais un homme pareil et je n'ai pas honte de le recommander à la commune ! Il s'appelle Kurzanski et demeure près de Dobromyl. En voilà un fameux maître! et qui sait non-seulement peindre, mais encore dorer!.. Et tout en style *bajantin!..* Un homme enfin qui a étudié chez le père Mitrofane, au couvent des basiliens. Après cela, je pense qu'il n'y a plus rien à ajouter, et parler davantage serait dépenser sa salive et son souffle inutilement!.. On ne doit pas s'imaginer que si je parle comme ça, c'est parce que Kurzanski est mon beau-frère. Le ciel m'en préserve!.. Chacun sait que je suis un homme d'église, honorable et religieux... si j'ai pris chez moi mon beau-frère et si je l'héberge pour rien, c'est uniquement en vue de la plus grande gloire de Dieu!.. Du reste, que ceux qui ont des yeux regardent. Il est facile de juger des œuvres de Kurzanski, car il a déjà orné des quantités de cerkiews, malheureusement ses plus fameux chefs-d'œuvre sont tous en Podolie, vu que dans cette partie-là du pays, le peuple est riche et paie bien !.. Cependant, il y a tout près d'ici deux œuvres capitales de Kurzanski! D'abord, l'enseigne de l'apothicaire de Staromila, ensuite dans la cerkiew du village de X... l'incomparable tableau représentant la *Parabole du grain de sénevé.*

Le comité de la fabrique avait écouté avec un profond recueillement la harangue du sacristain, aussi à peine eut-il terminé que la plus grande partie de l'assemblée manifesta le désir de confier les travaux à ce peintre remarquable; néanmoins quelques membres insinuaient qu'avant de prendre une résolution définitive, il serait peut-être prudent d'aller examiner les chefs-d'œuvre. Cette réclamation était légitime, or comme tout le monde ne pouvait s'absenter à la fois, il fut décidé qu'on nommerait une commission *ad hoc*

composée des juges les plus sévères, ceux enfin qui possédaient le plus de flair artistique. Parmi ceux qui furent choisis, il y avait en première ligne le *dyak* Sorok, ensuite Sennyson, le maire, Pylipko, vieux soldat en retraite, et enfin un certain Makohon, jadis bedeau de l'église brûlée, et qui était resté une espèce de suisse *in partibus infidelium*.

Le comité artistique se transporta en grande pompe dans la petite ville de Staromila, et, comme c'était justement jour de marché, la moitié du village s'y rendit avec lui.

L'enseigne de l'apothicaire exposée, bien en vue, dans la rue principale, obtint du premier coup un succès colossal.

Elle représentait un Esculape au crâne rose et dénudé, à la barbe hirsute, près duquel un serpent d'un bleu violent, tacheté de jaune et tirant une langue écarlate en forme de lance, était gracieusement tordu en huit.

Pendant toute la matinée, une foule de paysans ne cessa de stationner, bouche béante, devant le magasin, et c'est au point que le pharmacien, finalement impatienté de la persistance de ces gens qui interceptaient la voie publique, les fit disperser sans cérémonie à grands coups de canne par ses aides.

Repoussé d'une façon aussi péremptoire, le comité artistique se retira néanmoins avec toute la dignité due à son caractère, mais son opinion était faite, et Pylipko, le soldat, critique sévère qui représentait dans sa commune le parti de l'opposition, déclara avec conviction que c'était tout à fait « superlatif!... »

Il s'agissait à présent d'aller examiner le second chef-d'œuvre, la *Parabole du grain de sénevé*.

L'église qui possédait cet objet précieux était située à quelques kilomètres.

A peine les juges se trouvèrent-ils en face de cette merveille de l'art, qu'ils demeurèrent frappés de mutisme, et alors seulement ils comprirent la profondeur des paroles de Sorok. L'enseigne de l'apothicaire, avait-il dit, est une bagatelle que Kurzanski a peinte pour se faire la main, mais celui qui n'a pas vu la Parabole du grain de sénevé n'a rien vu!

Le tableau représentait un Christ étendu sur le sol. De sa bouche sortait un arbre gigantesque à douze branches; sur chacune d'elles était assis, assez mal en équilibre, un des douze apôtres. Au bas de l'arbre quelques personnes qui représentaient la foule regardaient en l'air, et paraissaient se demander lequel des douze tomberait le premier. Les têtes des apôtres étaient grosses comme des citrouilles et rouges comme des pommes d'api; elles étaient entourées d'une auréole jaune qui ressemblait assez à un petit capuchon. Leurs pieds, très menus, pendaient de dessous leurs robes,

de sorte que l'on pouvait aisément les compter tous les vingt-quatre jusqu'au dernier, ainsi que le fit observer judicieusement le maire Sennyson, qui était un peu pédant de sa nature.

Makohon, le bedeau de l'église brûlée, avait en art des aperçus plus larges, il ne s'arrêtait pas à ces détails mesquins d'exécution. Pour lui, c'était l'idée, le sujet, qui était tout; aussi était-ce avec une persévérance inouie qu'il cherchait à découvrir dans le tableau ce fameux grain de sénevé dont on avait tant parlé. Mais, après une heure d'application soutenue, il fut forcé de convenir, à sa honte, qu'il ne l'avait trouvé nulle part. Le comité artistique retourna à Busowiska, très satisfait de lui-même et émerveillé des splendeurs qu'il avait vues; aussi n'y eut-il bientôt plus qu'un cri dans la commune pour appeler l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, et lui confier la décoration de l'église.

Auparavant, il fallait cependant réunir les honorables donateurs afin de savoir au juste sur quels dons la fabrique pouvait compter. On annonça en conséquence à tout le village que ceux qui désiraient faire une offrande devaient se réunir tel jour, à telle heure, dans la nouvelle cerkiew.

La séance fut présidée par le pope Tarczanin de la paroisse de Tersow, ainsi que par l'inspecteur des domaines en casquette impériale et en collet à étoiles d'or.

Le *dyak* Sorok, transformé en greffier pour la circonstance, se tenait devant une table improvisée, la plume d'oie sur l'oreille, et entouré de tous les insignes de sa fonction.

Le maire Sennyson, accompagné de ses échevins, s'assit en face des deux autorités, et la séance commença.

La petite église aux murailles nues et encore luisantes regorgeait de paysans, mais on remarqua avec étonnement que tous ceux qui se pressaient au premier rang étaient justement les moins riches, ceux qui n'avaient rien promis. Les gros bonnets, au contraire, les sérieux donateurs, sur lesquels on avait droit de compter, car ils s'étaient vantés très haut des riches présens qu'ils allaient faire, se dérobaient derrière les autres, ou même n'étaient pas venus du tout.

Un silence morne régnait dans l'église, seuls les pauvres gens relevaient la tête d'un air malicieux, se demandant avec curiosité comment tout cela allait se terminer.

Le pope, fort inquiet de la tournure que prenaient les choses, hochait péniblement la tête; le maire, décoré de sa brillante plaque officielle, se tournait et se retournait très mal à l'aise sur son siège, et le greffier, la main en suspens, brandissait comme un glaive sa plume ébouriffée et menaçante.

A la fin, M. Krzespel, impatienté, se leva brusquement, et d'une voix de tonnerre :

— Ah çà!.. est-ce que vous vous imaginez, tas d'imbéciles, que j'ai pris la peine de venir ici, hum, hum!.. pour que vous me regardiez tous comme une bête curieuse.

En même temps le maire, électrisé par ces paroles énergiques, se rua sur le public, afin d'y recruter de ses propres mains les présumés donateurs.

Une bagarre indescriptible s'ensuivit : ce furent des cris, des contestations, tout le monde se récusait!..

Dymitry le richard, qui avait annoncé avec emphase qu'il ferait don d'une cloche, jurait ses grands dieux qu'il n'avait jamais parlé que d'une sonnette.

Fédysko, qui avait promis d'offrir les portes dorées de l'iconostase, prétendait qu'on avait mal compris, que c'était une image de saint Nicolas qu'il avait voulu dire.

Le bel ornement sacerdotal, annoncé par André, se réduisait à quelques mètres de fine toile, et l'autel tant vanté de Zeberny, à deux cierges de cire.

En face d'assertions aussi catégoriques, il n'y avait qu'à s'incliner, et c'est ce que fit le comité.

Un pénible silence régna encore une fois dans la petite cerkiew et on allait probablement clore la séance, quand du milieu de la foule on vit soudain surgir une femme, c'était Nasta. Elle s'avança respectueusement, mais son pâle visage était comme transfiguré par un immense éclair de bonheur. Elle s'approcha du groupe de la commission, baisa la main du prêtre, se prosterna aux pieds de l'inspecteur, salua de la main le greffier, ainsi que tous les membres de la fabrique, et murmura :

— Je voudrais signer.

Un concert de murmures étonnés et de ricanemens accueillit ces paroles, et on se resserra davantage, comme si quelque chose de très amusant allait se passer.

Nasta ne voyait pas ces visages, mais l'ironie qui se reflétait sur celui du maire l'effara tellement qu'elle se serait enfuie certainement si le pope Tarczanin n'était venu à son aide et ne lui eût dit avec bonté :

— Et que désires-tu offrir, ma brave femme?

— Un autel.

— Un autel!...

Un sourire un peu effaré se peignit sur la figure du prêtre, il considéra un instant l'humble créature qui se tenait devant lui.

— Voyons, ma bonne Nasta, parle sans crainte, et explique bien clairement ce que tu veux dire... Tu sais bien que la moindre offrande du pauvre est plus agréable au Seigneur que les plus beaux présens des riches.

— Je veux offrir tout un autel, répéta Nasta.

— Tout un autel? Mais tu ne sais pas sans doute à quoi tu t'engages et combien cela sous-entend de choses!.. Il faut d'abord une icone, ensuite des chandeliers... puis des dorures!..

— Je donnerai l'icone, dit tranquillement Nasta, une belle grande madone, toute peinte,.. et pour le reste... je signerai!..

En disant ces mots, elle déposa sur la table un petit sac crasseux, puis, sans prendre le temps de s'expliquer davantage ni sans saluer les membres de la fabrique, elle tourna rapidement les talons, se faufila à travers la foule et s'esquiva.

Elle courut longtemps, longtemps, toujours poursuivie par les appels moqueurs et les chuchotemens des paysans, qui avaient essayé de la retenir, et ne s'arrêta qu'à l'extrémité du village, quand elle eut atteint sa noire cabane en ruine, son verger abandonné et sa source murmurante.

Cependant le pope s'était emparé du petit sac, et avec un étonnement grandissant, il en vidait le contenu sur la table : c'étaient tous florins, en papier-monnaie, sales, froissés, déchirés même. Un à un il les déploya avec soin, et se mit à compter, mais plus il avançait dans sa besogne, plus sa stupéfaction et celle de la commune entière augmentaient.

Cinq, dix, quinze!.. et ce n'était pas tout!.. vingt, vingt-cinq, trente!.. Il y en avait encore!.. trente, trente-cinq, quarante!.. quarante et un!.. cette fois, c'était bien tout!..

Quarante et un florins d'Autriche! Le bon prêtre n'en croyait pas ses yeux, et les paysans stupéfaits demeuraient autour de lui, bouche bée, tandis que le greffier plongeait si précipitamment sa plume dans l'encrier, qu'il couvrait de pâtés énormes la feuille gouvernementale.

Tout ému, et les yeux humides, le pope profita de cette circonstance unique pour s'adresser au cœur de ses ouailles, et sa voix très douce était encore plus tendre que de coutume. Il rappela le denier de la veuve, plus agréable à Dieu que toute autre offrande,.. et il ajouta que le sacrifice de Nasta devait servir d'exemple à tout le village, car, ajouta-t-il, bien certainement aujourd'hui les anges se réjouissent à cause d'elle au paradis!

Cette petite allocution impressionna profondément les paysans; les uns se frappaient la poitrine avec componction, tandis que les autres courbaient le front dans la poussière.

Quand le prêtre eut cessé de parler, l'un d'entre eux traversa la foule en tortillant son chapeau entre ses mains, il était rouge comme un coq, salua gauchement les autorités et déclara que la sonnette qu'il avait « signée » serait peut-être un peu grosse pour être prise en main,.. qu'il vaudrait aussi bien mettre tout de suite

sur le papier qu'elle serait suspendue au clocher,.. car,.. à proprement parler,.. ce n'était pas du tout une sonnette, mais une belle et grosse cloche !..

Ce fut ensuite au tour d'un autre de s'approcher. Il se présenta de l'air d'un homme très minutieux, qui tient à ce que les choses se passent avec la plus grande exactitude ; il demanda au greffier de lui lire ce qu'il avait écrit en son nom, afin de s'assurer s'il n'y avait pas d'erreur, et quand Sorok lui eût dit que c'étaient deux cierges de cire qui étaient inscrits, il partit d'un bruyant éclat de rire :

— Ah bah !.. et l'autel, donc, que vous avez oublié !..

S'emparant alors vivement de la plume, il la trempa emphatiquement dans l'encrier par le gros bout et fit sur le papier une large croix, ce qui voulait dire sans doute qu'il s'inscrivait pour tout un autel.

Les autres suivirent cet exemple et quand une heure plus tard, le pope s'en retournait assis dans sa *briska*, il avait le visage épanoui et s'avouait intérieurement que la séance, si mal commencée, s'était terminée d'une façon bien plus satisfaisante qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

De son côté, Nasta, dégrisée enfin de l'exaltation fanatique qui l'avait soutenue jusqu'à présent, s'était laissée tomber lasse et affamée devant un misérable brouet de son fermenté, qui, depuis le matin, refroidissait sous la cendre et avec une avidité animale, elle apaisait sa faim dévorante.

Brisée de fatigue, elle alla ensuite s'étendre dans un rayon de soleil couchant, et, ramenant sa jupe en haillons sur ses pauvres pieds meurtris, elle ferma les yeux et s'assoupit lourdement.

C'est ainsi que se termina la journée la plus heureuse, la plus triomphale de la vie de Nasta, la glorieuse *fondatorka* à cause de laquelle, au dire du pope Tarczanin, les anges se réjouissaient le jour même dans le ciel.

VI.

Quelques jours plus tard, l'autel, dû à la générosité de Nasta et confectionné par les soins d'un ébéniste de Staromila, fut placé dans une des chapelles latérales de la cerkiew, tandis que le tableau de la Madone, entouré d'un brillant cadre doré, était accroché soigneusement à sa place respective par le valet de chambre de M. Sigismond. Admirablement éclairée dans cette petite église vide, la *Madone moissonneuse* resplendissait d'un éclat vraiment extraordinaire. Elle semblait s'élancer vivante de son cadre et répandait autour d'elle comme une suave atmosphère. La vue de

ce tableau, dont le village entier avait jusqu'à présent ignoré l'existence, fit une grande impression, et la cerkiew ne désemplissait pas de fidèles et de curieux. Aussi l'ex-bedeau Makohon, qui avait fait don à l'église d'une serrure et d'une clé, s'était-il de son plein gré préposé aux fonctions de portier et passait sa journée à ouvrir et à refermer dévotement la porte.

Mais c'était surtout le cœur des femmes que la Madone avait conquis.

Elles comprenaient, avec leur subtile flair féminin, que cette vierge moissonneuse était en quelque sorte l'apothéose de leur humble vie laborieuse, et leur âme se remplissait d'une ardente gratitude pour cette vierge qui, elle aussi, avait peiné et souffert. L'admiration des hommes était plus froide, c'est justement ce qui charmait le plus les femmes qui leur causait au contraire une impression pénible. Cette Madone leur paraissait trop humaine, elle était trop leur pareille pour qu'ils éprouvassent vis-à-vis d'elle ce respect intense qu'ils professaient pour leurs images religieuses habituelles.

Rassemblés autour de la vierge sainte, ils se regardaient sournoisement entre eux en hochant la tête, mais sans formuler leur pensée...

Sur ces entrefaites, le célèbre auteur du *Grain de sénevé*, après avoir signé un contrat avec la commune de Busowiska pour l'entreprise des peintures et des dorures de la cerkiew, arriva. Son entrée fut saluée comme celle d'un souverain. Il portait un costume de « monsieur » de la ville et avait l'air très dédaigneux, il traita de son haut le maire et les membres de la fabrique, et l'on remarqua qu'il ne parlait autrement de lui-même qu'à la troisième personne comme s'il ne s'appartenait déjà plus, mais faisait partie des célébrités de l'histoire contemporaine. Ainsi, il disait : « Kurzanski fait ceci, » — « Kurzanski fait cela, » — « Kurzanski ne cause pas avec tout le monde, Kurzanski a été invité à déjeuner chez le *wladyk* (évêque uniate). »

Il s'achemina vers la cerkiew en triomphateur. Sous le porche, Makohon, son trousseau de clés à la main, l'attendait le front incliné.

Aussitôt entré, le premier mouvement du peintre fut de se tourner vers l'autel de Nasta, qui se détachait en pleine lumière, mais à peine eut-il jeté les yeux sur la Madone qu'il s'écria avec indignation :

— Qu'est-ce que cela signifie?.. Que veut dire ce scandale?..

Et sans s'inquiéter de la sainteté du lieu, ni du respect qu'il devait au comité de la fabrique, il cracha violemment par terre.

Sorok, le sacristain, son beau-frère, qui marchait sur ses talons,

en fit immédiatement autant, mais avec plus de colère et plus de mépris encore :

— C'est une saleté!.. entendez-vous?.. une grande saleté! — s'écria le peintre d'une voix que la colère rendait tremblante, — Kurzanski vous le dit!.. et ce n'est pas le moins du monde un tableau saint!.. Kurzanski donnera l'ordre de faire jeter cette hérésie à la porte de la cerkiew!.. Entendez-vous?

— Oui, répétait le dyak Sorok avec conviction, c'est une grande saleté!.. c'est une hérésie!..

Pour le coup, la commune était consternée.

— Eh bien! murmuraient entre eux les hommes, ne l'avions-nous pas dit tout de suite qu'il y avait quelque chose de louche dans ce tableau!.. Kurzanski n'a pas eu besoin de le regarder longtemps!.. il a vu tout de suite ce que c'était!.. et... c'était une *hérésie!..*

— Ce n'est pas une Madone qui est peinte là!.. c'est une *hérésie!..* et le diable sait ce que c'est!..

— La belle affaire que l'autel de Nasta!.. Dire que nous l'avions tous dans l'idée, et sots que nous étions, personne n'osait en parler le premier!..

Kurzanski, posté devant le tableau, continuait à hocher la tête et à faire des gestes de dédaigneuse pitié.

Tout à coup une paysanne se détacha brusquement du groupe des paysans, et, se plaçant hardiment en face de Kurzanski :

— Ce tableau représente notre sainte Madone, la mère du Christ, entendez-vous! cria-t-elle d'une voix ferme et pleine de reproches.

Tout le monde tourna la tête à cette apostrophe, et l'on reconnut Técla, une paysanne pleine d'expérience et de bon sens, qui par ses manières, son intelligence et sa fortune, appartenait à la société la plus aristocratique du village; aussi était-elle la seule personne à Busowiska qui osât braver ainsi ouvertement un homme comme Kurzanski.

— Oui, c'est la sainte Madone! répéta-t-elle en fixant sur le peintre ses yeux clairs.

Mais lui ayant jeté un regard dédaigneux à cette audacieuse :

— Ça!.. la sainte Vierge? dit-il... Kurzanski n'a jamais vu de sa vie une Madone pareille. Et quelle Madone est-ce donc, s'il vous plaît? car Kurzanski s'y connaît en icones!.. — Est-ce *la vierge de Pokrova?.. la vierge Uspenya?.. sainte Marie l'Égyptienne?..* Est-ce *la Blahowiszczenia?..* Il les connaît toutes!.. Mais une vierge pareille à celle-ci,.. il n'en a jamais vu!..

— Parce que c'est *Notre-Dame des moissons!..* répondit Técla sans se déconcerter :

— Ha! ha! ha!.. cria Kurzanski en ricanant... Une vierge,

femme de peine!.. une vierge journalière!.. vous voulez dire!.. mais regardez donc vous autres, paysans!.. Vous ne voyez pas seulement comment elle est habillée, votre Madone. Elle a tout à fait l'air d'une femme de chez vous!.. Ha! ha! ha!.. elle porte des coraux,.. une veste sans manches... et des galons brodés à sa chemise comme une montagnarde de Busowiska!..

Et, à chacune de ses phrases, il partait d'un grand éclat de rire :

— Eh bien! quel mal voyez-vous à cela, s'il vous plaît? demanda résolument Técla.

— Quel mal!.. gémit Kurzanski en levant les bras au ciel avec indignation, mais il ne vous manque plus alors que de faire peindre comme pendant le Christ en touloupe, un chapeau de feutre sur la tête... et une hachette de montagnard à la main!.. Quel mal il y a à cela, bon Dieu?.. — Non!.. — de sa vie, Kurzanski n'a rencontré une femme aussi bornée!..

— Et moi, s'écria Técla, qui ne se contenait pas de rage, je n'ai jamais rencontré de peintre plus bête!..

Elle se tenait si près de l'artiste qu'il jugea prudent de s'écarter un peu, mais Técla, dont la colère était arrivée à son paroxysme, lui mit sans façon le poing sous le nez :

— Que maître Kurzanski garde son esprit pour lui : Técla sait ce qu'elle dit, et ce n'est pas un imbécile de son espèce qui la fera changer à son âge!.. Le meilleur conseil qu'elle puisse lui donner, c'est de ne pas se mêler de parler, s'il n'a pas de choses plus sensées à dire et de rester plutôt le nez dans ses couleurs!.. Pense-t-il qu'une belle Madone comme celle-là se laissera vaincre par un misérable barbouilleur!.. Et quelle honte y a-t-il donc, je vous prie, à ce que la sainte Vierge porte une chemise à galons?.. Elle est la reine du ciel et peut s'habiller comme il lui plaît!.. et Kurzanski aussi! Est-ce que Técla n'a pas vu de ses propres yeux l'empereur lui-même à Sambor porter un uniforme tout pareil à celui de ses soldats?.. et cependant... chacun savait bien que c'était l'empereur!.. Et puis enfin, avant d'être reine au paradis, la Madone n'a-t-elle pas été une simple femme comme nous toutes... Elle était pauvre!.. Elle travaillait pour vivre!.. Kurzanski ne sait-il pas que la Vierge filait... et si fin que les araignées elles-mêmes en étaient jalouses,.. et quand son fils est mort,.. elle l'a pleuré... comme pleurent les pauvres mères!.. Au reste, Kurzanski ferait beaucoup mieux de ne pas se mettre en peine de sa gloire!.. car elle n'en a vraiment pas besoin, et c'est le meilleur conseil que peut lui donner la vieille Técla.

Pendant tout le temps qu'avait duré ce discours, débité avec une volubilité vertigineuse, Kurzanski, incapable de placer un

petit mot, était sur des braises, il étouffait. Quand elle eut enfin terminé, il allait ouvrir la bouche pour lui répondre, mais la clameur assourdissante des voix de femmes, pareille au chœur antique, lui coupa pour la seconde fois la parole.

Le maire, un peu inquiet de la tournure que prenaient les choses, se demandait déjà si, en qualité d'employé de l'État, il ne devait pas intervenir et protéger l'auteur du *Grain de sénevé,* dont les œuvres l'avaient lui-même si profondément impressionné; mais, au moment où il s'apprêtait à sévir contre la rumeur féminine, on vit entrer dans l'église un nouveau personnage : c'était Klymaszko, le maître charpentier, venu précisément à Busowiska pour terminer quelque détail inachevé et juger encore par lui-même de l'ensemble de son œuvre.

Son entrée fut saluée par un soupir unanime de soulagement.

— Ah! voilà Klymaszko!.. Qu'il décide entre nous!.. Qu'il soit notre juge!..

— Oui, qu'il soit notre juge, répéta le dyak Sorok avec un sourire de triomphe, c'est un vrai secours providentiel que le bon Dieu envoie là à Kurzanski!..

Le vieux charpentier commença par s'enquérir du sujet de cette grave querelle. Sans se presser, il s'approcha ensuite de l'autel où rayonnait la Madone de Nasta et la regarda attentivement. Mais, tandis qu'il l'examinait, son visage, toujours malicieux, esquissa un léger sourire, ses yeux se mirent à papilloter d'une singulière façon, et il avait l'air de murmurer quelque chose entre ses dents. Le peintre, qui suivait avec intérêt chaque mouvement de sa physionomie, interpréta tout de suite ce sourire à son profit, et s'attendait déjà à prendre une éclatante revanche sur l'impertinente Técla.

— Eh bien! Klymaszko, demanda-t-il, avez-vous jamais vu une madone pareille?..

— Pareille à celle-là, dit le vieux charpentier, sans quitter des yeux le tableau. Non, jamais je n'en ai vu de la vie. Et ses paupières se mirent à clignoter encore plus fort.

Si l'auteur du *Grain de sénevé* avait été plus perspicace, il aurait deviné tout de suite que, sous le fin sourire de Klymaszko, il y avait non point du mépris, mais bien de l'attendrissement. Il semblait lutter avec une émotion profonde qui le remuait jusque dans ses fibres les plus intimes.

Encore une fois il concentra sur le tableau toute son attention, s'en éloigna, s'en rapprocha, afin de bien l'embrasser sous toutes ses faces; et, plus il le regardait, plus l'attendrissement le gagnait : là, au milieu de ce paysage qui faisait le fond du tableau, cette gracieuse église qui s'élevait, c'était sa cerkiew à lui, celle

qui avait été imprimée, celle qu'il avait conçue, créée, son enfant, enfin!.. C'était bien elle : il reconnaissait ses coupoles boursouflées, si légères qu'un souffle les aurait enlevées, ses auvens, pareils à de larges ailes d'oiseau déployées et superposées;.. et, tandis qu'il regardait, des larmes, de vraies larmes s'échappèrent soudain des yeux du vieux charpentier, et, tout en continuant à marmotter des mots inintelligibles, il se laissa tomber la face contre terre et frappa plusieurs fois respectueusement son front dans la poussière, comme le vendredi saint, devant l'icone.

Entraînée par cet exemple inattendu, toute la population féminine se précipita également aux pieds de la madone, dont le triomphe était à présent indiscutable. Ce que voyant, Kurzanski et son beau-frère prirent le parti le plus sage, qui était de s'esquiver sans être vus.

VII.

Dès le lendemain, les jeunes filles du village se hâtèrent d'apporter des brassées de fleurs pour orner l'autel de la madone, et Técla, qui jusqu'à présent n'avait encore rien offert à l'église, se piqua d'honneur à son tour, et rapporta de la ville deux superbes chandeliers de métal, qui brillaient comme de véritable argent, ornés de gigantesques cierges de cire blanche. Enfin, les mains pieuses de quelques dames en villégiature apportèrent secrètement de la mousseline, des nœuds de ruban, un tapis. En quelques jours, la chapelle fut transformée au point que les paysans décidèrent qu'elle pourrait désormais se passer de dorures.

Nasta ne se contenait pas de joie, et tous les instans qu'elle pouvait dérober au travail, elle les passait en muette contemplation devant sa madone, les mains levées au ciel, les yeux fixes, sans mouvement, dans une pose de fakir.

Une après-midi, le cabriolet jaune de M. Krzespel s'arrêta devant la petite église, et l'on en vit descendre la comtesse, son éternelle canne à pommeau d'or à la main, et accompagnée de sa fidèle demoiselle de compagnie.

Ces dames se rendirent aussitôt à l'église; mais à peine la comtesse eut-elle jeté les yeux sur le tableau, que des éclairs jaillirent de ses prunelles noires, et se tournant, très rouge vers sa compagne, qui, distraite et ennuyée, étouffait un bâillement derrière elle.

— Mademoiselle Pichet!..

— Madame?

— Mais regardez donc!.. regardez donc!.. Vous ne voyez pas?.. C'est elle!..

La demoiselle se rapprocha nonchalamment, allongea son cou maigre.

— Oui, c'est bien elle, en effet, madame la comtesse.

— Non, non!.. ce n'est pas possible,.. je me trompe... Mes yeux voient mal... Sigismond n'a jamais eu une pareille audace!..

Il n'y avait pas à en douter, cependant; c'était bien elle,.. Valentine,.. sa jolie cousine, qui était représentée sur cette toile. La comtesse reconnaissait l'ovale si délicat de son visage, ses grands yeux violets aux reflets sombres, la lourde tresse de cheveux blonds, d'une teinte si étrange, qu'elle tordait sur le sommet de la tête, et dont elle était si orgueilleuse. Oui!.. c'était elle!.. et ce n'était pas elle, pourtant! car il y avait dans cette image quelque chose qu'on aurait vainement cherché dans la coquette mondaine; et, d'abord, la beauté de Valentine n'était point aussi idéale, ses yeux brillaient d'une flamme plus terrestre et ne connaissaient point le rayonnement mystique de ce regard immatériel. Et l'expression voluptueuse de ses lèvres était loin du sourire maternel qui planait sur cette bouche si pure. Le front de la madone était plus élevé, plus sérieux que le sien, il reflétait une âme sereine; celui de Valentine, au contraire, indiquait le triomphe insolent d'une reine de la mode.

Non,.. ce n'était point elle!.. la comtesse ne voulait pas l'admettre. Il y avait entre ces deux femmes un monde entier, ou plutôt un ciel!.. Et, se tournant encore une fois vers sa demoiselle de compagnie :

— Mademoiselle Pichet!..

— Madame?

— Non, décidément, ce n'est pas elle!..

La demoiselle s'inclina :

— Vous avez raison; ce n'est pas elle, en effet, madame la comtesse.

Dans tous les cas, c'était très mal à Sigismond d'avoir osé penser à un amour profane quand il peignait la reine des anges, celle qui est l'essence de la pureté divine. Mais, qui sait, peut-être l'avait-il fait sans le savoir,.. inconsciemment... il s'était souvenu,.. ou plutôt... il n'avait pas pu oublier!.. Dans tous les cas, ce n'était pas honnête. Le mot était peut-être un peu fort; mettons que c'était bien étourdi!.. Sans doute le pauvre garçon avait voulu peindre une créature fictive, une Valentine telle que son cœur de poète la rêvait; et, certes, il avait dû se dire maintes fois qu'il était plus facile de créer un idéal que d'essayer de corriger la réalité... Mais, peu importe, il n'aurait pas dû faire cela!.. C'était impie!.. sacrilège, cela offensait la religion. Comment n'avait-il donc pas craint de faire injure à la majesté divine en laissant de-

viner, sous la transparence de cette image sainte, l'ombre de la femme aimée! Et les joues de la comtesse s'empourprèrent à la pensée que, sous cette grossière veste de bure, s'esquissaient les contours plastiques des épaules de sa belle cousine.

— Mademoiselle Pichet!

— Madame la comtesse?..

— Jamais de la vie je ne pourrai prier devant cette madone-là!

— Ni moi non plus, madame.

Et cependant, songeait la comtesse, qui était romantique à ses heures, demande-t-on à la fleur de quel limon elle est éclose?.. Et ces femmes, qui jadis servirent de modèles aux vierges sublimes de Raphaël, n'étaient-elles point de misérables filles ramassées sur le pavé de Rome?.. Cette idée était évidemment très désagréable à la fière grande dame, elle eût préféré mille fois que ces madones fussent nées d'extases ou de visions religieuses, comme les vierges de fra Angelico; mais cependant elle se rappelait qu'à Dresde, en face de la madone sixtine, elle se serait certainement agenouillée si la foule des touristes ne l'eût retenue... Alors, qu'importait que Valentine eût ou non servi d'inspiration au peintre?.. et comment refuser à Sigismond le droit d'avoir fait naître, des tristes débris de son amour, cette chaste conception, anoblie encore par la touchante prière d'une pauvre mère,.. n'était-il pas cruel de se refuser à ployer le genou devant l'œuvre de cette âme souffrante, qui peut-être bientôt paraîtrait elle-même devant son Créateur?..

— Mademoiselle Pichet!..

— Madame la comtesse?..

— Prions pour lui et pour elle.

— Prions, madame la comtesse.

VIII.

A dater du jour où la Madone avait remporté sur ses ennemis un si éclatant succès, un orage grondait sur Busowiska. Le peintre, aidé de son beau-frère et de Makohon, l'ex-bedeau, ne cessait d'exciter secrètement la population contre cette œuvre moderne, qui osait jeter un si insolent défi à toutes les saintes traditions byzantines. Mais ce qui exaspérait surtout l'auteur du *Grain de sénevé*, et excitait au plus haut point sa jalousie, c'était l'enthousiasme incessant que provoquait la vierge de Nasta, son âme mesquine souffrait de voir acclamer un talent qu'il sentait supérieur au sien.

Peu à peu, la discorde avait également pénétré au sein de la fabrique.

— Que nous importe, disaient les uns, ce que pensent Técla, ou le vieux Klymaszko, ne voyons-nous pas que cette madone est

toute différente de celles qu'on voit dans les autres églises, et qu'elle ne ressemble en rien à ces vierges sombres qui se détachent sur un fond incrusté d'argent et couvert d'*ex-voto?*

— Du reste, vociférait Sorok, tolérer une toile pareille dans une église est un péché mortel !.. C'est la perte, la mort de vos âmes !

— C'est une honte, une infamie, un crime contre l'intérêt public, ajoutait Kurzanski. La paroisse de Busowiska sera-t-elle un sujet de scandale pour le pays entier ? Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de jeter dehors ce tableau profane !

L'agitation finit par gagner le village et trouva même quelques oreilles complaisantes dans le clan des paysannes que l'épithète de « femme de peine » donnée à la madone avait légèrement refroidies et qui surtout étaient jalouses de l'auréole dont le front de cette mendiante de Nasta était désormais entouré.

Le maire, un homme paisible, redoutant surtout le scandale, tâchait de calmer les esprits.

— Comment toucher à un don qui a été signé et accepté ! Jamais, je ne permettrai une chose pareille... du reste, le clergé seul décidera, il faut attendre son jugement.

— Oui, s'écria avec empressement le *dyak* Sorok ; que le clergé nous prête ses lumières, allons consulter le père Mitrofane !

Cet avis ayant été adopté par la plupart des membres de la fabrique, il fut décidé qu'une députation serait envoyée au couvent de Lavrow pour demander conseil au vénérable religieux, doyen des peintres de l'école byzantine.

Le père Mitrofane était, en effet, un très saint personnage qui dans son temps avait beaucoup pratiqué la peinture. Lui seul donc pouvait trancher sans appel un différend aussi compliqué. C'était un vieillard extrêmement âgé, bien des gens prétendaient même qu'il avait dépassé les cent ans, car les plus vieux cultivateurs du pays ne se rappelaient pas l'avoir connu autrement que grisonnant déjà. Il vivait dans la pénitence et la prière, aimé et vénéré du peuple. Maintenant, il était très cassé et faible comme un enfant, ne sortait presque jamais de sa cellule et ne peignait plus du tout.

La députation le trouva revêtu d'une longue robe toute blanche, sa barbe de neige lui descendait jusqu'à la ceinture et son corps était tremblant, comme le feuillage d'un peuplier.

Aux murailles de sa cellule étaient accrochées une grande quantité de toiles qui prouvaient que le vénérable ascète appartenait à l'antique école purement byzantine du mont Athos. Toutes se distinguaient par leur aspect lugubre. Littéralement, elles donnaient le frisson. Les Christs, loin d'inspirer la pitié, c'eût été un blasphème, éveillaient la terreur, faisaient naître dans l'âme une crainte indicible. Devant ces faces sombres, blafardes, ces chairs morbides,

ces membres tordus dans les convulsions de la mort, ces plaies béantes et ces cœurs percés de glaives sanglans, on songeait involontairement à cette ténébreuse figure du Christ de Novogorod, si noire, si terrifiante, et au bas de laquelle se lisent ces mots : « Homme, regarde comme ton Dieu est terriblement Dieu ! »

Avant même d'avoir interrogé le vieillard, les paysans comprenaient que le riant tableau de Nasta, qui ressemblait plutôt à une fenêtre ouverte sur un coin de ciel bleu, était bien loin de ces icones fantastiquement étranges dont on ne s'approchait qu'avec recueillement, les yeux baissés, en se frappant la poitrine encore et encore...

Décidément, ce n'était pas une vraie icone ! Au reste, toutes les madones byzantines connues étaient réunies dans la cellule : il y avait *Notre-Dame du Sommeil* étendue sur un drap mortuaire, la *Source vive*, assise près d'un puits autour duquel se pressait une foule de princes, de monarques, de grands personnages, coiffés de couronnes et de hautes mitres, et puis une Vierge, plus splendide encore que toutes les autres, le front ceint d'un diadème de pierres précieuses, et les épaules enveloppées d'un manteau étincelant de tsarine !.. Mais aucune de ces reines du ciel ne tenait à la main une serpette et n'était revêtue d'une grossière chemise de paysanne.

Le peintre et le sacristain, s'étant approchés du vénérable moine, lui exposèrent, au nom de la députation, le sujet de la discorde, seulement, dans leur fièvre, ils se contredisaient constamment, de sorte que le pauvre vieux ne parvenait qu'à grand'peine à saisir ce qu'ils attendaient de lui. A la fin pourtant, une phrase particulière ayant subitement frappé son oreille, ses yeux reprirent un semblant de vie, une petite flamme pâle jaillit de ses prunelles bleues et, faisant un violent effort pour rassembler ce qui lui restait de mémoire et d'intelligence, il parla ; mais sa voix était bredouillante et sénile, il entremêlait ses discours de termes techniques et de sèches formules auxquelles son auditoire ne comprenait goutte, et souvent il confondait le point principal avec les détails insignifians.

— Non, jamais je n'ai vu de madone semblable à celle dont vous parlez, disait-il en chevrotant, et vous devez faire erreur, vu qu'il n'en existe pas de cette espèce et il ne peut pas en exister, car, comme vous le savez, il y a peinture et peinture, et la meilleure est celle de l'ancien peintre Korsunski, parce qu'il peignait toujours dans le plus pur style byzantin... Moi, dans mon temps, j'ai essayé autant que j'ai pu de l'imiter, et je priais, je pleurais beaucoup, et demandais à Dieu qu'il me permît de faire de bonnes peintures, pas sacrilèges surtout, car vous devez savoir que les peintures peuvent être de grands sacrilèges, et la Vierge dont vous parlez,

si elle existe, doit être une grande hérésie et non pas une icone sacrée !..

Lisez le livre d'*Hermeneja* (1) !.. Voilà une belle étude!.. et qui a été écrite sur la sainte montagne d'Athos... C'est comme la bible de l'artiste !.. Là, chaque chose est à sa place, et quand on peint la sainte Vierge... on sait qu'il faut la peindre comme ceci et non comme cela !.. Et avant tout il faut qu'elle ait la mesure !.. neuf fois la hauteur de la tête!.. en comptant depuis le front jusqu'aux pieds!.. Et chaque tête doit avoir neuf pouces. Pour les couleurs, on fait différens mélanges, ainsi, par exemple, sur le visage de la madone, il faut absolument une rougeur virginale!.. Eh bien... on prend un peu de cinabre!..

Je connais encore les livres de *Podlinnyk* et de *Stohlaw*... Voilà de fameux ouvrages!.. on peut y voir toute l'iconographie, tous les modèles possibles de vierges... Mais, ni dans l'un ni dans l'autre, on ne trouvera une madone comme celle dont vous parlez!.. Ne peins pas ton Dieu à la légère, car c'est un péché plus grave que de l'invoquer sans raison, et ne peins pas davantage étourdiment son Fils, ni ses saints, ni ses patriarches, ni ses anachorètes, ni ses prophètes, ni ses martyrs!.. Ne te mets pas au travail avec un cœur orgueilleux, et ne te fie point à ta cervelle vide, car sinon ta peinture sera sacrilège!.. Moi qui vous parle, j'ai toujours tenu le pinceau dans la crainte du Seigneur, dans sa vénération et en faisant pénitence!.. Le malheur, c'est que de l'âme à la toile la route est longue!.. et bien rude!.. l'âme est clairvoyante... mais la main est aveugle!.. Maintenant, je ne peins plus!.. je prie seulement le bon Dieu de miséricorde qu'il me donne le pardon et l'absolution de mes fautes, car... je suis un grand pécheur! un grand pécheur, mes frères!.. et mes peintures sont misérables!.. Mais cependant... ma vie l'est encore bien davantage!..

Ici, le vieillard s'arrêta, et se mit à pleurer à chaudes larmes, en faisant de nombreux *mea culpa*. Puis soudain, sans qu'on s'y attendît, sa tête retomba sur sa poitrine, et il s'endormit d'un sommeil paisible de petit enfant, tandis que des larmes continuaient à rouler le long de ses joues creuses.

C'en était fait à présent du sort du tableau!.. Et bien que les membres de la députation n'eussent presque rien saisi des paroles du bon moine, ils comprenaient que la Vierge moissonneuse était condamnée sans retour.

Ils s'en retournèrent à leur village, très occupés de ce qu'ils avaient vu et entendu, essayant de se rappeler les phrases prononcées par l'ascète, mais c'étaient justement les plus obscures qui

(1) Commentaires sur la peinture byzantine.

se présentaient toujours à leur mémoire. Au village, une avalanche de questions les accueillit! Ils y répondirent avec la dignité grave qui convient à des hommes venant d'assister à une réunion scientifique, et les quelques paroles ronflantes et pleines de mépris qu'ils prononcèrent à tort et à travers achevèrent d'émerveiller l'auditoire.

En conséquence, les menaces contre le tableau se mirent à pleuvoir de toutes parts. Et tandis que les uns voulaient le mettre dehors, Makohon, plus enragé que les autres, criait qu'il le hacherait menu comme de la paille!

La malheureuse Nasta, toujours dans l'attente de quelque catastrophe fatale, passait par des angoisses inouïes. Aussi, la voyait-on rôder, les dents serrées, les yeux fous de désespoir, la face haineuse. Quelques-uns assurèrent même qu'elle portait une hache cachée sous ses haillons, et que la nuit elle allait se coucher en travers de la porte de l'église.

Ces rumeurs inquiétèrent le maire, il ordonna tout d'abord de fermer la cerkiew, mit les clés dans sa poche, puis fit appeler Nasta, et persuada à la pauvre femme qu'elle pouvait être tout à fait tranquille, que personne ne se permettrait de molester son tableau, et que, dans le cas où la commission du clergé déciderait son renvoi, non-seulement la madone lui serait rendue, mais encore tout l'argent qu'elle avait versé pour fonder un autel.

Apaisée un peu par cette assurance, la pauvre femme put reprendre avec plus de calme ses occupations; néanmoins l'idée que son tableau courait un danger ne lui sortait pas de la tête, et un matin qu'elle s'acheminait vers le village de Spas, la pensée lui vint d'aller réclamer la protection du peintre. Certainement le jeune homme parlerait d'elle à la comtesse qui, de son côté, glisserait un petit mot à M. Krzespel, lequel à son tour se hâterait de donner ses ordres aux membres de la fabrique, aux adjoints, au maire, et... qui sait, arriverait peut-être lui-même, dans son cabriolet jaune, coiffé de sa casquette à galons d'or!.. de cette façon tout serait sauvé.

Tandis que Nasta bâtissait ces beaux rêves, tout en foulant la poussière de ses pieds nus, le pope Tarczanin arrivait à Busowiska. Il fut reçu à la porte de l'église par la figure hypocrite et tourmentée du peintre Kurzanski, qui le mit en deux mots au fait de la situation.

Aux premières paroles du peintre, le prêtre qui, lui aussi, avait subi inconsciemment le charme de l'œuvre profane, se sentit légèrement rougir; puis, tout consterné, il considéra la gracieuse madone, méditant le moyen de la sauver. Comme il y réfléchissait,

il se vit brusquement assailli par une troupe de paysans, ceux justement qui étaient allés trouver le père Mitrofane.

Audacieusement, ils entourèrent le prêtre et, au milieu de mille vociférations, le sommèrent d'enlever le tableau.

— Nous ne voulons pas avoir chez nous une image pareille, s'écria Fédysko, l'un des plus acharnés, nous voulons qu'elle soit *bajantine!..*

— C'est une madone sans cinabre! ajouta Zaberek, il faut qu'elle ait du cinabre!.. comme celle de Stohlaw!..

Il prenait le fameux livre d'iconographie byzantine pour une paroisse.

— Oh! comme celle de Podlinye, hurla un troisième qui commettait la même erreur.

— Et sa mesure doit être de neuf têtes!..

— Et chaque tête doit avoir neuf pouces! cria le menuisier Zubek.

— Nous ne voulons pas une moissonneuse,.. une femme de peine pour madone!..

— Il faut qu'elle soit faite avec du cinabre!..

— Oui... comme sur la sainte montagne!

— Comme à Stohlaw!..

— Neuf têtes!

— Bajantine!..

— A la manière de Kurzanski!..

Leurs cris étaient assourdissans, on eût dit une vraie tour de Babel.

Sentant que la madone n'était plus en sûreté parmi ces enragés, le pope, pour les calmer, prit un parti énergique : il ordonna au sacristain de décrocher le tableau, le fit précieusement déposer dans sa *briska,* et ayant fouetté ses chevaux, il reprit au grand trot le chemin de son presbytère.

Ce coup d'État fut considéré comme un triomphe par les iconoclastes. Au moment où ils exultaient bruyamment, la Técla, instruite de ce qui venait de se passer, se précipita dans l'église rouge d'indignation; mais en apercevant l'autel dévasté, elle eut un moment de rage indescriptible; ses bras se tordirent et elle poussait des cris furieux.

— Vous vous repentirez de ce que vous avez fait, cria-t-elle en arrachant violemment les cierges qu'elle avait offerts, et Dieu vous punira... Oui!.. il vous punira... rappelez-vous mes paroles, il vous punira, car vous avez chassé la mère du Christ!.. Vous avez chassé la Vierge!..

Ces paroles, lancées d'un ton prophétique, sonnèrent comme

un glas funèbre dans les consciences des paysans. Tous se regardèrent avec consternation, et même les triomphateurs paraissaient effrayés maintenant de leur victoire.

IX.

A peine arrivée à Spas, Nasta s'était mise en quête de M. Sigismond, mais on lui apprit que la veille le pauvre jeune homme avait été trouvé inanimé au *Labyrinthe*, et qu'on l'avait transporté chez lui blanc comme un linge. D'abord, on l'avait cru mort, mais après quelques minutes, il avait ouvert les yeux, et essayé de parler, sans y réussir. Enfin la nuit, comme il était plus mal, on avait été obligé d'envoyer chercher des docteurs dans toutes les directions, et même expédié un express à Lemberg. La comtesse était venue s'installer au chevet du jeune homme, et elle pleurait à fendre le cœur, comme si c'était son propre fils.

En écoutant ce récit, Nasta était devenue toute blanche, il lui sembla que ses oreilles bourdonnaient, et de grosses mouches se mirent à danser devant ses yeux; puis, affolée, elle courut au logis du peintre. Elle ne se demandait point ce qu'elle allait y faire, ni si on la laisserait entrer, son instinct le poussait vers ce pauvre mourant comme le chien fidèle va à son maître. Si on la chassait... eh bien! elle se coucherait sur le seuil!..

Mais personne ne songea à la mettre dehors, la porte de la maison était grande ouverte et elle put pénétrer librement jusque dans la chambre attenante à celle du malade, et voir tout ce qui s'y passait. M. Sigismond était étendu, immobile, sur une couchette basse, sa figure était pâle comme de la cire et ses grands yeux noirs paraissaient encore plus profonds que de coutume.

La comtesse, assise tout près de lui, les paupières très rouges à force d'avoir pleuré, ne cessait de le regarder, et de temps à autre, elle lui parlait d'une voix basse et très douce, comme on fait à un petit enfant. Mais il ne lui répondait pas et se contentait de regarder devant lui si fixement, que Nasta se sentit envahie par une sueur froide. A la fin, la comtesse, qui faisait tous ses efforts pour paraître calme, se pencha vers lui, et avec un bon sourire, car elle savait sans doute que ce qu'elle allait lui dire le rendrait heureux :

— Voyons, Sigismond, regardez-moi,.. il faut vite vous remettre, entendez-vous... Car nous aurons une visite aujourd'hui!.. Oui!.. une visite qui vous fera plaisir!..

Il tourna vers elle ses prunelles fiévreuses, et sourit tristement.

— Vous ne devinez pas, dit-elle en attachant sur lui son regard pénétrant, vous ne devinez pas qui arrive ce soir?..

Il poussa un long soupir. Un fugitif éclair de reconnaissance parut un instant dans ses yeux, le sourire de ses lèvres devint plus navrant encore, et d'une voix presque indistincte, il murmura : Valentine.

Puis, tout aussitôt, le pâle sourire s'effaça totalement de ses lèvres, et son visage redevint indifférent.

A ce moment on annonça l'arrivée du docteur de Lemberg, et la comtesse étant allée au-devant de lui, Nasta s'esquiva sur la pointe de ses pieds et alla s'asseoir tristement au seuil de la porte, où, la tête appuyée sur sa main amaigrie, elle attendit, abîmée dans ses noires pensées.

Elle était là depuis une heure environ, quand elle vit soudain sortir le docteur, qui remonta en voiture. Il avait l'air très sombre, la comtesse l'accompagnait, mais elle aussi était toute morne. Un peu plus tard, elle vit passer le curé latin en surplis blanc, suivi du bedeau, qui agitait la sonnette, et de l'organiste Wisnowski.

Il y eut encore beaucoup d'allées et de venues, dans la maison, mais peu à peu, tous s'en allèrent tristement, la maison redevint tranquille, tranquille... et Nasta comprit que c'était la mort... Alors, elle se couvrit le visage de son tablier, et tomba dans une sorte de prostration. Le soir arrivait déjà, quand un coup frappé sur son épaule la réveilla de sa torpeur. Elle ouvrit tout grands ses yeux, et aperçut devant elle une de ses voisines de Busowiska, pauvre et solitaire comme elle : la Kinaszkowa.

— Je suis contente de te trouver, Nasta, dit la vieille, ça fait que je ne devrai pas aller à la recherche de quelqu'un d'autre pour veiller et prier auprès du mort... la comtesse paiera bien...

Nasta la regarda d'un air hébété.

— Allons, viens donc, lui dit l'autre, puisque je te dis que la comtesse paiera!..

Elle se leva pourtant, et machinalement suivit sa voisine.

Elles trouvèrent l'organiste déjà occupé à allumer les cierges, tandis que la demoiselle de compagnie, une corbeille à la main, jonchait le lit de roses fraîches.

La Kinaszkowa était renommée dans tout le village de Busowiska, pour sa grande piété, et elle connaissait ses oraisons aussi bien qu'un clerc de paroisse ! Son premier soin fut donc de s'agenouiller, et elle commença tout aussitôt à marmotter ses prières, qui étaient longues, longues, et toutes différentes les unes des autres, à ce que remarqua Nasta avec admiration.

Mais elle, la pauvre femme, ignorait totalement comment on prie;

aussi, toute confuse, elle se taisait, regardant à la dérobée sa voisine, et quand elle pouvait saisir au vol un mot de prière, prononcé plus distinctement, elle le répétait à satiété dans sa pensée, avec une grande componction.

La nuit entière se passa de la sorte; cependant, les prières de la Kinaszkowa devenaient de moins en moins distinctes, jusqu'à ce qu'à la fin la vieille cessa tout à fait de remuer les lèvres, et Nasta, que la fatigue et l'émotion avaient brisée, laissa également retomber sa tête sur sa poitrine et s'assoupit.

Les premières lueurs du matin commençaient à peine à rougir le ciel, quand un bruit léger, pareil à un frôlement d'ailes, réveilla en sursaut les deux femmes.

En un instant, elles furent sur leurs pieds, et regardèrent devant elles, les yeux fixes, la peau moite de frayeur.

Là!.. près de la tête pâle du jeune homme, quelque chose avait frémi,.. et maintenant une silhouette très distincte se dessinait. N'osant faire un mouvement, terrifiées d'épouvante, les femmes écarquillèrent les yeux, et soudain, dans la triomphale lumière de l'aurore naissante, le visage suave de la Madone moissonneuse leur apparut. Alors, pénétrées d'une respectueuse terreur, elles tombèrent la face contre terre, sans oser ni ouvrir les yeux, ni pousser un cri devant cette vision paradisiaque.

Quand la Kinaszkowa releva enfin la tête, la madone avait disparu, et seuls maintenant les rayons dorés du soleil se jouaient parmi les roses de la couche funèbre. Alors la vieille, abandonnant Nasta, qui ne pouvait revenir de sa stupeur, s'esquiva à la hâte, anxieuse d'être la première à annoncer à Busowiska l'apparition miraculeuse, et à s'agenouiller devant son image.

Nasta ne revint à elle que quand l'organiste et ses aides entrèrent pour monter le catafalque. Et comme elle ne bougeait toujours pas, elle vit également entrer la comtesse accompagnée de sa dame de compagnie. Toutes les deux se mirent à genoux devant le corps et prièrent longtemps.

A la fin, la comtesse, s'étant relevée, se pencha vers la demoiselle et demanda à voix basse, en français :

— Où est Valentine?

— Elle vient à l'instant de repartir, madame.

— Comment, déjà?..

Et la comtesse fronça violemment le sourcil. Mlle Pichet lui expliqua alors que Mme Valentine était arrivée au milieu de la nuit et qu'elle avait été si terrifiée, en apprenant la catastrophe, qu'elle avait refusé de se coucher; qu'enfin, dès l'aube, elle avait voulu aller toute seule voir le pauvre monsieur; mais que cette vue l'avait tellement bouleversée qu'elle n'avait pas prétendu rester

une minute de plus, et, sans déboucler sa valise ni même permettre qu'on réveillât Mme la comtesse, elle était repartie pour Maniow, chez les Lanowski, ajoutant qu'elle reviendrait peut-être pour les funérailles.

La comtesse avait écouté avec une colère mal contenue :

— Elle est à Maniow, dites-vous?.. Ah! oui, je comprends, c'est aujourd'hui la fête de Mme Lanowska, on y dansera ce soir!..

Une expression de dégoût envahit son visage, et elle se remit en prières.

X.

Tandis que Nasta se dirigeait lentement vers Busowiska, un profond émoi bouleversait le paisible village. A peine la Kinaszkowa était-elle arrivée, qu'elle avait colporté de maison en maison la nouvelle de l'apparition miraculeuse de la sainte Vierge, et comme c'était une femme très honnête et très véridique, on avait entièrement ajouté foi à ses paroles, et les commentaires avaient été tout de suite leur train.

Sans doute, c'était en reconnaissance de ce qu'il avait peint ce tableau en son honneur que la sainte Vierge était apparue au lit du jeune peintre après sa mort!.. Mais alors, ajoutait un autre, si elle lui était apparue, un miracle, un vrai miracle avait eu lieu, et le tableau miraculeux, la cause de cette faveur céleste, n'était plus là!.. on l'avait chassé de l'église, on avait banni la mère du Christ!..

La surprise du premier moment faisait place, maintenant, à la stupeur, et les paroles prophétiques de Técla revenaient à la mémoire de tous! Consternés, les membres de la fabrique se regardaient entre eux, tandis que les ennemis les plus acharnés du tableau se hâtaient de disparaître.

Nasta, ignorante du départ de la madone, et encore tout impressionnée par la vision du matin, se hâta, à peine rentrée chez elle, de se diriger aussi vers l'église, afin de se prosterner devant sa précieuse image.

La porte de la cerkiew était toute grande ouverte. Elle se précipita d'un bond vers sa chapelle; mais, à son horreur, le tableau avait disparu!

De chaque côté de l'autel pendillaient, lamentablement, des lambeaux arrachés de mousseline, des fleurs, des rubans, et il n'y avait plus de trace ni de la madone, ni des cierges, ni des chandeliers!..

Le désespoir suffoqua la malheureuse, et c'est en poussant des

cris qui n'avaient plus rien d'humain qu'elle sortit affolée de la cerkiew.

En entendant ces vociférations, le village entier accourut auprès d'elle.

On la trouva tournant comme une hébétée autour de l'église. Elle avait les yeux hors des orbites et criait, sans discontinuer : « Au secours! Au secours! A l'aide!.. »

Elle fut aussitôt entourée de la bruyante sollicitude féminine.

Técla prit entre ses bras la pauvre femme, et elle essayait de la calmer en lui caressant le visage, tandis que les autres paysannes continuaient à parler toutes à la fois :

— Oui,.. nous l'avions toujours dit que c'était une vraie sainte Vierge!.. C'est ce satané Kurzanski qui était jaloux... Et la meilleure preuve,.. c'est que tous les étrangers venaient prier devant la madone!.. Il en arrivait, il en arrivait... tout l'été et de tous les côtés... Et ces fleurs,.. ces rubans, ces dentelles,.. venus on ne sait comment!.. Tout cela n'était-il pas déjà signe de quelque chose d'extraordinaire?..

Ah! Klymaszko avait eu du flair, lui, quand il s'était jeté à genoux, le front dans la poussière, comme on fait devant la sainte icone,.. et tout le monde savait qu'un homme qui a bâti tant de cerkiews à la gloire du Seigneur doit être dans ses bonnes grâces!

Oser dire que ce n'était pas une vraie madone! Comme elle avait bien déjoué ses ennemis et prouvé à tout le monde le contraire! Et le jeune homme qui l'avait peinte l'avait vue sans doute déjà en vision auparavant!.. et qui sait si ce n'était pas à cause de cela qu'il était mort, le pauvre!.. Car un homme qui a reçu une grâce pareille ne peut plus continuer à vivre sur la terre misérable,.. sa place est plus haut, dans le ciel!..

Hélas! hélas! qu'avait-on fait,.. et qu'allait-il arriver maintenant?

Pylipko, le soldat retraité, assis sur la barrière de l'enclos, écoutait avec un sourire ironique ces lamentations. A la fin, il ôta sa pipe de sa bouche; et, regardant toute l'assemblée avec un grand sang-froid :

— Ce qui arrivera, dit-il dédaigneusement, ce qui arrivera?.. Mon Dieu, que vous êtes donc bêtes?.. Que vous êtes donc bêtes, mes gens!.. Ce qui arrivera, ne le devinez-vous pas? Mais c'est que la paroisse de Tersow possédera un tableau miraculeux... et vous pas!.. Ce qui arrivera, imbéciles que vous êtes,.. c'est que les gens de Hongrie, de Masovie et d'ailleurs accourront tous pour le voir!.. Qu'il y aura tous les ans un pardon à Tersow, et des indulgences.. et des pèlerinages, comme au calvaire de Paclaw, et que vous n'en profiterez pas!.. Ah! le pope Tarczanin savait bien ce

qu'il faisait en emportant votre madone, car un tableau pareil, c'est de l'or en barre!.. une fortune, une grande fortune!.. et pas seulement pour le prêtre, mais pour le bedeau, pour le paysan, enfin pour tout le pays!.. Les gens s'amassent autour de l'autel,.. et l'argent s'amasse avec!.. Ah! ce Sorok! il vous a bien joués tous!.. car il est bedeau de Tersow, lui, et pas bedeau de Busowiska!.. Maintenant que le tableau est chez lui, il vous fera la nique à tous!.. et ça sera bien fait!..

Ces paroles si claires, qui ramenaient la question des hauteurs mystiques où elle était montée dans le domaine du positif, produisirent l'effet désiré. Les argumens indiscutables du malin soldat pénétraient comme un acier tranchant dans ces cervelles cupides de paysans et impressionnaient les plus sceptiques et les plus indifférens! Makohon, l'ex-sacristain de l'église brûlée, qui, enfoncé dans son coin, avait gardé jusqu'à présent le silence d'un coupable, se redressa tout à coup frappé à l'idée que, loin d'être en faute, il était au contraire une dupe!.. Oui, lésé, sacrifié aux intérêts d'autrui!.. victime de la plus noire trahison!.. Car n'était-il pas, lui, l'unique homme d'église de Busowiska?.. Qui donc, plus que sa personne dans le village, était volé, pillé, dépouillé de toutes les richesses et prérogatives que lui aurait procurées la garde de cette image miraculeuse!.. Ah! s'il pouvait tenir en ce moment ce traître de Sorok, avec quelle joie il l'étranglerait de ses mains!

— Si c'est comme ça, cria-t-il, eh bien, il faut aller la reprendre!.. notre madone!

Pylipko éclata d'un mauvais rire :

— Imbécile que tu es!.. il est facile de donner!.. mais plus difficile de reprendre!.. Crois-tu que les gens de Tersow sont aussi sots que nous autres? Ils ne la lâcheront point!..

— Il faut la reprendre!.. il faut la reprendre, cria la foule d'une seule voix.

— Allons!.. allons, vous autres!.. en route pour Tersow!..

— Oui!.. oui... à Tersow, répétèrent les femmes et même les enfants!

— A Tersow, hurla Nasta, en s'arrachant aux mains qui essayaient de la retenir, et comme une furie, elle s'élança en avant.

La foule s'ébranla aussitôt, ramassant dans son ardeur tout ce qui se trouvait sur sa route, bâtons, pieux, fléaux, et jusqu'à des haches.

Seul, Pylipko, jugeant prudent de ne point s'aventurer dans la bagarre qu'il avait provoquée, prétexta que son caractère militaire lui ordonnait de garder la neutralité, et resta au village. Cependant, avant de laisser partir ses concitoyens, il crut de son devoir de leur

donner quelques conseils stratégiques, notamment sur la manière d'attaquer la paroisse, en la surprenant sournoisement par derrière. De cette façon, disait-il, avant que les gens du village se fussent aperçus de rien, l'affaire serait enlevée! Tersow n'était situé qu'à deux ou trois kilomètres de Busowiska. La troupe des paysans se trouva donc bientôt sous les murs du presbytère; mais, tandis qu'elle avançait ainsi, pleine de ses belliqueux projets, le pope Tarczanin s'éloignait de son côté pour aller consulter, au sujet du tableau, le doyen d'une paroisse voisine.

En entendant du bruit, Sorok, le *dyak,* entre-bâilla doucement la porte, mais devant ce déploiement de forces inusité, il s'apprêtait à la refermer, quand il fut subitement saisi à bras-le-corps par un groupe de forcenés et traîné au dehors :

— Notre madone!.. rends-nous notre madone!.. criaient-ils tout en entourant Sorok qui tremblait de tous ses membres.

— Entends-tu, voleur! fils de chien!.. rends-la-nous!.. où l'as-tu mise? réponds!..

Le bedeau indiqua du doigt la porte de la sacristie, car c'était en effet là que le prêtre avait enfermé le tableau.

— Où est la clé? crièrent les voix, apporte-nous la clé!..

— Lâchez-moi, gémit le rusé sacristain... je vous l'apporterai!...

Les paysans ouvrirent leur poigne de fer, mais le traître ne fut pas plus tôt libre qu'il s'élança avec la légèreté d'un cerf à travers le verger et disparut.

On se jeta à sa poursuite, mais déjà il n'y avait pas plus de traces de lui que d'une balle tirée la veille.

Sans doute il avait gagné la grand'route, il ameutait en ce moment les gens du village. Il y eut un instant de désarroi, et des symptômes d'hésitation se peignirent sur le visage de quelques assaillans.

A cette vue, Nasta arracha violemment une hache des mains d'un paysan, et brandissant son arme, elle se précipita vers la porte de la sacristie. Elle était effrayante à voir, la face égarée, les yeux ivres, et sur son front pendaient éparses des mèches de cheveux gris que ne retenait plus son bonnet dénoué.

Entraînés par ce fougueux exemple, les paysans la suivirent, la hache levée, et en moins d'un instant, la porte s'abattit à leurs pieds.

Le premier objet qui frappa leur vue, en pénétrant dans la sacristie, fut la madone.

La foule la salua avec des hurlemens de joie; mais soudain, au sommet de la grand'route, on vit apparaître les baïonnettes brillantes et les casques étincelans des gendarmes.

C'était une escouade revenant de la ville que Sorok avait rencontrée par hasard, et à laquelle il s'était hâté de demander secours.

La vue menaçante de la force armée ne produisit pas sur les paysans son effet habituel, et, loin de s'enfuir, ils se serrèrent au contraire les uns contre les autres autour du tableau, et attendirent d'un pied ferme, tandis que Nasta, comme une tigresse furieuse, se jetait en avant, la hache levée. Une grêle de pierres, dont s'étaient armés les plus jeunes de la bande, reçut les gendarmes à leur arrivée, puis, sans s'inquiéter davantage d'eux, les paysans chargèrent le tableau sur leurs épaules et se remirent paisiblement en route.

A cette vue, les gendarmes, rendus furieux par la pluie de cailloux qui les avait assaillis, voulurent leur barrer le passage; mais à ce moment, Nasta, avec une adresse d'Indien, leur lança à la tête sa hache, qui vint raser en sifflant le visage d'un d'entre eux, effleura son casque et tomba à ses pieds. Ce fut le signal du tumulte. Une balle répondit à cette agression, et on entendit le bruit sourd de la chute d'un corps.

C'était Nasta, atteinte par la balle d'un gendarme.

A la vue du sang, les paysans se jetèrent avec rage sur les soldats, qui n'échappèrent à la mort qu'en se sauvant dans le presbytère.

Débarrassés enfin de toute entrave, les vainqueurs reformèrent leurs rangs, et se mirent en marche pour rentrer dans leurs foyers.

Nasta essaya de se soulever, mais en vain. Des bras vigoureux l'enlevèrent aussitôt, tandis que le tableau, porté en triomphe par deux femmes, dominait la foule comme un étendard.

Makohon entonna alors le cantique : « O Vierge immaculée, » que tous répétèrent en chœur, et c'est ainsi que le cortège se dirigea comme une procession triomphale vers Busowiska.

A la vue de cette foule recueillie, et en entendant ces hymnes pieuses, les paysans commencèrent à accourir des champs et de l'intérieur des cabanes, et se mêlèrent à la procession, qui finit par prendre des proportions imposantes.

Les cantiques répétés ainsi par des centaines de voix montaient solennellement vers le ciel, et allaient ensuite se répercuter dans les vallées profondes du Dniester.

Arrivée enfin devant l'église de Busowiska, la procession s'arrêta, mais quand on voulut mettre debout la glorieuse *fondatorka*,.. on s'aperçut qu'elle ne vivait plus...

L. LOZINSKI.

(Adapté par Mme MARGUERITE PORADOWSKA.)

LÉONARD DE VINCI

SAVANT

SA MÉTHODE ET SA CONCEPTION DE LA SCIENCE.

Nous ne connaissons pas aussi bien que nous le souhaiterions la vie de Léonard. Les documens publiés, contrats, comptes de banque, bilan de la fortune de son père, ne nous apprennent pas ce qui surtout nous intéresserait. Nous savons combien il déposa de florins à l'hôpital de Santa-Maria-Novella, nous aimerions mieux savoir ce qu'il a mis de lui-même dans les passions auxquelles l'homme n'échappe guère. L'amour tardif de Michel-Ange pour Vittoria Colonna lui inspira les plus touchans de ses sonnets; Léonard ne nous a laissé d'autre confidence que le portrait de *la Joconde,* dont le mystère ne sera pas dévoilé. Il y a dans cette ignorance même quelque chose qui irrite notre curiosité. L'intérêt du roman banal relève l'austère histoire d'un grand esprit. Dans ses carnets si nombreux, Léonard constate à plus d'une reprise les événemens qui le concernent, mais dans une phrase courte, avec une date précise, sans commentaires, sans rien exprimer des sentimens qu'ils éveillent en lui.

Il y a dans ce silence même un enseignement. Les grandes passions de Léonard sont impersonnelles, ou plutôt elles vont, en lui-même. à ce qui le dépasse, à la vérité qu'il cherche, à la beauté

qu'il crée. Consolons-nous : ce que nous ignorons n'était pas sans doute ce qui surtout valait d'être connu. Les œuvres du peintre, ses dessins, ses croquis ; les manuscrits du savant, ses notes prises au jour le jour, voilà les vraies confidences de Léonard, celles qui méritent d'être recueillies. Ses pensées et ses œuvres sont les actions qui ont fait la trame de sa vie : l'homme ne reste pas en dehors d'elles, il s'en dégage dans sa vraie nature, dans le caractère qui a décidé de cette manière de sentir, de ces passions éprouvées ou inspirées par lui, dont nous aimerions à pénétrer l'inconnu.

I.

Quand nous voulons exposer l'œuvre scientifique de Léonard, une première difficulté se présente. Par sa méthode, par ses travaux et par ses découvertes, il ouvre, un siècle avant Galilée, l'ère de la pensée moderne. Ses manuscrits contiennent les élémens de la plus vaste des encyclopédies. Mais le monument n'est pas élevé, nous n'en avons que les matériaux multiples et dispersés. La nature du génie de Léonard, la diversité de ses aptitudes, la justesse de sa conception de la science, tout le condamnait à ne laisser que des fragmens, à ne pas achever une œuvre qui est, à vrai dire, l'œuvre sans fin de l'esprit humain. Il portait toujours avec lui un petit carnet sur lequel il consignait des observations de tout genre jusqu'à ce qu'il fût rempli. Les manuscrits que nous possédons sont ou ces carnets mêmes ou quelquefois les extraits des notes les plus importantes qu'ils contenaient : « Commencé à Florence dans la maison de Piero di Braccio Martelli le 22 mars 1508 ; voici un recueil sans ordre tiré de beaucoup de papiers que j'ai copiés ici, espérant ensuite les mettre par ordre à leur place, selon les matières dont ils traitent. Je crains que d'ici la fin je ne répète la même chose plusieurs fois ; ne me blâme pas pour cela, lecteur, parce que les choses sont nombreuses et que la mémoire ne les peut avoir toutes présentes pour dire : ceci, je ne veux pas l'écrire, parce que je l'ai déjà écrit ; et pour ne pas tomber dans cette faute, il serait nécessaire qu'en chaque cas, afin de ne pas me répéter, je prisse soin de relire tout ce qui précède et d'autant plus que j'écris à de longs intervalles (1). » Ce texte montre que Léonard a relevé parfois ce que ses carnets de notes contenaient de plus intéressant, sans s'astreindre d'ailleurs à un ordre rigoureux, et que ce

(1) *Brit.-Mus.*, I r°. — Jean-Paul Richter, I, § 12. Les douze manuscrits, conservés à la bibliothèque de l'Institut et publiés intégralement par M. Ch. Ravaisson, sont désignés par les lettres A à M. Pour les autres manuscrits, je renvoie aux deux volumes d'extraits publiés et classés par M. Jean-Paul Richter.

premier travail préparait, dans sa pensée, le travail définitif, la rédaction de traités suivis, où il eût coordonné ces notes selon leur objet. C'est ce second travail qui n'a jamais été fait.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en être surpris. A la fin du xv[e] siècle, la science a gardé son caractère d'universalité. Pour le scolastique, rien de plus simple : la science est faite. Le monde, l'homme qui le pense, Dieu qui le crée, c'est l'affaire de quelques in-folio. Son esprit, comme son univers, est un système clos. Il sait où commence la science, où elle finit, ses divisions et leur ordre, il sait après combien de sphères célestes on touche enfin le paradis et on entre dans le royaume de Dieu. Léonard découvre un monde dont les limites reculent sans cesse devant lui. Il regarde, et les phénomènes se multiplient sous ses yeux. Conduit de la pratique à la théorie, il va de l'art de l'ingénieur à toutes les sciences qu'il suppose, de l'invention des machines à la mécanique, de la peinture à la perspective, à l'optique, à l'anatomie, à la botanique. Dans la tranchée d'un canal, les couches de terrain superposées, quelques coquilles marines lui racontent l'histoire de la terre : il crée la géologie. Sans perdre le sentiment de l'unité des choses qui, au contraire, l'a porté en tous sens, il n'a pas arrêté le plan d'une encyclopédie. La méthode qu'il suivait, le perpétuel contrôle de ses idées par les faits, son goût même de la vérité lui interdisaient les ambitions hâtives. Il ne pouvait classer d'avance et selon leurs relations des connaissances qu'il acquérait au jour le jour. Le système ne pouvait être au commencement, il devait être à la fin, n'étant que la concordance des vérités particulières dans une vérité plus compréhensive et plus haute.

Telle semble bien avoir été la marche de l'esprit de Léonard. Il observe des faits, il prend des notes; peu à peu ces matériaux s'ordonnent dans son esprit; il conçoit des chapitres; ces chapitres forment des traités, et ces traités se reliant l'un à l'autre portent sur des sujets de plus en plus étendus, à mesure que se découvrent les rapports des choses. C'est ainsi qu'il cite ses propres ouvrages, ou mieux ceux qu'il avait l'intention de faire, sous des titres qui indiquent tantôt un chapitre, tantôt un traité, tantôt même un ouvrage dont les traités auraient formé divers livres. Suivant le plan que donne un manuscrit de Windsor, l'anatomie comprendrait les traités suivans, que nous trouvons cités çà et là : *de la mesure universelle de l'homme ; — de quelques muscles et de tous les muscles; — des articulations de l'homme; — livre des mouvemens;* et peut-être, en y comprenant l'anatomie comparée : *le livre des oiseaux*, — *la description des animaux à quatre pieds ; — l'anatomie du cheval.* Léonard cite quelque part (F 69 v°) *le livre IV du monde et des eaux;* par monde il entend le plus sou-

vent la terre, mais, à propos de la terre, il s'occupe de tout ce qui l'entoure, des élémens, du ciel, des astres. Cet ouvrage eût été le résumé de ses idées sur l'astronomie, la géologie, la physique, une première synthèse des observations qu'il avait réunies sur l'histoire et l'organisation de notre univers.

A-t-il été plus loin? a-t-il rêvé une œuvre d'ensemble, dont il aurait arrêté au moins les grandes divisions? Dans le manuscrit E il cite « le chapitre 4 du livre 113 des choses naturelles (*delle cose naturali*). » S'il s'agit ici d'une œuvre, dont il aurait conçu le plan, disposé les livres et les chapitres, la question est résolue. Rien de plus invraisemblable que cette hypothèse d'une œuvre à faire, dont l'auteur citerait sans hésiter le chapitre 4 du livre 113! Pourquoi cette citation unique? comment le savant ne renvoie-t-il pas désormais à ce travail définitif? Ailleurs il parle des cent vingt livres qu'il a composés et qui témoigneront de sa patience et de sa loyauté scientifiques. Ces cent vingt livres ne peuvent être que les cahiers qui composaient ses manuscrits. Je crois dès lors que le texte du manuscrit E n'est qu'un renvoi à un passage de ces cahiers, dont il résumait le contenu dans ce titre expressif: *delle cose naturali*. Si notre hypothèse est juste, le titre ne perd rien de son intérêt. Il prouve que, dans la dispersion de ses notes, Léonard sentait la présence d'un même esprit, l'unité d'une même pensée et d'un même objet, la possibilité d'une grande œuvre. Il n'eût pas été l'artiste qu'il fut, s'il eût pu se contenter d'une collection de matériaux informes. Un travail constant s'est fait en son esprit, un perpétuel effort vers l'unité : en lui s'est esquissée, en une suite de dessins de plus en plus précis, l'architecture d'un monument de plus en plus grandiose, qui eût été comme l'image intelligible de l'œuvre géante de cette nature, que souvent il invoque comme la loi une et vivante de l'univers et de la pensée.

II.

L'unité qui n'est pas dans l'œuvre de Léonard est dans sa méthode. Quand on lit ces carnets de notes écrits au jour le jour, on ne se croirait pas à la fin du XV[e] siècle, on n'est point dépaysé. Il ne dépendait pas de lui d'éviter les erreurs. Les obscurités s'expliquent de reste par la nature des documens qu'il nous a laissés. Mais, ce qui plus que les vérités trouvées me surprend, c'est sa méthode d'investigation, c'est la sûreté de son instinct scientifique, qui répugne aux miracles comme aux abstractions.

La scolastique n'existe pas pour lui. Une heureuse ignorance l'affranchit, sans qu'il y songe. La séparation de la théologie et de la philosophie n'est pas même affirmée, elle est sous-entendue. Un

seul passage, et bref : « Je laisse de côté les écritures sacrées, parce qu'elles sont la suprême vérité (1). » La physique n'est plus ramenée à la logique, à une subtile jonglerie de concepts très généraux qui s'appliquent à tous les phénomènes de la nature : cause matérielle, formelle, efficiente, finale; espace, temps, vide, mouvement. La science de la nature est la science des phénomènes et de leurs causes.

Sans plus d'effort, avec la même aisance il évite les dangers de l'humanisme. Revenir des commentateurs à Platon et à Aristote, du latin des traducteurs d'Averroës à la langue de Cicéron, c'était secouer la poussière de l'école, sortir d'une cave pour marcher dans la lumière. Mais le mal pouvait renaître du remède. L'enthousiasme pour les anciens menaçait de ne substituer à la scolastique que la philologie et l'érudition. C'était rester dans les livres. La science est dans les choses. Léonard de Vinci est un moderne, il est au-delà de l'humanisme comme de la scolastique. Ne répond-il pas à quelque cicéronien, quand il écrit : « Je sais bien que, pour n'être pas lettré, quelques hommes présomptueux croiront pouvoir me blâmer, alléguant que je suis un homme sans lettres. Gens insensés! ils ne savent pas que, comme Marius aux patriciens romains, je pourrais leur répondre en disant : ceux qui s'ornent du travail d'autrui ne veulent pas me laisser à moi le fruit de mon travail. Ils diront qu'étant sans lettres je ne pourrai bien dire ce dont je veux traiter, ils ne savent pas que les sujets qui m'occupent relèvent plus de l'expérience que des mots : l'expérience a été la maîtresse de ceux qui ont bien écrit, et c'est elle qu'en tout cas j'alléguerai pour maîtresse (2). » Bien dire n'est que bien penser, voilà la réponse de Léonard aux beaux diseurs; et bien penser, c'est penser librement, par soi, comme ces anciens qui ne méritent l'admiration que parce qu'ils en ont eu la généreuse audace.

Bien que Léonard se donne comme un novateur et éprouve le besoin de se justifier, il est vraisemblable que quelques hommes, autour de lui et avant lui, pratiquèrent la méthode d'observation. Mais ce qui est certain, c'est que, cent ans avant le chancelier Bacon, le Vinci trouve et formule la vraie méthode scientifique en notant les démarches de son libre et vaillant esprit. Que veut Bacon? Une science efficace, dont les découvertes mettent au service de l'homme les puissances de la nature, connaître les causes pour produire les

(1) *Lascio star le lettere incoronate, perche son somma verita.* (W. An., IV, 184 r°; J.-P. R., II, § 837.) La raison semble singulière. Est-ce une ironie? Est-ce la distinction des deux vérités, philosophique et religieuse, qui sera d'un si fréquent usage chez les libres penseurs du XVIe siècle?

(2) C. A., 117 v°, 361 v°; J.-P. R., I, § 10.

effets. Le respect superstitieux de l'autorité est l'obstacle que d'abord il renverse; l'expérience est la méthode positive qui, par la comparaison des faits, dégage les formules fécondes. Léonard va au même but par la même voie. Il ne sépare pas la théorie de la pratique, il rejette l'autorité, il préconise l'expérience. Mais il ne passe pas son temps à décrire le procédé et à en vanter l'excellence. Il a hâte de se mettre à l'œuvre. L'exposé de la méthode n'est pour lui qu'une préface, qu'une introduction : il la voit clairement, il l'indique brièvement, il la pratique en maître. Il ne s'attarde pas à dire ce qu'il faudrait faire, il le fait.

Sur l'autorité le Vinci se prononce avec autant de netteté que Bacon. Il montre ce qu'il y a d'absurde, d'immoral et d'illogique dans cette religion superstitieuse de l'antiquité. Les anciens se sont servis de leur jugement, on les en loue, pourquoi ne pas faire comme eux? « Celui qui discute, en alléguant l'autorité, ne met pas en œuvre son jugement (*ingegno*), mais sa mémoire. Les bonnes lettres sont nées d'un bon naturel, et la cause étant plus à louer que l'effet, je louerai plus un bon naturel sans lettres, qu'un bon lettré sans naturel (*sanza naturale*). » C'est déjà l'attaque de Montaigne contre la science *livresque*, qui supprime l'esprit sous prétexte de le cultiver. Moralement il y a quelque chose de méprisable à tirer vanité de ce qu'on dérobe aux autres : « Ils vont gonflés et pompeux, vêtus et ornés du fruit du travail des autres, et ils ne me laissent pas le fruit de mon travail. S'ils me méprisent, moi, inventeur, combien plus peuvent-ils être blâmés, eux qui ne sont pas des inventeurs, mais des fanfarons et déclamateurs des œuvres d'autrui (*trombette e recittatori dell'altrui opere!*) » Accepter l'autorité, c'est faire de soi un fantôme, l'ombre qui suit un corps réel, c'est manquer à la dignité de la pensée : « Les inventeurs, interprètes entre la nature et l'homme, comparés à ces fanfarons et déclamateurs des œuvres d'autrui sont comme l'objet qui fait face au miroir, comparé à l'image qui s'en réfléchit dans le miroir. L'objet est quelque chose en lui-même et l'image n'est rien. Gens peu redevables à la nature, car ils ne sont revêtus que d'accident, et sans cet accident tu pourrais les confondre dans le troupeau des bêtes. » La pensée n'existe que libre; dès qu'elle se soumet, elle n'est plus; même ce qu'elle reçoit, il faut qu'elle se le donne. Suivre les opinions d'autrui, les accepter, ce n'est pas la pensée, c'en est la vaine image. Logiquement, peut-on invoquer l'autorité comme une preuve? « Beaucoup penseront qu'ils peuvent raisonnablement me blâmer, en alléguant que mes preuves vont contre l'autorité de quelques hommes tenus en grande révérence par leurs jugemens sans contrôle (*inesperti*), ne considérant

pas que mes idées sont nées de la pure et simple expérience qui est la vraie maîtresse. » C'est à l'expérience que les anciens ont dû les vérités qu'ils nous ont transmises, comme nous ils relèvent de cette autorité souveraine : « Si je ne sais, comme eux, alléguer les auteurs, j'invoquerai une chose bien plus haute, bien plus digne, en invoquant l'*expérience maîtresse de leurs maîtres.* » La vérité ne se découvre pas en un jour; elle n'est pas née d'un homme, « elle est la fille du temps seul, » comme « la sagesse est la fille de l'expérience. » L'antiquité des temps n'est ainsi, selon le mot de Bacon, que la jeunesse du monde.

En attaquant l'autorité, Léonard garde cet esprit de mesure dont jamais il ne se départit. Il attaque les scolastiques, les dévots de l'autorité, il n'attaque pas les anciens. La justesse de son esprit fait la justice de ses jugemens. Il va jusqu'à défendre les anciens contre leurs commentateurs : « Quelques commentateurs blâment les anciens inventeurs qui donnèrent naissance à la grammaire et aux sciences et se font cavaliers (*e fansi cavalieri*) contre les inventeurs morts; et parce qu'ils sont incapables de se faire inventeurs, ils sont, par paresse et par la commodité des livres, sans cesse occupés à reprendre leurs maîtres avec de faux argumens. » Ce qu'il reproche ici aux faiseurs de commentaires, c'est de n'ajouter aux œuvres des anciens que des subtilités logiques, c'est d'ergoter, de multiplier les exceptions et les distinctions, au lieu de se mettre à l'œuvre et de travailler à la découverte de vérités nouvelles. Les anciens sont des hommes dont l'expérience ne doit pas être perdue. Il les interroge, comme il se renseigne auprès des savans, des voyageurs, des hommes de métier : « Demande à Giovannino bombardier.., demande à Benedetto Portinari comment on court sur la glace en Flandre;.. » il note sans cesse des titres d'ouvrages, les noms de leurs possesseurs, la librairie, la bibliothèque, où il est possible de se les procurer : « Messer Ottaviano Palavicino pour son Vitruve... L'algèbre qui est chez les Marliani, œuvre de leur père,.. procure-toi Vitellion, qui est à la bibliothèque de Pavie et qui traite des mathématiques (1), etc. » Il cite plusieurs fois Aristote. Il étudie surtout les savans, Euclide, Vitruve, Celse, Pline l'Ancien, dont il possède les œuvres traduites en langue vulgaire, Avicenne, dont le manuel de médecine était devenu classique en Italie; mais plus que tous les autres, et c'est le sentiment des savans modernes, il admire Archimède. Il respecte les anciens, il les consulte, il ne les

(1) Maître Giuliano da Marliano a un bel herbier; il habite en face des Strami, charpentiers. S. K. M., 55 r°; J.-P. R., II, § 1386.

copie pas. Il relève leurs erreurs, il contrôle leurs affirmations; Xénophon se trompe, il le constate (*come Xenophonte propone il falso*); Vitruve affirme « que les petits modèles ne sont en aucune opération conformes à l'effet des grands, » il oppose à l'architecte latin l'expérience même qu'il invoque et, par une interprétation plus juste, il en tire la conclusion contraire.

III.

Ainsi, Léonard n'est pas hostile aux anciens de parti-pris. Il soumet leurs opinions, comme les siennes, au contrôle des faits. Il profite de leurs recherches, il continue leur œuvre, mais avec une plus claire conscience de la méthode à laquelle ils sont redevables des vérités qu'ils ont découvertes. La seule autorité indiscutable, dont relève Aristote, comme les modernes, c'est l'expérience. Ce que nous pensons n'a d'intérêt que si nous pensons ce qui est; comment savoir ce qui est, sinon en le constatant? « L'expérience ne trompe jamais; ce sont nos jugemens seuls qui nous trompent, se promettant d'elle des choses qui ne sont pas en sa puissance. Bien à tort les hommes se plaignent de l'expérience, avec grands reproches l'accusent d'être menteuse; elle est innocente (*innocente sperienzia*), ce sont nos désirs vains et insensés (*vani e stolti desideri*) qui sont coupables (1). » Il faut que le jugement n'exprime que le contenu de l'expérience. « Le bon jugement naît de la bonne intelligence (*del bene entendere*), et la bonne intelligence de la raison (*ragione*), tirée elle-même des bonnes règles. Quant aux bonnes règles, elles sont filles de la bonne expérience, mère commune de toutes les sciences et de tous les arts. » Telle doit être la marche progressive de la pensée : mise en présence des faits, dans lesquels est comprise la loi générale, elle l'en dégage. L'ensemble des lois générales extraites des faits particuliers et devenues comme vivantes en l'esprit par l'habitude, constitue la raison spéculative et pratique, qui permet tout à la fois d'entendre la nature et d'intervenir dans le cours de ses phénomènes.

Léonard ne se borne pas à recommander d'une façon générale l'expérience; il reconnaît en elle une méthode, la condition d'une science réelle, efficace, qui donne la puissance des effets par la connaissance des causes. « Les règles de l'expérience sont des moyens (*cagioni*) suffisans de te faire discerner le vrai du faux,

(1) Dans une première rédaction du même passage, Léonard dit, avec plus de netteté peut être : Se promettant d'elle *effetti tali che ne' nostri experimenti causati non sono*. C. A, 151 r°, 449 r°; J.-P. R., II, § 1153.

chose qui fait que les hommes se promettent les choses possibles et avec plus de mesure, et que, par ignorance, tu ne veuilles des choses telles, qu'étant impossible de les obtenir, tu aies avec désespoir à te donner à la mélancolie. » La vraie science donne tout à la fois et la puissance et la mesure dans les désirs. Que faut-il entendre par le mot *expérience?* Ce terme ne désigne pas seulement, pour le Vinci, l'expérimentation, mais l'ensemble des procédés qui constituent la méthode inductive. Il est plus encore un savant et un inventeur qu'un philosophe et un logicien. Il ne passe pas son temps à exposer par le détail la meilleure manière de chercher la vérité. Il en parle incidemment. Il ne fait pas, comme Bacon, une logique éloquente, illustrée d'exemples. C'est dans ses manuscrits, en le regardant agir, qu'il faut constater ses procédés.

Le problème scientifique est double : connaître les faits, découvrir leurs rapports. Un rapport n'existe pas sans ses termes; la recherche de la loi implique l'observation des faits. Observer, c'est se mettre en présence d'un phénomène, en analyser par l'attention les circonstances multiples. Nos raisonnemens trouvent dans les faits leur matière et leur contrôle. « Si l'on dit que la vue empêche l'attentive et subtile connaissance mentale, par laquelle on pénètre dans les sciences divines, et qu'un tel obstacle conduisit un philosophe à se priver de la vue; à cela je réponds qu'un tel œil, comme seigneur des sens, fait son devoir en mettant obstacle à ces confus et menteurs (je ne dis pas sciences) raisonnemens (*discorsi*), dont toujours avec grands cris et agitation des mains on va disputant. Et si ce philosophe s'enleva les yeux pour supprimer l'obstacle à ces raisonnemens, sois sûr qu'un tel acte allait à sa cervelle et à ses raisonnemens, car le tout n'était que folie (1). » Avant de raisonner, il faut observer. Les manuscrits de Léonard sont un perpétuel et vivant commentaire de ce précepte. Il a toutes les qualités de l'observateur. Ses sens sont des instrumens délicats, sa curiosité est toujours en éveil. Il n'y a pas pour lui de phénomènes insignifians. Il a gardé cette faculté de l'étonnement qui n'est que la jeunesse de l'esprit multipliant l'intérêt des choses. Où les autres voient, il regarde. Rien ne peut remplacer ici la lecture de ses carnets. La mer qui étale ses vagues sur la plage, le fleuve qui ronge sa rive; l'arbre, ses ramifications, ses éclairemens; l'oiseau qui fend l'air, une cloche, un escalier, un visage étrange; en quelque lieu qu'il soit, ce qu'il arrête et fixe d'images et de faits est inouï. Ajoutez qu'il a la patience, le désintéresse-

(1) *Trattato della Pittura*, § 16, édit. Heinrich Ludwig, 3 vol. Vienne, 1882.

ment, la sincérité. Dans la succession de ses notes, écrites au jour le jour, nous le voyons pendant des années poursuivre la solution des mêmes problèmes. Comme il s'aime moins que la vérité, il ne tient à ses idées que dans la mesure où elles en sont l'expression. Il reprend les questions, corrige ses propres erreurs; souvent, sous une proposition qu'il avait énoncée, il écrit *falso*.

L'expérience est une observation provoquée. Il ne suffit pas de regarder les phénomènes pour découvrir leurs rapports. La cause, que nous aurions intérêt à connaître pour la poser à notre gré, et par elle son effet, est perdue dans une foule de faits coexistans au milieu desquels elle se dissimule. Dans la trame complexe que tisse la nature, les fils isolés et leurs nœuds nous échappent; pour découvrir les secrets de son travail, il nous faut l'imiter. L'homme est maître de poser, supprimer, varier les circonstances d'un phénomène qu'il produit. Sans cesse, Léonard a recours à l'expérience pour mettre hors de doute un fait observé (exemple : dilatation de la pupille), pour vérifier une hypothèse, pour découvrir, par l'analyse des conditions d'un phénomène, son antécédent constant et nécessaire.

Il suffit d'ouvrir ses manuscrits pour en trouver des exemples. Tour à tour, selon les cas, parfois simultanément, il emploie les méthodes de *concordance*, de *différence*, des *variations concomitantes*, pour parler le langage des logiciens modernes. S'agit-il d'étudier les mouvemens de l'eau qui se déverse? « Il essaie de faire sortir l'eau de différentes sortes de trous, tortueux et droits, longs et courts, avec des bords émoussés, minces, ronds et carrés, et de la faire battre contre divers obstacles. » Il est facile de reconnaître ici une combinaison de la méthode de concordance et de la méthode des variations concomitantes. « Si un poids de 100 livres tombe dix fois de la hauteur de 10 brasses sur un même endroit et s'enfonce d'une brasse, de combien s'enfoncera-t-il en tombant de la hauteur de 100 brasses? » Le poids, la chute totale, toutes les circonstances de temps et de lieu sont les mêmes. Entre les deux cas, il n'y a qu'une différence dont nous sommes à même de constater les effets (méthode de différence). « Si on laisse tomber en même temps d'une hauteur de 100 brasses un poids qui pèse 1 livre et un autre qui pèse 1 livre 1/2, de combien le premier tombera-t-il plus vite que le second?.. *Si un poids tombe de* 200 *brasses, de combien tombera-t-il plus vite dans les deuxièmes* 100 *brasses que dans les premières?* (*le seconde cento braccia che le prime?*) » N'y a-t-il pas, dans la seule indication de cette expérience, le pressentiment des lois de la chute des corps, du rapport de la vitesse au temps de la chute? Parfois, Léonard imite

un phénomène naturel pour mieux en observer les circonstances : il produit un tourbillon en agitant l'eau d'un vase; il a l'idée de construire un œil artificiel pour étudier la formation des images sur la rétine. Il n'insiste pas, comme Bacon, sur les règles que doit suivre l'expérimentateur, il les suit d'instinct : sa logique naît de son effort vers la vérité. « Avant de faire de ce cas une règle générale, expérimente-le deux ou trois fois, et regarde si les expériences produisent les mêmes effets. » Ce n'est pas assez de répéter les expériences, il faut les varier, pour n'être pas dupes d'analyses superficielles. « Ne vous fiez donc pas, vous spéculateurs, aux auteurs qui ont voulu, avec leur seule imagination, se faire interprètes entre la nature et l'homme, mais seulement à ceux qui, non sur des signes de la nature, mais avec les résultats de leurs expériences, ont exercé leur esprit à reconnaître comment les expériences trompent qui ne connaît pas leur nature, parce que celles qui maintes fois paraissent identiques sont très différentes, comme on le montre ici. » Il s'agit des auteurs qui soutiennent qu'étant donné un moteur qui chasse un poids à une distance donnée, on peut multiplier la distance à l'infini en divisant le poids à l'infini.

L'induction, en nous élevant des faits particuliers aux lois générales, nous fournit des principes dont nous sommes autorisés à tirer des conséquences que les faits ne sauraient démentir. « Quelquefois, dit Léonard, je conclurai les effets des causes et quelquefois les causes des effets, ajoutant à mes conclusions quelques vérités qui, bien que n'étant pas incluses en elles, peuvent néanmoins s'en déduire... Il n'y a pas lieu de blâmer ceux qui invoquent, (*infra l'ordine del processo della scientia*) dans la suite méthodique du développement de la science, les règles générales tirées d'une conclusion antérieurement établie. » Dans les problèmes complexes, où l'expérience directe est impossible, Léonard déduit les effets qui résultent de l'action combinée d'un certain nombre de lois connues (*Traité des eaux*), complétant l'une par l'autre les deux grandes méthodes de l'esprit humain. Observation, expérience, induction, déduction, sous le nom d'expérience, il comprend tous les procédés qu'impose à l'homme la nécessité de découvrir une vérité dont il n'est point l'auteur.

IV.

L'expérience commence la science; sans elle, nous ne pouvons connaître ni les faits, ni leurs rapports. Mais les rapports, que nous nous bornons d'abord à constater, nous devons les mesurer, intro-

duire ainsi dans les sciences physiques la précision et la certitude des sciences mathématiques. « Celui qui blâme la suprême certitude de la mathématique se repaît de confusion, et jamais il n'impose silence aux contradictions des sciences sophistiques, qui ne produisent qu'une éternelle criaillerie (*uno eterno gridore*). » La science ne serait achevée que si elle avait pris la forme déductive. « Aucune investigation humaine ne se peut appeler vraie science, si elle ne passe par les démonstrations mathématiques (1). » C'est que l'univers est une sorte de mathématique réelle, enveloppée d'apparences. Partout où il y a rapport et proportion, il y a place pour le calcul, et « la proportion n'est pas seulement trouvée dans les nombres et mesures, mais aussi dans les sons, poids, temps et lieux et dans toute puissance, quelle qu'elle soit. » La science doit procéder à la façon de la géométrie, analyse et synthèse, résolution de l'objet en ses derniers élémens, combinaison progressive et continue de ces élémens selon des rapports nécessaires qui s'impliquent. « On appelle science une suite de raisonnemens (*quale discorso mentale*) qui prend pour point de départ les principes derniers au-delà desquels, dans la nature, aucune autre chose ne se peut trouver qui soit une partie de cette science. Par exemple, pour la quantité continue, il en est ainsi de la géométrie : commençant de la surface des corps, elle se trouve avoir son origine dans la ligne, limite de cette surface. Mais nous ne sommes pas encore satisfaits, sachant que la ligne a sa limite dans le point et que le point est le terme au-delà duquel il ne peut y avoir de chose moindre. » L'expérience comme point de départ, la forme mathématique comme point d'arrivée, telle est la conception de la science de Léonard, conception toute moderne où se manifestent encore la justesse et la mesure de son libre esprit par une sorte de conciliation anticipée de Bacon et de Descartes.

Sans doute, il n'a pu que poser l'idéal et pressentir les voies qui permettraient de l'atteindre; mais il ne s'agit pas ici d'une rencontre heureuse, d'une divination de génie vive et passagère. La mécanique, l'optique, la perspective, la théorie de l'ombre et de la lumière; dans l'anatomie même, la symétrie et les rapports des diverses parties du corps humain; dans tous les arts qu'il exerça, les proportions régulières impliquées par la beauté des formes; en un mot, la pratique constante de l'art et de la science lui a donné la claire intelligence de ces formules fécondes où se concentre sa pensée.

La vraie science, qui commence par l'expérience et s'achève par

(1) *Trait. d. P.*, § 1er.

la démonstration mathématique, est synonyme de certitude. L'expérience peut toujours être refaite par celui qui doute de ses résultats, et la déduction, dont le principe est une vérité incontestée, s'impose à tout esprit, capable de la suivre, irrésistiblement. Léonard parle ici le langage d'Auguste Comte : « Où l'on crie (*dove si grida*), il n'y a pas vraie science, parce que la vérité a une seule conclusion (*un sol termine*) qui, publiée, détruit le litige pour jamais (*il lettigio resta in eterno distrutto*), et si le débat renaît, c'est qu'il s'agit d'une science menteuse et confuse. La vraie science est celle que l'expérience fait pénétrer par les sens, imposant silence à la langue des disputeurs. Elle ne nourrit pas de songes ses investigateurs, mais toujours des premiers principes vrais et connus, elle s'avance progressivement et avec des conséquences vraies jusqu'à la fin. C'est ce que nous voyons dans les premières mathématiques, dont l'objet est le nombre et la mesure, l'arithmétique et la géométrie, qui traitent avec une souveraine vérité de la quantité discontinue et continue. On ne discute pas sur la question de savoir si 2 fois 3 font plus ou moins que 6, si un triangle a ses angles moindres que deux angles droits, mais avec un éternel silence reste détruite toute controverse, et en paix les dévots de ces sciences jouissent de leurs fruits (1). »

La science n'est pas seulement certitude, elle est puissance. La pratique ne se sépare pas de la théorie, elle la continue. Qui sépare le pouvoir du savoir se réduit à un vain empirisme. « Ceux qui s'éprennent (*s'inamoran*) de pratique sans science sont comme le navigateur qui monte sur un navire sans gouvernail ni boussole, il ne sait jamais avec certitude où il va. Toujours la pratique doit être édifiée sur la bonne théorie. » C'est seulement en éclairant sa route que l'industrie peut suivre une marche régulière et progressive. « Étudie d'abord la science, puis suis la pratique qui naît de cette science. » Toute loi connue devient un moyen d'action. Une machine n'est qu'une combinaison de lois naturelles dirigées dans leur action. « Quand tu exposeras la science des mouvemens de l'eau, souviens-toi de mettre sous chaque proposi-

(1) *Tratt. d. P.*, § 33. — Cf. *Novum organum*, I, LXXVI. — Il semble, d'après ce passage, que Léonard confonde les sciences mathématiques avec les sciences expérimentales. Mais il n'a ici d'autre préoccupation que celle de montrer que la certitude est le caractère de la vraie science. Un texte du manuscrit F, 59 r°, montre que la distinction de la nature et de la méthode des deux ordres de sciences ne lui échappe pas. « L'autre preuve, dit-il, que donna Platon à ceux de Délos, n'est pas géométrique, parce qu'elle procède par instrument de règle et compas, et que l'expérience nous la montre (*ella sperienzia noi la mostra*), mais celle-ci *est toute mentale* (*e tutta mentale*) *et par conséquent géométrique*. » C'est par inadvertance, sans doute, que M. Ch. Ravaisson traduit : « Et l'expérience ne le montre pas. »

tion ses applications pratiques, afin qu'une telle science ne soit pas inutile. » Mais il reconnaît bientôt que ce plan est défectueux, qu'à mêler ainsi la théorie et la pratique, on s'expose à de perpétuelles redites, et il conclut à faire deux traités distincts en renvoyant des applications aux vérités théoriques qui les justifient. Jamais il ne méconnaît ce rapport de dépendance de l'action à la connaissance. « Le traité de la science mécanique doit précéder le traité des inventions utiles (*giovamenti*). » Qui sait la cause peut poser l'effet : la puissance fait la preuve de la science.

V.

C'est à la lumière de cette conception toute moderne de la science et de la méthode que Léonard, comme Bacon, juge et condamne toutes les fausses sciences de son temps. D'abord la scolastique, la science officielle des universités et de l'église, la science des dialecticiens pris dans les fils de leurs syllogismes. « S'il faut les en croire, est mécanique la connaissance qui naît de l'expérience, scientifique celle qui naît et finit dans l'esprit, semi-mécanique celle qui naît de la science et finit dans l'opération manuelle. Mais il me paraît à moi que ces sciences sont vaines et pleines d'erreurs qui ne sont pas nées de l'expérience, mère de toute certitude, et qui ne se terminent pas en une expérience définie (*che non terminano in nota experientia*), c'est-à-dire dont le principe, le milieu ou la fin ne passe par l'un des cinq sens. » De même Bacon nous montre les scolastiques, dédaigneux de l'expérience « qui occupe l'esprit de choses basses et périssables : » semblables à l'araignée qui forme sa toile de sa propre substance, avec une petite quantité de fil, par la perpétuelle agitation de leur esprit, qui va et revient sans fin à la façon d'une navette, ils fabriquent le tissu embrouillé de leurs livres. Au même mal, Léonard et Bacon opposent le même remède : le contrôle des faits. « Fuis les préceptes de ces spéculateurs qui ne confirment pas leurs raisonnemens par l'expérience, » et encore : « Je te rappelle que tu fasses tes propositions et que tu démontres les choses précédemment écrites par *exemples* et non par affirmations (*propositioni*), ce qui serait par trop simple, et tu diras ainsi : expérience... (1). »

Léonard de Vinci ne se contente pas d'attaquer la scolastique, il

(1) A, 31 r°. — Bacon, *De dign. et augm. scient.* Distrib. de l'ouvrage. Cf. *Tratt. della P.*, § 1er : « Et si tu dis que les sciences qui commencent et finissent dans l'esprit ont vérité, cela ne se peut accorder, mais se nie par maintes raisons, et avant tout parce que dans de tels raisonnemens tout mentaux (*in tali discorsi mentali*) n'intervient pas l'expérience, sans laquelle il n'y a pas de certitude. »

rejette avec un mépris hautain les sciences superstitieuses, dont il trouvait, comme on le voit par les mémoires de B. Cellini, plus d'un sectateur autour de lui. Ici j'insiste, il faut en finir avec le préjugé d'un Vinci préoccupé de magie, « initié au grand œuvre, » à la recherche « de la loi hyperphysique » qui livrerait à l'homme d'un seul coup toutes les puissances de la nature. Je ne sais rien de plus contraire à ce génie, dont la patience égale l'audace et la lucidité l'ambition. Il n'est pas une science chimérique qu'il ne frappe en passant. « Je veux faire des miracles; — qu'importe que je vive longtemps en grande pauvreté, comme il arrive et arrivera éternellement aux alchimistes qui prétendent créer l'or et l'argent, et aux ingénieurs qui veulent que l'eau morte se donne vie à elle-même avec un perpétuel mouvement, et au fou suprême le nécromancien et l'incantateur. » L'étude de la mécanique et de ses lois l'a délivré lui-même de la chimère du mouvement perpétuel : « O spéculateurs du mouvement perpétuel, que de vains desseins en une telle recherche vous avez mis au jour, allez avec les chercheurs d'or! » C'est l'avantage de la vraie méthode « qu'elle tient la bride aux ingénieurs, leur donne le sens du possible et les empêche de passer pour des charlatans et des fous. » Les alchimistes ont l'ambition « de créer de toutes pièces les choses simples et naturelles. » Mais ils ne tiennent pas compte des lois de la nature qui varie les causes selon les effets. « Interprètes menteurs de la nature, ils affirment que le vif-argent est la commune semence de tous les métaux, oubliant que la nature varie les semences, selon la diversité des choses qu'elle veut produire. » Léonard s'appuie ici sur l'expérience : acceptant la comparaison des alchimistes, il montre que la prétention de faire sortir tous les métaux du mercure est analogue à celle de faire sortir un pommier d'un chêne. Mais, dans l'alchimie, il entrevoit ce qu'elle a de fondé, la chimie moderne. « L'alchimie agit sur les produits simples de la nature, ce que ne peut faire cette nature qui n'a pas d'organes pour opérer, comme opère l'homme avec ses mains, et c'est ainsi qu'elle a produit le verre. » En un mot, ce qui reste de l'alchimie, ce n'est pas la prétention de créer l'or de toutes pièces; c'est l'expérience qui rapproche les corps artificiellement et ses résultats constatés.

De la nécromancie, magie noire, magie blanche, rien n'est à garder. « De toutes les opinions humaines la plus folle à coup sûr est la croyance à la nécromancie, sœur de l'alchimie, » mais qui, elle, n'enfante que mensonges. « Bannière flottante, gonflée par le vent, elle guide la folle multitude qui sans cesse témoigne avec son aboiement des infinis effets de cet art. » Il y a des volumes

remplis de ces sottises : « esprits parlant sans langue, agissant sans organes, déchaînant pluie et tempêtes, hommes changés en chats, en loups et autres animaux, bien qu'à dire vrai, seuls ceux qui affirment ces choses soient transformés en bêtes. » Au moment où le dominicain Sprenger écrit son *Malleus maleficarum* (marteau des sorcières), d'une imbécillité meurtrière, où la croyance à la sorcellerie, greffée sur la peur du diable, va faire tant de victimes, Léonard, comme Nicolas de Cües, n'y voit que la folie de la crédulité.

A la nécromancie, il oppose d'abord un argument de sens commun. Si, « comme le croient les esprits bas, » elle était chose réelle, elle donnerait à l'homme une puissance infinie. Faire éclater la foudre, précipiter les vents, jeter bas armées et forteresses, découvrir tous les trésors cachés dans le sein de la terre, voler en un instant de l'Orient à l'Occident, rien ne serait impossible à l'homme, « excepté peut-être de se soustraire à la mort. Je sais que bien des hommes, pour satisfaire un de leurs appétits, sans scrupule, ruineraient Dieu avec tout l'univers ; si donc la nécromancie n'est pas restée parmi les hommes, c'est qu'elle n'a jamais existé. » Comment admettre qu'un art si précieux ait pu se perdre ?

Ce n'est là qu'une réfutation par l'absurde. On peut aller plus loin ; « par la définition de l'esprit qui est une substance invisible » (*il quale e invisibile in corpo*), démontrer directement que la nécromancie est une chimère. D'abord l'esprit ne peut rester parmi les élémens : « Quantité incorporelle, il produirait un vide, or il n'y a pas de vide dans la nature, » l'esprit serait donc chassé nécessairement vers le ciel par la loi de la gravité, comme l'eau chasse par son poids l'air qu'elle comprime. En second lieu, il est impossible que l'esprit produise un mouvement. Supposons qu'il s'infuse en une certaine quantité d'air, « il raréfie l'air dans lequel il s'infuse, donc cet air s'élève au-dessus de l'air plus pesant, et le mouvement est produit par la légèreté de l'air et non par la volonté de l'esprit. » Qu'il fasse du vent, voilà l'esprit emporté, il ne sait où. Il lui est défendu aussi de parler. « Il ne peut y avoir voix là où il n'y a pas mouvement et percussion d'air ; il ne peut y avoir percussion d'air où il n'y a pas un organe (*strumento*), et il ne peut y avoir d'organe incorporel ; s'il en est ainsi, un esprit ne peut avoir ni voix, ni forme, ni force, et s'il reçoit un corps, il ne peut pénétrer où les issues sont fermées. Si quelqu'un dit : par air comprimé et condensé l'esprit reçoit des corps de diverses formes, et par cet instrument il parle et meut avec force, je réponds : où il n'y a nerfs ni os, il ne peut y avoir une force qui se manifeste par les mouvemens de ces esprits imaginaires. » Vous saisissez sur le vif la logique de Léonard, comment il combine les méthodes

inductive et déductive dans la réfutation d'une erreur qu'il oppose aux conséquences qui se déduisent nécessairement de lois naturelles fondées sur l'expérience. Vous voyez aussi le goût qu'a ce ferme esprit pour la magie et l'art surnaturel de tout faire en ne faisant rien!

VI.

A l'extrême opposé, on veut que ce libre esprit se soit enfermé dans les limites de la connaissance positive. Si toute science implique l'intervention des sens, commence par l'observation et s'achève par la démonstration mathématique; si elle a pour caractère la certitude qui met fin à tout débat et la puissance qui vérifie la loi en l'appliquant, ne semble-t-il pas que le Vinci doive mettre la métaphysique au rang de ces sciences chimériques qui dépassent la portée de l'intelligence humaine, condamnant l'homme au désespoir et à la mélancolie, châtiment des ambitions démesurées? Faire de Léonard un positiviste, un précurseur d'Auguste Comte, voilà qui le mettrait à l'avant-dernière mode, si la magie est la dernière. Plus d'un texte, je l'avoue, semble favorable à cette thèse; mais nous sommes en présence d'un homme qui remplit la mesure de l'humanité : il n'oppose pas les contraires, il les concilie.

Que la certitude de la métaphysique ne soit pas celle des sciences positives, Léonard le voit très nettement. Dans les sciences, la vérification se fait par les sens ou par l'accord de tous les esprits dans une vérité qui s'impose. Dès que nous dépassons les phénomènes, dès que nous sortons de la quantité, l'expérience et la mesure nous abandonnent : — « O sottise humaine, ne t'aperçois-tu pas que, bien qu'ayant été toute ta vie avec toi-même, tu ignores encore la chose que tu possèdes le plus, ta folie? et tu veux avec la foule des sophistes te tromper et les autres, méprisant les sciences mathématiques qui contiennent la vérité et la pleine connaissance des choses dont elles s'occupent; et tu prétends faire des miracles (*scorrere nei miracoli*) et écrire que tu as connaissance de ces choses qui dépassent la portée de l'esprit humain et ne se peuvent établir par aucun exemple naturel. » Se limiter à ce qui peut être prouvé « par exemple naturel, » n'est-ce pas s'enfermer dans le monde des apparences? Ce qui échappe au contrôle des faits, n'est-ce pas cette réalité dont les sens ne nous donnent jamais que le phénomène? Pourquoi ces spéculations hardies quand nous avons tant à apprendre en étudiant ce qui est à notre portée? « Vois, lecteur, comme nous ne pouvons nous confier à nos anciens, lesquels ont voulu définir ce

qu'est l'âme, ce qu'est la vie, choses hors de preuve (*cose improvabili*), tandis que des choses qui, par l'expérience, en tout temps, se peuvent connaître et prouver clairement, sont restées pendant tant de siècles inconnues ou faussement expliquées... Si nous doutons de la certitude de chaque chose qui passe par les sens, combien plus devons-nous douter des choses rebelles à ces sens, comme de l'existence de Dieu, de l'âme et de choses semblables, à propos desquelles toujours on dispute et conteste! Et, en fait, il arrive que toujours où manque la raison les clameurs y suppléent, ce qui n'arrive pas dans les choses certaines (1). » N'est-ce pas déjà la théorie de l'inconnaissable?

Il y aurait, en vérité, quelque chose d'étrange dans cette timidité scientifique du Vinci. L'équilibre de cette nature tout harmonieuse serait rompu. La raison dans ce qu'elle a de critique et de négatif l'aurait emporté; l'artiste aurait été vaincu par le savant; l'homme resterait incomplet. Je ne sais rien de plus contraire à ce génie créateur que le pharisaïsme scientifique. S'il analyse ce qu'a fait la nature, c'est pour rivaliser avec elle; s'il pense, c'est pour agir. Il dédaigne les chimères, mais il est épris d'idéal; au-dessus de tout il aime l'invention. Par la fécondité de la pensée, la métaphysique prolonge la science, comme l'art la réalité. Tout ce que prouvent les textes cités, c'est que ce grand rêveur est un grand savant, c'est qu'il a voulu d'abord s'emparer du monde réel et qu'il a vu nettement par quels moyens pouvait être menée à bonne fin cette première conquête.

Mais comme, dans l'art, la science est faite pour donner à l'esprit toute liberté dans ses créations, de même, en dernière analyse, les faits sont des élémens pour la pensée. L'esprit doit se discipliner, il ne doit pas se mutiler. En son fond, il est raison, et la raison est souveraine du monde : qui pourrait en pénétrer les dernières profondeurs y découvrirait, dans leur principe même, et les lois naturelles et les faits qui s'en déduisent. Toutes les précautions que nous impose l'usage de la méthode expérimentale ne résultent que de la faiblesse et des obscurités de notre propre

(1) *Tratt. d. P.*, § 33. Il semble même que Léonard entrevoie les objections que les relativistes opposeront à l'idée et par suite à l'existence de l'infini : « Quelle est la chose qui ne peut être donnée (sens mathématique) et qui, si elle pouvait l'être, ne serait pas? C'est l'infini, lequel, s'il pouvait se donner, serait terminé et fini, car ce qui se peut donner a des limites communes avec la chose qui l'enveloppe à ses extrémités, et ce qui ne peut être donné est cette chose qui n'a pas de limites. » (Texte cité par Govi, *Saggio*, etc., *Introduct.*) Ce texte prouve seulement qu'il a vu que l'infini mathématique ne pouvait être donné; mais il semble confirmer et fortifier ce qui précède.

pensée : « Nous définirons la nature des balances composées aussi bien dans les balances circulaires (c'est-à-dire poulies et roues) que dans les balances rectilignes. Mais d'abord je ferai quelque expérience avant d'aller plus loin, parce que mon intention est d'alléguer d'abord l'expérience, et puis de montrer avec la raison pourquoi cette expérience est contrainte à agir de cette manière; c'est là la vraie règle, selon laquelle les spéculateurs des effets naturels ont à procéder. *Et bien que la nature commence par la raison et termine dans l'expérience*, à nous il nous faut faire le contraire, c'est-à-dire commencer, comme je l'ai dit ci-dessus, par l'expérience et avec celle-ci aller à la recherche de la raison. » — L'intelligible est antérieur au fait qui nous le révèle, ce n'est pas là, chez Léonard, une idée accidentelle, c'est sa théorie constante : — « L'expérience, interprète entre la nature créatrice (*artificiosa*) et l'espèce humaine, nous enseigne ce que fait cette nature parmi les mortels; contrainte par la nécessité, elle ne peut agir autrement que la raison, son guide le lui ordonne. » — La nécessité se confond avec la raison. Ce qu'il y a de primitif, c'est l'intelligible, c'est la raison vivante, souveraine, dont la nature est le verbe, la pensée exprimée et visible. Mais la raison, c'est l'esprit humain dans son essence même : par les faits, par la science, nous devons, en dernière analyse, nous retrouver nous-mêmes, du dehors nous sommes ramenés au dedans, des choses par un long détour à la pensée et à ses lois. Savoir, c'est approfondir l'esprit.

Jamais un vulgaire empirisme ne donnera la vraie intelligence des choses : — « La nature est pleine d'infinies raisons qui ne furent jamais dans l'expérience. » — Ce n'est pas tout de constater, il faut comprendre. La science n'est pas le sacrifice de l'intellectuel au sensible, de la personne à la chose, c'est à la raison que reste le dernier mot : — « Les sens sont terrestres, la raison se tient en dehors d'eux quand elle contemple. » — Il faut partir des sens et de leurs données, il ne faut pas s'y enfermer. Des faits, il faut que la raison peu à peu se dégage et qu'au terme l'esprit se retrouve face à face avec l'esprit. Ce n'est ni Bacon, ni Descartes, c'est l'un et l'autre; c'est déjà Leibniz, pour qui la raison est l'expérience même, mais sortie de sa confusion, développée et distincte. Concilier les contraires, tout embrasser et tout prendre, aller de la réalité à l'idée, de la science à la philosophie, comme par un mouvement insensible qui mène de l'une à l'autre, c'est l'esprit même de Léonard de Vinci dans sa richesse et dans sa grâce.

GABRIEL SÉAILLES.

LE POISON

I

Ce fut une grande surprise, au Palais, quand, l'affaire Morisset ayant été confiée à maître Daguerre, on le vit tout à coup se passionner, s'enfiévrer de jour en jour, comme à ses débuts.

L'affaire, pourtant, était très simple : Marie Morisset, avec la complicité d'un amant, avait empoisonné son mari. Le crime était évident, dénoncé par les faits; et, si l'amant était en fuite, la jeune femme, du moins, n'avait pas essayé de nier; elle avait tout avoué, sans réticence.

Mais ce qui intéressait Daguerre, justement, c'était la tranquillité singulière de ces aveux. Et l'attitude aussi de la femme, pendant l'instruction, était extraordinaire.

Depuis dix années qu'il plaidait et qu'il se penchait, dans l'agonie des défenses désespérées, sur les fonds obsurs des âmes, toujours il avait vu les femmes, soit par un instinct naturel des duplicités, soit par une pudeur de mettre à nu leur cœur, soit peut-être parce qu'une puissance d'imagination singulière transpose et défigure, à leurs yeux, leurs propres actes, jouer d'inextricables comédies et mentir, même à leur avocat. Le défenseur devait se débrouiller au milieu de l'écheveau confus de leurs dires contradictoires, pénétrer la vérité presque malgré elles, ainsi qu'un médecin diagnostiquant une maladie nerveuse.

Avec Marie Morisset, au contraire, nulle crise de larmes, pas d'hallucinations ni de mensonges. Pas non plus de ces ruses absurdes, illogiques qui, d'avoir la ténacité de l'idée fixe et de reparaître sous des formes diverses, acquièrent une force et s'infiltrent à la longue dans les logiques les plus serrées. De la résignation, simplement : une résignation, à peine un peu mélancolique, presque sereine, de femme à qui rien n'est plus sur cette terre. Elle l'accueillait sans empressement, comme un ami dont la conversation est une douceur dernière, non comme un sauveur possible. Elle semblait sans remords, sans effroi, tout ressort brisé.

Insoucieuse de sa défense, elle levait sur Daguerre des regards si purs et si francs qu'il ne pouvait croire à son crime, malgré l'évidence. Elle avait aimé. Dans tout amour, celui des deux qui aimait le plus était dans la main de l'autre irrémissiblement, devenait sa chose. La femme surtout. L'homme qui, dominé, faisait le mal sous la fatale impulsion d'une femme, avait des angoisses, des terreurs, des luttes. Il avait conscience, tout en cédant, de l'infamie où il descendait. Mais la femme devenait un être absolument différent de celui qu'elle avait été. Elle était ainsi qu'un corps en lequel un autre qu'elle-même se fût incarné. La notion du bien et du mal se faussait entièrement. Elle allait jusqu'au crime, sans hésitation, héroïquement, du même élan dont elle se fût jetée au sacrifice, avec la même abnégation absolue, le même oubli complet de soi-même, aussi sublime peut-être.

Ainsi avait dû advenir de Marie Morisset. Cela devait être, cela était. En l'ombre triste de la prison, tandis que l'instruction, par l'absence du principal acteur introuvable du drame, s'éternisait, elle lui contait des souvenirs lointains, des épisodes de sa jeunesse, son mariage. Et il voyait en elle, parmi d'autres sentimens très doux, une franchise et une loyauté qui ne s'étaient jamais démenties. Du jour où, désillusionnée du mariage, elle en avait aimé un autre, elle s'était refusée à son mari, incapable de la souillure d'appartenir à deux hommes à la fois, trop orgueilleuse aussi pour feindre. Ne pouvant divorcer, elle avait voulu fuir. Cette fuite était pour elle légitime, car elle affirmait une hautaine conscience de son moi, ne reconnaissait à aucune loi, à aucune convention sociale, le droit de lui aliéner sa liberté.

Sans doute, alors, le mari avait su ; l'amant menacé avait dit à la femme de frapper : et elle avait frappé, simplement, comme en un cas de légitime défense. Là-dessus, elle ne s'expliquait pas, dédaigneuse, peut-être, de charger l'homme qui l'avait abandonnée.

Très belle, très douce, le crime ne la faisait pas horrible, la laissait sympathique, un peu mystérieuse. Un intérêt croissant

éveillait chez Daguerre, toujours plus ardens, le désir, le besoin, le vouloir de la sauver, l'espérance d'y réussir. Il la suppliait de se défendre, d'accuser son complice. Il la pressait; des lambeaux de plaidoirie s'échappaient de ses lèvres; et, sous la griserie de ses propres paroles, il se persuadait lui-même, atteignait à une foi si absolue qu'il ne doutait plus, la jurait innocente. Mais, inébranlable, elle semblait railler même son enthousiasme, avec un sourire énigmatique, où passait un moment le vol insaisissable de son âme. Qu'importait? Quoi qu'il arrivât, quel que pût être le dénoûment du drame, l'issue du jugement, sa vie était finie. Elle se tuerait.

— Mais si vous êtes acquittée?

— Je me tuerai encore, dit-elle avec son même sourire, en secouant la tête.

II.

Marie Morisset fut acquittée, dans une ovation.

A l'audience, elle avait gardé sa douceur résignée. Mais un mystère inéclairci planait sur le crime. L'amant en fuite s'éclairait d'un jour odieux; et, du silence même de la jeune femme, du pli indéfinissable de sa lèvre pareil à un sourire très triste, de la confiance, détachée des choses de la terre, dont parfois son regard se levait vers le ciel, une sympathie s'était éveillée. Et cette sympathie avait achevé d'éclater sous la parole chaude et vibrante du défenseur.

Lui-même avait senti, au frisson de la salle, sa parole, portée par la foule, élargie, emplissant le prétoire. Il la jetait, comme un semeur le grain dans une terre fertile, à pleines mains, d'un vol toujours plus sûr, dans une conviction plus ardente, avec une foi plus haute. Et le jury, ébranlé, pris dans ses nerfs, l'avait sentie germer en lui, grandir, s'épanouir en une floraison de miséricordes assoupies, de mansuétudes ignorées, jaillie du fond des cœurs.

Mais, libre, Marie Morisset gardait une stupeur. Elle ne pouvait comprendre ce qui s'était passé, ne pouvait croire à son acquittement. Surtout, elle ne se décidait pas à vivre. L'avenir, tel qu'elle l'avait entrevu, dans les heures lentes de la prison, l'avait résolue à mourir. Et elle s'était accoutumée à la vision de la mort avec une telle certitude, en avait acquis même une telle sérénité, qu'elle se trouvait, tout à coup, sans une idée, le cerveau en déroute, avec un regret presque de ce revirement, la crainte peut-être que la mort lui fût moins facile, maintenant.

Désespéré, tremblant de voir vaine l'œuvre de salut qu'il avait accomplie, Daguerre s'efforçait de remuer en elle quelque fibre qui pût la rattacher à la vie. Elle n'avait pas d'enfant, plus d'amour. Il plaida les apaisemens venus du temps, sa jeunesse et sa beauté, les années heureuses qui pouvaient se dérouler encore. L'âme humaine n'était qu'oubli et recommencement. Elle sortait de cette épreuve ainsi que d'un mauvais rêve, innocente à coup sûr pour lui, innocentée pour les autres par l'acquittement. Oh! qui savait? Le temps était le grand apaiseur des choses.

Il insistait, s'accrochant aux souvenirs qu'il connaissait de son enfance, aux rêves révélés de sa jeunesse. Il les déployait, les faisait flotter autour d'elle, montrant les bonheurs entrevus toujours accessibles, toujours debout à l'horizon.

— Oh! murmura-t-elle, vous êtes cruel!

Il reprit :

— Vous êtes jeune, vous êtes belle...

Il prit ses mains, poursuivit, une hésitation dans sa voix plus grave :

— Qui vous dit qu'un nouvel amour, qu'un homme, ne se rencontrera pas...

Il s'arrêta. Une tristesse infinie, une douleur presque, s'épandait comme un voile sur le visage de la jeune femme. D'un geste doux, persistant, elle retira ses mains, y cacha son visage. Puis, un frisson tordit son corps, gagna ses épaules, s'acheva dans un sanglot brusque.

— Enfin! pensa Daguerre.

Elle s'abandonnait au dos du fauteuil, si malheureuse subitement de cette évocation, que tout son cœur crevait. Lui, la laissait pleurer, penché au-dessus d'elle. Des larmes, des sanglots qui gonflaient la face de la jeune femme, une tiédeur montait, parmi l'odeur lente des cheveux. La crise se prolongeait. Il se pencha davantage, avec des paroles d'apaisement, des prières bientôt. Mais, par un effet nerveux, par un retour vers elle de sa propre souffrance réfléchie par cette souffrance voisine, le son même de la voix tombant sur elle redoublait ses pleurs. Elle se sentait plus malheureuse encore, sans savoir pourquoi, s'enlisait plus avant dans sa misère, en touchait le fond. Ses supplications à bout, Daguerre se rapprochait encore, cédait inconsciemment au besoin du geste qui naît des compassions profondes, de l'impuissance de la parole. Il étreignait les doigts de la jeune femme, y courbait ses lèvres, peu à peu, religieusement; puis sa main se posa sur l'épaule, que des sanglots secouaient, effleura les cheveux du front, écartant des mèches éparses, d'un mouvement machinal dont ni l'un ni l'autre

ne percevait la caresse. Insensiblement, elle cessait de pleurer, brisée, les regards au-delà, très loin. Elle se laissait flotter, sous cette sensation, dans la langueur berceuse des douleurs qui s'atténuent. Lui se retrouvait; il se redressa, resta accoudé, au-dessus d'elle, au dossier du fauteuil. Et ils demeurèrent silencieux; tandis que, lente, calme, sans surprise, les emplissant tous deux d'une douceur infinie, s'éveillait en eux l'impression que peut-être ils s'aimaient.

Pendant des jours, la jeune femme tomba à un trouble singulier. Il lui semblait s'agiter dans le vague d'une incertaine convalescence. La mort se reculait d'elle. Mais quelle chose donc, maintenant, s'élevait du fond de son cœur, ainsi qu'un chant ressouvenu qu'elle n'osait écouter? Pourquoi donc des bouffées d'adolescence évoquaient-elles des clartés de soleil et des printemps, comme si sa vie, un moment interrompue de quelque mauvais rêve, allait vraiment se reprendre et s'achever? N'étaient-ce pas, encore assoupies, indestructibles pourtant, les tentations mêmes dont toute sa vie avait été brisée? Ces désirs vagues, ces aspirations et ces rêves, renaissant des cendres de son être, voulaient-ils donc l'élever encore, pour quelque nouvelle chute plus affreuse?

Non, tout cela était un leurre; c'était le chant trompeur des sirènes. Elle en détournait sa pensée, se voulant refermer à jamais en son suaire de morte. Et pourtant, d'un effort inaperçu, la vie la reprenait; les sèves de son être charriaient, de son cœur à son cerveau, des effluves qui l'enveloppaient, la berçaient, la roulaient en de l'oubli, tandis que l'évocation de bonheurs encore possibles effleurait son esprit, y revenait, finissait par s'y attacher. Peu à peu elle discutait :

— Je sais, disait-elle à Daguerre, vous êtes bon. Vous vous êtes pris vous-même à l'illusion de votre propre plaidoirie, comme nous autres, pauvres femmes, qui croyons à nos mensonges.

— Non, répondit-il, je vous aime, simplement!

Elle ne parut pas avoir entendu. Elle continua, d'une voix blanche, comme se parlant à soi-même, rappelant son crime, s'accusant. Mais lui l'écoutait avec un sourire patient de convaincu, plus clair, plus confiant, plus radieux, à mesure qu'elle s'abaissait davantage. Qu'importait! En était-elle moins elle-même? Il l'aimait. Et qui savait si ce n'était pas à cause de cela qu'il l'avait aimée? Au contraire, il avait un regret : il eût voulu qu'elle fût encore plus coupable, véritablement criminelle, pour lui montrer, par le même dévoûment, par la même espérance et le même désir, plus d'amour encore.

De jour en jour, alors, elle finissait par écouter, bercée en le

charme de sa voix, en la douceur des choses qu'il disait. Elle s'attendrissait, sans force, dans une reconnaissance infinie, angoissée d'un besoin de croire et d'espérer. Une aurore se rallumait, toujours plus vive, en la nuit de ses destinées. Il lui semblait que son être se fît nouveau : son cœur, ainsi qu'une plante stérilisée par l'hiver, se gonflait, germant, en ses profondeurs, des moissons nouvelles. Maintenant elle sentait, elle savait, que, si le hasard eût mis Daguerre, autrefois, sur sa route, et que, jeune fille, elle l'eût épousé, jamais sa vie n'eût dévié. Les années se seraient écoulées, pures et chastes, dans une joie. Et alors l'éternel qui sait? l'éternel peut-être! des désespoirs les plus obscurs surgissait, s'emparait de son esprit. Tout le triste décor de sa vie changeait, illuminé d'une espérance. Elle entrevoyait, après le ballottement d'une tempête, quelque rive sûre où son pied se poserait, quelque refuge ami qu'elle ne quitterait plus. L'amour de Daguerre l'attirait, comme l'appel irrésistible d'une patrie perdue.

III.

Rien ne put arrêter Daguerre. Ni les considérations de sa situation dans le barreau, ni l'appréhension de l'opinion publique, ni la possibilité que leurs enfans, quelque jour, eussent à souffrir d'une aventure demeurée dans la mémoire des hommes : il l'épousa.

Elle, longtemps, avait refusé, instruite de la vie par son malheur et redoutant les lendemains. Même, puisqu'il l'aimait et qu'elle aussi se sentait l'aimer, dans un dédain de sa vie gâchée elle eût préféré devenir sa maîtresse simplement, afin de ne pas lier l'avenir de l'homme, de lui laisser toujours la porte ouverte sur sa liberté. Cela par un instinct de loyauté, d'honnêteté. Mais, à trente-cinq ans, Daguerre n'était plus un enfant. Son désir n'était pas le coup de bravade d'un jeune homme que soulève un bel emballement. Il savait ce qu'il faisait. Cela était prémédité, longuement mûri. Non-seulement il l'aimait d'une telle passion qu'il ne voyait qu'en elle seule le bonheur de sa vie, mais il la connaissait, il la savait; il était sûr d'elle. De même, il était sûr de lui : il l'aimerait passionnément, respectueusement, toujours. L'opinion publique, il en savait la valeur et comme on la retourne. Elle n'accablait que les timides, souple pour les hardis, humble pour les forts, toujours dominée par les convaincus.

D'abord ils voyagèrent. Un mois s'écoula. Mme Daguerre, comme

si, jusque-là, son bonheur eût conservé encore des restrictions de joies peut-être inaccessibles et de folie rêvée, se transfigurait. La longue pâleur de sa face se pénétrait de transparences roses. Son sourire, non plus mystérieux et amer, élargissait des extases infinies, tout son cœur épanoui en ses yeux radieux. C'était un triomphe continu dans lequel elle gardait une fierté sereine et confiante. Et, en même temps que, du bonheur enfin atteint, le sang courait plus chaud en son corps rajeuni, son besoin de passion, ravivé, flambait. Elle aimait son mari passionnément, d'un amour absolu. Et elle eût voulu s'enfermer avec lui dans cet amour, égoïstement, hors la vie, hors le monde, éternellement.

Seul, leur retour à Paris lui apparaissait comme une ombre. Il lui semblait qu'elle eût laissé là, déposé en quelque coin, un fardeau qu'elle devrait reprendre, le fardeau du passé. Elle prolongeait le voyage, retenait Daguerre, de ses bras passés autour du cou. Elle ne voulait pas rentrer encore. A Paris ils ne seraient plus autant l'un à l'autre; elle le verrait à peine. Il fallait qu'elle fît avant sa provision de bonheur, sans quoi elle serait trop malheureuse, là-bas!

Elle obéissait, au fond, en ce besoin de recul, à un instinct complexe. Il lui paraissait bon que le plus de jours possible se fût écoulé depuis leur mariage. Puis elle n'était pas rassurée d'une façon bien absolue sur le retour des choses. Une sollicitude inquiète de son bonheur même lui donnait une appréhension que ce bonheur pût s'atténuer, se perdre; et alors, si elle devait vraiment avoir à redouter, sur l'esprit de Daguerre, l'action débilitante du temps et du milieu, plus elle pourrait le garder à elle toute seule, dans l'enveloppement de son amour, plus il lui paraissait devoir être fortifié et prémuni contre cette action. Elle eût voulu le garder assez pour en faire sa chose, son bien, pour être sûre que jamais rien du passé ne remonterait à son esprit, ne viendrait ternir la joie profonde de ses regards levés sur elle.

Ils rentrèrent pourtant. Daguerre reprit ses travaux, ses allées et venues au palais. Sa femme le regardait, l'épiait à la dérobée. Elle tremblait qu'il n'eût rencontré des froideurs, entrevu des désaveux dans les visages fermés des camarades, des ironies, peut-être, en leurs accueils. Mais non, c'était sa même sérénité radieuse d'amoureux, toutes ses préoccupations du jour déposées, dès qu'il se retrouvait près d'elle. Au contraire, tandis qu'elle eût désiré se dissimuler, s'effacer, se faire oublier, en la paix obscure de leur chez-soi, Daguerre avait un orgueil de la beauté de sa femme. Il était fier d'elle, la menait au théâtre. Il lui présenta ses amis, la décida à des visites.

Elle provoqua d'abord une grande curiosité. Mais la situation de son mari, sa réputation au barreau, l'enveloppèrent d'un respect. Pour le monde, d'ailleurs, qui donc pouvait être meilleur juge d'un accusé que l'avocat, son intime confident, comme était le prêtre du pénitent? L'acquittement ne pouvait avoir de plus éclatante confirmation que ce mariage même avec son défenseur. Comme elle était très belle, il y eut des jalousies. Mais il y eut des coups de caprice aussi, des engouemens. Des femmes l'adorèrent, arborant leur amitié avec une belle crânerie, achevant de l'imposer. Même toute une légende se répandait qu'elle ignora. Elle devenait une héroïne. Et l'épreuve qu'elle avait redoutée, à laquelle elle ne s'était soumise qu'avec des angoisses, tournait à un triomphe.

De ce triomphe, alors, elle-même, lorsqu'en des heures solitaires sa pensée effleurait le passé, le voyait glisser ainsi qu'une vision étrangère, en dehors d'elle. Elle était si différente maintenant de ce qu'elle avait été en l'égarement trouble d'une passion mauvaise, qu'il lui semblait parfois qu'elle n'eût été pour rien dans tout cela. Elle se voyait agir avec une stupeur, comme elle eût vu les agissemens d'un autre. Elle ne retrouvait que des actes, ne ressaisissait ni ses pensées ni ses impressions. Cela lui semblait un rêve fou, impossible, à la réalité duquel elle ne croyait plus, ne pouvait plus croire. Non, vraiment, elle n'était pas coupable! Elle ne l'avait pas été. Ce n'était pas elle qui avait accompli ces choses.

Dans le mouvement de la vie parisienne, l'histoire, reléguée dans le lointain, allait à l'oubli, ne laissant que le charme mystérieux et la poésie vague de quelque roman vécu. Et de cela, elle aussi commença d'oublier. Le passé devenait comme un long voile noir traînant derrière elle, plus loin toujours. Le relief des faits s'estompait, dans un recul croissant. C'était la fuite lente d'un cauchemar qui, aux premières minutes de l'éveil, flotte encore, ainsi qu'une brume prochaine diffuse déjà sous le soleil, bientôt envolée dans le néant. Puis sa vie ne data plus que de son mariage, comme sans doute n'a commencé qu'avec leurs ailes la vie des papillons. Elle gardait seulement ainsi qu'un sentiment confus de sa faiblesse, qui lui rendait plus cher l'appui rencontré. Et, tandis que la douceur attendrie des mélancolies lointaines faisait plus radieux les nouveaux soleils, tous deux vivaient un amour que rien ne troublerait désormais, l'amour idéal, fait de faiblesse et de reconnaissance chez la femme, chez l'homme de force et de protection, pareil à deux prières montant ensemble, d'un même essor.

IV.

Un matin, Mme Daguerre dut renvoyer une servante.

La fille ne souffla mot d'abord, sournoise. Puis, de la porte, elle lança :

— Si madame croit que je tiens à rester !.. Pour me faire empoisonner !

Elle demeura suffoquée, un grand coup en travers du cœur. Ce souvenir, brusquement évoqué du fond de l'oubli d'où elle avait pu croire qu'il ne sortirait plus jamais, la cinglait comme une sanglante injure. Et la douleur qui lui en était venue ne s'apaisa pas de tout le jour. Son mari fut frappé d'un changement. Il s'inquiéta :

— Es-tu souffrante ?

— Non, dit-elle.

Elle reprit :

— C'est cette bonne, sans doute ! Rien ne m'est si pénible que les exécutions ! Tu sais combien je suis nerveuse !

Elle ne lui parla pas de l'injure reçue. Sa colère, près de son mari, la quittait peu à peu. Puis, pourquoi le tourmenter lui-même de cette offense ? Demain elle n'y songerait plus. Elle n'y voulait plus songer. Un dédain couvrait les paroles de la fille ; et leur retentissement dans son cœur irait s'éteignant comme un bruit qui s'éloigne, emporté par les heures, dans la douceur sereine de sa vie.

Elle était sans inquiétude, réfugiée en son bonheur ainsi qu'en une forteresse très élevée où nul retour du passé ne saurait l'atteindre, nulle boue l'éclabousser. Elle regardait l'autrefois du haut des années maintenant accomplies, du haut de son mariage, du haut aussi d'un orgueil qui mettait en elle la conscience d'avoir alors exercé quelque droit, d'avoir été le justicier de pouvoirs usurpés.

Pourtant, à la maison, une timidité survenue persista. Il lui arrivait, aux quotidiens méfaits du service, de surprendre en elle des patiences ignorées. Il lui semblait que jamais plus elle n'aurait le courage de renvoyer une servante. Même, elle n'osait gronder. Et elle retrouvait, avec l'appréhension demeurée de quelque insolence, le prolongement en son esprit de ce souvenir. Il demeurait, malgré qu'elle n'y arrêtât pas sa pensée, importun comme un vol de mouche, toujours prêt à se poser.

Peu à peu, au lieu de s'affaiblir, cette importunité s'accrut. Elle s'émut. Un travail étrange lui parut s'accomplir en elle, en dehors de sa volonté, inconsciemment. C'était le cheminement lent,

à couvert, d'une pensée qui apparaissait au jour de temps à autre, d'un mal imprécis poursuivant un labeur invisible et qui jetait, de loin en loin, son avertissement, par quelque sensation imprévue. Rapide, la sensation s'atténuait, s'effaçait, mais elle revenait, plus inquiétante d'avoir un moment disparu, affirmant, par des retours plus fréquens, une existence latente, une présence continue, de plus en plus implacable, bientôt inexorable.

Une angoisse, effleurante d'abord, la pénétrait. De cette injure, des vibrations douloureuses s'élargissaient, retentissantes. Le secret, si bien enlisé au fond de son cœur qu'elle-même aurait fini par n'y croire plus, se soulevait du fond de son être, criait vers elle. Du souvenir des autres, elle se ressouvenait. Sa pensée était comme tirée en arrière, reportée vers l'orient de sa vie, d'un mouvement d'obsession. Et là, une ombre demeurait suspendue : le passé, enfui devant le radieux soleil de l'amour, lui semblait, immobilisé tout à coup, n'achever pas sa fuite.

A des heures, des faits oubliés accouraient, comme des oiseaux, à tire d'aile; et, chassés, ils l'environnaient, la harcelaient. Ils l'atteignaient, s'emparaient d'elle, tandis que d'autres finissaient par sourdre du fond d'elle-même, d'une envolée continue d'essaim.

Elle se sentit vaincue, cessa de se défendre. Elle pressentait la vanité des vouloirs humains, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'anéantir. Le passé acheva de surgir, indestructible, irrévocable. Au désespoir de ne pouvoir l'arracher de son cœur, se mêlait le désespoir de l'avoir vécu. Jusque-là, elle n'avait eu nul remords, ni après l'accomplissement des faits, ni dans la prison où s'était résolu le sacrifice de sa vie. Sa passion l'avait soutenue, et l'orgueil l'avait aveuglée; puis, lorsqu'elle s'était reprise à vivre, malgré l'appréhension du chimérique de ses rêves, son désir même l'avait leurrée, l'avait laissée s'endormir au chant berceur des sirènes, aux mirages trompeurs des avenirs. Maintenant elle s'éveillait.

De la terreur, imprécise encore, qui s'épandait sur elle, du désir désespéré que ce passé n'eût été qu'un cauchemar, et de son impuissance pourtant à garder l'illusion que cela fût, des regrets amers s'élevaient en elle, qui atteignaient graduellement à des intensités de remords. Les faits émergeaient avec des nettetés brutales, des reliefs lumineux. L'intuition, nouvelle pour son esprit, qu'elle avait été véritablement criminelle, la pénétrait. Le remords montait, devenu poignant. Tout l'oublié, tout le non perçu dans son coup de passion, tout le non approfondi de son âme en cette crise, lui apparaissaient nettement, simplement, horribles. Il lui semblait, son jugement assaini par le temps écoulé, dans l'état

d'âme différent venu de la sérénité de sa vie, qu'alors elle se fût non-seulement trompée soi-même, mais qu'elle eût trompé son mari.

Pour la première fois, elle pressentait, avec la certitude du crime, l'angoisse d'une expiation possible. Une ombre gagnait le présent, obscurait l'avenir et le reculait en une nuit impénétrable, grosse d'orages. Elle, encore, par un sens nouveau de justice qui maintenant brillait au fond d'elle-même, dans l'éveil progressif de sa conscience, se fût résignée à expier. Mais, douloureusement, elle entrevoyait la vie de son mari brisée par elle. Les chimères s'envolaient. De même qu'elle s'était ressouvenue, de même Daguerre, sans doute, se ressouviendrait. Qui savait sous quelle injure montée vers lui quelque jour, l'obsession du passé à son tour l'envahirait? L'amour, flambeau décevant, irradiant les illusions, s'éteindrait; les fantômes ensevelis surgiraient, et le mirage sublime de la passion laisserait, en s'effaçant, monter la réalité brutale, comme la mer, en se retirant, découvre le hérissement des rocs nus.

Sa douleur, dès lors, ne cessa plus. Quand, lasse d'être écrasée sous le poids de ses remords, un apaisement se faisait, comme si le mal se fût usé de soi-même, elle se sentait déchirée en son cœur de femme aimante par l'épouvante que peut-être son amour fût brisé; et, lorsqu'elle avait pleuré sur cet amour jusqu'à l'épuisement, son cœur saignait à la pensée du malheur de Daguerre. Elle voyait le souvenir affreux l'assiégeant à son tour, bientôt grandi, devenu indestructible et lui jetant, avec l'horreur de son amour, le désespoir d'une folie commise, la colère de sa vie perdue. C'était un chemin de croix dans lequel elle tournait, sans arrêt, de station en station, continuellement.

Elle regrettait amèrement de n'avoir pas eu le courage, ainsi qu'elle y avait pensé, — car toutes les souffrances qui maintenant lui arrivaient, elle les retrouvait, en germes confus comme des pressentimens, dans ses hésitations et ses refus d'alors, — d'être sa maîtresse simplement. Sa maîtresse, elle lui eût fait honneur par sa triste célébrité, par sa beauté. Il eût été heureux, d'un bonheur sans lendemain; et elle, de son côté, ne se fût jamais prise à la décevante illusion d'une joie qui ne finirait plus. Daguerre lui apparaissait comme un homme soulevant un rocher qui retombera sur lui et l'écrasera. Cette œuvre de réhabilitation que le monde avait paru subir, vaincu d'un coup d'audace, se retournerait contre elle, contre lui. Elle revoyait leurs relations, leurs amis; et des faits se montraient à son esprit navré sous un aspect nouveau. Elle trouvait, à présent, des ironies sous les sympathies, un étonnement de son audace, dans les regards où était montée seu-

lement l'admiration de sa beauté. Elle se voyait environnée de chuchotemens. Des absences à des dîners, des départs motivés d'un salon où elle s'était trouvée, prenaient tout à coup des apparences d'abstentions et de fuites. Des distractions de gens qui, un moment, ne l'avaient pas aperçue ou pas reconnue, des négligences d'amis trop affairés, emportés par la vie de Paris, se transformaient brusquement en de visibles mépris. Et des souvenirs l'assaillaient d'un assaut continu, des détails inaperçus, d'autres imaginés, tous poussés à la même acuité d'injures préméditées.

Dans cet état d'esprit, toutes les pensées de son mari, la préoccupation de ses affaires, l'absorption venue de ses labeurs, ou des soucis courans et des mille contrariétés de l'existence, à leur tour se dénaturèrent, devinrent le regret de l'avoir épousée. Plus elle le savait bon, plus elle se défendait contre les apparences de sa bonté, à la fois touchée et désespérée de la sollicitude dont il l'entourait, la jugeant menteuse, voulue par un héroïsme.

Mais, un matin, elle eut une surprise terrible. Elle venait de jeter les yeux sur un journal. C'était le récit d'un nouveau crime, un empoisonnement, l'empoisonnement d'un mari par sa femme. Sa propre histoire se dressait à nouveau, dans une ironie sanglante. Elle se sentit atteinte directement, comme par un jet de lumière brusque dirigé sur le coin d'ombre où elle était réfugiée. Là encore, la complicité d'un amant se rencontrait; et, là encore, l'amant était en fuite. La seule différence était qu'il se fût tué. Le rapprochement était foudroyant, devait surgir à tous les yeux. Et elle comprit que son mari l'avait fait. Comme s'il eût redouté pour elle le retentissement douloureux du passé, il voulait la conduire à la campagne, l'isoler sans doute, la tenir loin des journaux, loin des bruits de la ville. Mais elle refusa, sous des prétextes, trop angoissée, toute son âme suspendue à ce procès.

Dès le commencement des débats, l'identité du nouveau crime avec le sien ressortit plus évidente, plus terrifiante chaque jour. Même dans l'attitude de la coupable, elle retrouvait sa propre attitude, celle d'un être qui n'a pas compris sa faute, se sent victime de quelque fatalité, s'est détaché de tout depuis que son amour n'est plus. Cela lui était poignant et attirant comme le drame même de sa vie brusquement exhumé. Et, çà et là, il se produisit que son nom éclatât dans une colonne de journal, au milieu d'un compte-rendu, par un souvenir, une comparaison.

De n'en parler jamais, pourtant, ni lui, ni elle, elle sentit ce procès vivre entre eux, davantage, toujours présent. Il pesait sur eux dans leurs silences, jaillissait des rencontres imprévues de leurs

regards. Des mots le ramenaient, des phrases surtout qui, parfois, s'arrêtaient sur les lèvres, comme sous la crainte d'éveiller une allusion, d'amener quelque évocation. Et cette évocation alors grandissait. Le passé hantait ses songeries et ses sommeils. C'était un fantôme assis à leur table, comme la statue du commandeur. Il planait sur eux, les oppressait de ses lourdes ailes noires. Et il se posait à leur chevet, la poursuivant jusqu'au fond de leurs baisers.

Mais surtout une terreur croissante écrasait Mme Daguerre, la terreur que cette femme, que l'empoisonneuse, fût condamnée. Le jugement dont elle serait frappée la frapperait elle-même, clamerait son propre crime et son infamie. Qu'elle fût acquittée, au contraire, et son propre acquittement lui en paraîtrait confirmé, consacré définitivement. Il perdrait l'apparence d'être un coup de chance, un des hasards de la loterie du jury. Elle en serait blanchie à jamais. Sa vie pourrait repartir, délivrée de la hantise des souvenirs mauvais, retrouver les joies un moment atteintes, la paix si vite enfuie. Elle s'attacha à cette espérance, désespérément.

Peu à peu, alors, une transposition étrange se fit. Ce n'était plus cette femme que l'on jugeait. C'était elle-même. Elle se retrouvait, comme deux années avant, au pilori infamant, mais cette fois avec son âme toute nue en présence des faits, sans être protégée par l'inconscience venue du détraquement de son cœur, par l'indifférence de toutes choses. Le jugement recommençait tel qu'alors il eût dû s'accomplir, normalement, logiquement, dépouillé de la folie et de l'emballement, de la passion ardente et communicative du défenseur. Et maintenant, devant sa vie et son bonheur qu'elle défendait avec une espérance dernière, toutes les angoisses qui ne l'avaient pas effleurée, toutes les tortures du doute qui lui avaient été épargnées, elle les éprouvait véritablement, aussi affreuses et aussi poignantes, plus cruelles d'avoir attendu.

Les dires qui lui paraissaient favorables à l'accusée mettaient à sa poitrine de longs soupirs que des joies imprécises faisaient s'achever en des larmes; des faits graves, au contraire, surgissant des témoignages et des débats, la glaçaient de la sensation d'une blessure mortelle. Et elle restait ensuite comme anéantie, ne sachant plus, ne voulant plus penser, la tête perdue, se réfugiant en des prières.

Le dernier jour surtout fut terrible. Le verdict devait être rendu très tard, dans la nuit. Elle garda un tremblement continu, le regard vacillant, une pâleur épandue dans sa face morne. Son cœur, parfois, cessait de battre, dans une constriction douloureuse, ou, trop large, il étouffait sa poitrine. Des bruits la faisaient tressaillir; tout était devenu souffrance, une souffrance brusque,

aiguë, pour ses nerfs trop tendus. Elle ne dormit pas, battue d'une fièvre.

Au matin, enfin, blanche comme une condamnée à mort, elle se jeta sur les journaux. Elle dut tendre la feuille qui tremblait dans ses mains; le papier se déchira. Les lettres dansaient devant ses yeux. Mais elle lut pourtant. Alors ce fut horrible. Quelque chose en elle se déchira. Tout son sang reflua à son cœur. Et, pour ne pas tomber, elle se raidit. Le passé se refermait sur elle comme une porte de prison et l'étouffait, comme une pierre de tombe et l'écrasait. Le jury avait dit oui; la femme était condamnée à vingt ans de travaux forcés.

V.

Cependant Daguerre commença de s'inquiéter. La crise, qu'il avait crue passagère, se prolongeait. Sa femme était devenue nerveuse, bizarre. A des jours, elle semblait calme, puis des accès de larmes la terrassaient, la laissaient en une torpeur d'où elle sortait par des gaîtés forcées. Son équilibre était détruit.

— Qu'as-tu? s'informait-il parfois.

— Rien! répondait-elle toujours, en s'efforçant de sourire.

Il cessait de questionner, gêné de la voir parfois détourner les yeux. Et il gardait une tristesse, le pressentiment de quelque chose de mauvais entré dans leur vie, leur bonheur peut-être atteint, dispersé, allant à la débâcle.

Pourtant, à part le malaise un moment venu de ce dernier procès, jamais il n'avait éprouvé la moindre défaillance. Son œuvre ne lui laissait pas de regret, ne lui inspirait pas d'inquiétude. Il n'imaginait pas, après ces années d'une joie sans trouble, que des remords qui, s'il y eût songé, n'auraient pas eu pour lui de raison d'être, aient pu éclater dans leur vie comme la foudre dans la sérénité d'un ciel bleu.

Il cherchait vainement, penché de nouveau sur cette âme confuse de femme en laquelle s'accomplissaient des choses inexpliquées. De ne pouvoir la comprendre dans le présent, instinctivement il remontait vers le passé, vers le jour où, pour la première fois déjà, il avait essayé d'en déchiffrer l'énigme. Il l'évoquait alors telle qu'il l'avait vue dans la prison, telle qu'il l'avait découverte à travers le fatras du procès, les dossiers de l'accusation. Et il la retrouvait ainsi qu'il l'avait jugée alors, faible, avide sans doute de joies irrencontrées, emplie d'idéal et leurrée de quelque vision fausse de la vie.

Il la suivait dans la bourgeoisie, vite odieuse pour elle, de son premier mariage où elle s'était débattue, comme enlisée, avec une nervosité voisine de l'hystérie, détraquée par les élans insatisfaits de son cœur, le romanesque inassouvi de son cerveau. De là, il la transportait dans le cadre de son existence nouvelle, dans leur mariage d'amour, tombé, lui aussi, avec les temps écoulés, à la paix simple et grise d'un ménage bourgeois; et il redoutait que rien ne fût changé de ce qu'elle avait été et de ce qu'elle était maintenant. L'ennui, peut-être, du plat de l'existence poursuivant son même rouleau terne, lui pesait. Sa passion lui laissait la mélancolie inquiète des joies qui sont achevées; et des affections maternelles, peut-être, que la naissance d'un enfant n'était pas venue rendre actives, la tourmentaient obscurément?

Il repoussa cette inquiétude. Mais elle revenait, au premier prétexte, souvent sous une autre forme, par un nouveau mode d'envahissement, plus tenace chaque fois. Certainement, sa femme l'aimait. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, tout ce qu'elle lui devait, elle ne pouvait pas ne pas l'aimer. Il l'avait sauvée, lui avait donné l'amour, avait mis autour d'elle le respect au lieu des mépris, en elle la joie au lieu de la douleur, la vie au lieu de la mort. Sans lui, que fût-elle devenue?

Mais cela même l'attrista : ne l'aimait-elle donc que par reconnaissance? La reconnaissance pourtant n'était pas de l'amour. Cette pensée éveillait en lui une douleur que son esprit ressassait continuellement; et, de cela même, elle s'élargit; son cœur fut empli d'une amertume. L'aimait-elle? L'avait-elle aimé? Il arrivait à n'oser plus répondre à cette question. Un doute l'envahissait. Le sentiment de la reconnaissance expliquait le bonheur passé. Et il expliquait surtout l'étrangeté de son attitude, l'incompréhensible de son caractère. Cette reconnaissance, maintenant, lui pesait, et cela, forcément, fatalement. Sur cette pente, alors, il ne s'arrêta plus. Elle ne l'aimait pas; elle ne l'avait jamais aimé. Elle avait joué une comédie, et le masque l'étouffait; en elle grandissait l'immaîtrisable besoin d'ingratitude de la femme, son éternel besoin de révolte contre l'être auquel elle doit tout.

Son ancienne et longue observation de la femme remontait à son esprit. Il généralisait, se rappelant des procès et des divorces. Toujours il avait vu, en les rares mariages où la fortune venait de l'homme, la même injustice de la femme pour le mari, le même mépris caché, la même rancune, celle qu'ont les femmes entretenues pour l'amant qui les paie. Il fallait à la femme, au contraire, l'orgueil de se payer un homme. La femme tirée de la pauvreté ne voyait jamais en son mari que l'occasion qu'il lui avait

été donné d'être. Ce qu'avait fait celui-là, un autre l'eût pu faire, et qui savait si cet autre n'eût pas fait mieux? Il n'accusait pas, il philosophait. Cela lui était logique que la femme, être faible, esclave dont on dore parfois la chaîne, eût des sentimens d'esclave. Elle atteignait très vite, d'une superficielle reconnaissance, à l'intime persuasion d'un acte naturel, d'une chose due. De se voir adulée, à cause de la situation même que lui créait l'homme, elle ne croyait plus, bientôt, qu'à son propre mérite, imaginait qu'elle avait été lésée, que pour un bien qu'elle avait pensé recevoir, des biens plus grands lui avaient été enlevés qui auraient pu lui échoir, qui lui seraient échus, certainement. Alors, la pensée que cet homme pût se leurrer au point de tirer de son acte quelque joie, pût se complaire en quelque sentiment de supériorité, se glissait, vite devenue humiliante, odieuse, révoltante. La vague rancune, éclose déjà, se développait, avivée d'orgueil; elle atteignait à une haine, une haine vivace, terrible, indestructible, avant même que l'impression ressentie se fût précisée en l'esprit, que le mot eût été formulé dans la pensée. Cela éclatait un jour, brusquement, pour une futilité, aboutissait aussitôt à l'adultère, par un besoin de se prouver à elle-même qu'elle n'avait pas été achetée, par l'instinct de revanche des esclaves envers les maîtres.

Mais cette généralisation, englobant toutes les femmes, par une exagération de son esprit aigri, atteignait sa femme surtout. C'était elle, toujours, qu'il retrouvait au fond de sa pensée, puisqu'elle lui devait tout. Et, principalement, le germe mauvais qui fermentait en lui se développait par les rapprochemens du présent avec le passé, du premier mari avec lui-même. Une angoisse plus poignante le tourmentait de songer que ce premier mari, justement, l'avait épousée pauvre par amour. Le procès qu'il avait plaidé alors le harcelait, entrevu sous un jour nouveau. De son tourment même, une volupté amère se dégageait. Il avait presque une joie douloureuse, mauvaise, mais attirante, à penser que peut-être il s'était égaré, dupé par sa passion. Un désir malsain le travaillait de revoir son œuvre de salut, de la reprendre, de la démolir lui-même pièce à pièce.

Pour lui aussi, les détails de l'affaire s'accumulaient, surgissaient de leur lointain. Des points qu'il n'avait jamais voulu connaître, des aveux que dans sa respectueuse adoration, dans la générosité de son absolution et l'aveuglement de sa foi si haute, il avait arrêtés sur les lèvres de sa femme, reparaissaient, étrangement conservés en d'obscurs replis de sa mémoire; et d'être incomplets justement, de n'avoir fait que l'effleurer d'un vol inaperçu, de n'avoir pas été discutés et examinés sous toutes leurs faces, la

demi-obscurité dont ils restaient enveloppés les rendait plus inquiétans, presque terribles.

Un besoin de revoir ces choses maintenant, sans folie, sans passion, dans la calme perspective de l'éloignement, le hantait. Le dossier du procès l'attirait. Il voulait l'étudier à nouveau, soit qu'il dût sortir de cette étude rasséréné, sa foi retrouvée, soit qu'il y constatât son propre aveuglement. Du moins, il serait fixé dans ses doutes.

Il se résolut. Il découvrit les dossiers poudreux et jaunis, les jeta sur sa table, avec un serrement de cœur. Puis, il se plongea dans leur étude comme en l'étude d'une cause nouvelle, inconnue, qu'il eût dû plaider bientôt. Il s'oublierait, resterait en dehors, raidi dans une impartialité.

Alors, forcément, de vouloir être impartial, il fut injuste. A cause du travail trouble accompli en son cerveau, il se complut amèrement à trouver, au courant des feuillets, la confirmation de ses inquiétudes. Et, cette douleur commencée, il s'enfonça plus avant, toujours, en sa joie mauvaise de se faire souffrir soi-même. Il cherchait plus avidement, gêné, dans la rancune survenue, de rencontrer çà et là des points qui semblaient rompre l'équilibre du système. La femme se dressait, dépouillée d'illusion, figure nouvelle, d'une apparence non encore vue : une hystérique inapaisable de cœur et de cerveau, à qui toujours quelque passion avait manqué, toujours manquerait, une chercheuse insatiable, capable de ne reculer devant rien, d'aller jusqu'au crime. Il sentit qu'il n'eût pas eu la force, comme deux années avant, d'enlever l'acquittement, dans un beau coup de passion. Sa foi, ébranlée, s'en allait. Maintenant qu'il avait secoué l'enveloppement déceveur de la beauté, l'attendrissement de la faiblesse, le charme de la grâce et du mystère, il se voyait atteindre à une vision d'une lucidité qui le stupéfiait. De la femme, il ne restait plus debout que l'adultère. Du roman, il ne restait plus que d'odieuses machinations; de l'héroïne poétisée, plus que la criminelle : une criminelle vulgaire, la plus lâche de toutes, la plus méprisable, une empoisonneuse.

Il s'appesantissait sur des dires de témoins qui autrefois l'avaient indigné. Ils lui paraissaient au contraire seuls sincères, maintenant devenus écrasans. Le réquisitoire du procureur perdait de son outrance, n'était plus que l'expression de la vérité, pure, simple, aveuglante. Et il n'osa pas revoir son plaidoyer : il en avait une pitié, une confusion, comme d'une chose ridicule, d'une duperie indigne de lui, d'une des farces les plus formidables du barreau.

VI.

Leur vie était devenue silencieuse, oppressante, chacun d'eux réfugié en sa pensée, elle écrasée, lui sans tendresse, affectant l'insouciance.

Daguerre ne voulait pas divorcer. Le divorce eût été l'aveu de sa folie, de l'erreur dont il avait été victime. Un orgueil le clouait, lié à cette femme, rivé à sa chaîne, jusqu'au bout.

Bientôt, dans le travail incessant de sa pensée, l'œuvre mauvaise se poursuivit. Puisque sa femme ne l'avait pas aimé, ne l'aimait pas, qui donc aimait-elle? Singulièrement, une jalousie inattendue s'éveillait. Parce qu'il la supposait triste et dévorée de l'ennui du terne de sa vie, du vide de ses heures, elle n'aimait pas; si elle eût aimé, de l'aliment donné à son cœur, sa nervosité se fût calmée, son détraquement se fût apaisé; elle fût redevenue, ayant l'élément nécessaire, expansive, radieuse, exubérante. La jalousie était illogique, en contradiction avec l'accablement, la tristesse lourde de la femme. Mais ce sentiment cruel, justement, plaisait à la tournure actuelle de son esprit. Il imaginait un amour contrarié, malheureux peut-être, par le manque de liberté. Dans ces pensées, il chercha autour de soi. Il surveilla la servante, eut des retours imprévus du palais, dans la journée; il se rendit compte des sorties de sa femme, la suivit quand elle allait à l'église.

Et brusquement un souvenir le pénétra, le souvenir de l'ancien amant, ce complice du crime, ce fugitif cru mort, dont la trace avait été perdue! Il devint très pâle, puis très rouge. Il était frappé comme d'un coup de lumière, d'une révélation subite. Cet homme était à Paris, là, autour d'eux. Il l'avait retrouvée; elle l'aimait encore. Jamais, depuis le mariage, ils n'avaient parlé de cet homme. Lui, avait pensé, avec certitude, que sa femme le méprisait, le haïssait d'avoir failli la perdre et de s'être enfui. Mais cette hypothèse lui paraissait maintenant une naïveté. La femme ne s'affranchissait pas ainsi de l'empire de l'homme, quand cet homme avait eu la puissance de l'amener jusqu'au crime. Ce premier amant avait mis sur elle une empreinte indestructible. Il la tenait dans sa main, à jamais, tremblante peut-être, mais dominée, domptée au premier signe, vaincue.

Et, cette fois, il était sur la vraie piste; indubitablement. Car, de là, toute sa femme s'expliquait. Ses heurts, ses incohérences étaient les alternances d'une double volonté, la sienne et celle de l'autre; sa tristesse venait de cette force subie de nouveau, d'une inquiétude de l'avenir; ses abattemens, des luttes peut-être qu'elle sou-

tenait, de ses défaites. Il s'effraya. Une terreur d'inconnu l'enveloppait. Cet homme invisible lui donnait l'angoisse d'une rue noire, déserte, où des voleurs cachés peuvent surgir.

Oui, un danger vague, pourtant certain, le menaçait. Il n'osait y arrêter sa pensée; mais le passé, irrévocablement ramené désormais, lui montrait l'identité des situations d'alors et de maintenant. Il concluait du connu à l'inconnu, des faits accomplis autrefois à ceux qui s'accompliraient dans l'avenir. Et le danger se précisa. Elle le trompait avec cet homme, comme autrefois son premier mari. Mais alors, de même que ce premier mari, lui-même, à son tour, ne devenait-il pas l'obstacle?

Une nuit, Daguerre dut se lever, pris d'une indisposition. C'était un refroidissement; il le savait. Mais un soupçon l'enveloppa, comme un coup de fouet; tout le poil de sa chair se hérissa. Après un moment, son idée lui sembla folle, impossible. Il se railla, faillit, de cet excès même, toucher le fond de son injustice, revenir à sa femme. Cependant, le lendemain, en se voyant dans la glace, il se trouva pâle, dut s'avouer qu'il avait beaucoup maigri. Il se rappelait des insomnies, des inappétences; il lui sembla que l'altération indéniable de sa santé remontait très loin, à ses soupçons même, à son espionnage de sa femme, au temps où, l'éveil d'une jalousie l'ayant poussé, sans doute il était devenu gênant.

Alors, chaque jour, des faits eux-mêmes, de nouvelles clartés jaillirent. Ne se rappelait-il pas l'attitude de sa femme, au cours de ce dernier procès si semblable au sien! Avec quelle fièvre elle en suivait les détails, en cachette de lui! Sans doute, elle s'instruisait à cette lecture, combinant, d'après les fautes qu'elle voyait commises et dans lesquelles elle-même, la première fois, était tombée, des agissemens irrévélables dont nulle trace ne put demeurer. Maintenant, encouragée par une première impunité, troublée pourtant par la récente condamnation, elle prenait des précautions. Instruite par l'expérience, elle procédait lentement, sûrement, implacablement.

Lorsqu'il lui voyait, extraordinairement, quelque nerveuse gaîté, il se sentait blêmir, car elle se réjouissait de son œuvre. Était-elle pensive? elle imaginait des ruses nouvelles, préparait des actions plus certaines. Était-elle affligée? elle souffrait de la lenteur des résultats, elle se tourmentait de n'oser, malgré les instances pressantes de *l'autre*, hâter son œuvre, de peur d'être découverte.

Un jour, il s'informa, vaguement railleur, d'un air détaché :

— Comment donc s'appelle-t-il, cet homme? vous savez bien? votre amant?

Elle blêmit, révoltée; mais, tout de suite, une résignation dou-

loureuse la courba, la tête baissée, dérobant des larmes. Daguerre se tut, effrayé. Cette pâleur, ces regards vite dérobés, cette terreur dans toute sa face ! Elle s'était livrée ; elle avait avoué.

Après un silence, de son air douloureux de martyre, elle murmura :

— N'avais-je pas raison autrefois ?

Puis, comme il la regardait, les sourcils haussés, elle ajouta doucement :

— Rien n'est irréparable, pour vous, du moins. S'il vous plaît que je disparaisse, si vous voulez divorcer, j'y consens ! Même, reprit-elle, tandis que des larmes éclairaient ses grands yeux tristes, je vous le demande ! voulez-vous ?

Il éluda, saisi comme d'un coup droit imprévu. Et feignant la surprise :

— A propos de quoi ? demanda-t-il.

Le regard de la femme atteignit le sien, un regard profond, indéfinissable. Puis elle baissa les yeux, dit simplement, très douce :

— Comme vous voudrez, mon ami.

Daguerre, malgré lui était ému, ébranlé ; il retrouvait, vivace encore au fond de lui-même, un instinct qui le poussait à rompre sa folie, à se jeter aux pieds de sa femme. Mais il se raidit. Le divorce ! c'était bien cela, il la gênait ! Le divorce, pour épouser *l'autre !* Il vit, en cette proposition ainsi amenée, un réveil momentané de conscience, une lueur fugitive dans la nuit criminelle où sa femme était plongée. Il y retrouvait un peu de l'instinct du chien qui, se sentant enragé, s'effraie de penser que, tout à l'heure, sans doute, il mordra son maître. Peut-être était-elle irresponsable, monomaniaque de l'empoisonnement ?

Le danger, dès lors, lui parut accru, de ce que lui-même avait livré ses craintes, dévoilé ses défiances. La terreur entrée en son ventre, grandit, ne le quitta plus. Même, la pensée de cet amant s'effaça, inutilement romanesque. Lui ou un autre, qu'importait ? Il était en présence du fait, simplement, sous la menace du poison. Il commença de surveiller. Il cherchait dans la cuisine, furetait dans les coins, avide de quelque trouvaille effrayante ; et de ne rien découvrir, sa défiance augmentait. Il analysait angoisseusement ses sensations, scrutait ses malaises, jeté à tout instant vers une glace et se trouvant pâle, tirant sa langue et la jugeant mauvaise. Véritablement, une fièvre lente, continue, le minait. Aucun doute ne demeurait possible : il s'en allait lentement, ruiné par une insensible consomption que nul ne remarquait, que lui seul pouvait savoir. Et, si lente que fût l'œuvre, il s'effrayait, par des comparaisons, lorsqu'il regardait en arrière, du travail accompli.

Continuellement, des mots plus amers lui montaient aux lèvres, des allusions cruelles, des paroles lentes, qu'il enfonçait en les appuyant d'un regard, froidement, férocement. Puis, quand il pensait sa femme angoissée de la peur des découvertes et du spectre de la justice, il affectait de la rassurer par des ironies cinglantes.

Elle, pourtant, ne comprenait pas, ne parvenait à rattacher à ces choses aucun sens, sinon qu'il était malheureux et qu'il souffrait, d'elle, par elle. Elle ne remarquait ni sa façon de flairer les plats, de leur trouver parfois des goûts singuliers, ni l'affectation qu'il avait de ne toucher qu'aux mets dont elle-même avait mangé, refusant obstinément tous les autres.

Elle songeait à mourir, simplement, enfin désespérée.

VII.

Un matin, à déjeuner, comme Daguerre expliquait à sa femme, avec de singulières insistances, des troubles physiques qu'il ressentait, elle eut une sollicitude inquiète, parla d'un médecin. Lui, parut stupéfait d'un si paisible cynisme. Puis, après le repas, tandis qu'elle le regardait, l'esprit vaguement effaré par l'appréhension de quelque dérangement cérébral, il regarda le café avec une telle méfiance, une telle affectation qu'elle dut le remarquer. Il en examinait la couleur dans le miroir de la cuiller, dans les reflets de la porcelaine, secouait la tête, ainsi que devant une odeur suspecte, avec une moue de répulsion, sans y porter les lèvres.

— Voyons! dit-elle, il est très bon, ce café. Ce sont des idées.

Il sourit, déclara :

— Possible; mais je suis fortement tenté de le faire analyser. Je voudrais trop savoir ce qu'on y a mis.

A l'air étrange de son mari, la terreur de quelque danger que, depuis longtemps, elle côtoyait obscurément, envahit Mme Daguerre. Un instinct l'immobilisa comme en l'attente d'une injure qu'elle ne percevait pas encore et dont elle avait conscience pourtant. Elle pressentait qu'elle allait comprendre, qu'une lumière terrible allait se faire. Elle était sur le point de parler, sous la torture devenue aiguë de cette menace planante, dans la révolte de cette injustice ténébreuse, voulant exiger, à la fin, que son mari s'expliquât. Mais Daguerre, avec une ironie féroce :

— C'est bien dans le café, n'est-ce pas? que vous versiez le poison à votre premier mari?

Elle se dressa toute droite, les yeux fous, très pâle. Puis elle re-

tomba; et elle dut dégrafer son corsage, étouffant d'une crise de nerfs, avec des gestes d'effroyable torture. Et à travers ses cris de souffrance, une indignation la secouait; sa voix hachée, rauque, qui finissait par n'être plus que des souffles, sifflait des injures :

— Lâche! lâche!

Tout son corps se tordait; ses bras semblaient devoir se briser de leur effort. C'en était trop, cette fois. Nulle expiation ne lui avait été épargnée. Mais celle-là, c'était trop. Lui! lui! Cela était infâme!

Daguerre, froidement, la regardait, sans un geste de pitié, sans un mouvement de secours. Alors, d'un suprême élan de courage, elle ramassa sa volonté, se ressaisit. Elle se mit debout, l'air égaré, la figure en feu, toute ravagée.

— Eh bien? voulut-il railler, ça va mieux?

— Ah! dit-elle, plus un mot!

Et violente, folle, avec des cris étouffés, les mains à sa tête qui lui semblait éclater, elle s'enfuit, se jeta dans sa chambre.

Presque aussitôt, il y eut, par les murs, un retentissement sourd. Daguerre tressaillit :

— Justine! appela-t-il, madame est indisposée. Voyez donc si elle n'aurait pas besoin de vous.

La femme de chambre alla; mais, tout de suite, ses cris emplirent la maison :

— Monsieur! Monsieur!

Il se leva. La fille tremblait, toute pâle, les dents claquantes, une horreur dans la face. Et à terre, il vit sa femme, étendue tout de son long, foudroyée. Sur le tapis, un flacon avait roulé.

Ils la soulevèrent, la déposèrent sur le lit :

— Vite, dit-il à la femme de chambre, un médecin!

Il demeura seul, pensif, devant le cadavre. Mais nulle lumière ne se fit en son esprit. Il ne comprit pas le long supplice dont lui-même avait été le bourreau, la terrible expiation dont il avait été l'instrument inconscient. Il eut un soupir de délivrance, puis une pitié. Il pensa qu'elle s'était fait justice.

Et le malheur de sa vie resta en lui, irrémissible.

JEAN REIBRACH.

LES

MANŒUVRES NAVALES DE 1891

La sanction suprême de l'expérience, celle du combat, manque aux nouvelles flottes de guerre.

Lissa est restée la seule bataille importante dans laquelle des cuirassés soient entrés en ligne. Depuis, le matériel naval a été entièrement transformé et renouvelé; les règles de tactique adoptées par les cuirassés d'autrefois ne sont plus applicables à nos vaisseaux de ligne armés de canons à tir rapide, de torpilles et de l'éperon qui, à lui seul, a marqué une révolution dans les méthodes d'engagement de flotte contre flotte.

Enfin les vitesses auxquelles on prétend aujourd'hui ont singulièrement modifié les conditions mêmes de la guerre navale; les escadres de seconde ligne, que l'on armait jadis à loisir après l'ouverture des hostilités, doivent être désormais prêtes à prendre la mer dans le plus bref délai possible, pour remplacer ou renforcer les bâtimens de première ligne qui peuvent rencontrer l'ennemi le jour même de la déclaration de guerre. De là un système de mobilisation des réserves navales analogue à celui de l'armée et qui nécessite un entretien minutieux des navires que les exigences du budget ne permettent pas de maintenir en état d'armement permanent.

Les différens types de bâtimens qui constituent les flottes actuelles sont le produit de conceptions théoriques qui ont été souvent poussées à l'extrême; tantôt on a prôné les énormes masses bardées d'acier, armées d'un petit nombre de canons monstres; tantôt au contraire on a tout sacrifié à la vitesse et penché vers

une artillerie plus maniable, mais plus nombreuse et d'un tir beaucoup plus rapide.

La torpille est un engin sur lequel le dernier mot n'est pas dit.

Quant à l'éperon, il n'a pas cessé d'être considéré comme l'arme par excellence, sans cependant que l'on soit bien certain que celui qui donnera le coup d'éperon ne sera pas blessé aussi dangereusement que celui qui le recevra.

Il en résulte que les marines des grandes puissances sont composées de navires fort dissemblables, sur le mérite desquels on est encore loin d'être fixé.

Pour trouver la meilleure utilisation de ces différentes unités de combat, il n'y avait rien de plus logique que de les placer en face de certaines hypothèses, semblables aux objectifs que la guerre peut présenter, et de leur faire exécuter, dans les limites du possible, les opérations que ces hypothèses comportent.

Notre marine a exécuté les premières grandes manœuvres navales en 1886, sous le ministère de l'amiral Aube.

Il s'agissait alors d'établir le rôle que pourraient jouer, dans une guerre navale, les torpilleurs qui faisaient leur apparition en pleine mer.

Depuis cette époque, la France, et les grandes puissances maritimes à son exemple, ont armé chaque été un certain nombre de bâtimens en réserve pour les adjoindre à leurs escadres permanentes en vue d'étudier les problèmes de la guerre sur mer.

Les manœuvres navales ont en outre l'important avantage de faire naviguer pendant deux ou trois semaines les bâtimens de seconde ligne, maintenus en réserve dans les arsenaux, et aussi d'entraîner leurs états-majors et leurs équipages aux évolutions de l'escadre. Elles constituent un excellent exercice pour le personnel et une épreuve sérieuse imposée au matériel et surtout aux machines.

C'est peut-être en cela que réside le principal intérêt des manœuvres, et sur ce point l'expérience acquise a été considérable. Car, en ce qui concerne la conduite même des hostilités, il est certain que les manœuvres ne peuvent présenter qu'une image bien imparfaite de leur réalité, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord il est impossible de se placer dans les conditions de la guerre parce qu'il est désobligeant pour ses voisins de faire choix parmi eux de belligérans supposés; on est donc forcé d'effectuer des opérations que l'on a en vue dans des parages autres que ceux qui en seraient le théâtre. Ensuite, on ne peut pas simuler l'offensive; prendre l'offensive est, pour une flotte, exécuter une marche à toute vapeur sur un but déterminé, ce qui ne comporte pas matière à des manœuvres tactiques.

Il est non moins difficile d'imaginer un thème dans lequel la principale escadre se tienne sur la défensive, parce que souvent l'intérêt de la défense commande de prévenir les coups de l'adversaire en prenant l'offensive. Il est de toute évidence que, par exemple, la meilleure défense de nos côtes consiste, en ce qui concerne notre escadre, à courir à la rencontre de la flotte ennemie et à tâcher de la surprendre avec des forces supérieures pour la détruire. Imposer à un certain nombre de cuirassés l'obligation de croiser devant le littoral pour combattre l'ennemi supposé qui se présenterait pour les assaillir est commettre une dangereuse inexactitude, de nature à tromper l'opinion publique.

En effet, tel ne sera jamais le rôle de nos forces navales; nous avons des batteries de côte et des défenses mobiles qui ont été créées précisément parce que nos cuirassés ne peuvent pas être partout à la fois en nombre suffisant, et dont le but est de parer à toute surprise, pendant que notre flotte cherchera à engager la flotte ennemie.

Comment voudrait-on qu'une escadre, quelles que soient sa vitesse et sa composition, pût se porter assez rapidement du cap de Creus à Nice, de Toulon en Corse, ou de la côte de Provence en Algérie, pour rencontrer en temps voulu un assaillant tenant le large et pouvant se présenter inopinément où bon lui semblera?

On l'a bien vu lors des manœuvres de 1888, lorsque l'amiral Alquier, lié par ses ordres, se promenait entre Cette et Villefranche pendant que l'amiral O'Neill, qui avait l'avantage de la vitesse, paraissait successivement devant nos villes maritimes; celles-ci, croyant que leur sécurité reposait sur les contremarches de l'escadre de défense, ont jeté les hauts cris parce que l'amiral Alquier n'était pas toujours arrivé à temps pour les couvrir.

Il est cependant impossible de faire manœuvrer deux escadres l'une contre l'autre sans donner à l'une un objectif que l'autre ait pour mission de contrarier. On doit donc choisir un thème assez vague pour ne pouvoir blesser aucune susceptibilité, mais suffisamment serré pour qu'il soit un sûr prétexte à des combinaisons tactiques.

Nous avons insisté sur les considérations qui précèdent parce que le public a une tendance marquée à tirer des manœuvres navales des conclusions d'ordre stratégique, quand il ne faut chercher dans ces exercices à grande envergure que des enseignemens d'ordre tactique; c'est une étude de l'emploi des différentes unités de combat, et rien de plus.

I.

Les manœuvres de cette année ont été caractérisées par un

grand déploiement de forces navales ; plus de cent bâtimens, dont quarante cuirassés et croiseurs, se sont trouvés armés à la fois dans ces deux mers qui baignent nos côtes.

Ceux de ces navires qui étaient en réserve ont eu leurs équipages complétés par deux classes de réservistes de la marine. C'était la première fois que ceux-ci accomplissaient leur période de vingt-huit jours à la mer.

Il est peut-être nécessaire, avant d'aller plus loin, de rappeler en peu de mots d'où proviennent les réservistes de la marine.

Le recrutement des équipages de la flotte s'alimente, comme on le sait, à deux sources fort différentes : l'inscription maritime et l'engagement volontaire.

L'inscription maritime met à la disposition de la marine, de dix-huit à cinquante ans, tous les riverains de la mer ; pêcheurs de père en fils, pour la plupart, les inscrits arrivent à bord de nos bâtimens de guerre déjà familiarisés avec les dangers de la profession, et, chose non moins essentielle, insensibles au mal de mer.

En retour de cet assujettissement, les inscrits maritimes ont le monopole gratuit de la navigation côtière, de la pêche, et, d'une façon générale, de l'exploitation des produits de la mer. Soumis à une retenue sur leurs soldes comme matelots de l'État ou comme marins du commerce, ils acquièrent, au bout de vingt-cinq ans de mer, le droit à une pension de retraite qui leur est servie par la caisse des invalides de la marine.

En temps de paix, les inscrits sont astreints à une période de service obligatoire de sept années, — dont cinq de service effectif, — après laquelle ils passent dans la réserve et ne peuvent plus être rappelés que par un décret de mobilisation.

L'inscription maritime, qui est en même temps la base de notre marine de commerce, a été vivement attaquée dans ces derniers temps. Dans le parlement même, il s'était formé un certain courant d'opinion contraire à cette institution, vieille de deux siècles, dont le mécanisme exclusif et les privilèges paraissaient en désaccord avec le principe de l'égalité pour tous devant les obligations du service militaire. On a aussi objecté que l'inscription maritime s'appliquait à près de 118,000 hommes, alors que la marine n'a besoin que de 50,000 hommes environ pour armer toute la flotte, et on en a conclu qu'elle maintenait, en dehors du service militaire, un grand nombre d'hommes qu'elle ne saurait employer.

Cent dix-huit mille hommes est un chiffre global dont il faut défalquer les inscrits qui se trouvent embarqués sur les navires des grandes compagnies de navigation, navires qui resteraient armés en temps de guerre pour faire le service de croiseurs auxiliaires

ou de transports, et les marins de nos voiliers absens de France. Au jour de l'appel général, l'inscription maritime ne fournirait pas plus d'une trentaine de mille hommes, réserve indispensable pour remplir les vides qui se produiraient sur notre flotte et pour assurer le ravitaillement en charbon dans nos ports de guerre; l'on ne saurait, en effet, imposer cette pénible corvée aux équipages exténués des navires revenant de la mer ou du combat.

Une commission mixte, présidée par M. le sénateur Lenoël, a été chargée d'étudier la question; son enquête a conclu au maintien de l'inscription maritime, en s'appuyant sur cet axiome banal contre lequel rien ne peut prévaloir, à savoir que les marins ne peuvent se former qu'à la mer.

L'inscription maritime ne fournit cependant que les deux tiers des effectifs de la marine, environ 20,000 hommes sur 35,000 (pied de paix).

La multiplicité, sans cesse croissante, des engins dont sont pourvus les bâtimens de combat a nécessité la création de spécialités formées à bord de navires-écoles. De ces spécialités, les unes sont d'un accès facile à tous, comme celles de gabier, de canonnier, de timonier et même de fusilier; il en est d'autres, au contraire, telles que celles de mécanicien et de torpilleur, qui demandent une certaine instruction que l'on ne trouve pas toujours parmi les solides mais pauvres populations de nos côtes. La rude existence du pêcheur, qui bataille toute sa vie contre les élémens pour gagner son pain de chaque jour, est bien faite pour former de vaillans cœurs et de bons matelots; en revanche, elle laisse peu de loisirs pour aller à l'école.

Pour assurer le recrutement des spécialités qui répondent aux exigences de notre nouvelle flotte, la marine admet des engagés volontaires pour une période de cinq à neuf ans, jeunes gens de l'intérieur qui optent pour l'armée de mer, attirés par les avantages offerts aux spécialités en vue desquelles ils s'engagent.

C'est la seconde des sources auxquelles puise la marine pour former ses équipages; beaucoup de torpilleurs, de fusiliers et presque tous les fourriers et les mécaniciens en proviennent.

Les engagés volontaires qui quittent le service au bout de leur période d'engagement complètent les dix années qu'ils doivent à l'armée active dans la réserve de la flotte et sont astreints aux appels de vingt-huit jours dans les mêmes conditions que les réservistes de la guerre. Au bout de ces dix années, ils cessent de faire partie de la marine et sont versés dans l'armée territoriale.

Les deux classes de réservistes qui avaient été appelées à faire leurs vingt-huit jours à la date du 22 juin dernier formaient un total d'environ 3,700 hommes.

Ceux qui appartenaient aux arrondissemens maritimes de Cherbourg et de Brest ont été embarqués sur un certain nombre de bâtimens en réserve qui ont pris armement pour la circonstance.

Les réservistes des arrondissemens de Lorient, de Rochefort et de Toulon ont été dirigés sur ce dernier port pour compléter les effectifs de l'escadre de la Méditerranée et armer les navires mobilisés pour être adjoints à l'escadre.

Celle-ci est composée de trois divisions de trois cuirassés chacune, plus un nombre variable de grands croiseurs, de croiseurs-torpilleurs, d'avisos-torpilleurs et de torpilleurs de haute mer.

Par raison d'économie, les deux premières divisions sont seules maintenues sur le pied d'un effectif complet; la troisième division et les grands croiseurs ont un équipage réduit, inférieur d'une centaine d'hommes au chiffre prévu par le règlement d'effectif.

L'escadre compte en plus une division de réserve formée par trois cuirassés et trois croiseurs qui ont seulement les deux tiers de leur équipage.

Au fur et à mesure de leur arrivée, les 1,300 réservistes destinés à Toulon ont été embarqués sur les bâtimens de la 3e division, ainsi que sur les croiseurs de l'escadre, puis sur les navires de la division de réserve.

Les derniers venus ont été embarqués sur les bâtimens mobilisés suivans : cuirassé, le *Caïman;* canonnières cuirassées, *Achéron, Fusée, Mitraille;* croiseurs, *Lapérouse, Dupetit-Thouars, Davout, Condor, Desaix;* avisos-torpilleurs, *Bombe, Coulevrine*, plus trente-cinq torpilleurs.

Le 23, à onze heures du matin, l'escadre de la Méditerranée avait reçu ses réservistes et appareillait, sur un ordre reçu de Paris; elle était composée de :

1re division. — *Formidable, Courbet, Dévastation.*

2e division. — *Hoche, Amiral-Baudin, Redoutable.*

3e division. — *Vauban, Duguesclin, Bayard.*

Croiseurs. — *Cécille, Tage, Lalande, Vautour.*

Avisos-torpilleurs. — *Dragonne, Dague.*

Neuf torpilleurs de haute mer.

L'escadre fit route comme pour se porter à la recherche de l'ennemi, laissant le *Cécille* avec une division de torpilleurs en surveillance sur la côte pendant que la division de réserve embarquait ses réservistes.

Celle-ci était prête le lendemain et partait en croisière entre Toulon et Marseille; en même temps les canonnières cuirassées et les torpilleurs de la défense mobile prenaient leur poste de stationnement sur le littoral.

Dans la soirée du 24, l'escadre mouillait à Marseille, ayant détaché la 3e division en observation devant Cette.

La première partie de l'exercice de mobilisation était terminée; vingt-quatre heures après le décret de convocation des réservistes, notre escadre de première ligne avait pris le large et quarante-huit heures après, nos côtes étaient couvertes par 12 cuirassés et par les défenses mobiles.

Le 25 au matin, l'escadre rentrait aux Salins-d'Hyères, ayant été ralliée par la division de réserve.

C'est à ce mouillage que les bâtimens mobilisés rejoignaient successivement le pavillon du vice-amiral Duperré, qui se trouvait, le 28 juin, à la tête d'une flotte de 60 navires, la plus imposante concentration de forces navales qui ait eu lieu en France depuis la guerre de Crimée.

Du 25 juin au 4 juillet, l'armée navale de la Méditerranée s'est livrée à tous les exercices que comportait l'instruction des réservistes. Constantes alertes de jour et de nuit, fréquens appareillages avec tirs au canon et lancement de torpilles sous vapeur, exercices d'éclairage, attaques de torpilleurs, en un mot le détail de toutes les opérations que peut effectuer une escadre, tel a été le programme quotidien en rade des Salins-d'Hyères.

On sait combien les périodes d'exercices de ce genre sont pénibles pour tous. L'escadre, tenue dans un état permanent d'entraînement militaire, y est habituée : c'est son existence normale et sa raison d'être. Mais il est juste de reconnaître que les réservistes ont montré le plus grand entrain et qu'ils se sont mis très vite au courant des détails du service et des perfectionnemens apportés dans nos instrumens de combat depuis leur départ. Hommes faits et sérieux, ils ont prouvé que leur embarquement, qui s'opérait pour la première fois, apporterait à nos bâtimens un solide contingent de bras robustes et d'esprits ouverts.

II.

Les journées du 4 et du 5 ont été consacrées au ravitaillement en eau et en charbon et au repos des équipages.

Le 6 juillet, l'armée navale était divisée en deux escadres A et B. L'escadre A, placée sous le commandement de l'amiral Dorlodot des Essarts, était composée de 17 bâtimens :

Cuirassés. — *Hoche*, *Dévastation*, *Formidable*, *Amiral-Baudin*, *Redoutable*.

Bâtimens légers. — *Cécille*, *Lapérouse*, *Lalande*, *Vautour*, *Condor*, *Dragonne*, *Bombe*.

Torpilleurs. — *Audacieux, n° 126, Capitaine-Cuny; Doudart-de-Lagrée, n° 127.*

L'escadre B, commandée par l'amiral Puech, était formé de 24 bâtimens :

Cuirassés. — *Courbet, Trident, Indomptable, Terrible, Caïman, Vauban, Duguesclin, Bayard.*

Bâtimens légers. — *Tage, Sfax, Dupetit-Thouars, Forbin, Faucon, Dague, Coulevrine.*

Torpilleurs. — *Balny, Ouragan, Challier, n° 68, n° 151, Agile, Capitaine-Mehl, Déroulède.*

Les navires des secteurs de la défense mobile étaient : l'*Achéron*, la *Fusée*, la *Mitraille*, et 20 torpilleurs.

Le 6 au soir, les deux escadres se séparaient pour exécuter le thème suivant :

Une escadre A, venant de Gibraltar, fait route pour passer entre les Baléares et l'Espagne ; son objectif est d'opérer contre les côtes de France ou de Corse.

Une escadre B, qui croise pour couvrir notre littoral, est avertie par le télégraphe que l'escadre A a doublé le cap de Gate; l'escadre B se porte à la rencontre de celle-ci afin de lui barrer passage entre Majorque et Barcelone.

L'escadre A a l'avantage de la vitesse, l'escadre B celui du nombre et de la puissance militaire.

Si les bâtimens de l'escadre A réussissent à gagner les côtes de France ou de Corse, il faudra qu'ils stationnent devant les points qu'ils attaqueront pendant au moins six heures, dont trois de jour, et en forces supérieures aux forces de terre et de mer qui leur seraient opposées, pour que ces points puissent être considérés comme réduits.

A cet effet, un coefficient numérique de puissance militaire est donné à la défense terrestre des ports ci-dessous :

Toulon, Marseille, Villefranche, Nice, Ajaccio, Port-Vendres, Cette, Antibes, Bastia.

Les autres ports ne sont pas censés défendus.

Le coefficient de la défense terrestre d'un port s'ajoutera aux coefficiens des bâtimens concourant à sa défense ; c'est à cette somme que sera comparé le total des coefficiens des navires assaillans pour établir la supériorité ou l'infériorité de la défense.

La rade des îles d'Hyères sera neutralisée.

Les hostilités prendront fin à minuit, dans la nuit du 10 au 11 juillet.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des conventions qui

fixaient les conditions d'après lesquelles les arbitres des manœuvres devaient proclamer l'issue de tout engagement entre les bâtimens des deux escadres. Les cuirassés avaient la latitude de donner les 85/100e et les croiseurs les 90/100e de leur nombre de tours maximum; les torpilleurs avaient la faculté de développer toute leur vitesse.

Voici, pour les lecteurs qui ne craindraient pas d'ouvrir une carte de la Méditerranée et de s'initier aux mouvemens de deux flottes, un résumé succinc des opérations des escadres A et B.

L'escadre B a établi sa croisière dans la soirée du 8 juillet de la façon suivante :

Les cuirassés en ligne de file, parcourant entre les phares de Fomento et de Lloblégat une ligne S. 31 E.-N. 31 O. arrêtée à 30 milles des côtes d'Espagne et de Majorque; en tête et en queue de l'escadre, les 3e et 4e divisions légères (3e division légère : *Faucon*, *Dague*; 4e division légère : *Dupetit-Thouars, Torpilleur 151, Balny*), la 3e dans le S.-O., la 4e dans le N.-O.

A 15 milles dans l'ouest des cuirassés : la 1re division légère (*Tage*, *Forbin*) croisant sur une ligne parallèle à celle de l'escadre et s'étendant de la côte de Majorque jusqu'à 25 milles au large; la 2e division légère (*Sfax, Coulevrine*) croisant sur une ligne parallèle à celle de l'escadre et s'étendant de la côte d'Espagne jusqu'à 25 milles au large.

Les bâtimens de l'escadre B ont très bien tenu leurs postes, malgré que la nuit fût noire, le temps orageux et à grains, circonstances très défavorables à leur mission; ils avaient de plus les feux masqués.

L'escadre A a fait route en ligne de file en contournant la partie occidentale de Majorque et, à onze heures du soir, elle doublait Dragonera pour longer la côte nord de Majorque à petite distance; la 1re division légère (*Cécille*, *Lalande*) et la *Dragonne* avaient été préalablement envoyées en avant pour éclairer l'entrée du passage des Baléares et s'assurer que l'escadre B n'y avait pas de bâtimens en observation.

A 2 heures du matin le 9, tandis que le *Doudart-de-Lagrée* et deux autres torpilleurs brûlaient un feu de bengale pour indiquer qu'ils fatiguaient, et obligeaient l'escadre A à diminuer de vitesse, le *Forbin* et le *Tage* avaient connaissance de l'escadre A. Le *Tage* laissait le *Forbin* en surveillance et allait avertir l'amiral Puech à 4 heures du matin du passage de l'escadre A.

L'escadre B, qui se trouvait à l'extrémité sud-est de sa ligne de croisière, mit aussitôt le cap au N. 70 E., de façon à couper la route à l'escadre A si elle se dirigeait vers les côtes de Provence.

La brise était fraîche du nord-est et la mer dure sans être grosse;

les torpilleurs des deux escadres perdaient sur les cuirassés. L'escadre B dut donner liberté de manœuvres à ses torpilleurs en les faisant convoyer par le *Dupetit-Thouars;* les torpilleurs de l'escadre A furent envoyés à l'abri, sous la conduite du *Condor*.

A quatre heures du matin, l'escadre A doublait la pointe nord-est de Majorque et faisait route sur l'extrémité de Minorque. Elle était ralliée par sa 1re division légère qui, comme les autres divisions légères, prit poste sur les flancs des cuirassés, pour offrir moins de chances de vue à l'escadre B.

Celle-ci avait été prévenue par le *Forbin* qu'à 3 h. 45, l'escadre A faisait route au N. 70 E., puisqu'elle avait été perdue de vue.

Tandis que la *Dragonne* portait à la 2e division légère de l'escadre B l'ordre de rallier, le *Tage* repartait en avant pour reprendre le contact de l'escadre A. Le *Tage* après avoir fait route jusqu'à 12 milles au nord de Minorque, rejoignait le *Trident* à 8 h. 15 en signalant qu'il n'avait rien vu et qu'il estimait que l'escadre A n'avait pas passé au nord des côtes de Minorque depuis deux heures du matin.

Avant de modifier sa route, l'amiral Puech renvoya le *Tage* chasser dans l'est, et, à 3 h. 50 de l'après-midi, le *Tage* signalait au *Trident* que l'escadre A se trouvait à 26 milles dans le S. 50 E.

Une avarie survenue dans la machine bâbord de ce croiseur l'avait obligé à marcher avec une seule hélice, d'où le retard avec lequel l'escadre B fut prévenue.

Le *Tage*, qui avait vu l'escadre A à 16 milles de distance, avait été reconnu par celle-ci, et l'amiral des Essarts, voyant le contact pris et gardé jusqu'à sept heures du soir, se décida à faire route sur Ajaccio; il pouvait ainsi profiter de son avantage de vitesse pour tenter une opération contre ce point, en avant duquel il était sûr de ne pas rencontrer l'escadre B, dont les mâtures avaient été aperçues à sept heures du soir, mais qu'il y avait lieu de supposer éclairée à grande distance en arrière, vu l'absence constatée de trois bâtimens légers.

L'escadre B avait en effet laissé derrière elle le *Sfax*, la *Coulevrine* et la *Dague*, qui n'avaient pas été aperçus au coucher du soleil. Par ailleurs, le *Tage* avait sa vitesse considérablement réduite; le *Forbin* et le *Faucon* avaient tous deux des désagrémens de chaudières; l'escadre B était désormais dans l'impossibilité de s'éclairer d'une façon efficace et de tenter une surprise sur les croiseurs de l'escadre A; les torpilleurs de l'escadre B, qui avaient rejoint pendant la journée, étaient encore incapables de se lancer pour une attaque de nuit. Dans ces conditions, l'amiral Puech, pré-

sumant d'après la route de l'escadre A à sept heures du soir que son objectif devait être Ajaccio, décida de continuer sa route au N. 70 E., jusqu'au jour.

A partir de 3 h. 15 du matin, le 10, le *Tage*, qui se trouvait en avant, signalait successivement les croiseurs, puis les cuirassés de l'escadre A.

Celle-ci avait ouvert le feu contre les batteries d'Ajaccio à 4 h. 50, laissant le *Cécille* et le *Lalande* en surveillance en dehors de la baie. A 5 h. 30, le *Cécille* signalait l'approche de l'escadre B et, à 5 h. 50, l'escadre A prenait chasse au nord, suivie par l'escadre B qui s'emparait du *Lapérouse*, resté en arrière pendant la nuit. L'escadre B, qui avait remarqué l'absence du *Condor* et des torpilleurs de l'escadre A, fit fouiller les côtes par le *Courbet* et le *Forbin* et, à trois heures de l'après-midi, lançait ses torpilleurs, — qu'elle venait de ravitailler, — en avant, pour poursuivre et attaquer de nuit l'escadre A qui avait été perdue de vue pendant la journée.

L'amiral des Essarts, n'ayant plus le temps d'opérer contre les côtes de Provence, se contenta de faire des fausses routes pendant la soirée pour éviter toute surprise de la part des torpilleurs.

A minuit, les opérations prenaient fin et tous les bâtimens rentraient le lendemain matin au mouillage des Salins-d'Hyères.

Comme on le voit, les conditions de la défense étaient assez défavorables ; elles le seront toujours pour toute escadre ayant à couvrir un large détroit en évitant de se disperser pour ne jamais être surprise en forces inférieures. Le mauvais temps et l'absence de lune ont encore ajouté aux difficultés qu'avait à vaincre l'amiral Puech. Celui-ci a cependant eu connaissance du passage de l'escadre A et a conservé le contact de son adversaire, et cela grâce au *Tage*, et aussi longtemps que ce croiseur a pu développer une vitesse de 18 nœuds.

C'est une confirmation éclatante de l'importance du rôle que joueraient les croiseurs dans une guerre navale, quelle qu'elle fût.

III.

Pendant que la flotte de la Méditerranée accomplissait ce programme, les bâtimens armés dans les ports du Nord procédaient isolément à l'instruction de leurs réservistes, ainsi qu'à leurs exercices de navigation.

A Cherbourg, on a mis sur rade le cuirassé le *Turenne*, les garde-côtes cuirassés *Vengeur, Tonnerre* et *Tonnant*; la canon-

nière cuirassée le *Cocyte,* le croiseur de 1re classe le *Duguay-Trouin,* le croiseur de 2e classe le *Fabert,* le croiseur-torpilleur l'*Épervier* et quatorze torpilleurs. A Brest, les navires armés étaient les garde-côtes cuirassés *Fulminant* et *Tempête,* les croiseurs de 1re classe *Nielly* et *Forfait,* le croiseur de 2e classe l'*Éclaireur* et neuf torpilleurs, soit en tout 7 cuirassés, 6 croiseurs et 23 torpilleurs pour Brest et Cherbourg.

Si l'on ajoute à ces chiffres les bâtimens de la Méditerranée ainsi que ceux de la division du Nord qui faisait route pour la Baltique, on trouvera que la marine avait au même moment, armés dans l'Océan et dans la Méditerranée, et prêts à aller au feu : 22 cuirassés de ligne, 4 canonnières cuirassées, 18 croiseurs, 5 avisos-torpilleurs et 54 torpilleurs.

C'est là un effort considérable dont il convient d'apprécier les résultats.

Sur les 22 cuirassés ainsi armés, un seul, le *Marengo,* est de construction très ancienne ; il date de 1869 ; tous les autres ont moins de quinze années d'existence. On peut discuter la valeur des différens types auxquels ils appartiennent et qui représentent d'une part la modification incessante des conditions demandées à nos cuirassés, et de l'autre l'échelle des progrès réalisés dans la métallurgie et dans la construction des machines. Mais il faut reconnaître que tous feraient bonne figure dans une bataille navale.

Nos cuirassés mobilisés étaient peut-être moins bien préparés à soutenir sans défaillance une allure de machine un peu vive. Ces bâtimens provenaient de la 2e catégorie de réserve, et ceux qui ont été embarqués à leurs bords avaient, pour la plupart, à faire manœuvrer des machines qu'ils ne connaissaient peut-être que théoriquement et qui ne fonctionnent pas assez souvent.

C'est là un inconvénient inhérent aux catégories de réserve, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure.

Quant aux dix-huit croiseurs mobilisés, il ne faut pas que leur nombre élevé nous fasse illusion.

Voici, en effet, quelques renseignemens sur les croiseurs armés pendant les manœuvres :

	Lancement.	Déplacement.	Vitesse.	Artillerie.
	—	—	—	—
1 *Duguay-Trouin.* .	1877	3,300 tx	16 nœuds	10 pièces de 14 c/m et au-des.
2 *Forfait.*	1879	2,300	14n,2	15 pièces de 14 c/m.
3 *Lapérouse.*	1877	2,300	14n,7	15 pièces de 14 c/m.
4 *Nielly.*	1880	2,300	15n,2	15 pièces de 14 c/m.
5 *Desaix.*	1868	1,600	14n,2	4 pièces de 10 c/m.
6 *Dupetit-Thouars.*	1874	1,900	15n,2	10 pièces de 14 c/m.

	Lancement.	Déplacement.	Vitesse.	Artillerie.
	—	—	—	—
7 *Fabert*.	1874	1,900	14n,9	8 pièces de 14 c/m.
8 *Éclaireur*.	1877	1,700	15n,2	8 pièces de 14 c/m.
9 *Sfax*.	1884	4,502	16n,7	16 pièces de 14 c/m. et au-des.
10 *Cécille*.	1888	5,800	19n,4	16 pièces de 14 c/m. et au-des.
11 *Tage*.	1888	7,000	19n,2	16 pièces de 14 c/m. et au-des.
12 *Surcouf*.	1888	1,850	20n,5	4 pièces de 14 c/m.
13 *Forbin*.	1888	1,850	20n,6	4 pièces de 14 c/m.
14 *Lalande*.	1888	1,880	20n,8	4 pièces de 14 c/m.
15 *Condor*.	1885	1,280	17n,8	5 pièces de 10 c/m.
16 *Épervier*.	1886	1,280	17n,35	5 pièces de 10 c/m.
17 *Faucon*.	1887	1,280	17n,0	5 pièces de 10 c/m.
18 *Vautour*.	1889	1,280	17n,0	5 pièces de 10 c/m.
19 *Davout*.	1889	3,000	(1)	6 pièces de 16 c/m.

Les huit premiers sont des navires en bois, sans aucun cloisonnement intérieur, ayant fait pour la plupart la rude campagne de Formose et dont la vitesse est tombée d'environ 1 nœud au-dessous des résultats des essais. Ils ont encore une valeur militaire incontestable à cause de l'artillerie qu'ils portent, mais ils ne sauraient plus figurer comme éclaireurs dans une escadre cuirassée dont le service d'éclairage demande des vitesses supérieures à 16 nœuds.

Les sept derniers, non compris le *Davout*, qui est encore en essais, ont réalisé de belles vitesses par calme ; mais leur faible tonnage ne leur permet pas de les soutenir contre une brise et une mer même modérées. Ces bâtimens sont tous, à proprement parler, des croiseurs-torpilleurs ; ils ont été construits à une époque où la torpille était en grande faveur. Partant de ce principe que le moindre petit navire armé de tubes lance-torpilles pouvait couler le plus puissant colosse bardé d'acier, — en lui envoyant à 400 mètres une torpille Whitehead qui ouvrirait un trou béant au-dessous de sa flottaison, — on avait cherché à donner la plus grande vitesse possible à des bâtimens dont on réduisait les dimensions le plus qu'on pouvait.

On avait un peu perdu de vue que les grandes vitesses ne sont réellement permises qu'aux grands navires. On peut, par calme, faire filer 20 nœuds et plus à une frêle et fine coque d'une centaine de tonneaux, mais la vitesse n'est pas seulement une fonction du nombre de tours de l'hélice ; elle dépend aussi de la masse à laquelle cette vitesse est imprimée ; plus cette masse est considérable, mieux elle conserve la vitesse acquise et mieux, par conséquent, le bâti-

(1) En essais, n'a pas pris part aux manœuvres.

ment peut subir l'assaut de la mer et du vent sans être arrêté dans sa course.

Aujourd'hui, on ne considère pas qu'un navire de moins de 3,000 à 4,000 tonneaux soit capable de soutenir une vitesse supérieure à 16 nœuds par tous les temps. C'est la dimension à laquelle l'Angleterre s'est arrêtée pour les plans de 20 croiseurs de 2e classe qui sont en achèvement sur ses chantiers et qui doivent donner 20 nœuds aux essais.

Sans prétendre que nos croiseurs-torpilleurs soient sans valeur, on peut dire qu'ils ne répondent pas aux espérances qu'ils avaient fait naître en 1886. Leurs machines et leurs chaudières sont d'une extrême fragilité, parce qu'il a fallu réduire au minimum les dimensions et par suite la résistance des pièces de machine, pour emmagasiner les organes nécessaires au développement d'une grande puissance en chevaux-vapeur dans un espace restreint. Pour obtenir une production suffisante de vapeur à tension élevée pour ces machines, il a fallu de même s'ingénier à construire des chaudières légères, remplissant des conditions spéciales. Aussi les ruptures des tiges de piston et les fuites des chaudières sont-elles trop fréquentes à bord des bâtimens ainsi construits.

Restent le *Cécille* et le *Tage* qui marchent admirablement bien, mais auxquels on pourrait reprocher de trop grandes dimensions et, par conséquent, un prix de revient trop élevé, étant donné qu'ils n'ont d'autre protection contre l'artillerie qu'un pont cuirassé. Nous ne parlons pas du *Sfax* qui ne donne plus 16 nœuds.

Deux croiseurs, plus le *Davout*, l'*Alger* et le *Jean-Bart* en essais, voilà tout ce que possède actuellement la marine française pour éclairer ses flottes cuirassées ! Il faut le dire bien haut pour obtenir l'achèvement immédiat des 5 croiseurs protégés, des 3 croiseurs de 1re classe et des 4 croiseurs de 2e classe qui sont en construction dans nos arsenaux. Nous pouvons les avoir presque tous à flot d'ici un an environ, et nous posséderons alors une vingtaine de croiseurs dignes de ce nom. Ce serait un grand pas fait en avant et une lourde préoccupation de moins pour nos chefs d'escadre.

« Des frégates ! donnez-moi des frégates ! » disait Nelson pendant ses croisières dans la Méditerranée. C'est aussi le cri de nos amiraux qui, tous, demandent que nous comptions dans notre flotte de ligne au-moins autant de croiseurs que de cuirassés.

Et pourtant jamais le besoin d'éclaireurs rapides n'a été plus pressant pour nos escadres cuirassées.

A cause de leur ceinture d'acier et de la lourde artillerie qu'ils portent, les cuirassés ne peuvent pas prétendre à une vitesse de

route supérieure à 15 ou 16 nœuds, le poids d'un approvisionnement de charbon très considérable leur étant interdit. Ils ne peuvent se déplacer pour ainsi dire qu'à coup sûr, de peur de semer leur charbon sur une fausse piste et de se trouver dépourvus de combustible lorsque le moment d'agir serait venu.

Il faut à une escadre cuirassée de vigilans éclaireurs très rapides qui fouillent sans cesse la mer très loin autour d'elle pour découvrir l'ennemi, le suivre dans sa retraite s'il se dérobe et, au besoin, pour le dérouter tout en restant en communication constante avec le chef par le moyen d'autres estafettes non moins rapides.

L'escadre cuirassée, tenue sans cesse au courant des mouvemens de l'ennemi, modifie sa marche un peu pesante d'après les renseignemens qui lui parviennent et ne risque pas de s'égarer à la recherche de l'ennemi.

Privée d'éclaireurs, une escadre marche à l'aveugle et peut tomber inopinément sur une force navale plus considérable ou laisser filer à petite distance un ennemi plus faible, profitant de la nuit pour passer par mailles.

Cet important service des éclaireurs vient d'être codifié dans la nouvelle tactique en essai dans l'escadre de la Méditerranée; il ne manque plus que des croiseurs en nombre suffisant pour l'appliquer. Nous ne doutons pas un seul instant que le parlement ne comprenne la patriotique nécessité d'un sacrifice immédiat.

IV.

Le parlement aura probablement aussi à se prononcer sur la situation d'un certain nombre de nos bâtimens de seconde ligne, qui, comme nous l'avons dit, sont en réserve dans les ports et dont on demande l'armement réduit, mais permanent.

Il y a trois catégories de réserve : dans la première, les navires sont sur rade, avec environ les deux tiers de leur équipage et presque tous leurs officiers; le matériel est à bord, à l'exception des vivres, qui pourraient se détériorer par suite d'un long séjour dans les soutes; tous les trois mois, les bâtimens en première catégorie appareillent pour évoluer ou large et pour tirer le canon; ils doivent être toujours prêts à prendre la mer en quarante-huit heures pour n'importe quelle destination.

La première catégorie est, comme on le voit, bien rapprochée d'un armement réel; elle n'a qu'un inconvénient, c'est de coûter trop cher : aussi, jusqu'à l'année dernière, la liste des bâtimens de la flotte ne comptait-elle qu'un seul navire dans cette situation, les bâtimens en essais exceptés.

En général, les garde-côtes, les cuirassés de construction un peu ancienne, et les croiseurs disponibles sont en deuxième catégorie de réserve dans les ports. Le commandant et le petit nombre d'officiers qui assurent le service de surveillance et d'entretien à bord de ces bâtimens, avec le quart de l'équipage normal et la moitié des mécaniciens, ne sont pas considérés comme embarqués, mais comme en service à terre.

Quant à la troisième catégorie, elle ne prévoit qu'un commandant provisoire et environ le dixième de l'équipage; il n'y a guère que les plus vieux croiseurs en bois et les transports qui puissent être conservés en troisième catégorie; c'est un désarmement presque complet.

La deuxième catégorie est, en ce moment, de beaucoup la plus nombreuse; elle ne devrait se composer que des bâtimens en bois ou de vitesse inférieure, ou encore de ceux que l'on destine à des croisières lointaines. Il en sera ainsi à l'avenir, car tous les navires de types récens qui ne seront pas armés seront désormais placés en première catégorie.

C'est que nos cuirassés vont tous les jours en se compliquant davantage; les croiseurs, auxquels on demande des vitesses de plus en plus grandes, ont des machines très délicates. Il devient de toute nécessité que nos cuirassés de seconde ligne et les croiseurs qui seraient adjoints à l'escadre au jour d'une déclaration de guerre soient pourvus d'un personnel aussi nombreux et aussi stable que possible, qui connaisse par avance tous les détails du cloisonnement et du tuyautage intérieur. Il est également indispensable que les machines fonctionnent souvent et que les mécaniciens qui auront à les manœuvrer soient familiarisés avec des appareils dont la diversité est extrême.

C'est pour répondre à ces *desiderata* que la division de réserve de l'escadre de la Méditerranée a été créée cette année.

Les bâtimens qui la composent sont sur le pied de la première catégorie de réserve. Placée sous le commandement d'un contre-amiral et annexée à l'escadre de la Méditerranée, la division de réserve appareille fréquemment avec l'escadre et prend part à tous ses grands exercices.

Devant les résultats donnés par ce premier essai, le ministre de la marine a prévu, au budget de 1892, la constitution d'une seconde division de réserve. Nous aurions alors la plupart de nos cuirassés de la Méditerranée prêts à entrer en ligne en quarante-huit heures, et nul doute que la même mesure ne soit ultérieurement appliquée à notre flotte de l'Océan.

Nous ne nous étendrons pas sur les enseignemens techniques

que l'on a pu tirer des manœuvres de la Méditerranée ; mais il est un fait qui a vivement frappé tout le monde : c'est l'impossibilité dans laquelle la plupart des torpilleurs se sont trouvés de suivre les cuirassés à la vitesse de 12 nœuds, par un temps cependant maniable.

Personne, en France, n'ignore aujourd'hui qu'un torpilleur est un petit bâtiment en acier de 70 à 150 tonneaux, auquel une machine de 700 à 1,700 chevaux donne, par calme, une vitesse de 20 nœuds au moins, et pourvu de deux ou trois tubes, suivant ses dimensions, pouvant lancer des torpilles Whitehead.

Trois jours d'eau et de charbon est son approvisionnement maximum. Ce pygmée, dont la faible taille constitue la seule défense, en le rendant difficilement reconnaissable, surtout la nuit, devient un ennemi redoutable s'il parvient à s'approcher d'un navire à moins de 600 mètres, limite extrême à laquelle il peut lancer sa torpille.

Il y a une dizaine d'années, la France ne possédait pour ainsi dire pas de torpilleurs ; on ne croyait pas à la possibilité de leur faire tenir la haute mer.

C'est à l'amiral Aube que revient le mérite d'avoir donné l'impulsion à la construction des torpilleurs.

Généralement, les idées justes qui se font jour entraînent leurs promoteurs au-delà des limites d'une sage mesure ; c'est ce qui s'est passé pour les torpilleurs.

Après avoir prouvé par d'audacieuses expériences que les torpilleurs pouvaient naviguer ou au moins tenir la mer, après avoir démontré les effets destructeurs d'une torpille Whitehead explosant sous la flottaison d'un cuirassé, on s'est laissé aller à conclure que le torpilleur était devenu l'arbitre des futures batailles navales. On en a fait l'arme des faibles, la marine de l'avenir contre laquelle ne pourrait tenir aucune flotte de haut bord.

Cette généreuse illusion ne devait pas durer : le torpilleur est un instrument redoutable, c'est vrai, mais c'est avant tout un instrument extrêmement délicat, exposé à des avaries fréquentes ; sa grande vitesse tombe au-dessous de 10 nœuds, c'est-à-dire diminue de moitié devant la moindre mer, et alors que les grands navires n'ont pas perdu un dixième de leur vitesse, le torpilleur, loin de pouvoir les attaquer, ne peut même plus les suivre. La torpille elle-même, si terrible quand elle atteint le but, est un projectile d'un tir encore aléatoire, beaucoup plus incertain que celui du canon. Dans les derniers combats livrés au Chili, on a vu deux avisos-torpilleurs de 700 tonneaux, l'*Amiral-Condell* et l'*Amiral-Lynch*, attaquer le cuirassé *Blanco-Encalada* qui était au mouillage et qui ne se gardait pas ; malgré des circonstances aussi favorables,

c'est seulement la septième torpille lancée par les torpilleurs du *Président-Balmaceda* qui a atteint le vieux cuirassé congressiste; celui-ci, n'ayant ni double coque, ni cloisons étanches, a sombré à pic, tandis que les torpilles qui l'avaient manqué allaient couler d'inoffensifs bâtimens de commerce mouillés sur rade.

Le faible approvisionnement des torpilleurs en eau et en charbon, la fatigue excessive imposée aux officiers et aux hommes qui montent ces petits navires où le sommeil et le repos sont impossibles, où bien souvent la cuisine ne peut fonctionner, obligent à les ravitailler et à changer leurs équipages tous les trois jours au plus. Une escadre en croisière peut se soumettre à cette exigence; en revanche, une flotte lancée à la poursuite de l'ennemi, ou cherchant au contraire à se dérober, ne pourra certainement pas perdre de précieuses heures pour ravitailler ses torpilleurs.

Notre intention n'est pas de médire de ces petits bâtimens; sur les côtes, leur rôle n'a rien perdu de son importance; ce sont de précieux chiens de garde, qui, tant qu'ils restent à portée de l'abri où ils trouvent le repos et de quoi se ravitailler, sauront eloigner les croiseurs malintentionnés. Il est même des cas où une escadre, marchant par exemple à une rencontre prévue, ne partira pas sans emmener ses torpilleurs de haute mer, qui, lorsqu'ils naviguent le long des cuirassés chargés de les ravitailler, — les mères-nourrices, comme les appellent nos marins dans leur langage imagé, — semblent de longs lévriers tenus en laisse, prêts à s'élancer sur une proie.

Les manœuvres ont simplement prouvé une fois de plus que les torpilleurs ne sont pas faits pour être adjoints à une escadre à titre permanent; si celle-ci doit tenir la mer pendant plus de trois ou quatre jours, les torpilleurs cessent d'être un accroissement de forces pour devenir une source de préoccupations et un *impedimentum*. Les avaries survenues à bord de quelques-uns d'entre eux ont montré par ailleurs que le fonctionnement de nos défenses mobiles laisse à désirer, toujours à cause de la trop grande économie apportée à l'armement des torpilleurs en réserve. Pour les torpilleurs encore plus que pour les grands navires, il est nécessaire que le personnel appelé à s'en servir en temps de guerre soit embarqué d'une façon réelle et constante en temps de paix, dans la proportion minima d'au moins un équipage complet pour deux torpilleurs.

Les manœuvres navales anglaises de cette année, dont une partie a été consacrée à des manœuvres de torpilleurs, offrent une nouvelle confirmation de ce que nous ont enseigné nos manœuvres de la Méditerranée au sujet de la navigation des torpilleurs, et du lancement des torpilles.

Deux escadres avaient été constituées : l'une, escadre rouge, composée de 3 cuirassés anciens, d'un croiseur protégé et de 5 avisos-torpilleurs à grande vitesse, gardait la côte du pays de Galles contre un ennemi ayant la côte d'Irlande pour littoral ; cet ennemi était figuré par l'escadre bleue, qui comprenait comme forces offensives 20 torpilleurs de haute mer et un garde-côtes cuirassé, 1 transport de torpilleurs et 4 bâtimens légers devant servir d'appui aux raids des torpilleurs.

Les torpilleurs étaient pourvus de torpilles avec cônes spéciaux permettant de les lancer sans danger contre les bâtimens, excellente disposition que nous voudrions voir appliquer en France.

Les conventions adoptées étaient très favorables aux torpilleurs, puisqu'il suffisait qu'un cuirassé eût été atteint par une seule torpille pour qu'il fût considéré comme hors de combat ; les torpilleurs armés étaient de 1re classe, ayant tous donné, sauf un, de 19 à 22 nœuds 1/2 aux essais. Les contre-torpilleurs n'avaient qu'une vitesse indiquée de 18 nœuds 1/2. Malgré cela, chaque fois que les torpilleurs ont pris chasse devant les contre-torpilleurs, ceux-ci les ont capturés, ce qui semblerait indiquer que ces torpilleurs ont rarement donné plus de 16 nœuds à la mer. 16 torpilleurs ont été reconnus de bonne prise par les arbitres, deux autres ont eu des avaries et ont dû abandonner les manœuvres dès le commencement.

Les torpilleurs de l'escadre bleue ont lancé 8 torpilles dont 3 ne se sont pas mises en marche sous l'eau ; une seule a atteint le but et mis hors de combat le cuirassé le *Northampton*. Et pourtant ces torpilles étaient toutes du modèle le plus perfectionné. S'il fallait admettre un pareil pour cent, — à peine 12 pour 100, — dans le tir des torpilleurs, il faudrait renoncer aux torpilles Whitehead et revenir aux torpilles portées au bout d'une hampe, le long de l'ennemi, par le torpilleur lui-même.

Il est probable que, dans les prochaines manœuvres, on s'efforcera de vérifier l'efficacité aujourd'hui si douteuse du tir des torpilles automobiles en effectuant des lancemens dans des conditions aussi rapprochées que possible de celles de la guerre.

Devant les mécomptes donnés par les torpilleurs en haute mer, on a préconisé, dans ces derniers temps, l'emploi de transports de torpilleurs ; ce sont de grands bâtimens capables de porter un certain nombre de petits torpilleurs sur leur pont ; attachés à une escadre, ils doivent mettre leurs torpilleurs à la mer lorsque le moment de s'en servir sera venu. Bien que l'Angleterre, et, à son exemple, d'autres nations soient entrées dans cette voie, il n'est pas encore bien prouvé que l'opération de débarquer des torpilleurs en pleine mer soit pratique : elle le sera d'autant moins que

ceux-ci seront plus grands, c'est-à-dire mieux à même de remplir leur mission.

La question est à l'étude.

Nous avons émis des doutes sur la vitesse que pourraient soutenir les bâtimens en réserve armés du jour au lendemain avec un complément d'équipages étrangers au service de leurs machines. Chez nous, les croiseurs le *Lapérouse*, le *Desaix* et le *Dupetit-Thouars*, qui étaient dans ces conditions, n'ont pas pu soutenir l'allure prévue à cause de l'insuffisance de la chauffe.

Nos cuirassés ont mieux marché, mais il n'en a pas été de même chez les Anglais. Ceux-ci avaient formé, en outre des escadres rouge et bleue, deux autres flottes : celle du nord et celle de l'ouest. La flotte du nord, sous le commandement du vice-amiral Seymour, était composée de 8 cuirassés, 7 croiseurs protégés, 4 croiseurs non protégés et 3 avisos-torpilleurs. Tous ces bâtimens étaient de construction récente et jouissaient d'une vitesse supérieure à 15 nœuds 1/2. Cette escadre n'a pas pu, en conservant sa cohésion, dépasser pendant une course d'une nuit à toute vapeur une vitesse de 13 à 14 nœuds; on avait cependant appelé en renfort dans les chaufferies tout le personnel disponible.

Cela tient à deux causes : la première est que les bâtimens de la flotte du nord étaient fort dissemblables, comme le sont tous ceux qui forment les flottes actuelles; parmi les cuirassés, les uns étaient élevés sur l'eau, à tourelles barbettes; les autres, au contraire, à tourelles fermées, appartenant à la classe amiral, étaient terminés aux deux extrémités par des « plages » peu élevées que la mer balaie. Les croiseurs avaient de 1,800 à 6,000 tonnes, et les avisos-torpilleurs 735. Des navires aussi différens comme construction et comme tonnage n'ont pas les mêmes qualités à la mer, et ne peuvent pas développer tous la même vitesse dans des conditions identiques.

La seconde cause réside dans l'impossibilité de relever les équipes de chauffe assez souvent, faute de monde. Les essais à grande vitesse des bâtimens de guerre sont faits par des équipes spéciales et dans des conditions qui ne se retrouvent pas en service courant. Pour ménager les machines et le combustible, la vitesse maxima n'est jamais plus donnée que dans des circonstances exceptionnelles et pendant un petit nombre d'heures. Quand on le fait, on est obligé, en Angleterre comme chez nous, de chauffer à deux quarts, c'est-à-dire avec la moitié des chauffeurs devant ces feux au lieu du tiers, et encore on manque vite de bras.

Mettons donc du monde sans marchander à bord de nos navires

en prévision des exigences de la chauffe et faisons quelquefois marcher nos escadres à toute vitesse pendant au moins vingt-quatre heures pour entraîner le personnel et pour savoir sur quoi nous pouvons compter comme vitesse soutenue.

Tels sont les principaux enseignemens qui se dégagent des manœuvres de cette année : importance croissante du rôle des éclaireurs, et urgence pour nous de constituer immédiatement la flotte de croiseurs qui nous manque ; condamnation définitive des petits croiseurs de moins de 3,000 tours à grande vitesse ; limitation presque exclusive de l'action des torpilleurs à la défense des côtes ; incertitude sur l'efficacité du tir des torpilles automobiles et nécessité de faire des expériences décisives et à la mer à l'égard de ces engins dont chacun coûte 10,000 francs ; maintenir dans un état d'armement aussi complet que possible nos bâtimens de seconde ligne et former des divisions de réserve homogènes ; augmenter si besoin est nos effectifs en vue de la chauffe.

V.

Nous n'avons cependant pas encore tout à fait terminé le compte rendu des manœuvres de la Méditerranée.

Nous nous sommes arrêtés à la date du 11 juillet, au moment où les escadres A et B se refondaient en une seule armée navale sous le commandement de l'amiral Duperré.

Ce jour-là arrivaient à bord du *Formidable* les ministres de la marine et des affaires étrangères, ainsi qu'un certain nombre de sénateurs et de députés appartenant aux commissions parlementaires de la marine récemment créées, on sait dans quelles circonstances.

Depuis trois ou quatre ans, la marine a été vivement prise à partie par certains journaux qui ont tenté de semer la méfiance à l'endroit de notre matériel naval et de jeter la déconsidération sur l'administration de la marine, — et cela avec une violence de langage inouie. Cette campagne de presse a d'autant plus surpris l'opinion publique que, jusqu'à ces derniers temps, la marine jouissait au contraire de beaucoup de popularité en France ; on se rappelait les glorieuses pages qu'elle a ajoutées à notre histoire depuis sa reconstitution, merveilleusement opérée au sortir des guerres du premier empire ; sa solide organisation lui avait permis de fournir un appoint sérieux à la défense nationale, en 1870 ; enfin, l'expédition de Chine avait montré que nos marins étaient restés à la hauteur de toutes les tâches ; quatorze ans après nos défaites, Courbet et

son escadre avaient, les premiers, rendu le prestige de la victoire au drapeau de la république.

A en croire les affirmations de quelques journaux, affirmations qui ont eu leur écho au parlement et jusque dans la commission du budget, notre marine aurait perdu, depuis, tout titre à la confiance du pays, et se trouverait hors d'état de faire face aux nécessités qui lui incombent.

Devant l'insistance avec laquelle ces attaques se sont renouvelées, le sénat et la chambre des députés ont nommé dernièrement une double commission parlementaire de la marine, comme il en existait déjà pour l'armée.

C'est aux membres de cette commission que l'invitation avait été faite par la marine de venir examiner de près les différentes unités de notre flotte rassemblées en grand nombre à l'occasion des manœuvres annuelles, et s'initier à leur utilisation en escadre.

Les sénateurs et les députés qui se sont rendus à cette invitation ont été accueillis avec empressement; tout le monde a compris que c'était une excellente chose que les membres du parlement, appelés journellement à discuter les bases de notre établissement naval, se missent en rapport avec l'escadre où toutes les questions de personnel et de matériel sont constamment étudiées et expérimentées.

Le 12 juillet, l'armée navale au complet a appareillé et exécuté au large des îles d'Hyères des évolutions qui ont vivement intéressé les hôtes de l'escadre.

Enfin, le 13 juillet, l'escadre appareillait à 7 heures du matin pour rentrer à Toulon en simulant une attaque de vive force de ce port.

Après d'élégantes contremarches dans la baie d'Hyères, l'escadre s'est formée en ligne de file, le *Formidable* en tête, — une ligne de file de 12 kilomètres de longueur composée de 30 navires flanqués chacun de deux torpilleurs.

Nous ne parlerons pas ici du tir à poudre effectué, tant à bord des bâtimens que par les batteries de terre, pendant que l'escadre se dirigeait sur la passe de Toulon ; c'était un simple exercice de pointage pour les uns comme pour les autres.

Ce qui a plus particulièrement frappé le public maritime qui assistait en foule à ce grandiose coup d'œil a été la rentrée de l'escadre dans le port.

En moins de trois quarts d'heure, les 30 bâtimens qui se suivaient à la distance de 400 mètres de grand mât à grand mât, ont donné dans la passe, malgré la fumée des coups de canon, et ont

pris leur corps-mort, ne cessant le feu qu'à la hauteur des lignes des bouées. Cette brillante entrée montre la sûreté du coup d'œil des commandans de l'escadre et la confiance que le commandant en chef a dans ses capitaines.

Nous n'avons pas craint, au cours de cette note, de profiter des occasions qui se sont présentées de faire quelques digressions, pour mettre en lumière les conditions dans lesquelles notre marine se trouve placée en face des éventualités qui peuvent l'atteindre.

Sans avoir à l'envisager comme menaçante, il est cependant certain que la guerre, à laquelle nous nous préparons sans cesse pour mieux l'éviter, verrait un de ses premiers actes se dérouler dans la Méditerranée.

C'est vraisemblablement notre flotte qui aurait l'honneur de tirer le premier coup de canon, et on peut prévoir que son retentissement serait considérable. Si le résultat de notre premier engagement sur mer était heureux, la solidité de certaines alliances réelles ou éventuelles pourrait en être singulièrement ébranlée.

Une victoire navale allégerait en tout cas le rude assaut qu'auraient à subir nos frontières en obligeant nos ennemis à couvrir un large front de mer ouvert à nos coups.

Voilà le but auquel on travaille constamment en escadre, où la plus grande confiance règne du haut en bas de l'échelle hiérarchique ; cette confiance provient de ce que, par suite d'un excellent entraînement, tout le monde se sait apte à donner l'effort attendu par le chef, et aussi de ce que nos officiers ont éprouvé en toutes circonstances les qualités des bâtimens qu'ils auraient à mener au feu.

Il nous a semblé qu'il était bon de le dire, parce que ce but ne suppose aucune idée préconçue d'agression, et aussi parce que voilà trop longtemps qu'on ne sait quelles ambitions inavouables et inavouées travaillent à dénigrer systématiquement notre marine qui, silencieuse et résignée, ne s'en prépare pas moins à jouer le grand rôle qui lui est réservé dans la défense nationale.

Elle sait, en attendant, fièrement montrer notre pavillon à l'étranger; le pays n'oubliera pas de quelle façon il a été représenté à Constantinople l'année dernière par l'escadre de la Méditerranée et cette année dans les mers du Nord par l'escadre de la Manche, dont les succès ont eu un retentissement si considérable.

***.

LES

BANQUES EN ALSACE-LORRAINE

DEPUIS L'ANNEXION

L'histoire économique des provinces que la guerre de 1870 a si cruellement arrachées à la France est des plus intéressantes et des plus difficiles. Nous n'avons pas à insister sur les difficultés que rencontrerait probablement un observateur, venu de France, pour recueillir les documens et se livrer à une enquête personnelle sur place. Il faut donc nous contenter des indications contenues dans les travaux publiés en Allemagne.

A un point de vue différent, ce qui fait la portée même d'un chapitre isolé de cette histoire économique, c'est de voir comment la législation, les institutions du vainqueur ont pu s'introduire et fonctionner dans un pays qui avait grandi et prospéré sous le régime des lois et des habitudes françaises.

M. K. de Lumm a essayé de décrire le développement des banques en Alsace-Lorraine depuis l'annexion. En sa qualité de fonctionnaire, attaché à la succursale de la Banque d'Allemagne à Strasbourg, il a eu accès à des sources officielles et authentiques d'informations, dans lesquelles il semble avoir puisé avec discernement.

Si l'on songe au rôle prépondérant de la Banque de France, à l'influence qu'elle exerce sur l'organisation du crédit dans le pays, on sera désireux de voir comment elle a pu être remplacée, comment on a su substituer le rouage d'autres institutions à ceux d'un établissement justement populaire.

Pendant vingt-cinq ans, la Banque de France, représentée par trois succursales, a été un facteur de premier ordre dans le développement de l'Alsace-Lorraine. Ses procédés, sa pratique étaient connus et aimés, le commerce s'y était fait, si bien que, lorsque la Banque de Prusse vint prendre sa place, elle ne put se soustraire à la politique inaugurée par elle. On introduisit cependant de nouveaux principes, mais il fallut, même sur ce terrain, tenir compte de l'attachement patriotique des annexés à d'anciens souvenirs et de leurs sentimens.

La Banque de France a été le point central vers lequel convergeait tout le système de crédit, la source inépuisable dans laquelle les banques et les banquiers puisaient les ressources pour satisfaire aux besoins du commerce et de l'industrie. On sait que la Banque a besoin d'un intermédiaire entre elle et les cercles qui demandent du crédit ; il n'y a pas de relation directe entre elle et le preneur de crédit, placé au bas de l'échelle. Il existait plusieurs degrés : les banquiers, les agens de change qui facilitaient les transactions entre les banques, et entre celles-ci et le public.

M. de Lumm fait observer que la circulation des effets est plus considérable en France que dans d'autres pays. Le négociant y trouve souvent son avantage à prendre un effet en échange de sa fourniture, au lieu de débiter l'acheteur sur ses livres. Le détaillant, l'artisan paie les produits nécessaires à son commerce ou à son métier avec un billet à ordre à courte échéance. Le vendeur peut mobiliser le crédit qu'il a donné, en escomptant le billet de l'acheteur : celui-ci travaille avec son crédit et lorsqu'arrive l'échéance, il peut payer avec le produit de la vente. Le commerçant en France a besoin, comme fonds de roulement, d'un capital en argent moindre que celui qui est nécessaire dans les pays où prévaut le système du débit dans les livres, où l'on accorde des crédits à longue échéance. L'avantage, c'est d'habituer à payer à date déterminée, de donner au vendeur le moyen de procéder sommairement, dans le cas où l'échéance n'est pas tenue.

Cette pratique a eu une grande influence sur le nombre et le montant des effets en France. Elle a eu pour conséquence d'y développer les affaires d'escompte bien au-delà du mouvement de l'Allemagne. En Alsace-Lorraine, la circulation d'effets a toujours été plus considérable que de l'autre côté du Rhin, non-seulement par le montant total, mais encore par le nombre des effets. L'usage du crédit avait pénétré plus avant, l'organisation en était plus étendue.

En 1840, le commerce dans la Basse-Alsace avait pris une si grande importance, qu'on réclamait avec insistance la fondation

d'une institution de crédit, pouvant satisfaire les besoins de la région. La chambre de commerce de Strasbourg pétitionnait pour obtenir la création d'une succursale de la Banque de France. Dans la haute Alsace, les mêmes aspirations se faisaient jour de la part d'une industrie cotonnière puissante. Le 2 janvier 1844, on ouvrit la succursale de Mulhouse; le 20 août 1846, celle de Strasbourg. En 1848, on supprima les banques départementales, on les fusionna avec la Banque de France, qui put se montrer plus libérale pour l'extension de ses succursales, et en fonder une le 29 juin 1849 à Metz.

Les affaires prirent une rapide et progressive extension; en 1868, Strasbourg occupe la cinquième place parmi les soixante succursales de la Banque de France, avec un chiffre supérieur à 200 millions par an.

Les tristes événemens de 1870 eurent un contre-coup immédiat sur la vie économique : on se trouva dans les mains de l'ennemi, les relations avec la France étaient coupées et l'incertitude de la fortune de la guerre arrêtait l'arrivée de capitaux d'Allemagne. Une crise fut provoquée principalement par trois faits : la suspension de l'activité des succursales de la Banque de France; la prorogation des échéances; la suspension du remboursement des dépôts par les caisses d'épargne. Aussitôt après la capitulation, l'activité de la Banque fut suspendue à Strasbourg, les employés furent retenus prisonniers dans leur domicile. Cette déplorable mesure était la conséquence d'une erreur des autorités allemandes, qui considérèrent la Banque de France comme une institution purement gouvernementale. On reconnut l'erreur, tout en se prévalant de l'étendue des droits de surveillance et de contrôle. En outre, on se trouvait en présence du cours forcé donné aux billets de la Banque par la loi du 12 août 1870 et l'on voulait se prémunir contre une émission nouvelle.

Dès le 4 novembre, le commissaire civil de Kuhlwetter décréta la liquidation de la succursale de Strasbourg, qui fut suivie de celles de Mulhouse et de Metz. Elles reprirent leur activité, mais d'une façon très restreinte : le travail le plus important consista à réaliser le portefeuille (17 1/2 millions à Strasbourg, 2 à Mulhouse, 4 à Metz). Cette liquidation se fit sans perte pour la Banque; elle fut terminée à Strasbourg peu après le 31 décembre 1871.

Les succursales avaient cessé d'escompter; le réservoir dans lequel on puisait se trouvant fermé, il en résulta une véritable disette de crédit; les escompteurs privés, les banquiers, refusaient de prendre du papier.

Le 26 octobre 1870, la chambre de commerce de Strasbourg

demanda au commissaire civil que la Banque pût recommencer ses opérations d'escompte et que le gouvernement mît à sa disposition une somme suffisante. Il y avait arrêt complet des affaires, des stocks de produits sans débouchés, une nombreuse population ouvrière condamnée au chômage : à défaut de la remise en activité des succursales de la Banque de France, on réclamait la création d'une nouvelle institution de crédit pour empêcher un effondrement.

Des considérations de politique générale empêchèrent de faire la concession désirée ; on obtint toutefois qu'il serait laissé à la succursale une certaine liberté pour quelques escomptes indispensables.

La prorogation des échéances, en vertu de la loi du 13 août 1870, avait été une autre source de complications. Les débiteurs demeurant en France, qui avaient reçu des marchandises, s'abritaient derrière ce moratoire. Les Alsaciens-Lorrains en sollicitaient l'extension à leur profit. L'autorité allemande céda avec mauvaise grâce : un arrêté du gouverneur-général d'Alsace-Lorraine, dù 20 mars 1871, prorogea de 7 mois les effets venus à échéance entre le 13 août et le 12 novembre 1870 et ceux du 13 novembre 1870-12 avril 1871 furent reportés au 13 juin-12 juillet 1871. Le débiteur avait à bonifier 6 pour 100 au créancier depuis la date de la première échéance.

La suspension des caisses d'épargne frappa d'autres classes que celles qu'avaient atteintes la liquidation de la Banque et la prorogation des échéances.

En 1868, on comptait dans les départemens de la Moselle, 1 déposant sur 15 habitans, avec 252 fr. 82 déposés; du Bas-Rhin, 1 déposant sur 21 habitans avec 348 francs déposés ; du Haut-Rhin, 1 déposant sur 33 habitans avec 411 francs déposés.

La caisse d'épargne de Strasbourg avait 18,180 déposans, Metz, 25,590 ; dans les deux provinces, 22 caisses étaient en pleine activité.

La suspension des remboursemens avait été la conséquence de l'organisation particulière des caisses françaises, dont l'argent est administré par l'État et non par les institutions elles-mêmes comme en Prusse. Les capitaux étaient concentrés à la Caisse des dépôts et consignations, qui bonifiait 4 pour 100. 22,110,896 francs étaient dus en 1870, mais ils se trouvaient à Paris. Les caisses, dépourvues de leurs ressources et réduites à un fonds de roulement insignifiant, ne purent rembourser. Elles n'acceptaient d'ailleurs plus de dépôts, ne sachant pas si l'administration nouvelle succéderait aux obligations de l'État français.

L'autorité allemande fit des avances aux caisses à valoir sur les sommes dues par la Caisse des dépôts, jusqu'à concurrence de 4,200,000 francs. La Caisse d'épargne de Strasbourg, en novembre, put rembourser les dépôts inférieurs à 50 francs, et payer des acomptes sur les sommes supérieures.

A la fin de 1871, lorsque la situation financière parut consolidée, lorsqu'elle eut acquis la certitude du remboursement par la France, l'autorité allemande chargea les Landeskassen (caisses provinciales) des attributions des trésoriers-généraux et de celles de la Caisse des dépôts. En 1872 et en 1873, les sommes dues aux déposans des caisses d'épargne se retrouvèrent reconstituées et disponibles; 1,230,000 francs avaient été remis en titres de rentes françaises. Peu à peu les caisses d'épargne, qui s'étaient bornées à des paiemens, recommencèrent à recevoir des dépôts.

A mesure que tout rentrait dans un ordre matériel, la disparition de la Banque de France se faisait sentir plus durement. Il fallait à tout prix résoudre la question de l'organisation du crédit sur des bases analogues à ce qui avait disparu, si l'on ne voulait amener une véritable catastrophe. Le parlement prussien avait effleuré le problème. Les intéressés eux-mêmes entreprirent de le résoudre à Strasbourg par l'initiative privée. Des capitalistes et des banquiers formèrent un syndicat pour établir au capital de 30 millions de marks une banque qui eût pris la place des succursales de la Banque de France; on élabora des statuts détaillés ; le siège social devait être à Strasbourg, avec des succursales à Metz, Mulhouse et Colmar ; on aurait émis des billets de banque, libellés en francs, et l'on aurait eu un établissement autonome.

La chambre de commerce de Strasbourg discuta le projet dans plusieurs séances; à défaut de la concession d'une banque provinciale alsacienne-lorraine autonome, qui aurait la faculté d'émettre des banknotes en francs et qui serait constituée sur le modèle des statuts de la Banque de Wurtemberg, on se décida à demander l'établissement de succursales de la Banque de Prusse. Un délégué fut envoyé à Berlin pour soumettre le premier de ces vœux au prince de Bismarck ; mais, à son arrivée, la question avait déjà été résolue par le gouvernement prussien, et naturellement dans un sens opposé aux velléités d'autonomie provinciale. L'Alsace-Lorraine fut dotée de succursales de la Banque de Prusse (loi du 26 février 1872).

Dès le 26 juillet 1871, les commandites de la Banque de Prusse avaient ouvert leurs guichets à Strasbourg et à Mulhouse, dès le 21 août à Metz.

L'organisation et les statuts de la Banque de Prusse promet-

taient-ils un succédané efficace aux services rendus par la Banque de France? Les avantages étaient-ils égaux? D'après la constitution organique du 5 octobre 1846, l'État ne prenait pas seulement part à la gestion et aux bénéfices, comme c'est le cas aujourd'hui pour la Banque d'Allemagne, mais encore il était associé directement pour 1,900,000 thalers, tandis que les actionnaires avaient versé 20 millions de thalers. Le droit d'émission était illimité, à condition de la couverture du tiers; il y avait en outre l'argent des tutelles, consignations judiciaires, dont l'État était responsable. La Banque de Prusse n'avait que 3,780,000 thalers en fonds publics, plus une réserve de 6 millions, alors qu'avant 1870 la Banque de France possédait près de 113 millions de francs en rentes.

L'influence de l'État était prépondérante; les actionnaires ou leurs délégués avaient le droit de se tenir au courant et de donner leur avis, — sans prendre une part décisive à la gestion. Les employés étaient des fonctionnaires de l'État, bien que payés par la Banque. La gestion était dans les mains d'un directoire composé d'un président et de cinq membres. A côté d'eux un comité central, élu par les deux cents plus forts actionnaires; celui-ci exerçait un contrôle périodique, tandis que trois délégués, pris dans son sein, exerçaient le contrôle courant.

Le chef de la Banque était le ministre du commerce, qui avait la décision, en cas de divergence, entre le directoire et les délégués des actionnaires; c'était lui qui avait la responsabilité en dernière instance.

Les succursales étaient dirigées par deux fonctionnaires, ordinairement nommés à vie; à côté d'eux un commissaire, qui était en même temps l'homme de loi. A eux trois, ils élaboraient chaque année une liste des crédits à ouvrir, qui était soumise à la ratification de la direction à Berlin. Les actionnaires étaient représentés par un comité provincial, de six à dix membres, possédant trois actions au moins, pris sur une double liste élaborée par le commissaire de la Banque et par le comité central; le comité provincial se réunissait une fois par mois.

Les directeurs étaient intéressés à la bonne gestion par des tantièmes, dont le montant était placé chaque année en fonds publics; ils recevaient le capital en quittant le service et touchaient, en attendant, les intérêts. Il leur était interdit de posséder des actions.

Les différentes branches d'affaires étaient à peu près les mêmes qu'à la Banque de France. Nous avons déjà dit qu'en Allemagne le système des crédits ouverts dans les livres immobilise des capitaux que l'habitude de faire des billets met en circulation en France. Le montant moyen des effets a été :

	A LA BANQUE DE PRUSSE.	A LA BANQUE DE FRANCE.
1870	2,275 francs.	1,524 francs.
1875	2,512 —	1,612 —
1879	2,022 —	930 —

La Banque de Prusse, appelée à remplacer une institution justement populaire, ne modifia pas ses propres habitudes, malgré la plus grande circulation en Alsace, confiante dans la bonne administration de ses directeurs.

Chez elle, pas de formalités gênantes ni compliquées, pas de certificat de solvabilité nécessaire pour présenter les effets, pas de conseil d'escompte se réunissant trois fois par semaine pour approuver l'achat d'effets : le porteur se présente au guichet, l'effet est examiné par les deux directeurs, et, si ceux-ci le trouvent bon, l'argent est payé immédiatement. En outre, la Banque de Prusse achetait les effets sur l'étranger. Les opérations d'avances portaient sur les métaux précieux, les valeurs mobilières, les marchandises; la législation allemande ne connaissait pas le warrant.

Ainsi donc moins de formalités qu'en France : l'intervention d'un représentant des actionnaires n'était pas jugée nécessaire; l'ouverture du crédit dépendait uniquement des deux fonctionnaires placés à la tête de la succursale.

Les succursales de Strasbourg, de Mulhouse et de Metz furent dotées des mêmes attributions que les succursales existantes (escomptes d'effets sur les places où se trouvaient les comptoirs, commandites ou agences de la Banque, achat de lettres de change sur Hambourg, certaines villes de l'Allemagne du Sud, Londres, Amsterdam, Bruxelles, avances sur métaux précieux, sur titres; en outre, versemens à Berlin ou dans les succursales, encaissemens, achat et vente de titres).

Avec l'invasion et la conquête allemandes, la monnaie allemande, le thaler et le silbergros, était arrivée. Une des premières mesures des généraux avait été de fixer la relation du thaler au franc. Un arrêté du gouverneur-général, du 8 novembre 1870, prescrivit que, dans tous les paiemens, on serait tenu d'accepter le thaler pour 3 fr. 75 et le franc pour 8 gros (1). Le thaler avait cours légal et force libératoire à l'égal de la monnaie de France. Dans ces circonstances, la Banque de Prusse autorisa l'escompte des effets sur Metz, Strasbourg, Mulhouse, libellés en francs, à la condition que la lettre de change portât aussi la somme exprimée en thalers et en gros, au change fixe. En outre, comme on était en-

(1) 4 thalers = 7 florins = 15 francs

core sous le régime du code de commerce, les succursales furent autorisées à escompter non pas seulement les lettres de change, mais encore les billets à ordre et les mandats non acceptables. Les lettres de change, libellées en thalers, purent être acquittées en francs (pièces d'or et d'argent) : cette faculté ne s'étendait pas aux billets de la Banque de France, qui subissaient une perte. La monnaie divisionnaire n'était reçue obligatoirement que jusqu'à 50 francs, les sous jusqu'à 1 franc.

Au commencement, les succursales se bornèrent à l'achat d'effets sur Londres, Amsterdam et Bruxelles; le cours forcé existant en Russie et en Autriche faisait exclure les roubles et les florins, de même on ne prit le papier sur Paris, Lyon et d'autres places qu'à dater du mois de septembre 1871, alors que le cours forcé avait été aboli en Alsace-Lorraine et sur la demande des notables commerçans de Mulhouse. La Banque de Prusse autorisa l'achat d'effets sur la France, en prenant pour base le change officiel de la Bourse de Berlin. Tant que le cours du Paris court resta au-dessous de 79, on fit assez peu usage de cette faculté.

Animée du désir de se concilier les sympathies commerciales et d'établir des relations suivies entre l'Allemagne et les provinces conquises, la Banque de Prusse s'efforça de se montrer libérale dans les crédits, et, à condition que les signatures fussent bonnes, de dépasser les montans que la Banque de France avait accordés à ses présentateurs. On essaya la même politique bienveillante en ce qui concernait les avances : afin de ne pas rendre cette bienveillance nominale, à défaut de valeurs allemandes qui n'existaient pas dans le pays, on accepta en nantissement la rente 3 pour 100, les actions et les obligations des grandes compagnies de chemins de fer français, en fixant le maximum de l'avance à 60 pour 100 de la valeur nominale : cette facilité ne devait rester en vigueur que pendant un an; plus tard, on éleva le maximum de l'avance pour les actions du Nord, du Paris-Lyon et de l'Orléans.

Les affaires de comptes courans étaient bien plus restreintes à la Banque de Prusse qu'à la Banque de France. La première s'empressa donc d'offrir à ses cliens d'Alsace-Lorraine les avantages dont ils avaient joui antérieurement.

Le paiement de l'indemnité de guerre par la France à l'Allemagne a amené, comme l'on sait, des fluctuations dans le cours du change; le papier sur Berlin fut recherché et renchérit, aussi bien que les thalers, tandis que le cours du Paris et celui des pièces de 20 francs eut tendance à baisser. Les pièces de 20 francs s'étaient maintenues à un niveau élevé pendant la guerre ; mais le 12 septembre 1871, on cota le Napoléon 5 thalers 8 gros, et le

Paris court à 77 3/4 (pour 300 fr.), à Berlin, alors que le 5 juillet il avait valu 80. Le 24 octobre, on était tombé à 77 1/6, le 16 décembre à 77 (1), pour remonter progressivement à 80 le 20 janvier 1872. A la suite du second grand emprunt (4,136 millions de fr.), en juillet 1872, le change sur Paris eut de nouveau tendance à fléchir; en 1873, les cours extrêmes furent 78 2/3, 30 mai et 80 1/4, 13 décembre. A la même période appartient l'abandon par l'Allemagne du double étalon, l'adoption de l'étalon d'or et la baisse de l'argent fin sur le marché.

Au moment où la Banque de Prusse était venue s'établir en Alsace-Lorraine, elle n'avait pas vu d'inconvénient à autoriser l'acceptation de pièces françaises d'or et d'argent, au change fixe de 80 thalers pour 300 francs. Les fluctuations en change, que nous venons de rappeler, mirent la banque dans une situation dangereuse et l'exposèrent à des pertes, au moment où le change était tombé à 77 3/4 thalers et où la somme de monnaie française d'argent s'accumulait dans les deux provinces. La spéculation trouvait avantage à acheter des pièces françaises à bon marché là où elle pouvait en trouver et à les présenter aux guichets de Strasbourg, Mulhouse ou Metz, où on les lui prenait à raison de 80 thalers pour 300 francs (2).

Les banquiers allemands tiraient sur l'Alsace-Lorraine, les effets étaient escomptés, et à l'échéance le tiré payait en pièces de 5 francs. L'obligation où se trouvait la banque d'accepter de si fortes sommes en écus lui imposait, en dehors des risques du change, des frais de transport considérables. Les opérations d'escompte prirent une grande activité : le monde des affaires exploita une circonstance qui lui permettait d'échanger au pair des thalers contre les pièces françaises.

La Banque de Prusse essaya de se défendre, en écartant de l'escompte les lettres de change qui sentaient l'arbitrage, mais cela n'était pas facile à distinguer. Le remède le plus efficace fut de restreindre le plus possible la mise en circulation de ses propres billets, d'effectuer les paiements en francs, excepté lorsqu'elle remboursait ses banknotes.

L'Alsace-Lorraine regorgea de monnaie française, d'autant plus que les gouvernemens de l'Allemagne du Sud avaient touché une

(1) L'emprunt de 2,776 millions est du 27 juillet 1871.

(2) Un arbitrageur versait par exemple 8,000 thalers en pièces de 5 francs au cours de 3.75 à la succursale de la Banque, à Strasbourg, et les faisait transférer à un banquier de Berlin. Ces 30,000 francs en argent français ne valaient, d'après le change de 77 3/4, que 7,775 thalers; il restait donc un bénéfice de 222 thalers environ à partager.

partie de ce qui leur revenait sur l'indemnité de guerre en pièces de cinq francs et qu'ils s'empressèrent de l'écouler de ce côté.

En 1873, avec l'amélioration progressive et rapide de la situation en France, le change sur Paris remonta; il s'opéra une émigration toute naturelle de l'argent français vers sa patrie à dater de 1874 : le champ devenait libre pour les billets de la Banque de Prusse, pour les thalers et les gros, jusqu'à leur remplacement par les marks. Le franc conservait cependant encore son cours légal; on tenait (et on tient même aujourd'hui pour la plupart) les livres, les comptes dans l'ancienne monnaie française.

L'occupation allemande avait trouvé le billet de la Banque de France, doté du cours forcé en vertu de la loi d'août 1870. Après l'annexion, la question surgit de savoir si la loi de 1870 n'était pas caduque; les opinions divergèrent; les caisses publiques refusèrent d'accepter les billets de la Banque de France, auxquels des jugements de tribunaux de commerce (Strasbourg, octobre 1871) reconnaissaient force libératoire. La Banque de Prusse invoqua les termes mêmes de ses statuts pour les refuser, n'étant obligée d'accepter que ses propres banknotes.

L'irritation fut grande dans le public, qui se prévalait de l'article 143 du Code de commerce, d'après lequel la lettre de change doit être acquittée dans la monnaie indiquée sur elle, et qui, en présence du cours forcé, se croyait en droit de payer en billets français. On essaya de lui faire comprendre que les circonstances avaient changé : cependant nombre de personnes, dont on n'avait pas voulu recevoir le paiement en billets, laissèrent tranquillement protester l'effet. La bonne foi ne faisait pas doute, mais les conséquences en furent fâcheuses. Aux mois d'août et de septembre, les dispositions à Strasbourg et à Mulhouse étaient ouvertement hostiles à la Banque de Prusse, qui rencontrait moins de difficultés à Metz. La loi du 28 septembre 1871, qui entra en vigueur le 14 octobre, abolit le cours forcé des billets de la Banque de France; afin de se protéger contre les bons de monnaie, créés pendant la guerre, la loi du 7 janvier 1872 interdit le paiement en papier-monnaie non allemand; une exception temporaire fut faite en faveur des billets de la Banque de France, à condition qu'il s'agît de coupures de 50 francs et au-dessus.

Le résultat de la loi du 28 septembre 1871 fut de faire baisser légèrement au-dessous du pair les billets français; il se créa aussitôt un arbitrage qui eut pour objet l'achat de ces banknotes en Alsace-Lorraine; en outre, les placemens de capitaux alsaciens-lorrains en France absorbèrent de grosses sommes, et peu à peu les billets disparurent de la circulation.

Le 1er janvier 1872 avait eu lieu l'incorporation définitive de l'Alsace-Lorraine au Zollverein allemand, avec toutes les conséquences au point de vue de la législation douanière et économique. La transition ne s'opéra pas sans peser lourdement sur le commerce et l'industrie, privés tout à coup de débouchés anciens et obligés de s'en créer de nouveaux. Cette incorporation des deux provinces fut également suivie de la mise en vigueur des lois allemandes, du code de commerce allemand qui différait sous certains rapports de la législation française.

Sur un point notamment, il y avait une divergence accusée : la Banque de Prusse ne put désormais plus escompter les billets à ordre et les mandats non acceptables, lettres de change imparfaites, que ne reconnaît pas la loi allemande. Cependant dans les transactions du petit commerce, la forme du billet à ordre avait pris racine sous le régime français, et elle s'est maintenue, bien qu'elle soit exclue de l'escompte. Les fabricans, les banquiers, les maisons allemandes se servent de la lettre de change, libellée d'après les exigences légales. Par suite de ce formalisme, la Banque de Prusse perdit une partie de l'escompte que pratiquait la Banque de France, et ce papier resta dans les mains des banquiers ou des banques privées.

La Banque de Prusse a fonctionné en Alsace-Lorraine de 1871 à 1875. Les circonstances anormales dans lesquelles elle s'y établit, la disparition des succursales de la Banque de France, le besoin général de crédit, lui procurèrent au début un mouvement très considérable d'affaires : en 1872, les trois succursales achetèrent pour 171 millions de marks d'effets ; 1873, 201 millions ; 1874, 189 millions ; 1875, 153 millions. Les bénéfices réalisés furent 668,000 marks en 1872, 821,000 marks en 1873, 505,000 marks en 1874, 403,000 marks en 1875.

Dans les premières années, la Banque de Prusse n'avait presque pas de concurrence ; celle-ci se développa progressivement.

En 1872 et 1873, l'Allemagne fut en proie à une spéculation effrénée, qui aboutit à une crise violente et prolongée : l'Alsace-Lorraine y échappa.

En 1875, la Banque de Prusse disparut ; elle fut remplacée par la Banque d'Allemagne, organisée sous la tutelle de l'empire, sur des bases plus larges, et qui est devenue davantage le réservoir central de la circulation monétaire, fiduciaire et du crédit chez nos voisins.

Les comptoirs de la Banque d'Allemagne se subdivisent en sièges principaux (Reichsbank-Hauptstellen), en sièges ordinaires (Reichsbank-Stellen) et en simples succursales et commandites.

Chacune de ses subdivisions administratives a ses attributions propres; les unes ne font que des avances, alors que les autres traitent non-seulement les opérations d'avances, mais encore achètent des lettres de change et font tout ce qui constitue la banque.

La succursale de Strasbourg devint un siège principal, celles de Mulhouse et de Metz des sièges ordinaires, à partir du 1er janvier 1876. A la même date, le mark était devenu la monnaie officielle de l'empire, et depuis le 1er octobre 1875, les pièces d'argent et de bronze françaises avaient perdu le cours légal. Cela n'empêche pas que des traites sont encore tirées et circulent en Alsace-Lorraine, libellées en francs; les banquiers y ont conservé l'habitude de tenir les écritures en francs et en marks, se servant du change fixe de 100 francs = 80 marks, qui leur est favorable.

Tout ce papier, libellé en francs, échappe donc à la Banque d'Allemagne, mais celle-ci subit en outre la concurrence des banques locales et surtout des banques de l'Allemagne du Sud, qui escomptent au-dessous du taux officiel, prenant même des effets à plus de trois mois. C'était surtout la pratique des banques qui avaient le privilège de l'émission et qui faisaient une différence suivant la qualité des signatures, ne se bornant pas à un taux unique. La Banque d'Allemagne protesta auprès du conseil fédéral, mais celui-ci fut impuissant à trouver un paragraphe de loi pour la protéger: elle n'eut rien de mieux à faire que d'imiter ses concurrens et d'escompter à meilleur marché que le taux officiel; ce fut le moyen de ne pas laisser ses capitaux oisifs. Cette réforme date de janvier 1880: grâce à elle, la Banque exerce une plus grande influence sur le marché financier, qu'elle suit de plus près. D'ailleurs, dès que le change devient défavorable à l'Allemagne, et qu'on est menacé d'un drainage d'or, elle cesse de prendre du papier au-dessous du taux officiel et n'hésite pas à hausser celui-ci.

La concurrence que les banquiers et les banques font à l'institution centrale est des plus vives, notamment au point de vue des encaissemens d'effets: la Banque d'Allemagne est privée ainsi du moyen de surveiller de plus près la circulation du papier et les opérations de crédit. Elle s'efforce cependant d'attirer le plus possible les lettres de change à courte échéance en réduisant la commission à payer pour les petits effets, ce qui doit profiter au petit commerce.

Le montant des effets escomptés par les trois succursales d'Alsace-Lorraine a été de 133 millions de marks en 1877, 126 millions en 1878, 152 millions en 1881, 171 millions en 1883, 143 millions en 1886, 175 millions en 1889. On voit que l'importance du chiffre varie dans des proportions assez considéra-

bles, qui correspondent à l'état du marché et des affaires en général dans tout l'empire.

Il est difficile d'avoir des renseignemens statistiques sur la portée de la concurrence faite à la Banque d'Allemagne. On constate par exemple que les succursales d'Alsace-Lorraine ont escompté en 1888 86,935 effets pour un montant de 168,362,200 marks, et qu'elles ont encaissé 33,985 effets pour 7,631,300 marks, tandis que cinq grandes banques privées ont eu un mouvement de 1,371,502 effets représentant 735,881,300 marks; il est vrai que dans ce total entrent les traites sur l'étranger. M. de Lumm évalue à 40 pour 100 la proportion d'effets non bancables à la Banque d'Allemagne, et qui auraient été pris par les établissemens privés, qui travaillent avec un capital versé de 26 millions de marks, et à côté desquels on compte encore soixante-sept banques ou banquiers de moindre importance.

Malgré la séparation violente de la mère patrie, les relations entre les banquiers et le public d'une part et la France ont continué à être fort intimes. Lorsque le taux de l'argent est avantageux à Paris, c'est là que beaucoup d'effets, tirés en francs et domiciliés à Paris ou sur une autre place française, viennent se faire escompter.

Le montant moyen des effets escomptés par la Banque d'Allemagne à Strasbourg est supérieur à celui des banques particulières, dans le rapport d'un à quatre environ.

On est très fier en Allemagne du développement qu'ont pris les opérations de comptes courans, de chèques, de viremens, de la Banque impériale. Celle-ci a couvert le pays d'un véritable réseau dans les mailles duquel elle saisit les disponibilités liquides, les concentre dans ses caisses, les faisant servir à un roulement continu de transferts et économisant de la sorte aussi bien la monnaie métallique que ses propres billets. La circulation fiduciaire, au-delà d'une limite arrêtée une fois pour toutes, non couverte par les fonds métalliques, est assujettie à une taxe de 5 pour 100 l'an : la Banque, en temps normal, avec l'escompte au-dessous de 5 pour 100, cherche à échapper à la nécessité d'accroître sa circulation de banknotes, et c'est pour cela qu'elle a eu tout intérêt à favoriser l'ouverture des comptes courans et l'usage des chèques (1).

(1) Pour obtenir l'ouverture d'un compte courant, il suffit d'adresser une demande régulière sur laquelle la direction délibère et à la suite de laquelle le titulaire reçoit, outre les formulaires nécessaires, un carnet destiné à contenir le relevé des sommes reçues ou versées ainsi que l'inscription des crédits obtenus par l'escompte ou l'encaissement des effets. La Banque accepte les versemens en espèces de personnes non titulaires de comptes courans au profit d'un compte courant.

Le fonctionnement des comptes courans se fait exclusivement à l'aide de chèques fournis par la Banque ; pour le transfert d'un compte à un autre, soit au même siège, soit à un autre siège de la Banque, le titulaire du compte se sert de chèques rouges semblables aux pièces de viremens employées par la Banque de France, chèques faits au nom de la personne bénéficiaire et qui ne peuvent être transmissibles à des tiers ; ces chèques doivent être présentés aux guichets de la Banque avant quatre heures et demie de l'après-midi. Les retraits de fonds ont lieu à l'aide de chèques blancs spéciaux, la Banque perçoit sur ces retraits une commission de 1/5 par mille. Elle se charge de faire accepter les lettres de change, remises par le titulaire d'un compte qui est autorisé à domicilier ses effets à payer, à la Banque ou au siège que cela concerne.

Les sommes déposées en comptes courans à la Banque sont administrées par elle sans frais, mais elle ne leur sert pas d'intérêt. A l'exemple des banques anglaises, elle exige le dépôt constant d'une somme, variable suivant l'importance des transactions.

Les banquiers d'Alsace-Lorraine, habitués à ce mode de procédés par suite de leurs relations avec la Banque de France, apportaient immédiatement leur clientèle à la Banque d'Allemagne ; mais celle-ci avait eu en vue d'obtenir l'ouverture de comptes courans au commerce et à l'industrie, qui furent beaucoup plus lents à s'en servir. On emploie la Banque pour l'encaissement d'effets de peu d'importance, même de 5 et 6 marks, ce qui implique pour elle des frais élevés et l'amène à exiger une commission de 20 pfennings par effet retourné impayé. La Banque voulait arriver surtout à devenir le caissier général, dispensant le public d'avoir de grosses sommes chez lui. Elle n'avait pas moins l'ambition de devenir le banquier de l'État, des autorités publiques et locales, civiles et militaires : en Angleterre, en Belgique, la Banque est le caissier du gouvernement. En Allemagne, la Banque doit recevoir et effectuer sans compensation des paiemens pour le compte de l'empire jusqu'à concurrence du crédit que celui-ci possède et accorder les mêmes avantages aux États confédérés ; elle est obligée d'administrer gratuitement les capitaux de l'empire et de tenir la comptabilité des paiemens faits ou reçus pour son compte. Les opérations de la caisse centrale de l'empire sont conduites par elle, et la caisse elle-même est unie à celle de la Banque.

Les gouvernemens fédéraux peuvent également profiter des guichets de la Reichsbank ; le minimum des encaissemens ou des paiemens effectués pour leur compte est fixé à 10,000 marks.

On sait d'ailleurs que la gratuité des opérations de trésorerie ne

constitue pas le seul avantage que le gouvernement impérial retire de la constitution de la Banque d'Allemagne et qu'il faut y joindre des redevances spéciales et une participation aux bénéfices.

En Alsace-Lorraine, la Banque d'Allemagne est en relation avec la caisse principale de la province (Landes-Hauptkasse) de Strasbourg depuis 1890 (1), avec la caisse principale des chemins de fer de l'empire, avec l'administration des postes (les mandats postaux à l'ordre des titulaires de comptes courans sont crédités directement à ceux-ci par la Banque et non plus payés en espèces). En 1887, le ministère de la guerre prescrivit, à titre d'essai, de faire ouvrir des comptes courans par les diverses caisses militaires, dans le dessein de diminuer le montant des fonds à manier en argent et de restreindre la responsabilité des préposés. Il paraît que les résultats obtenus jusqu'ici ont été encourageans, beaucoup plus en Alsace-Lorraine que dans le reste de l'empire.

Les banques privées, de leur côté, ne sont pas restées inactives : elles cultivent assidûment la branche des dépôts et des chèques; si elles ne peuvent offrir au public la faculté de transférer gratuitement l'argent sur toute l'étendue du territoire, elles lui offrent, d'autre part, l'avantage de ne pas laisser l'argent sans intérêt : elles bonifient en général 1 pour 100 d'intérêt. Il en résulte que les sommes en comptes courans, dans les grandes banques privées d'Alsace-Lorraine, dépassent le montant qui se trouve à la Banque d'Allemagne. La Société générale alsacienne de banque avait, en 1883, 885 comptes de chèques, tandis qu'aujourd'hui les succursales de la Banque impériale n'ont que 286 cliens en comptes courans.

Les avances sur titres n'ont pas formé, jusqu'ici, une source de grands profits pour ces succursales. La raison en est que le public alsacien-lorrain n'a toujours pas de goût pour les fonds et les valeurs originaires d'Allemagne; lorsqu'il a de l'argent à placer, il achète des fonds étrangers, de la rente française, sur laquelle la Banque ne fait pas de prêts; en outre, il est moins adonné à la spéculation que les habitans d'outre-Rhin.

L'incorporation violente de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne a eu pour conséquence de modifier considérablement l'organisation de la banque : tant que l'Alsace-Lorraine était demeurée française, les

(1) En Alsace-Lorraine avaient un compte courant, le 31 décembre 1890 : 2 autorités civiles, 35 autorités militaires, 44 particuliers, 141 établissemens industriels et maisons de commerce, 37 banquiers, 27 cantiniers, en tout 286. Les entrées et sorties de ces comptes ont été de 318 millions de marks en 1876, de 1,467 millions en 1889, alors que pour tout l'empire la progression a été de 16,611 millions à 75,676 millions. La proportion a donc été à peu près la même.

maisons de banque privées, avec la responsabilité illimitée de leurs chefs, avaient existé pour ainsi dire seules; le nombre des sociétés anonymes avait été fort limité. L'incertitude de l'avenir, qui naissait de la conquête, l'expatriation d'une partie des habitans, le désir très naturel, chez les personnes riches, de mobiliser le plus possible leurs capitaux, ont été des facteurs qui ont amené l'adoption de la forme de l'association, de la société par actions, pour d'anciennes entreprises qui avaient prospéré dans les mains de particuliers, ou pour la création de nouvelles entreprises destinées à satisfaire les besoins du commerce et de l'industrie. M. Engel Dollfus a écrit un chapitre intéressant de cette phase dans son étude sur l'industrie de Mulhouse et son évolution économique de 1870 à 1881. Avec le bon sens et la pondération habituelle aux Alsaciens-Lorrains, ils ont su éviter les folies et les méfaits de l'agiotage, de la fondation de compagnies établies uniquement en vue de l'émission d'actions et des bénéfices résultant de la prime sur le cours de celles-ci. Cette transformation en sociétés anonymes a été le fait des changemens amenés par l'annexion; elle a répondu à une nécessité de la situation nouvelle, si douloureuse pour les vaincus.

Il vaut la peine de remarquer que les indigènes ont su conserver leur supériorité et garder leur suprématie, et que les succursales de banques privées allemandes n'ont pas réussi à s'acclimater ni à prendre racine. Trois échecs ont été subis successivement par la Banque pour l'Allemagne du Sud, par l'*Unionbank* de Berlin, et enfin par la *Provinzial Disconto Gesellschaft,* qui toutes ont dû fermer et liquider les établissemens qu'elles avaient organisés à Strasbourg.

Le négociant ou le fabricant, dans les deux provinces, aimait mieux rester en relation avec ses anciens banquiers ou avec les banques fondées par ses compatriotes plutôt que de s'aboucher avec des Allemands, nouveaux-venus dans sa partie, n'en connaissant ni les usages ni les traditions et auxquels il fallait permettre de s'initier aux affaires particulières du client.

Dès 1871, quatre vieilles maisons de banque de Strasbourg s'unirent pour fonder la Banque d'Alsace-Lorraine au capital de 12 millions (1); en 1872, les grands industriels de Mulhouse transforment la maison M. A. Schlumberger Ehinger en société anonyme sous le nom de Banque de Mulhouse, au capital de 12 millions.

(1) C'étaient les maisons Ed. Klose et Cie, L. Grouvel et Cie, Léon Blum Auscher et F. Bastien et Cie, qui avaient été chargées de payer les arrérages des rentes et pensions françaises pour compte du gouvernement.

Des capitaux alsaciens, pour remplacer le Crédit foncier de France, créent en 1872, à Strasbourg, la Société de crédit foncier et communal d'Alsace-Lorraine, autorisée par décret impérial. Quelques mois plus tard, la Banque d'Alsace-Lorraine établit une succursale à Metz, en 1874, une seconde à Mulhouse. La fusion de deux maisons de banque existant depuis 1852 amène l'établissement d'une société en commandite par actions, Ch. Stæhling, L. Valentin et C[ie]. Toutes ces sociétés existent encore aujourd'hui.

En même temps que naissaient des banques nouvelles, d'anciennes maisons disparaissent (Lamey et C[ie], Coulaux Sutterlin, Bastien et C[ie], Grouvel et C[ie]).

Parmi les établissemens de date antérieure à l'annexion, on peut citer le Comptoir d'escompte de Mulhouse (1848), la Société générale de banque d'Alsace-Lorraine à Strasbourg, Colmar et Mulhouse, qui avait été la succursale de la Société générale de Paris et qui en fut détachée et reconstituée sous une forme indépendante, enfin la Caisse d'escompte Mayer et C[ie], à Metz (1856). Le Comptoir d'escompte de Colmar (1848) sombra désastreusement en 1884 par suite de crédits exagérés et de mauvaise gestion : c'est la seule catastrophe qu'il y ait eu à enregistrer parmi les établissemens de banque et de crédit dans une période de vingt ans.

En 1852, tout était prêt pour la création du Crédit foncier du département du Bas-Rhin à Strasbourg, avec un capital de 2 millions de francs, lorsque la loi du 10 décembre 1852 vint substituer aux banques hypothécaires locales une institution centrale et privilégiée, celle du Crédit foncier de France. Sous l'empire, les Alsaciens ont réclamé la décentralisation du crédit hypothécaire; vers 1866 ou 1867, le comice agricole de l'arrondissement de Mulhouse avait suggéré l'idée d'une banque hypothécaire et agricole de Mulhouse. On trouvait qu'une institution puissante, ayant son siège à Paris, ne pouvait donner une satisfaction suffisante aux demandes de crédit : à défaut d'une institution locale, c'étaient les notaires qui servaient d'intermédiaires pour procurer les capitaux des particuliers aux propriétaires fonciers, désireux d'emprunter. Les petits propriétaires avaient à souffrir du taux usuraire, qui leur était imposé par certains prêteurs.

Comme nous l'avons dit plus haut, la conquête par l'Allemagne avait privé l'Alsace-Lorraine du concours qu'elle retirait des opérations du Crédit foncier de France; il y avait une lacune à combler : un groupe de capitalistes et de banquiers alsaciens, avec l'aide des banquiers allemands et suisses, fonda en 1872 la Société du crédit foncier et communal d'Alsace-Lorraine, beaucoup plus conforme au type du grand établissement disparu qu'au type des banques foncières d'Allemagne.

Le capital nominal fut fixé à 12 millions de francs, divisé en 24,000 actions; il peut être porté à 24 millions. Les attributions de la Société sont fort étendues; elles sont copiées en grande partie sur les statuts du Crédit foncier de France. Le minimum des prêts a été fixé à 375 francs. La somme avancée ne doit pas dépasser les deux tiers de la valeur d'estimation de la propriété rurale, ni 50 pour 100 de la valeur de la propriété bâtie. La Société est autorisée en outre à faire des prêts aux communes, aux cercles, aux associations syndicales (pour l'amélioration agricole) et à des corporations, elle a le droit d'émettre des obligations foncières et communales; le montant des premières est limité à vingt fois le capital social versé. Toutes les obligations émises doivent être préalablement couvertes par une créance hypothécaire. La surveillance et le contrôle sont exercés par un commissaire du gouvernement, qui a son bureau au siège social.

La Société peut recevoir des dépôts, qui servent à alimenter les affaires de banque proprement dites (escomptes, avances sur titres, etc.). Elle est armée de droits et de privilèges analogues à ceux du Crédit foncier de France en matière d'inscriptions hypothécaires, d'exécution vis-à-vis de débiteurs en retard.

Il s'est écoulé quelques années avant que le public ait pris l'habitude de s'adresser à la Société pour ses emprunts : les obligations, dès le début, ont été recherchées comme placement, et, dès 1879, le 4 1/2 pour 100 en était coté à 103. Un décret impérial permit en 1876 aux communes et institutions publiques de placer leurs capitaux en obligations foncières et communales de la Société. Mais comme le montant des prêts hypothécaires n'atteignait que 10 millions de marks, en 1880, l'assemblée générale des actionnaires autorisa d'étendre les opérations au grand-duché de Bade, à la Bavière, au Wurtemberg, à la Hesse et à la province de Nassau, si bien qu'en 1889 le chiffre s'en est élevé à 37 millions et demi, servant de couverture à 35 millions d'obligations.

La Société opère avec une grande prudence; le chiffre moyen des ventes par autorité, auxquelles elle procède contre les débiteurs, ne dépasse pas 10; le domaine, formé par les propriétés invendues, a été de 197,000 marks en 1884 ; en 1888, il était ramené à 184,000 marks.

Jusqu'en 1886, la Société de crédit foncier et communal a été chargée de recevoir et de placer temporairement les dépôts du gouvernement. Une loi de 1872 avait transmis à la caisse provinciale d'Alsace-Lorraine les droits et obligations du trésor français, de la Caisse des dépôts et consignations, relativement à la réception, à l'administration et au remboursement des cautions de fonctionnaires, des consignations judiciaires et administratives, des

fonds disponibles des autorités locales, des caisses d'épargne, etc. Le président supérieur avait été autorisé à conclure un contrat avec un établissement de crédit pour recevoir et gérer ces capitaux contre le paiement d'une somme à fixer. Le 15 novembre 1872, le président Möller signa un arrangement pour dix ans avec la Société de crédit foncier et communal, et lui versa une somme de 17,022,000 francs, qui dut être administrée séparément, distincte des affaires hypothécaires, sous la surveillance directe du commissaire de l'État. Le taux d'intérêt à bonifier par la Société fut fixé à 3 pour 100 pour les sommes versées par les institutions publiques, à 4 pour 100 pour celles versées par les caisses d'épargne, à 4 1/2 pour 100 pour les dépôts des sociétés de secours mutuels (1875). La Société était responsable avec son capital pour les dépôts gouvernementaux.

Le maniement de sommes aussi considérables, dont on devait prévoir le remboursement, obligea l'établissement à développer les affaires de banque, afin de trouver la rémunération de ses peines. Il chercha la contre-partie dans l'escompte et dans l'achat de fonds et valeurs de premier ordre, français et allemands. A la fin de 1885, contre 55 millions déposés par le gouvernement et les institutions publiques, elle avait en portefeuille 22 millions 1/2 de lettres de change et 24 millions de valeurs. A dater de 1879, les recettes provenant des impôts lui furent versées directement en même temps que l'administration impériale eut le droit de dépasser temporairement le montant à son crédit : il en résulta pour la société l'inconvénient de se voir retirer par moment des sommes importantes.

La baisse générale en Europe du taux de l'intérêt, la prospérité du pays, d'autres causes encore, eurent pour effet de faire croître rapidement les dépôts des caisses d'épargne que la Société de crédit foncier et communal devait rétribuer à raison de 4 pour 100 (1873, 8 millions de marks; 1876, 18 millions de marks; 1880, 26 millions; en 1885, 43 millions, soit près de 78 pour 100 du montant total des dépôts publics se trouvant à la Société).

Cette gestion était fort coûteuse et imposait des sacrifices aux actionnaires. Aussi au début de 1885, la Société dénonça-t-elle le contrat avec l'État, qui avait été renouvelé en 1882. Il en résulta une modification dans les termes de l'arrangement : les conditions faites aux caisses d'épargne furent modifiées. Celles-ci durent réduire de 3 1/2 à 3 1/4 pour 100 l'intérêt bonifié à leurs déposans. La Société du crédit foncier continua à encaisser les versemens opérés par l'État et les institutions publiques ; mais le maximum des sommes sur lesquelles elle eut à payer 3 pour 100 en moyenne fut fixé à 15 millions, et ces sommes constituent un compte cou-

rant ordinaire, dont le montant au crédit ne doit pas tomber au-dessous de 10 millions de marks. Les paiemens que la Société faisait pour le compte du gouvernement ont été confiés, hors de Strasbourg, à la poste et à la Banque impériale.

Le nouveau contrat a eu pour conséquence de restreindre certaines branches : le portefeuille et les valeurs ont diminué. Mais la Société a l'avantage d'avoir d'une façon permanente 10 millions de marks de l'État à sa disposition.

Il y a 72 banques ou banquiers en Alsace-Lorraine, dont 16 à Strasbourg, 7 à Mulhouse, 4 à Colmar, 8 à Metz, c'est-à-dire 35 dans les quatre grandes villes : les autres sont réparties sur toute la surface du territoire.

Neuf sociétés anonymes fonctionnent avec un capital nominal de 51,800,000 marks (29,500,000 versés). On ne se tromperait peut-être pas beaucoup en évaluant à 100 millions les capitaux responsables des banquiers privés.

Nous avons déjà signalé le fait que les écritures sont tenues en francs et en marks ; ajoutons que beaucoup d'effets tirés en Alsace-Lorraine sont libellés en français. Le 24 janvier 1890, sur 2,510 effets se trouvant dans le portefeuille de la succursale de la Banque d'Allemagne à Strasbourg, 1,405 ou 56 pour 100 étaient en français (pas en francs, parce qu'ils auraient été exclus de l'escompte officiel). On voit même sur ce terrain la résistance de l'élément indigène à l'assimilation germanique. C'est une épine que les Allemands d'outre-Rhin voudraient bien arracher, mais le souhait est plus facile à exprimer qu'à réaliser.

Les sympathies de la population se traduisent efficacement encore par les placemens de capitaux, qui cherchent un débouché dans les valeurs locales ou dans les titres cotés en France. Cela explique que la crise de 1882 ait eu un contre-coup plus sensible en Alsace-Lorraine que celle de 1873 : la première en date avait affecté l'Allemagne, tandis que la seconde a été surtout terrible à Paris.

ARTHUR RAFFALOVICH.

LOUIS FEUERBACH

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

Que Louis Feuerbach fût un puissant raisonneur et un brillant écrivain, qu'il eût le don du style, de l'image, une verve étincelante, et, dans ses heures d'inspiration, l'éloquence qui remue les âmes, quiconque a lu ses livres en convient. Il a prouvé aussi dans ses belles études sur Leibniz et sur Bayle qu'il joignait à une dialectique incisive une remarquable pénétration, le talent de déchiffrer les pensées et les cœurs, l'art de tracer des portraits aussi vivans que vrais. Ajoutons que de l'aveu même des gens qui l'aimaient le moins, il s'est imposé à l'estime de ses contemporains par la noblesse de son caractère et la dignité de sa vie. Mais quelle valeur faut-il attribuer à ses théories religieuses et philosophiques? C'est là-dessus qu'on a différé d'avis. Tandis que ses disciples le tenaient pour le plus grand penseur qu'eût produit l'Allemagne depuis Kant, les philosophes de profession l'ont toujours considéré comme un continuateur de la philosophie anglo-française du XVIIIe siècle. — « Otez-lui ses images, disaient-ils, et vous découvrirez que ses idées sont fort communes et même assez vulgaires. » — « Certaines gens, répondait-il, traitent de vulgaire tout ce qui leur déplaît. La vérité semblera toujours plate aux menteurs; ils ont pour elle le même genre de mépris que les hypocrites pour la vertu et les grandes coquettes pour l'amour sincère. »

Personne n'eut moins que lui l'esprit de conciliation, de ménagement; personne ne fut moins tendre pour les opinions, les croyances ou les préjugés d'autrui; personne ne porta dans les discussions une humeur plus agressive, plus hautaine, plus tranchante. Il ne négli-

geait rien pour se faire beaucoup d'ennemis, et cependant il se plaignait d'en avoir, il leur reprochait leur injustice. — « Le monde, écrivait-il à un ami, est plein de préventions contre moi; peu m'importe de les dissiper; mais, le voudrais-je, je n'y réussirais pas. Pour le gros des hommes, je ne serai jamais qu'un athée, qu'un impie. » Il écrivait aussi à un musicien de ses amis : « Ne me traitez pas de notabilité ou de célébrité scientifique; je ne suis, pour le moment du moins, qu'une vérité très déplaisante. » Quand on se plaît à fourrager les guêpiers ou les ruches, on doit s'attendre à être piqué; quand on est un homme de guerre, on doit se résigner aux représailles et s'endurcir aux blessures. Jamais Proudhon ne s'est plaint des coups qu'il recevait; il avait le plaisir de les rendre. Mais Feuerbach ressemblait fort peu à Proudhon. Il avait une âme et des nerfs de poète, et les poètes sont toujours malheureux lorsque, au lieu de composer des poèmes, ils ont le goût d'argumenter et l'ambition d'avoir des disciples.

Feuerbach s'est toujours plaint qu'on ne l'avait pas compris; il ne se lassait pas de s'expliquer, et plus il s'expliquait, plus on s'obstinait à ne pas le comprendre. Il avait formé le projet d'écrire sa biographie ou du moins l'histoire de son esprit, en se montrant au monde tel qu'il se voyait. Mais il n'a pas terminé ce travail, qui ne lui plaisait qu'à moitié : soit fierté, soit pudeur, il lui en coûtait d'initier les profanes aux secrets de son âme. Les trop courts fragmens de ces mémoires inachevés ont leur prix. Mlle Léonore Feuerbach les a communiqués à un des disciples de son père, M. Bolin, qui vient de les publier en les accompagnant d'intéressantes notices et d'un copieux commentaire (1). M. Bolin est un de ces disciples qui ne se permettent pas de discuter leur maître; il s'est vainement appliqué à démontrer que Feuerbach ne se trompa jamais et fut toujours conséquent avec lui-même. Il a cru le grandir, il le diminue. Ce qui nous intéresse le plus en lui, ce sont précisément ses inconséquences. Ce grand iconoclaste, pour le définir d'un mot, était un homme d'une forte et ardente imagination, qu'il a employée à faire la guerre à l'imagination. C'est par là qu'il ne ressemble à personne.

Il était Bavarois, et il n'a guère quitté la Bavière. Qu'avait-il besoin de courir le monde? Son imagination voyageait pour lui. Né en 1804, à Landshut, il fit ses études de gymnase à Ansbach, et dès l'âge de quinze ans, il crut découvrir en lui un goût prononcé, une irrésistible vocation pour la théologie. Ce goût, disait-il, lui était venu spontanément; l'instruction religieuse qu'on lui avait donnée pour le préparer à sa première communion n'y était pour rien, le catéchisme l'avait

(1) *Ludwig Feuerbach, sein Wirken und seine Zeitgenossen, mit Benutzung ungedruckten Materials*, dargestellt von Wilhelm Bolin. Stuttgart, 1891.

laissé fort indifférent; mais il se sentait attiré « par quelque chose qu'il ne pouvait trouver ni dans sa famille ni au gymnase. » Il lisait assidûment la Bible; il voulut la lire en hébreu, et il prit des leçons d'un rabbin. « Ce que je devais être un jour, je voulus l'être tout de suite. » Un de ses plus illustres contemporains, David Strauss, s'était fait la même illusion; il s'était persuadé, lui aussi, qu'il avait une irrésistible vocation pour la théologie. Il ne tarda pas à se brouiller avec elle, mais il se souvint toujours qu'il l'avait beaucoup aimée; quand j'eus l'honneur de le voir, je crus me trouver en présence d'un ecclésiastique protestant. Feuerbach, nous dit M. Bolin, avait un tout autre air; sa figure aux traits énergiques, fortement accentués, sa moustache, sa tournure, ses manières n'avaient rien de pastoral; on l'eût pris plutôt pour un forestier. Je doute qu'il eût été capable de diriger une coupe; mais il aima toujours les arbres, et toute sa vie il y eut en lui comme une sauvagerie d'homme des bois.

Il étudia la théologie à Heidelberg d'abord, puis à Berlin, et au bout de deux ans il s'en dégoûta. Le 3 avril 1825, il écrivait à un ami de sa famille, le conseiller Hitzig : « La théologie dévore la moelle d'un homme, quand il s'avise de la prendre au sérieux. Le goût qu'elle m'inspirait est tout à fait passé, et ce n'est pas un phénix qui puisse renaître de ses cendres. Qu'on change mon tour d'esprit, mon caractère, ma nature, qu'on efface deux années de l'histoire de ma vie, et je serai théologien. » Désormais c'était à la philosophie qu'il voulait se donner, corps et âme. Quand il communiqua son nouveau projet à son père, cet éminent et célèbre jurisconsulte haussa les épaules. « Il n'y a point de philosophie, lui répondit-il, il n'y a que des philosophies, et il y en a autant que de têtes pensantes. Quiconque prétend donner le système de ses opinions pour la science des sciences est un sophiste ou une dupe. Mais si je te disais cela, tu prendrais en pitié mon esprit borné, impuissant à s'élever jusqu'aux hardis sommets d'où tu contemples ton Canaan. Fermement convaincu qu'il n'y a rien à gagner sur toi, que la perspective même d'une existence pleine de soucis, sans gloire et sans pain, *ohne Brot und Ehre*, ne saurait ébranler ta résolution, je t'abandonne à ta propre volonté, à ta destinée et, tu peux en croire ma prophétie, à tes repentirs. »

La prédiction paternelle ne se réalisa pas tout de suite. La philosophie d'alors, c'était Hegel. Feuerbach subit l'empire de ce grand esprit; il se laissa prendre, il fut conquis; ce fut un charme, une lune de miel. Il apprit du nouvel Aristote cette dialectique qu'il maniera toute sa vie en virtuose accompli; il s'appropria aussi son panthéisme, dont un jour il reviendra. Mais dès ce temps, les méthodes sévères, les subtilités d'école le rebutent; les formules lui déplaisent; il les simplifie, il les transforme, il les traduit à sa façon. Dès ce temps, la métaphysique ne l'intéresse que par les applications qu'on en peut faire,

et il fait passer la pratique avant la théorie. Leibniz avait dit : « Nous sommes nés pour penser ; il n'est pas nécessaire de vivre, mais il est nécessaire de penser. » Feuerbach enseignera tout au contraire qu'il importe plus de vivre que de penser ou, pour mieux dire, que le genre humain ne doit penser que pour apprendre à mieux vivre, et en cela il ressemblera aux philosophes du XVIII[e] siècle, auxquels il se plaignait qu'on le comparât. Pour lui comme pour eux, les idées sont des puissances actives, capables de renouveler le monde, un outil dont on peut se servir pour changer les réalités et les rendre plus raisonnables qu'elles ne le sont. Mais en quoi il diffère d'eux, c'est qu'il dira tout cela en poète. Il ne fait cas que de la philosophie qui agit sur les cœurs autant que sur les esprits, et les images sont la seule langue que le cœur puisse comprendre.

En 1830 parut à Nuremberg un livre anonyme, qui fit grand bruit et dont la première édition fut confisquée ; il était intitulé : *Pensées d'un penseur sur la mort et l'immortalité*. En écrivant ce livre décousu, mais puissant, empreint d'un mysticisme révolutionnaire, Feuerbach s'était proposé de changer l'idée que les hommes se font de la mort, de leur apprendre à la considérer non comme un passage à une autre vie, comme une étape dans notre destinée, mais comme une vraie mort, une vraie fin ou comme le chemin creux qui conduit au néant. « Nous n'avons pas besoin, disait-il, d'aller au cimetière pour penser qu'un jour nous ne serons plus ; tout objet qui frappe nos yeux nous rappelle que nous sommes des êtres bornés et que tout ce qui a des bornes est indigne de subsister éternellement. Dieu, qui est le Dieu de la nature comme le Dieu des âmes, contient tout en lui, et de même qu'il est le commencement et la fin de toutes choses, il est le commencement et la fin de notre être. »

Cette mort que rien ne suit et qui nous remet dans l'état où nous étions avant de naître, ce n'est pas en philosophe résigné qu'il en parle, c'est en poète lyrique, en enthousiaste, en amoureux. Tous les animaux meurent, mais ils meurent à leur corps défendant ; l'avantage que l'homme a sur eux, c'est qu'il est capable d'aimer la mort. « Celui qui a senti l'amour a tout senti, celui qui connaît l'amour connaît tout. Qu'est-ce que l'amour ? Ce n'est pas seulement une chaleur de vie qui conserve, c'est aussi un feu qui dévore ; aimer, ce n'est pas seulement s'affirmer, c'est se nier. L'amour nous enfante et nous anéantit, nous donne la vie et nous l'ôte ; il est du même coup l'être et le non-être. Tu n'existes que quand tu aimes, mais tu n'es plus en toi, tu existes tout entier dans l'objet aimé ; sans lui, tu ne serais rien, et c'est ainsi que l'amour est à la fois la source de toutes les joies et de toutes les douleurs, le principe de ton être et le principe de ta mort... O mort ! miroir de mon esprit ! reflet divin de mon être ! toi qui m'offres la ressemblance de ce qu'il y a de meilleur et de plus

intime en moi, comment me lasserais-je de contempler ton doux et pâle visage? » Six ans plus tard, un grand poète italien devait chanter le même air :

> Le destin engendra la Mort avec l'Amour;
> Frère et sœur, ils sont nés de lui le même jour.
> Fratelli, a un tempo stesso, Amore e Morte
> Ingenerò la sorte.

Mais si Léopardi glorifie la mort, c'est qu'à ses yeux la vie est un mal, une geôle, un enfer. Ce n'était pas ainsi que Feuerbach l'entendait. Comme la veille et le sommeil, la vie et la mort sont deux grands biens, dont la philosophie nous apprend à sentir tout le prix. L'homme qui savoure le plus la joie de vivre n'est-il pas heureux de s'endormir quand la nuit est venue, et que les étoiles, en ouvrant leurs grands yeux, l'invitent à fermer les siens et à s'en remettre à elles du soin de veiller sur l'univers? Tirer de sa vie le meilleur parti possible et se préparer joyeusement à n'être plus, c'est toute la sagesse. Cet amoureux était alors optimiste, il le sera moins plus tard.

Son père, dont il respectait l'inexorable bon sens, mais dont il suivit rarement les conseils, lui avait dit : « On ne te pardonnera jamais ton livre, et jamais tu ne deviendras professeur; fais-en ton deuil. » Cependant son histoire de la philosophie moderne de Bacon à Spinoza, qui parut peu après, lui attira l'estime du monde savant. S'il l'avait bien voulu, il aurait fini par obtenir une place dans quelque université; mais il s'en souciait peu. Comme il le confessait lui-même, il n'avait aucun goût pour l'enseignement et en général pour les occupations méthodiques, pour les fonctions assujettissantes, qui obligent un homme à régler ses heures. Amoureux de sa liberté autant que de la mort, il rêvait de trouver un endroit silencieux et paisible, où il pût vivre, étudier, penser, écrire et rêver à son aise. En 1834, il avait publié un recueil d'ingénieux et spirituels aphorismes, sous ce titre : *l'Homme et l'écrivain*. Il terminait ainsi son opuscule : « A peine eus-je écrit ces mots, je jetai ma plume, je pris mon Héloïse dans mes bras, je m'élançai avec elle dans une voiture qui nous attendait à ma porte, et en un clin d'œil, l'heureux couple disparut aux yeux du monde. » Il avait trouvé son Héloïse, il l'épousa, et il s'enfuit avec elle au village, à Bruckberg, près d'Ansbach. Durant près de vingt-cinq ans, d'un quart de siècle, il y fut parfaitement heureux, autant du moins qu'on peut l'être ici-bas.

Ses amis déploraient cette fuite; ils le suppliaient en vain de reparaître parmi les vivans, d'abandonner son *Rattennest*, son nid à rats. Il leur répondait : « Je ne suis pas fait comme tout le monde, je ne peux vivre comme tout le monde. » Et il se plaignait de cette tyrannie de l'amitié, qui, aussi indiscrète que la haine, se refuse à prendre les

hommes pour ce qu'ils sont. Il leur répondait encore : « Que voulez-vous? J'ai horreur de tout ce qui me gêne; je ne recherche ni les belles relations ni le commerce des savans. Je veux me rapprocher de l'état de nature et d'innocence originelle. Je ne respire à l'aise que dans mon cabinet de travail ou sous la voûte du ciel, *sub divo.* » Il écrivait bien des années plus tard : « Il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend pas à la campagne, mais on y apprend l'essentiel, l'art d'être sage et heureux. Malgré les privations auxquelles j'ai dû me faire, j'ai mené à Bruckberg une vie tout à fait conforme à mes goûts et riche en jouissances. Une image, un livre, un arbre, une fleur, une pierre, tout me charme, m'enchante, et je trouve à m'instruire en causant avec le premier quidam venu, car je m'entends à découvrir son côté intéressant... Depuis que je suis devenu campagnard, j'ai vécu en paix et en harmonie avec la nature, et ce qui est mieux encore, j'ai appris à penser avec elle. » A la fois incertain et opiniâtre, il était lent à se résoudre; mais, sa décision prise, il n'en démordait plus, et ses amis perdirent leurs peines. Quelqu'un me disait dernièrement que le sage doit s'arranger pour vivre à Paris et pour mourir en province. Toute réflexion faite, Feuerbach avait décidé que le vrai sage vit et meurt au village.

Il y a des ermites que la solitude exalte et qu'elle porte aux contemplations, aux spiritualités raffinées, aux rêveries extatiques. La solitude eut sur Feuerbach un effet tout contraire. Dans le commerce des pierres, des arbres et des fleurs, ce mystique révolutionnaire se dépouille de son mysticisme, il se dégoûte du panthéisme hégélien, il s'étonne d'avoir pu croire à l'identité de l'être et de la pensée, au grand tout, à cet absolu dans lequel il lui tardait de s'anéantir. Il ne contemple plus avec délices le doux et pâle visage de la mort, il n'en est plus amoureux. Désormais la mort, la vraie mort n'est pour lui qu'un événement naturel, dont nous devons prendre notre parti. Nous sommes les fils de la terre; c'est la nature qui nous fait naître, c'est la nature qui nous tue, et la nature n'a point de comptes à nous rendre : elle est ce qu'elle est, et il n'y a rien derrière elle, rien au-dessus d'elle. Qu'est-ce donc que la religion? Hegel avait cru retrouver dans les dogmes chrétiens l'expression imagée de vérités philosophiques, une raison traduite en symboles. La religion n'a rien à démêler avec notre esprit, avec notre pensée; la religion n'est qu'un rêve, une hallucination du cœur humain; les dieux qu'il se crée ne sont que l'image vivante non de ce qu'il est, mais de ce qu'il voudrait être, une projection de l'homme dans l'infini, le fantôme de cette félicité chimérique à laquelle nous aspirons, en désespérant d'y atteindre jamais. A cet idéal que l'humanité se fait d'elle-même la religion donne une existence réelle, et quand l'homme adore ses dieux, sans qu'il s'en doute, c'est lui-même qu'il adore. *Homo homini deus.*

Telle est la doctrine qu'il exposa dans son *Essence du christianisme*, le plus remarquable, le plus achevé, le plus beau de ses livres, celui que George Eliot admirait le plus et qu'elle a traduit en anglais. Ce livre, dont les prémisses ne sont que des hypothèses et dont les conclusions sont fort arbitraires, n'en est pas moins un chef-d'œuvre de psychologie religieuse ou d'histoire naturelle du cœur humain. Le christianisme n'est aux yeux de Feuerbach qu'une œuvre d'imagination, qu'une création de poète; mais il en a senti tout le charme; il raconte, il commente ce poème des poèmes avec une brûlante éloquence, et il s'étudie à montrer que le romantisme chrétien répond aux besoins les plus profonds de notre âme. C'est par là qu'il se distingue des philosophes du XVIIIe siècle. Qu'il approfondisse le mystère de la providence, de la trinité, de l'incarnation, le mystère de la grâce, du miracle, du sacrifice, de la prière, il n'a garde de rabaisser, de dégrader les croyances qu'il tient pour de vaines illusions. Il ne raille pas, il n'insulte pas ; jamais on n'a joint tant de respect à l'ironie, jamais on ne fut à la fois si négatif et si sympathique.

Mais le christianisme auquel il fait grâce est celui qui a conservé son caractère originel, celui qu'enseignait l'église du moyen âge, celui qui méprise les accommodemens, les compromis et qui en quelque sorte se donne pour ce qu'il est aussi naïvement qu'un arbre ou une fleur. Indulgent, miséricordieux pour ceux qui croient tout à fait, Feuerbach est implacable envers ceux qui ne croient qu'à demi et qui veulent tout arranger, tout accorder, en conciliant la foi avec la science, l'église avec le siècle et le Christ avec Mammon. « Le protestantisme, écrivait-il dans son chapitre sur la Trinité et la sainte Vierge, a mis de côté la mère de Dieu ; il humiliait ainsi la femme, et la femme s'est cruellement vengée de l'outrage qu'il lui faisait. Les armes qu'il a employées contre elle se sont retournées contre lui. L'homme qui sacrifie la mère de Dieu à son bon sens aura bientôt fait de lui sacrifier aussi le fils et le père. Le père n'est une vérité que quand la mère en est une. L'amour est en soi d'essence féminine. Croire que Dieu nous aime, c'est croire qu'il a des entrailles de femme ou, pour mieux dire, c'est considérer la femme comme un principe divin. L'amour est le triomphe de la nature ; c'est dans l'amour que la nature nous révèle ce qu'elle a de plus profond, de plus nécessaire et de plus sacré ; supprimez-la, et l'amour n'est plus qu'un mot creux, un fantôme, une chimère. »

Ce mécréant avait horreur des rationalistes, ces ennemis jurés, disait-il, et de la poésie et de la raison. Il défendait contre eux la sainte folie de la croix, cette folie qui a bâti des cathédrales, fourni aux artistes tant d'inspirations et de sujets et consolé les petits, les pauvres, les misérables « en leur faisant retrouver dans le ciel tout ce qui leur manque sur la terre et en prêchant à ces abandonnés, à ces solitaires un Dieu qui est une société d'êtres aimans et éternellement

unis. » Il a dit un jour : — « L'athée fait mourir son Dieu d'une mort glorieuse; le théiste lui paie une maigre pension de retraite et le condamne à vivre sans honneur, à tout prix. »

Ce livre mémorable, qui fut vivement admiré et vivement attaqué, marque une date dans la vie de l'auteur. On sent en le lisant qu'il a été écrit par un homme heureux. Tout ce que Feuerbach écrira désormais aura un caractère fort différent; la chanson sera à peu près la même, la musique sera tout autre. C'en est fait de sa belle humeur, de son ironie enjouée; il a tour à tour des aigreurs, des emportemens de colère, d'inutiles violences de plume ou des accès de sombre mélancolie. Nous avons affaire à un esprit morose qui se venge de ses tristesses en malmenant son prochain. Feuerbach est mécontent de tout, de sa situation, de l'Allemagne et de Feuerbach lui-même.

Et d'abord Bruckberg n'était plus pour lui un séjour délicieux : — « Je comptais y mener jusqu'au bout une vie heureuse, et je me flattais d'avoir réalisé mon rêve; il s'est trouvé que j'y manquais de beaucoup de choses, *ich habe viel schmerzlich vermisst*, et j'ai dû avaler beaucoup de poison. » — Ses chagrins lui faisaient honneur; s'il y a des vices coûteux, il y a aussi des vertus ruineuses. La délicatesse de ses sentimens le rendait peu propre aux affaires, et n'ayant qu'une modeste aisance, il ne sut jamais tirer parti de sa plume pour assurer son avenir. Dans le temps où il était fort recherché des éditeurs, ses amis lui reprochaient de ne pas savoir traiter avec eux : — « Je leur demande peu, répondait-il, parce que peu vaut mieux que rien et que je préfère un moineau que je tiens dans ma main à dix moineaux perchés sur mon toit. » — Il avait publié une biographie de son père; l'ouvrage s'étant moins vendu que le libraire ne s'y attendait, il renonça de lui-même à ses droits d'auteur. Ajoutons que ce pauvre aimait à donner et que même dans ses momens de gêne, il ne savait pas refuser. — « C'est chez moi un grand défaut; j'ai trop d'égards pour les autres et trop de peine à leur en faire. »

Enfin, il était fier, et la fierté est une de ces vertus qui compliquent la vie. Il y avait à Bruckberg une fabrique dont il était devenu co-possesseur par son mariage. Il était logé et touchait la part de dividendes qui revenait à sa femme. Les affaires n'étaient pas brillantes; bientôt elles allèrent mal, et il fut considéré comme un bourdon parasite et embarrassant par les abeilles qui travaillaient dans la ruche. On le lui fit entendre, et fier comme il l'était, ces insinuations lui furent amères comme du poison. Sa femme était fort attachée à sa famille; par déférence pour elle et pour sauver sa dignité, se trouvant en possession de quelque argent liquide, il l'employa à faire inutilement des avances à la fabrique, qui ne tarda pas à péricliter tout à fait et fut rachetée par les créanciers. Avec son logement il perdit du coup toutes ses économies : — « Quelle triste aventure ! écrivait-il en 1859. Je suis un homme tota-

lement ruiné. Tout ce que j'avais pu gagner s'en est allé à vau-l'eau. J'avais dépensé beaucoup d'argent en achats de livres parce que je comptais rester toujours ici, et je dois partir; la terre me manque sous les pieds. »

Il se retira dans une petite maison de campagne, aux portes de Nuremberg. Il avait l'humeur plus solitaire que jamais, il ne voulait voir personne. Il se remit à travailler, mais il ne pouvait oublier son cruel accident; il avait perdu cette paix du cœur sans laquelle on n'est plus maître ni de ses nerfs, ni de ses idées. « Il est dur, disait-il, de n'être rien parce qu'on ne peut rien et de ne pouvoir rien parce qu'on n'a rien. L'homme qui n'a rien n'a pas même une volonté. » Des directeurs de journaux, de revues lui demandaient des articles; il se promettait de les satisfaire, et l'inspiration ne venait pas. Dès ses jeunes années il écrivait à un ami : « Mon esprit est un souverain absolu, un autocrate, et c'est lui qui me mène. Je n'ai pas l'inspiration à mon commandement. Il faut que je m'enfonce, que je disparaisse dans mon sujet, qu'il m'engloutisse comme la baleine engloutit Jonas. Je ne fais rien de bon qu'à la condition d'être amoureux et de me donner tout entier corps et âme. Que l'amour vienne à se refroidir, je n'ai plus de talent. »

Il se plaignait de son sort, il se plaignait aussi de l'Allemagne, qui, après s'être beaucoup occupée de lui, l'oubliait, le délaissait. Depuis quelque temps déjà la question de savoir comment les dieux sont nés la laissait froide, indifférente; les affaires du ciel l'intéressaient moins que celles de la terre, elle était tout entière à la politique, et quoique Feuerbach ne méprisât pas la politique, il faisait peu de cas des politiciens. En 1848, quelques électeurs de bonne volonté lui avaient offert de l'envoyer au parlement de Francfort; il avait décliné leurs propositions. « On a prétendu dans une des chambres bavaroises, disait-il en 1851, que le parlement de Francfort avait échoué parce qu'il ne croyait pas en Dieu. Tout au contraire la plupart de ses membres étaient de vrais croyans, et le bon Dieu vote toujours avec les majorités. Le parlement a échoué parce qu'il n'avait pas le sens des lieux et des temps. La bâtarde révolution de mars a été une fille naturelle de la foi chrétienne. Les constitutionnels croyaient que le Seigneur n'a qu'un mot à dire et la justice règne dans ce monde; les républicains s'imaginaient qu'il suffit de souhaiter une république pour la créer. Les uns comme les autres croyaient aux miracles en politique. »

L'Allemagne n'avait pas su régler elle-même ses destinées; elle s'en remit à un grand homme d'état du soin de disposer d'elle. Strauss avait dénoncé M. de Bismarck comme le plus dangereux ennemi du droit et de la liberté. Après Sadowa, éclairé par l'événement, touché de componction, de repentir, il adora ce qu'il avait brûlé. Quand il pu-

blia ses œuvres complètes, il les purgea soigneusement de toute hérésie politique, il n'eut garde d'y donner place à certaines pages écrites entre 1863 et 1865. Il avait invectivé la Prusse militante, il a glorifié la Prusse triomphante. Feuerbach goûtait peu ce genre de palinodies. Comme le satyre de la fable, il vivait au fond de son antre sauvage, et, comme lui, il maudissait les passans dont la bouche souffle tour à tour le froid et le chaud. Jusqu'à la fin, jusqu'après Sedan, il est demeuré rebelle au succès. Il accusait la Prusse de ne songer qu'à elle, de n'avoir d'autre règle de conduite que ses âpres convoitises, « et de ne savoir pas justifier ses agrandissemens territoriaux par des conquêtes morales. »

Autant que ses propres affaires, les affaires du monde et la politique allemande lui causaient de grands dégoûts. Mais il est permis de croire que ce qui l'attristait le plus, c'étaient les contradictions intérieures au milieu desquelles il se débattait et les efforts désespérés qu'il faisait pour en sortir. Après s'être appliqué à prouver que les dieux ne sont que des fantômes, que la religion n'est qu'un rêve, il avait découvert que les philosophes, eux aussi, sont des rêveurs; que, dans leurs spéculations chimériques, ces moines défroqués substituent aux réalités de ce monde des idées qui ne sont que des abstractions sans réalité. Qu'y a-t-il donc de vrai dans ce monde? Ce que nos sens en perçoivent; et, pour nos sens, il y a des arbres, des pierres, des fleurs, des hommes; mais l'arbre, la pierre, la fleur, l'homme n'ont jamais existé. « Tu as senti la chaleur du feu que voici, tu as vu briller l'étoile que voilà; mais tu n'as jamais vu ni le feu ni l'étoile, tu n'as jamais senti ni l'esprit ni la matière. »

Sa doctrine se réduisait dès lors à une sorte de sensualisme d'artiste qui ennoblit toutes ses sensations en y mêlant son âme et les convertit en sentimens. Mais comme il s'occupait des autres encore plus que de lui et qu'il avait un tempérament de missionnaire autant que de poète, il entendait faire de ce sensualisme très personnel une doctrine humanitaire et l'employer à nous guérir de tous nos maux comme de toutes nos superstitions : — « Point de religion, avait-il dit, voilà ma religion; point de philosophie, voilà ma philosophie. » — Et malgré lui, cet incurable idéaliste ne pouvait se passer ni de la philosophie ni de la religion. Il s'indignait qu'on lui reprochât de n'être qu'un démolisseur, ce que Mme de Sévigné appelait un semeur de négatives. Il sentait bien qu'on ne peut ôter au genre humain toutes ses poésies sans les remplacer par quelque équivalent. Il lui avait fait subir deux grandes amputations; il a employé les vingt dernières années de sa vie à lui fabriquer deux jambes de bois. Malheureusement il s'entendait moins à construire qu'à détruire.

En 1848, il s'était arraché quelque temps à sa solitude pour observer

de plus près ce qui se passait à Francfort, et cédant à de vives instances, il s'était décidé à faire un cours libre à Heidelberg : — « Tout athée que je sois, avait-il dit à ses auditeurs, j'ai ma religion, qui est celle de la nature. Je vis dans sa dépendance et je n'en rougis point. Je le confesse hautement, la nature n'agit pas seulement sur ma peau, sur mon écorce, sur mon corps, mais sur ce qu'il y a de plus intime en moi. L'air que je respire par un beau temps est aussi bienfaisant pour ma tête que pour mes poumons ; la lumière du soleil n'éclaire pas seulement mes yeux, elle réjouit mon esprit et mon cœur. Que le chrétien se sente humilié par la servitude où la nature le retient, je n'aspire point à m'en affranchir. Je sais que je suis un être mortel, qu'un jour je ne serai plus ; cela me paraît trop naturel pour que j'y trouve rien à redire. Vivez dans l'intimité de la nature, elle vous affranchira de tout désir extravagant et chimérique et du besoin d'être immortel. » — Il ajoutait : — « Toutefois, prenez-y garde ! que votre religion soit exempte de toute superstition. Si le christianisme méprise trop la nature, le panthéisme a le tort non moins grave de la diviniser. Ne l'adorez pas. Tenez-la pour votre mère et rien de plus. » — A la bonne heure ! mais qu'est-ce qu'une religion qui ne nous offre rien à adorer ?

Quant à la philosophie, il voulait la remplacer par ce qu'il appelait l'humanisme, c'est-à-dire par une morale qui enseigne aux individus à remplir leur vraie destinée en réalisant dans leur âme et dans leur vie, autant qu'il est possible, l'idée de leur espèce. Il se mettait ainsi en contradiction flagrante avec lui-même. Ce grand ennemi des idées abstraites fondait la morale sur une abstraction ; oubliait-il qu'il y a des hommes, mais que l'homme n'existe pas ? Dès 1844, un de ses compatriotes, né à Bayreuth, Kaspar Schmidt, auteur d'un livre qui fit sensation et qu'il signa du nom de Max Stirner, l'avait traité d'incorrigible mystique. Il lui représentait que les hommes n'ont aucune destinée à remplir, qu'il en est d'eux comme des animaux et des plantes, que la plante ne se croit pas tenue de se perfectionner, mais qu'elle emploie toutes ses forces à se rendre heureuse en pompant le suc de la terre, que la seule occupation des oiseaux est de happer des insectes et de chanter à cœur joie, qu'aucun chien, aucun mouton ne se pique de devenir un vrai mouton, un vrai chien, qu'aucun animal ne regarde ce que la nature a mis en lui comme une idée qu'il doit réaliser.

D'autres adversaires, qu'il redoutait davantage, lui disaient, comme il s'en est plaint dans une de ses préfaces : « Tu nous parles éternellement de notre tête et de notre cœur ; ce n'est ni dans le cœur ni dans la tête qu'est le mal à guérir, c'est dans l'estomac de l'humanité. Quand il est malade, qu'importe que les yeux voient clair, que le cerveau soit limpide ? C'est de mon estomac, disait une grande criminelle,

que me sont venues mes mauvaises pensées. Cette criminelle est l'image de la société d'aujourd'hui. Les uns ont tout ce que peut désirer un palais voluptueux, les autres n'ont rien. Guéris-nous et fais-nous grâce de ton inutile fatras de paroles; du premier jusqu'au dernier, il n'y a pas autre chose dans tes livres. » Ce penseur aussi génial qu'inconséquent se laissait embarrasser par les objections, et il était infiniment supérieur à ceux qui les faisaient.

Il n'a pu écrire sa morale. Sa santé déclinait et dans les dernières années de sa vie, de cruelles souffrances le mettaient souvent hors d'état de travailler. « Je deviens vieux; je ne peux plus que me répéter, je n'ai plus la force de rien commencer. Le présent n'est plus pour moi qu'un passé qui se prolonge. » Au surplus, la vivacité de ses passions cérébrales, de ses enthousiasmes, de ses colères, s'était amortie. Il en était venu à penser qu'après tout, il est indifférent de croire ou de ne pas croire, qu'incroyans et croyans obéissent aux impulsions de leur nature, que l'essentiel est de ne pas trop s'occuper de la mort, de ne pas la craindre assez pour ne pouvoir plus jouir de la vie, que les uns y parviennent en se flattant qu'elle n'est que le commencement d'une vie nouvelle, les autres par la pensée qu'ils se survivront dans d'autres hommes et par le prix qu'ils attachent à leurs affections, à leur travail, à leurs devoirs. On avait dit de lui dans sa jeunesse que son nom, qui signifie ruisseau de feu, exprimait bien ce qu'il était. L'expérience, la réflexion, l'avaient singulièrement apaisé.

Il mourut en 1872, à l'âge de soixante-huit ans. Ses obsèques furent l'occasion de la plus imposante démonstration socialiste que Nuremberg ait jamais vue. Son convoi, précédé d'un drapeau rouge, fut suivi de plusieurs milliers d'ouvriers; il en était venu de Furth et d'autres villes de la Franconie; un chef du parti prononça son oraison funèbre. Parmi les nombreux prolétaires qui lui rendirent les derniers honneurs, la plupart étaient de ceux qui pensent que, comme la religion, comme la philosophie, le patriotisme, la poésie, l'art, les affaires du cœur et de la tête ne sont rien, qu'il n'y a dans ce monde qu'une question sérieuse, celle de l'estomac. Celui que nous avons qualifié d'incurable idéaliste fut fêté ce jour-là par une foule de matérialistes très pratiques, qui s'étaient persuadé bénévolement qu'il était des leurs. Ainsi s'accomplit sa vraie destinée. Il avait épousé la solitude, elle l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure. Quand on aime les arbres, les étoiles, les rochers, on est moins seul au désert qu'au milieu d'une multitude humaine qui vous honore parce qu'elle vous prend pour ce que vous n'êtes pas.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Quoique nous soyons dans la saison du repos et des loisirs, quoique nos ministres soient presque tous en voyage ou en villégiature comme la plupart des ministres du continent, on ne peut certes pas dire que ces mois d'été soient du temps perdu pour la politique. On ne peut pas se plaindre de l'insignifiance des choses. Les affaires du moment, au contraire, ont un singulier intérêt pour ceux qui se plaisent à suivre la vie universelle dans ses diversités, dans ses contradictions. Nulle part, il est vrai, il n'y a de ces crises violentes, de ces événemens qui ressemblent à un préliminaire de ces calamités qui s'appellent des guerres ou des révolutions; partout il y a un travail qui se manifeste sous mille formes, par les déplacemens dans les rapports des peuples comme par les changemens dans les conditions de leur vie intérieure, par les troubles économiques aussi bien que par la mêlée des idées, des croyances, des traditions qui se heurtent dans une indécision tourmentée. Tout est en fermentation, ou, si on l'aime mieux, tout se ressent d'un état général de transition dans les sociétés, parmi les nations. Et remarquez-le bien, même en pleines vacances, rien ne s'interrompt: c'est précisément parfois dans la dispersion momentanée ou le silence des pouvoirs publics que se dévoile plus distinctement ce vaste et profond travail des races nouvelles. Ce qui sortira de là, quelles seront les conséquences de ce mouvement spontané et universel dans l'ordre des relations internationales, dans l'organisation intérieure des peuples, même dans la combinaison des partis qui se disputent le gouvernement, on ne peut certes le dire; mais on sent bien que tout change et se transforme, qu'on est dans les expériences, que les partis eux-mêmes sont conduits par la force des choses à se renouveler dans des circonstances où les nouveautés de toute sorte se pressent.

Oui, sans doute, même dans ces heures distraites où nous sommes, même dans ce repos de la saison, que ne peuvent guère troubler les modestes délibérations des conseils-généraux, on ne peut s'y tromper. S'il est aujourd'hui un fait sensible en France, c'est qu'il y a de toutes parts, dans le pays d'abord, dans les partis eux-mêmes, une vraie fatigue des querelles stériles, un besoin instinctif de se dégager des vieilles passions, des vieux préjugés qui ne répondent plus qu'à des ambitions de minorités remuantes. Les vieux partis sont à bout; ils cherchent à se reconstituer, à se classer ou à se fixer dans des conditions nouvelles, — et un des incidens les plus curieux de ce travail, encore assez confus peut-être, mêlé de bien des contradictions, mais réel, est à coup sûr ce mouvement qui s'accomplit parmi les catholiques, parmi les évêques, presque sous les auspices du chef de l'église lui-même. Les uns et les autres, fatigués de se débattre dans une situation sans issue, ils finissent par prendre leur parti ; ils vont d'un pas inégal si l'on veut, sans illusion peut-être, mais sans subterfuge, par raison, vers la république, reconnue et acceptée comme le régime légal de la France. Ils font leur adhésion aux institutions du pays. Il y a déjà près d'un an, M. le cardinal Lavigerie, par un toast retentissant, a été un des premiers promoteurs de cette évolution de l'église, et depuis le toast d'Alger il n'a cessé de renouveler, d'accentuer ses déclarations dans ses lettres, dans ses mandemens, dans ses instructions à son clergé. L'évêque de Grenoble, à son tour, Mgr Fava, est entré résolument dans cette voie et a publié avec éclat son adhésion en précisant l'action des catholiques dans le régime nouveau, en encourageant ou en patronnant la formation d'un parti catholique entre tous les partis qui existent déjà. Bien des ecclésiastiques français, évêques ou simples prêtres, se rallient certainement à ces idées de rapprochement ou de réconciliation tout en faisant moins de bruit. D'un autre côté, il s'est formé récemment à Paris sous les auspices de M. le cardinal Richard et sous le nom « d'union de la France chrétienne, » une association qui, sans aller jusqu'à une adhésion formelle à la république, en s'attachant uniquement à la défense des intérêts religieux, proclame sa neutralité en politique. Union de la France chrétienne, union catholique, parti catholique, c'est au fond la même idée avec des étiquettes différentes. C'est une évolution qui commence et qui a cela de caractéristique, de sérieux, qu'elle a été visiblement inspirée ou encouragée par le chef de l'église.

Comment finira-t-elle par se coordonner et se fixer, cette évolution si nouvelle? Est-il nécessaire qu'il y ait, dans la république, comme semblerait le désirer M. l'évêque de Grenoble, un parti de plus, le parti catholique? On ne ferait probablement que déplacer le danger. Ce serait peut-être éteindre la guerre d'une main pour la rallumer de

l'autre, en offrant ce qu'on pourrait appeler un objectif nouveau aux passions de secte. C'est un phénomène qui s'est reproduit souvent en France. Toutes les fois que les influences religieuses ont essayé de se concentrer sous une forme saisissable, distincte, et ont paru vouloir s'organiser pour décider de la direction des affaires, des gouvernemens, et prétendre en un mot au pouvoir politique, elles n'ont pas tardé à réveiller les défiances, les susceptibilités d'opinion; elles ont bientôt pris le nom suspect de « cléricalisme, » dont on s'est servi si passionnément, si aveuglément sans doute, mais en même temps avec une si redoutable efficacité dans un pays de traditions religieuses et d'esprit peu clérical. Tout ce qui ramènerait l'action catholique aux proportions d'un parti la rétrécirait infailliblement et la compromettrait encore une fois.

On a deux exemples frappans de ce que la politique de l'Église peut être et de ce qu'elle peut produire selon la direction qu'elle suit. A l'époque de la Restauration, les influences religieuses, savamment coordonnées, avaient pris un tel empire qu'elles s'imposaient au gouvernement, s'infiltraient jusque dans l'administration et disposaient de l'État en disposant de l'esprit du roi. Elles avaient toute la force d'une domination de parti. Elles finissaient par perdre la royauté en se ruinant elles-mêmes pour disparaître avec le régime qu'elles compromettaient. — Sous la monarchie de juillet, l'Eglise était plutôt suspecte ou surveillée et, dans tous les cas, laissée en dehors de la politique. Eclairée par une dure épreuve, elle se séparait des partis, elle cessait de se confondre avec le régime déchu ou avec des oppositions de faction. Elle restait dans son rôle, dans sa sphère religieuse, — et elle n'avait pas tardé à retrouver un singulier ascendant moral. Au lendemain de la révolution de 1830, on avait le sac de l'archevêché, la destruction des croix, les outrages publics au clergé; au lendemain de la révolution de 1848, on avait les croix respectées, les prêtres appelés par le peuple pour bénir les arbres de la liberté. Tel est l'effet des deux directions. — Ce qui fait la force de ce mouvement inauguré aujourd'hui par des évêques, c'est qu'il se produit justement en dehors des partis, des compétitions de régimes, échappant aux classifications ordinaires, représentant dans une société troublée par des conflits intestins un ensemble d'intérêts moraux qu'aucun gouvernement ne peut méconnaître sans péril. Ce qui en fait aussi la nouveauté, c'est qu'en commençant par s'affranchir des vieilles solidarités avec les monarchies, il donne un premier gage de paix à la république. M. l'évêque de Tréguier, qui porte le nom de M. le ministre de la justice, disait récemment : « Le saint-père a ordonné au clergé de France de ne pas livrer bataille aux institutions républicaines et de ne combattre que sur le terrain religieux. » C'est ce que M. le cardinal Lavigerie a toujours dit. En d'autres termes, on ne menace plus le régime d'une hostilité

systématique au nom d'une prétendue confusion des intérêts de dynastie et des intérêts de l'église; c'est en se plaçant sans subterfuge dans la république elle-même, qu'on prétend désormais demander des réparations et des garanties qui n'ont après tout rien d'incompatible avec les institutions. C'est, en définitive, le vrai sens de ce mouvement, d'une si sérieuse et si forte originalité, qui tend à dégager l'église des alliances onéreuses, à lui rendre la liberté entre les partis, dans la vie du siècle.

Ce qu'il y a de curieux à observer dans cette évolution catholique, ce qui en relève ou en précise la signification, c'est l'accueil qui lui est fait dans les camps les plus opposés. M. le cardinal Lavigerie et tous ceux qui se rattachent plus ou moins aux idées nouvelles de conciliation sont évidemment assez mal reçus par les opinions extrêmes. Ils devaient sans doute s'y attendre; c'était logique et naturel.

Que ceux qui font un système de l'irréconciliabilité avec la république, qui, par tradition ou par un sentiment d'honneur, mettent le premier et le dernier mot de leur politique dans une restauration monarchique, aient été surpris et irrités de cette campagne de pacification avec la république et dans la république, c'est trop simple. Il est bien certain que, si une partie des catholiques se détache des intérêts de dynastie et se désintéresse des questions de régime, de la forme de gouvernement, les défenseurs de restaurations perdent du même coup une aile de leur armée. La monarchie reste un grand souvenir dans le passé; elle n'est plus pour le présent qu'une institution menacée d'être submergée dans une démocratie grandissante, une force diminuée et isolée dans un pays que les révolutions n'ont pas préparé à un loyalisme politique bien robuste. La séparation des catholiques est pour elle la rupture d'un dernier lien avec les masses françaises. Aussi ceux qui gardent leur fidélité et leurs espérances monarchiques mettent-ils tout leur zèle à détourner ou à retenir ce mouvement religieux dont ils sentent le danger. Ils s'ingénient à ressaisir ou à effrayer les catholiques en leur répétant que la république est l'ennemie, que la monarchie seule peut protéger leurs croyances, qu'on leur fait jouer un rôle de dupes, que ce qu'on leur demande est une capitulation de leurs consciences sans garantie et sans compensation. Ils raillent un peu amèrement les évêques qui se livrent et livrent leur troupeau sans condition, à un régime qui leur demande des gages sans en donner lui-même. Ils sont dans leur rôle! — Que les irréconciliables du radicalisme, ceux qui ne rêvent qu'une république de secte, traitent de leur côté avec dédain ou avec violence le travail qui s'accomplit dans le monde religieux, c'est encore plus simple. Il est clair que, si ce mouvement devenait une réalité, si le sentiment de paix et de conciliation renaissait sérieusement entre les partis, les radicaux seraient les premiers

atteints dans l'arrogance de leurs prétentions et dans leur influence. Aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour décourager les catholiques par leurs moqueries et leurs injures, pour leur persuader qu'ils n'ont rien à attendre, que la république, loin de s'adoucir, ira jusqu'au bout de sa politique exclusive et leur fermera la porte. Ils imagineraient même au besoin de nouveaux raffinemens de persécution, qu'ils se flattent peut-être d'imposer par l'intimidation comme ils l'ont fait si souvent aux républicains moins violens qu'eux. Ils sont, eux aussi, dans leur rôle de sectaires et de révolutionnaires!

C'est fort bien. Que les irréconciliables de toutes les couleurs s'efforcent de mettre la guerre là où d'autres veulent mettre la paix, de contrarier par leur opposition, même par la diffamation ou la menace, des rapprochemens qui les déconcertent ou les irritent, il n'y a pas de quoi s'étonner : c'était à prévoir! Cela signifie simplement que cette évolution qui commence dans le monde religieux ne s'accomplira pas toute seule, sans rencontrer de singulières difficultés, des résistances et des malveillances. Oh! sur ce point, soyez tranquille, n'ayez aucune illusion. Les radicaux sont toujours prêts à se faire les complices des irréconciliables de la droite, à justifier les craintes qu'on cherche à inspirer aux catholiques disposés à faire leur paix avec les institutions républicaines. Ils se chargent de susciter les interpellations embarrassantes et les incidens, de réchauffer les passions anticléricales, d'envenimer les conflits; ils l'essaieront du moins autant qu'ils le pourront par leurs discours, leurs polémiques et leurs motions. Ils n'ont pas tant attendu ; ils sont plus que jamais à l'œuvre, à leur triste besogne de division et de haine.

Il y a peu de jours encore, dans une distribution de prix au collège d'Autun, un obscur député radical, désigné par une complaisance administrative pour présider cette cérémonie de famille, a tenu devant des enfans, devant des parens, un langage que Mgr Perraud a cru devoir relever avec une juste émotion. Cet étrange président de la plus pacifique des fêtes n'a trouvé rien de mieux que de s'escrimer, dans son discours, contre les hommes noirs, contre ces « maisons où une éducation antirépublicaine est donnée par des maîtres qui puisent leurs inspirations à Rome. » Cet orateur, plein de goût et de tact, a cru spirituel d'appeler Jésus-Christ « un des grands philosophes de l'antiquité, inspirateur de la religion catholique. » C'est ce qu'on appelle la neutralité laïque! Et c'est justement cette neutralité ainsi comprise qui peut passer pour une des causes d'un phénomène signalé par le dernier rapporteur du budget du ministère de l'instruction publique, — la désertion des lycées de l'état, la diminution du nombre des élèves dans les écoles officielles. Car enfin il y a encore des pères de famille qui ont la faiblesse de ne pas apprécier pour leurs enfans le mérite

de « l'irréligion d'état » et de la philosophie radicale dans l'enseignement. Ils tiennent à être respectés dans leurs sentimens, dans leurs croyances et n'ont aucune envie de livrer leurs enfans aux expériences de l'esprit de secte. — Qu'à cela ne tienne! diront les radicaux, on les y forcera. Il s'est trouvé tout juste, en effet, un autre député aussi obscur, aussi philosophe que le député d'Autun, — il s'appelle M. Pochon, — qui a découvert un procédé infaillible pour peupler les lycées de l'état, et surtout pour ruiner ces maisons où l'on n'enseigne pas l'évangile radical. Cet ingénieux réformateur a imaginé un projet auquel on a récemment essayé d'intéresser les conseils-généraux. Le moyen est des plus simples : il suffirait de proposer et de voter un petit supplément aux lois scolaires interdisant l'accès des fonctions publiques, fermant les grandes écoles de l'état, militaires ou civiles, même l'Ecole centrale des arts et manufactures, aux jeunes gens qui n'auraient pas reçu l'enseignement officiel. Voilà qui est net et décisif! Il s'agirait tout bonnement de supprimer l'admissibilité à tous les emplois, l'égalité des droits pour toute une classe de Français, de retrancher de la loi commune une partie de la nation. Les philosophes et les tacticiens du radicalisme n'en sont pas à cela près!

Aurait-on du moins la chance de réussir par les exclusions? Ce n'est même pas sûr, puisque, beaucoup de fonctions étant accordées au concours, il resterait à savoir si les candidats les plus capables ou les plus heureux sont d'une rigoureuse orthodoxie radicale, et ce serait toujours à recommencer. Il faudrait imposer des conditions avant le concours en se réservant une revision sévère et les épurations salutaires après. Ce serait complet, — ce serait surtout un moyen d'avoir une administration aussi impartiale qu'éclairée! Que l'expédient fût efficace ou inutilement tyrannique, d'ailleurs, peu importe. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des hommes chargés des affaires du pays, plus ou moins mêlés à la politique, puissent avoir sérieusement aujourd'hui de telles idées. Ce qu'il y a de plus caractéristique encore, c'est l'altération croissante, puérile, de toutes les notions de droit et de liberté que révèlent des projets de ce genre. Chose curieuse! ceux qui font ces propositions se disent des novateurs, des réformateurs : ils prétendent représenter le progrès; ils ont passé leur vie à harceler tous les gouvernemens de leurs revendications libérales. Ils ont la fatuité d'être une avant-garde hardie, allant à la découverte des idées nouvelles, — et ils ne s'aperçoivent pas que ce qu'ils découvrent, ce qu'ils réclament, c'est tout ce qu'il y a de plus vieux, de plus suranné, de plus réactionnaire au monde. Pour toute nouveauté, ils ont découvert le rétablissement du monopole universitaire, dont l'abolition a été autrefois une conquête libérale. Ils en sont encore au Voltaire-Touquet, aux vieilles déclamations de 1825 contre la « congrégation » qui était le « cléricalisme » du temps. Ces épiménides

du jacobinisme révolutionnaire ou impérial, qui n'ont rien oublié ni rien appris, restent insensibles au mouvement universel des choses. Figés dans leurs étroits et vieux préjugés, ils n'ont plus le sens de la liberté, de ses garanties nécessaires et inaliénables. Ils ne voient pas que tout a changé autour d'eux, que, si la république elle-même peut entrer dans la famille des régimes réguliers, c'est qu'elle n'est plus ce qu'elle a été autrefois, ce qu'ils voudraient la faire encore, — c'est qu'elle a subi dans son existence, dans ses mœurs, dans sa politique, l'influence du temps.

Sans doute la république a été autrefois une institution de guerre et de propagande révolutionnaire à l'intérieur comme à l'extérieur. C'est un fait qui n'est plus que de l'histoire. Née dans les convulsions, la république avait à tenir tête à toutes les monarchies, aux forces coalisées de l'Europe ennemie. Elle avait à se défendre contre les manifestes de Brunswick, contre les invasions des armées étrangères. Elle y a répondu quelquefois par des crimes, et dans tous les cas par un héroïsme militaire victorieux. A la guerre, elle opposait la guerre, à l'invasion elle opposait l'invasion. Elle était l'ennemi public! Aujourd'hui elle ne menace plus personne, ni par ses impatiences guerrières, ni par ses propagandes. Elle est en paix avec tout le monde. Elle reçoit la visite des rois et des princes; elle traite avec les souverains les plus puissans. Ses envoyés, ses chefs militaires trouvent un éclatant accueil à Saint-Pétersbourg comme à Londres, — et on joue la *Marseillaise* dans les cours! — Le changement n'est pas moins sensible dans la vie intérieure. Assurément la république, à sa première apparition en France, a été violente, tyrannique, persécutrice. Elle faisait la guerre à l'intérieur par des moyens souvent atroces, par les déprédations comme par les supplices, et c'est bien certain, elle a eu, pour renaître, à triompher des sinistres souvenirs qu'elle a laissés. Aujourd'hui on n'en est plus, fort heureusement, aux guerres implacables d'autrefois. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, la république, dégagée d'un passé compromettant, est à peu près acceptée comme un régime né sous l'influence d'une série d'événemens qui lui donnent un caractère nouveau. Les oppositions systématiques sentent visiblement leur impuissance devant un fait qui a toutes les sanctions, même celle du pape, demeuré, à travers tout, un allié bienveillant pour la France. M. le président de la république, dans ses voyages, se voit entouré des membres du clergé. Les chefs de l'Église portent successivement leur adhésion aux institutions, et ils sont certainement suivis par l'immense majorité des catholiques et des conservateurs qui sont tout disposés à offrir leur concours, qui ne le refusent jamais dans les œuvres d'intérêt national. On n'accepte pas sans doute tout ce que la république a fait jusqu'ici ; on entre dans le régime, en lui demandant

simplement de se plier aux conditions d'un gouvernement sensé, d'assurer au pays le repos des consciences et la liberté. Il y a, en un mot, un peu partout, un mouvement sensible d'apaisement, qui est le signe le plus caractéristique du moment.

C'est précisément ce travail de pacification et de conciliation que les radicaux prétendent arrêter ou détourner par leurs excitations et leurs exclusions, en rallumant la guerre s'ils le pouvaient, en fermant plus que jamais, comme ils le disent, la porte de la république. — Eh bien! on entrera tout de même, c'est vraisemblable, on ne se laissera pas arrêter par ces fanatiques vulgaires qui n'entendent pas mieux l'intérêt de la république que l'intérêt de la France. M. Lockroy lui-même peut préparer ses interpellations pour l'ouverture de la session et se promettre d'embarrasser le gouvernement en l'interrogeant sur sa politique. M. le pasteur Dide, le récent apologiste de Danton, peut se joindre à M. Lockroy pour faire un nouveau discours contre le cléricalisme au sénat. Ils ne réussiront probablement ni l'un ni l'autre à détourner un mouvement qui pourra être disputé, mais qui reste l'expression des instincts de libérale modération toujours vivans dans notre pays, qui est né de toute une situation et se lie à la renaissance extérieure de la France.

Quand on parle de la transformation des choses contemporaines, on peut dire qu'elle est partout aujourd'hui, dans les idées comme dans les faits, dans la politique, dans le monde du travail comme dans les rapports des peuples. Elle est certainement avant tout dans ces dernières scènes de l'histoire européenne, dans ces manifestations qui depuis quelques semaines se succèdent du nord au midi et où la France a été si bien représentée.— Des fêtes, si l'on veut, des démonstrations d'apparat, des banquets, des bals, des complimens offerts à nos marins : ces fêtes, après tout, ont un sens profond. Elles sont dans tous les cas le signe d'une situation singulièrement nouvelle qu'on entrevoyait à peine il y a quelques mois, qui est aujourd'hui un fait éclatant avec ses caractères et ses conséquences encore mystérieuses. C'est comme la révélation d'un ordre nouveau dans les affaires de l'Europe, et la visite de l'escadre française à Portsmouth complète sans l'éclipser la visite à Cronstadt.

Oui, vraiment jusqu'au bout tout s'est bien passé, et pas un instant le voyage de nos navires à travers les mers, sur des côtes également hospitalières, n'a cessé d'être digne de la France. Après les démonstrations de Cronstadt, de Saint-Pétersbourg et de Moscou, après cette explosion du sentiment national russe qui a si profondément retenti dans notre pays français, après les témoignages si spontanés de la cordialité impériale, des sympathies de la cour et du peuple, notre escadre a trouvé dans les eaux britanniques un accueil d'un

autre genre peut-être, mais assurément aussi empressé que flatteur. La reine Victoria elle-même, comme si elle avait voulu reconnaître gracieusement l'hospitalité attentionnée qu'elle trouve toujours dans ses passages ou ses stations en France, la reine a été la première à donner l'exemple de la courtoisie. Si ce n'est elle qui a eu l'initiative de cette réception et de ces fêtes, elle a mis visiblement un soin particulier à en rehausser l'éclat. Elle ne s'est pas contentée de passer en revue les cuirassés français, elle a tenu à réunir à Osborne, dans un banquet, les chefs de notre armée navale accompagnés de notre ambassadeur, et par une dérogation flatteuse à l'étiquette de la table royale, un toast a été porté à M. le président Carnot en même temps qu'à la reine. Comme l'empereur de Russie, la souveraine anglaise a entendu debout *la Marseillaise* alternant avec le *God save the Queen!* Sauf le prince de Galles qui était absent, les autres princes anglais, le duc de Cambridge, le duc de Connaught, ont secondé de leur mieux les intentions de la reine. Le premier lord de l'amirauté, lord George Hamilton, les amiraux Clanwilliam et Fisher, le maire de Portsmouth, ont rivalisé de bonne grâce empressée dans l'accueil fait à notre escadre. Rien n'a manqué, ni les ovations populaires, ni les banquets, ni les témoignages d'estime et de sympathie, ni les échanges de cordialités entre marins, ni même le message de la reine Victoria à M. le président de la république, faisant suite au message de l'empereur Alexandre III. C'est parfait de ton, de correction et d'apparence!

La question serait de savoir quelle est la vraie signification de cet accueil exceptionnel fait à l'escadre française dans les eaux anglaises. C'est peut-être assez compliqué avec un peuple qui ne se livre pas aisément à des démonstrations inutiles ou de simple fantaisie. D'après ce qu'il semble, l'Angleterre n'avait pas songé d'abord à provoquer cette visite; rien n'indique du moins qu'elle eût exprimé à notre gouvernement le désir de recevoir nos navires. Elle n'aurait eu cette pensée qu'après la réception de Cronstadt, après les manifestations passionnées, significatives, qui ont éclaté en Russie. Serait-ce dès lors un vulgaire calcul de la part des Anglais, qui auraient cru habile et utile de dérouter l'opinion, d'atténuer l'effet des démonstrations russes en opposant à l'éclat de la réception de Cronstadt l'éclat de leur réception à Portsmouth et à Osborne? Ce serait presque une puérilité. Les Anglais sont trop sérieux et trop pratiques pour avoir cru un instant qu'avec quelques politesses ils pouvaient donner le change sur un événement qui, dans l'esprit de deux grandes nations et dans l'état de l'Europe, a une évidente portée politique. De plus, pour une simple tactique de circonstance, on aurait peut-être un peu abusé de la reine, qui est visiblement sortie de sa réserve ordinaire et n'a point hésité à

s'engager par des actes personnels, ostensibles de sympathie. D'un autre côté, il est vrai, — on l'a remarqué, — les principaux ministres, lord Salisbury en tête, n'ont pas paru aux fêtes d'Osborne et de Portsmouth; ils semblent même avoir mis une certaine affectation à s'effacer. Est-ce donc alors que lord Salisbury, en laissant la reine et le premier lord de l'amirauté déployer la courtoisie anglaise à l'égard de nos marins, a cru devoir se réserver ou éviter de paraître se désavouer en passant trop brusquement des récentes fêtes données à l'empereur d'Allemagne aux fêtes données à l'escadre française? Le plus vraisemblable est qu'il y a un peu de tout dans ces derniers incidens, que l'Angleterre, frappée de la situation nouvelle créée ou révélée par l'événement de Cronstadt, a eu certainement l'intention de se mettre en garde contre l'imprévu. On l'avait peut-être trop engagée avec la triple alliance; elle a tenu à se dégager, à rétablir l'équilibre, en reprenant sa place de puissance indépendante entre l'alliance franco-russe qu'elle voyait poindre et la triple alliance qui a peut-être trop vite compté sur elle. L'Angleterre a voulu prouver à la république française, aussi bien qu'au tsar, qu'elle était moins liée qu'on ne le prétendait, qu'elle restait maîtresse de sa politique, et elle a profité de la visite de nos marins pour donner son coup de barre, pour remettre une sorte d'aisance dans ses rapports avec la France. Lord Salisbury a laissé faire,— et mieux encore peut-être que son premier ministre, la reine, par son intervention, a fait les affaires de son pays.

Une chose est certaine dans tous les cas, c'est que cette escadre française qui depuis un mois a fait quelque bruit dans le monde et qui vient à peine de quitter Portsmouth pour rentrer à Cherbourg aura eu une fortune rare; elle aura été l'occasion de singulières surprises, et bien que les rôles personnels s'effacent dans ces grands mouvemens de la politique, on pourrait remarquer un fait qui est peut-être un nouveau gage d'espérance; on a pu voir combien il est vrai qu'en France il y a toujours des hommes pour toutes les situations. La race n'en est pas perdue. Assurément, il y a trois mois comme aujourd'hui, M. l'amiral Gervais était un vaillant et habile officier; il était peu connu en dehors de la marine. Un jour il est désigné par le gouvernement pour remplir une mission qui ne laissait pas d'être délicate, et du premier coup, sans effort, sans embarras, il s'est révélé l'homme de sa mission. Depuis plus d'un mois, M. l'amiral Gervais a parcouru tous ces parages entre le golfe de Finlande et la Manche, visitant le Danemark, la Suède avant la Russie, et après la Russie, les côtes d'Angleterre. Il a vécu au milieu des ovations, des réceptions de cour, des manifestations de toute sorte; il a eu à porter des toasts, à répondre à des discours, et en toute circonstance, partout, à Saint-Pétersbourg comme à Portsmouth, il a montré autant de simplicité que de dignité;

il n'a pas dit un mot qu'il ne pût, qu'il ne dût dire. Il a porté avec modestie pour lui-même, avec fierté pour son pays, sans jactance, sans embarras, le poids du succès. Avait-il quelque mission diplomatique? Ceux qui se croient obligés de tout savoir n'ont pas manqué de le dire: ils n'en savent pas le premier mot! La meilleure diplomatie pour M. l'amiral Gervais a été de se montrer avec ses officiers et ses soldats toujours dignes de la France, de paraître au moment voulu. Il s'est trouvé représenter sans le savoir, sans en être embarrassé, une des phases les plus singulières, les plus sérieuses peut-être de la politique de l'Europe.

Et maintenant que restera-t-il de cette mission retentissante, conduite avec autant d'art que de mesure? Que sortira-t-il de ce tourbillon d'incidens? Il y a deux faits également visibles. Il n'est point douteux que cette récente et éclatante révélation du rapprochement franco-russe a pu être un réveil un peu cuisant pour la triple alliance, qui s'était endormie il y a quelques mois au milieu de ses fanfares et de ses infatuations. Il est avéré que cette sorte de prépotence que s'attribuait l'alliance de l'Europe centrale reste désormais neutralisée par une alliance au moins aussi puissante, que le continent entre dans un ordre nouveau où la paix et l'équilibre public sont sous la garantie de puissances en état de se faire respecter. Il y a un autre fait qui n'est pas moins évident, c'est que la France, dans ces combinaisons nouvelles, a repris une position qu'elle n'avait plus depuis longtemps, qu'elle a reconquise par sa patience, par ses sacrifices pour reconstituer ses forces. Elle est revenue au point où l'on compte sur elle et avec elle. Qu'on ait ressenti en France avec un peu d'orgueil et même avec une certaine exubérance de la première heure, l'importance de ces événemens, on ne peut trop s'en étonner. Après cela les puérilités de l'amour-propre national surexcité n'ont qu'un temps. Si on ne veut pas perdre le fruit de longs efforts et de circonstances heureuses, il faudrait se souvenir que la politique est toujours la politique, qu'elle reste surtout l'œuvre des gouvernemens qui la préparent et la dirigent, qu'elle ne se fait pas avec des manifestations, des illusions et des acclamations à tout propos sur le passage des princes. Il faudrait avoir cette idée toujours présente, qu'on ne conserve que par la modération et la prévoyance ce qu'on a reconquis par un persévérant travail, par les courageux sacrifices, par la subordination des intérêts vulgaires, des passions de parti à la patrie dont l'image souveraine domine tout!

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La politique et les affaires ont chômé pendant la seconde quinzaine du mois d'août comme dans la première. Aucun incident de réelle importance n'a signalé la session des conseils-généraux. Au dehors la réception de notre escadre à Portsmouth a fourni, après les fêtes de Cronstadt, un inépuisable sujet de réflexions et de commentaires à la presse internationale. Au point de vue financier et économique, l'attention a été portée principalement sur les développemens de la crise de faiblesse provoquée à la Bourse de Berlin, et par contre-coup à Vienne, par l'ukase russe relatif à l'exportation des seigles, et sur quelques efforts tentés pour le relèvement des fonds hispano-portugais.

Le marché de Londres est resté assez ferme, mais trop peu animé pour offrir un élément assuré de résistance contre les tendances contraires de la presse berlinoise. A Paris, les fonds français ont gardé une excellente attitude, la spéculation à la baisse ayant définitivement renoncé à lutter contre l'action permanente des achats de la Caisse des dépôts et consignations. Le 4 1/2 a été un peu moins favorisé dans cette dernière période que les trois autres fonds. Il a reculé de 105.32 à 105.10, tandis que la rente ancienne a été portée de 95.25 à 95.45, l'emprunt de 93.77 à 93.90, l'amortissable de 96.20 à 96.45. La rente ancienne détachera un coupon trimestriel dans quinze jours. Il est fort probable que d'ici là elle se sera sans peine élevée à 95.75, et sera ensuite cotée entre 95 francs et 95.25 ex-coupon pour la fin de septembre.

Les obligations de chemins de fer garanties, les titres de la ville de Paris, les obligations du Crédit foncier, sont restés, comme la rente, extrêmement fermes. On ne saurait découvrir de ce côté aucune trace des incertitudes qui ont agité le marché des valeurs internationales.

A Londres, la situation monétaire accuse à peine quelques premiers symptômes du resserrement, désormais prochain, de l'argent. La Banque d'Angleterre reste très forte, avec une encaisse métallique or dépassant 26 millions de livres sterling, et une réserve de 17 millions. Il n'a pas encore été demandé d'or à destination de New-York pour les achats de blé, mais quelques envois ont dû être faits à Berlin, où la Banque de l'empire tient à s'approvisionner en vue des grands besoins prévus pour l'automne.

Le Stock-Exchange n'a repris que peu d'activité. Le découragement,

qui avait été la note dominante depuis huit mois, a fait place à un sentiment plus confiant, bien que la situation de quelques-unes des grandes maisons atteintes par la crise ne soit pas encore bien assurée. Les fonds argentins ont été l'objet d'une tentative assez sérieuse de reprise motivée par des espérances plus que par des faits réels. C'est de la prospérité agricole que l'on attend le remède à la détresse financière à Buenos-Ayres. L'Uruguay, incapable de faire face au paiement du coupon de sa dette extérieure, échéant en septembre, a fait proposer à ses créanciers un arrangement aux termes duquel l'intérêt des dettes 5 pour 100 et 6 pour 100 serait réduit à 3 1/2 pour 100.

Le rouble-papier a constamment baissé à Berlin. Le cours le plus bas a été 202 marks, le dernier est 204, soit 2 fr. 55 le rouble. Il y a peut-être quelque exagération dans ce recul si prononcé; il convient, en tout cas, de signaler le déport de 1 mark coté à la dernière liquidation. L'emprunt d'Orient dont les intérêts sont payables en monnaie de papier, et qui, par conséquent, suit le rouble dans ses variations de prix, a fléchi de 68 1/8 à 66 et s'est relevé seulement à 66 1/2. Les fonds russes or ont, au contraire, gardé des cours assez élevés et sont même en hausse de près d'une demi-unité à 96 3/4 le 1880 et 96 le Consolidé.

Le marché de Vienne a été fort attaqué au début de la quinzaine par les baissiers de Berlin qui, après avoir réussi à faire perdre en deux mois plus de deux unités à la rente 3 pour 100 allemande et prussienne, ont entrepris le même travail de dépréciation sur la rente hongroise. Bien que les budgets de la Hongrie soient en bon état et que la récolte du pays soit satisfaisante, la rente hongroise 4 pour 100, qui est un fonds international, a subi directement l'atteinte des dispositions défavorables qui se sont tout à coup manifestées à Vienne et dont la publication du bilan semestriel de la Creditanstalt a donné le signal. Dans les derniers jours, la réaction s'est dessinée contre cette baisse de spéculation infligée aux valeurs viennoises. Les actions des Chemins Autrichiens et des Lombards, qui avaient fléchi à 607.50 et à 215, ont été portées à 625 et 235. Le Hongrois 4 pour 100 ne s'est cependant pas relevé et reste à 89.15.

Le change brésilien flotte entre 15 et 16, alors qu'avant la révolution il était à 27, c'est-à-dire au pair. La situation financière de ce pays est toujours quelque peu obscure. Les fonds 4 1/2 et 4 pour 100 se tiennent à 75 et 70 environ. Les vendeurs n'osent peser sur ces cours dans l'incertitude où ils sont tenus sur l'état réel des affaires à Rio-de-Janeiro; mais ces cours mêmes et leur maintien à un taux relativement bas depuis près d'une année indiquent peu de confiance de la part des acheteurs.

L'action de la Compagnie de diamans de Beers a fortement baissé, de 335 à 290, sur des bruits défavorables touchant l'avenir de la So-

ciété, et sur l'annonce de la démission du président, M. Cecil Rhodes, premier ministre au Cap. Les dernières péripéties de la guerre civile au Chili ont été suivies avec intérêt par les spéculateurs qui s'occupent des cours du cuivre et des actions de Rio-Tinto. L'acharnement des combats que viennent de se livrer congressistes et balmacédistes, et qui se sont terminés par l'entrée des premiers à Valparaiso et à Santiago, a fait penser que cette longue lutte touchait à son terme, et que bientôt le Chili serait en état de reprendre ses expéditions de cuivre en Europe, d'où élévation probable du stock et abaissement du prix de la tonne. Des ventes de Rio-Tinto ont été le résultat de ces calculs, mais la logique a rarement le dernier mot à la Bourse.

L'Italien, après une période d'amélioration où il a été porté de 90 à 90.70, a reculé à 90.20 sous le coup d'un article du *Times* où la situation économique du royaume est présentée sous le jour le plus sombre: système de banques absolument défectueux, circulation monétaire insuffisante et mal réglée, pays appauvri sous toutes les formes, crise immobilière toujours aussi intense, rendement des impôts en décroissance continue, économies illusoires décrétées par un ministère dont on attendait le relèvement financier et qui n'a tenu aucune de ses promesses, tel serait, en quelques traits saillans, l'état présent, au point de vue de ses ressources et de sa vitalité économique, du troisième membre de la triple alliance.

On a tenté, après la liquidation de quinzaine, un mouvement de reprise sur les fonds portugais et espagnols. Le 3 pour 100 portugais a été porté à 41, l'Extérieure à 72. En même temps on annonçait que la Banque de Paris avait entrepris de remettre sur pied la Compagnie royale des chemins de fer portugais, ce qui avait déterminé des rachats d'actions jusqu'à 155 et d'obligations 4 pour 100 jusqu'à 255. Tous ces cours n'ont pu être soutenus; la rente du Portugal est redescendue à 39, l'action des chemins à 145 et l'obligation 4 pour 100 à 240. La Compagnie des Chemins portugais a signé, entre temps, avec le Nord de l'Espagne un contrat aux termes duquel elle cède à cette dernière société les lignes du Cacérès et de l'Ouest de l'Espagne et se délivre de ses engagemens à l'égard des porteurs de titres de ces compagnies par le paiement d'une annuité de 900,000 francs au Nord de l'Espagne. Ces accords devront être ratifiés par les parties intéressées, d'autant qu'ils impliquent pour les obligataires du Cacérès et de l'Ouest de l'Espagne le sacrifice de 30 à 50 pour 100 du montant des intérêts de leurs titres.

Le marché des grandes valeurs françaises, établissemens de crédit, actions des grandes compagnies, valeurs industrielles, a été très inactif. La fermeté est restée le trait dominant. La persistance de très belles recettes a relevé le Suez à 2,800.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.